HANSER JÓZSEF
KÖNYVKÖTŐ ÉS
ISZMŰÁRUKÉSZÍTŐ
DAPEST IV. IRÁNYI U. 20
ÁLL. GAZÁG ÚTLAKTON R-25

R.455.

X. 89

ALEXANDRE PETŒFI

A. M. [illegible]
KÖNYVTÁRA

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Edgar Quinet, sa vie et son oeuvre, 2 éditions in-8° et in-18.
Manin et l'Italie, brochure in-8°.
Jean de Hunyad, in-8°.

Histoire politique de la Révolution de Hongrie, deux volumes in-8°, par Daniel Irányi et Charles Louis Chassin.

LE POÈTE DE LA RÉVOLUTION HONGROISE

ALEXANDRE PETŒFI

PAR

CHARLES LOUIS CHASSIN

La liberté, l'amour,
Il me faut ces deux choses.
Pour mon amour je donne
Ma vie ;
Et, pour la liberté
L'amour.

BRUXELLES
A. LACROIX, VAN MEENEN ET Cie, ÉDITEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 33

PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 18

1860

Tous droits réservés.

A MON AMI

JULES KERGOMARD,

VOLONTAIRE

DANS L'ARMÉE DE GARIBALDI,

S'il faut mourir, eh bien soit! mourons tous!...
En avant!

Chant de guerre de Petœfi.

LIBRARY
OCT 17 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Van Meenen et Cie, rue de la Putterie, 33.

PH
3307
C5

Publiant, au mois de février 1857, quelques poésies d'Alexandre Petœfi dans *la Libre Recherche*, je disais :

« Voilà déjà presque une année que je vis avec ce poète. Reproduisant en langue française ses vers que ses compagnons d'armes m'apprenaient à épeler, je suis pour ainsi dire entré en relation intime avec lui ; je l'ai étudié, je l'ai admiré, je l'ai aimé. Ses traits, si francs et si fiers, je les vois sans cesse se reproduire devant mes yeux. Je l'entends de son grand sabre heurtant le pavé de Bude-Pesth, appeler la jeunesse aux armes, comme au 15 mars 1848 ; je l'aperçois, le chant de guerre sur les lèvres, traversant les épais bataillons des Autrichiens et des Russes, à la droite du général Bem. Parfois il me semble que sa voix harmonieuse et brûlante résonne à mon oreille ; je me figure que sa main répond à

l'étreinte de ma main, que son cœur bat auprès de mon cœur, et qu'émus d'un même enthousiasme, nous nous pressons l'un contre l'autre, entonnant un hymne à la Vierge de nos rêves...

« Et pourtant, je ne l'ai pas connu, le cher poète. En juillet 1849, à la bataille de Segesvàr, la lance d'un cosaque l'a tué, dit-on, tué dans sa vingt-sixième année, au moment même où, pour la gloire de sa patrie régénérée, s'épanouissait la fleur de son génie. Mais, au lendemain de cette boucherie, où la masse étouffa l'héroïsme, où la force égorgea la justice, quand les femmes parcoururent la plaine ensanglantée, fouillant les monceaux de cadavres, isolant de la foule ceux qu'elles avaient aimés, nulle ne retrouva Petœfi. Aussi le peuple qui chante encore aujourd'hui ses chansons, le peuple dont il est né et pour lequel, lui, homme de plume, il se fit homme d'épée, le brave peuple de Hongrie ne veut pas croire que la terre ait osé reprendre sa dépouille mortelle, que le ciel inique ait ravi à la Patrie une âme si noble et la poésie de l'indépendance. Qu'au milieu du silence, semblable à l'éclair à travers les nuages, glisse un couplet de feu, aussitôt chacun s'écrie sous le chaume, dans la *Puszta* : « Vous « voyez-bien que Petœfi n'est pas mort! Ne recon- « naissez-vous pas sa voix? »

« Je me plais à partager cette illusion des simples et j'aime à supposer que le poète-héros peut encore être célébré comme un vivant au lieu d'être pleuré comme un mort.

« Un jour prochain, j'essaierai de le faire connaître

au public français... Sur sa vie, restée jusqu'à présent fort obscure pour les Hongrois eux-mêmes, j'ai pu recueillir un assez grand nombre de notes, fort précieuses et tout à fait inédites ; mais j'en attends encore d'autres, et je ne commencerai pas mon travail définitif avant d'avoir acquis la conviction qu'il ne me reste plus rien à apprendre. »

Je tiens aujourd'hui la promesse, que je faisais il y a trois ans. N'y suis-je pas forcé? Voici l'Autriche qui se meurt, la Hongrie qui revit. Disparu la veille de la défaite, Petœfi doit réapparaître à la veille de la victoire. Il fut, il est encore le poète du combat, le poète de l'indépendance et de la Révolution.

L'Allemagne et l'Angleterre connaissent depuis dix ans le nom et les œuvres d'Alexandre Petœfi; elles comptent au nombre des plus grands poètes de l'Europe contemporaine le poète hongrois du vin et de l'amour, de la plaine et de la liberté. En France, Petœfi, cité pour la première fois dans une publication illustrée qui date de 1850 (1), a été ignoré du monde littéraire jusqu'au moment où de studieux jeunes gens, MM. Thalès Bernard et Desbordes-Valmore le révélèrent aux lecteurs de l'*Athenæum* et de la *Revue française*. Deux intéressants articles que M. H. Valmore a eu le tort de publier dans un recueil protégé mais peu lu, et surtout le savant travail de

(1) *La Hongrie ancienne et moderne.*

M. Saint-René Taillandier, inséré le 15 avril 1860 dans la *Revue des Deux Mondes,* ont définitivement donné droit de cité française au Tyrtée de la démocratie hongroise. M. Valmore l'a mis de pair avec les plus illustres chansonniers populaires de l'Europe moderne, l'estimant autant que Kœrner ou Giusti, que Burns ou Béranger. M. Saint-René Taillandier n'a pas craint de lui décerner une place d'honneur « parmi les maîtres de l'inspiration lyrique au XIXe siècle. »

Ainsi, au moment même où commençait l'impression de ce livre, d'éminents critiques, ne connaissant pourtant que quelques-unes des poésies politiques de Petœfi et l'ignorant presque complétement comme citoyen et comme soldat, lui ont rendu la justice littéraire qui depuis douze ans lui était due. Je ne crains donc plus d'être taxé d'exagération par les indifférents qui auraient pu ne pas croire sur parole un Français racontant l'histoire d'un Hongrois, un prosateur obscur découvrant un poète, un démocrate louant un démocrate.

Ce livre a été écrit d'après des notes manuscrites plutôt que sur des documents déjà imprimés.

Soumise depuis douze ans au régime du sabre et de la censure, la Hongrie n'a pas pu publier tout ce qu'elle savait, ni tout ce qu'elle pensait du poète de la révolution de 1848. Les biographies hongroises, contenues dans les *Dictionnaires encyclopédiques*, les

notices le plus récemment imprimées dans le pays même, s'arrêtent toutes à la date où précisément éclatent et le génie du poète et le dévouement du patriote républicain. Elles ne m'ont guère fourni que des renseignements précis sur les débuts littéraires de Petœfi et sur l'accueil fait à ses divers recueils de vers jusqu'à la fin de 1847. La *Vie d'un poète hongrois* par le romancier Maurice Jokai, spirituel recueil des aventures de jeunesse du poète vagabond m'a été, je dois le reconnaître, d'une grande utilité. La plupart des faits qui s'y trouvent ont été vérifiés, avant d'être acceptés de la *Nouvelle* par l'Histoire, soit à l'aide des souvenirs personnels de plusieurs des amis de Petœfi, soit surtout au moyen des révélations du héros lui-même, trop franc pour être discret sur son propre compte. Les traductions allemandes de MM. François Szarvady et Maurice Hartman, de M. Kertbeny, de plusieurs autres, contiennent des *notices*, sans doute fort précieuses, mais excessivement courtes; la période révolutionnaire de la vie de Petœfi y est même à peine indiquée.

Mes notes les plus nombreuses et les plus sûres proviennent de deux sources. Les premières ont été réunies entre les mains de M. Michelet. Les secondes m'ont été fournies directement. De nobles proscrits et des dames d'un patriotisme vraiment sublime, se sont faits mes auxiliaires, et si des nécessités politiques, plus fortes que les convenances sociales, m'empêchent de citer les noms de tous et de toutes, je ne leur en suis pas moins reconnaissant de la

collaboration dont ils m'ont honoré avec tant de zèle et de délicatesse.

Une jeune dame, née anglaise, mais qui de cœur s'était déjà faite hongroise avant d'avoir épousé un proscrit, Mme la comtesse Alexandre Teleki, m'a livré l'inépuisable trésor de ses études profondes sur les poèmes du « cher poète. » Le comte Teleki ayant été l'ami intime et le brave compagnon d'armes de l'illustre fils du cabaretier-boucher des steppes, on comprend que j'ai dû abuser de la bienveillance dont j'étais l'objet. Que Mme Teleki me le pardonne! Quelle me pardonne surtout d'avoir commis un acte de justice et d'indiscrétion, en la remerciant publiquement de la peine qu'elle a prise à me signaler les moindres inexactitudes de mes citations et à répondre à chacune de mes interminables questions sur le caractère et les divers épisodes de la vie du poète honvéd. Je lui suis redevable, en outre, de plusieurs admirables chansons de guerre et de vengeance, que l'on ne trouve imprimées, ni en hongrois, ni en allemand, et qui ont été traduites sur les seuls manuscrits de Petœfi qui aient été sauvés du désastre de Segesvàr.

Les documents que M. Michelet m'a confiés m'ont servi et pour raconter l'histoire particulière de mon héros, et pour grouper autour de ses poèmes et de ses actes, les sentiments et les événements dont ils étaient l'écho ou la préparation. Grâce aux manuscrits de Mme de G....., il m'a été facile de caractériser la démocratie hongroise en même temps que le chansonnier républicain. Des renseignements, si-

gnés par des témoins oculaires, par des héros et par des héroïnes, m'ont mis à même de sonder la profondeur du mouvement populaire et de signaler le rôle important joué par les femmes dans la Révolution de 1848. Il est malheureux pour la Hongrie que de grands travaux, qui ne souffrent pas d'interruption, aient obligé mon cher maître à ne pas utiliser lui-même toutes ces notes, avec tant de patience, avec tant d'art recueillies. Il en eût fait quelque immortel chef-d'œuvre comme la *Légende de Kosciusko*. Puisse-t-il, en lisant cette étude sur le *Poète de la révolution hongroise*, ne point se repentir de m'avoir abandonné le soin d'écrire immédiatement un livre qu'il aurait tôt ou tard trouvé le temps de composer lui-même et de signer de son grand nom !

Je n'oublierai pas non plus de remercier un jeune poète hongrois, M. Jambor, de m'avoir signalé quelques-unes des chansons de son confrère et de m'avoir donné plusieurs indications, que je n'ai point négligées, sur la vie littéraire en Hongrie. Je dois à mon ami, le général Czetz, l'un des aides de camp les plus distingués du général Bem, son bel ouvrage militaire sur les *Campagnes de Transylvanie*, et de nombreuses notes verbales ou manuscrites. Les récits du général Klapka, reproduits en langue française dans la *Libre Recherche* (1857) m'ont été d'une grande utilité, ainsi que l'*Histoire politique de la Révolution de Hongrie*, à laquelle j'ai collaboré avec M. Daniel Irànyi. M. Irànyi, et par les renseignements qu'il a fournis à M. Michelet, et par ceux dont

il m'a gratifié moi-même, m'a beaucoup aidé à comprendre et à apprécier le héros de génie, dont il fut le camarade et le coreligionnaire. Enfin l'éminent publiciste hongrois, allemand, français, M. J. E. Horn mérite mes plus vifs remerciements pour l'inépuisable complaisance avec laquelle il a mis à ma disposition sa riche bibliothèque, ses souvenirs et sa science, plus riches encore.

La vie d'Alexandre Petœfi, quoique si courte, — vingt-six ans à peine! — peut être divisée en deux périodes distinctes. Durant la première, de 1823 à 1847, écolier, soldat, étudiant, acteur, scribe et traducteur, le poète mène l'existence la plus misérable, la plus vagabonde, et à force de souffrir du corps et du cœur, il trouve la gloire. Durant la seconde, de 1847 à 1849, heureux matériellement et moralement, on le voit, quittant le doux nid d'amour qu'il s'est construit, renonçant aux joies égoïstes de la renommée acquise, se précipiter dans la révolution, et, chantant à la fois l'indépendance de sa patrie et la république universelle, brandir le sabre, courir bravement vers la mort.

Je n'ai point isolé cette vie héroïque de l'œuvre de Petœfi. Les poèmes préparant ou prouvant les actes, je les ai mêlés les uns aux autres. De la sorte, c'est le plus souvent Petœfi qui se raconte lui-même, et je ne suis que son commentateur fidèle et son enthousiaste témoin.

Afin de conserver à ses poèmes au moins leur mouvement lyrique, puisque la forme hongroise devait disparaître sous la forme française, j'ai cru devoir les *figurer* en vers sans rimes, plus exacts que les vers rimés et moins différents des originaux que les lignes sans rythme d'une prose *photographique*. Dans le but de rendre aux actions du héros, comme à ses chants de guerre, leur véritable importance patriotique ou révolutionnaire, je me suis étudié à les mêler aux événements, qu'ils ont provoqués ou desquels ils sont issus.

De la sorte, la biographie d'Alexandre Petœfi est devenue, en sa première moitié, le roman historique de la vie artistique et populaire en Hongrie; dans sa seconde partie, l'histoire poétique, intime, si l'on peut dire, de la démocratie hongroise. Pour tout exprimer d'un mot, j'ai essayé de faire revivre à la fois le poète et le héros, l'œuvre et l'homme, le patriote et la patrie, le républicain et la république rêvée.

Petœfi, — les critiques littéraires d'Allemagne, d'Angleterre et de France, l'ont très bien compris, — est l'expression la plus éclatante et la plus vraie de l'esprit hongrois. On verra dans ce petit livre combien est démocratique l'ardent esprit des fils d'Arpad, des petits-fils d'Attila; et comment de cette Hongrie, si souvent accusée d'être aristocratico-constitutionnelle, se dégageait naturellement une Hongrie républicaine, lorsque l'autocrate russe se réunit au despote autrichien pour étouffer du même coup une nationalité vivante et l'avenir en son germe.

Par les idées dont il se fit l'apôtre, comme par la mort dont, assure-t-on, il mourut, Petœfi mérite, non seulement d'être présenté au public comme un poète de génie et l'un des révélateurs de sa patrie méconnue, mais aussi d'être offert en exemple à la jeunesse universelle. Sans doute, ni la jeunesse d'Italie, qui combat sous les ordres de Garibaldi, ni celle de Hongrie, qui se montre aujourd'hui même aussi courageuse qu'en 1848, n'ont besoin qu'on les excite à l'action. Mais si l'on a vu, en d'autres pays, des générations nouvelles naître et grandir sans paraître s'inquiéter de ce que sont devenues la vérité, la liberté, la justice, n'est-il pas nécessaire de leur rappeler sans cesse et quand même qu'elles auraient dû, pour des idées, vivre et, s'il l'eût fallu, mourir?

PREMIÈRE PARTIE.

—

LA VIE ERRANTE.

1823-1847.

LA VIE ERRANTE.

I

Le voyageur qui entre en Hongrie par la frontière germanique éprouve, dès qu'il a dépassé Bude-Pesth, une étrange surprise. Est-il encore en Europe? N'est-il pas déjà en Asie? Il ne sait (1)...

A l'endroit où s'abaissent les derniers mamelons des Karpathes, montagnes boisées qu'habitent l'ours, le sanglier, le cerf et le chamois, commence une plaine immense qui décrit au loin, comme l'Océan calme, une ligne vague sur l'azur du ciel. Fécondée par un grand fleuve, le Danube, et par cent rivières, elle s'avance, d'un côté, jusqu'aux frontières des Principautés-Unies, et de l'autre, elle s'enfonce dans les terres transylvaines, qu'elle traverse jusqu'à Belgrade.

La Transylvanie est un pays tourmenté, pittoresque, placé pour ainsi dire à l'avant-garde de la Hongrie, autour duquel s'arrondissent deux branches des Karpathes, la première longeant la Moldavie et la Valachie, la seconde formant la limite de la Hongrie proprement dite; l'une et

(1) Lisez le beau livre d'A. de Gérando, *la Transylvanie et ses habitants*, ch. Ier.

l'autre se touchant, se réunissant sur la rive danubienne. Toute la Transylvanie est montagneuse. Il en est de même de la région hongroise du nord. Là, spécialement dans le comitat de Szepes, les monts, très riches en minerais de toute sorte, prennent le nom particulier de Tatra. Immenses amas de roches, s'élevant à pic à des hauteurs de huit mille pieds, ils contiennent des sites aussi accidentés, aussi romantiques que les sites les plus vantés de la Suisse; ruines de vieux châteaux, vallées blondes ou verdissantes, forêts toujours couronnées de feuillage, neiges éternelles, précipices béants, lacs bleus suspendus dans les airs; on rencontre là tous les spectacles grandioses, toute la colossale majesté des paysages alpestres. Une des branches de ce rameau descend, par échelons, vers la Tisza, et ses dernières collines, dont l'ensemble se nomme Hegyalja, nourrissent ces vignes fameuses qui produisent le vin du cœur, le Tokaj.

Mais ce n'est point dans ces montagnes qu'est la véritable Hongrie. Ce n'est point non plus dans les sombres forêts qui bordent sa petite mer intérieure, le joyeux lac Balaton. Les régions hautes, les régions boisées sont plutôt slaves, roumaines, allemandes. La vraie patrie des Magyars, c'est la plaine, le steppe asiatique, la *Puszta*.

De Pesth à la Transylvanie et de Munkàcz à Belgrade, la *Puszta* décrit une circonférence de plus de trois cents lieues. Aux portes de la capitale, le long du Danube, elle prend le nom de *Champ du Ràkos*, — nom cher au patriote hongrois! — C'est sur ce sol sacré qu'aux temps glorieux où la patrie était libre, quand la présence personnelle aux diètes était pour tout homme noble un droit et un devoir, c'est là que les chevaliers chrétiens se réunissaient à cheval,

et, la main sur le sabre, choisissaient pour roi le plus brave, votaient leurs lois, décrétaient la guerre : — tantôt le duel de l'indépendance contre l'Autriche, tantôt la croisade contre Mahomet. — Voilà pourquoi, disais-je ailleurs (1), — voilà pourquoi ce *Champ du Rákos*, silencieux et morne à cette heure, représente à lui seul, pour les enfants du peuple et les poètes, toute la sainte époque de l'indépendance. Cette terre que la charrue déchire maintenant, ils se souviennent qu'elle fut unie, inculte, mais bruyante et labourée par les chevaux impatients des valeureux chevaliers d'autrefois. Quand ils la foulent, cette terre imprégnée de souvenirs, leurs pieds s'arrêtent, ils tressaillent, le sang bout dans leurs veines, ils rêvent aux grands jours qui ne sont plus, ils pensent, ils espèrent... *Servitude!* leur cria longtemps le vent qui souffle dans les herbes, sous lesquelles se sont effacées les traces des héros. Mais l'écho ne répond-il pas : *Liberté?*...

Avancez au travers de la *Puszta* du centre et du midi. Si vous ne la trouvez pas changeante, comme la région des montagnes, cependant elle ne vous paraîtra pas monotone, comme le désert. Ici, vous marchez sur le sable mouvant qui brille au soleil et produit le mirage; c'est le monde fantastique où de temps en temps les yeux naïfs du paysan aperçoivent la rose sauvage des steppes, la fée du midi, *Delibàb*. Plus loin se déroulent de vastes champs de maïs et de blé, dont la brise incline et relève les opulents épis, et là bas s'étendent d'immenses tapis verts et fleuris, pâturages inépuisables où paissent des vaches blanches aux mamelles rebondies, de grands bœufs aux cornes majestueuses,

(1) *La Hongrie, son génie et sa mission*, p. 103.

de petits chevaux de race tartare, dont beaucoup courent à travers la plaine, encore indomptés.

L'habitant de cette *Puszta*, qui servit durant tant de siècles de route aux invasions du Nord et de l'Orient, est le dernier venu des Barbares. Sous ses petites maisons blanches, rangées en longue file, et qui ressemblent encore, de loin, à des tentes, il est resté campé depuis plus de mille ans, durant trois siècles entiers, gardien de cette même chrétienté, dont il avait été jadis la terreur. Avec sa chemise aux manches flottantes et son large pantalon de toile frangé (*galya*), les bottes éperonnées aux pieds, la *bunda*, la pelisse garnie intérieurement de peau de mouton, sur l'épaule, le bonnet noir en forme de shako ou le large chapeau rond sur la tête; — vigoureusement constitué, agile autant que fort, possédant d'ordinaire des traits réguliers, le nez long, le front haut, l'œil étincelant, portant parfois les cheveux courts mais le plus souvent les laissant flotter sur ses épaules, la lèvre supérieure cachée sous d'épaisses moustaches qu'il n'oublie jamais de friser à la *hussarde;* — le paysan hongrois, très différent en ceci de ses frères d'Occident, ressemble encore à ses ancêtres, et on le reconnaît, rien qu'à l'entrevoir, à cheval, rapide comme le vent, ou debout, dans une majestueuse immobilité, pour le fils d'Arpad ou le compagnon d'armes de Hunyadi. Soldat, — il l'est pour ainsi dire de nature, et nul au monde n'est plus ardent, plus brave à l'attaque, — il est sans cesse prêt à combattre, dès que la patrie l'appelle. Quand la patrie reste muette, courbée sous le joug, lui, il s'abandonne aux tendances contemplatives de sa nature orientale; assis devant la porte de sa chaumière, la tête baissée ou le regard tourné vers l'ho-

rizon vague, il fume gravement sa pipe et suit, sur les nuages qu'il répand autour de lui, le rêve de ce qui n'est plus... le rêve de ce qui sera. Car il n'oublie rien, le paysan hongrois, et rien ne peut arracher de son cœur son idée fixe : la liberté de la patrie. La tyrannie autrichienne tourne autour de lui, l'enterre, le froisse : son corps seul est atteint. L'employé du fisc lui parle allemand, qu'il sache cette langue ou l'ignore, il n'entend pas. En quelque idiome que ce soit, quelqu'un exprime-t-il qu'il compatit à sa douleur secrète, qu'il admire, qu'il aime la Hongrie, le paysan comprend tout de suite, et le voyageur inconnu devient l'hôte, le fils de la maison. Un long cortége circule à travers le village, précédant et suivant quelque empereur, à peine lève-t-il les yeux ; en ce grand jeune homme sombre, qui contempla les femmes fouettées et les hommes pendus, il ne reconnaît point le chef élu de sa nation ; — « maudit, soit le dieu allemand ! » murmure-t-il entre ses dents, — et il reste immobile, la tête couverte. Parfois, le verre en main ou à coups de bâton, la police l'a contraint à laisser s'échapper de ses lèvres un *eljen !* (vivat), désiré par le monarque. L'*eljen* glisse dans l'air comme une flèche et porte avec lui jusqu'aux oreilles souveraines une injure, une menace : *kiraly*, le roi ! ou *Kossuth*, le gouverneur, ou encore *a haza*, la patrie !...

Le paysan hongrois, veuf de sa patrie, a deux choses pour se consoler : le vin et l'amour. Ses vins n'ont de rivaux que les vins français et ses femmes brilleraient parmi les plus belles. Mais qu'au milieu des plus joyeuses noces, la troupe de Bohémiens (*czigany*), retenue pour le bal, entonne la marche de *Rakoczy*, l'hymne national, tous, jusqu'au marié qui oublie son bonheur, tous écoutent,

suivent avec une indicible émotion la grande épopée lyrique... La musique, — sans paroles, — jette le grand cri : Aux armes!... car la Hongrie a assez souffert et pleuré!... Voici la marche des combats! Voici bientôt le chant du triomphe!... C'est le moment de faire résonner l'éperon sur le sol et de figurer cette danse virile qu'exécutaient, sur le champ de bataille, comme leurs ancêtres, le soir de la victoire, au milieu des cadavres ennemis, les hussards et les honvéds de 1848... Cependant l'air triomphal s'est transformé en gémissements. L'ennemi est revenu plus nombreux et le droit a été écrasé par la force... Sous le poids de la réalité les fronts s'assombrissent, les yeux se tournent vers l'immense plaine, et chacun se dit avec tristesse : — « Quel beau pays pourtant?... je m'y sens libre! »

II

Sur la *Puszta*, parmi ces bons et fiers paysans, toujours fidèles à la patrie, naquit le poète du peuple et de la liberté, de l'indépendance et de la démocratie hongroises : Alexandre Petœfi. Il vint au monde à Kun-Szent-Miklos (1) ou à Szabad-Szàllàs, dans la Kiskunsàg (2) le premier jour de l'année 1823.

Son père qui, descendu de la Hongrie supérieure dans la basse Hongrie, conserva, paraîtrait-il, jusqu'à sa mort, son nom originaire de Petrovics, tenait une auberge et, selon la

(1) Assure M. Daniel Irányi dans les *notes manuscrites* qu'il a bien voulu me communiquer.

(2) Selon le Dictionnaire encyclopédique contemporain hongrois. *Petœfi*, 1855.

coutume du pays, exerçait en même temps le métier de boucher. Son enfance fut plus heureuse que sa jeunesse, car sa famille, qui jouissait, lors de sa naissance, d'une petite fortune, se trouva plus tard incapable de le soutenir; ce fut même, grâce à la gloire du fils, que le père et la mère n'eurent point à souffrir de la misère dans leurs derniers jours.

Petœfi parle ainsi de l'ancienne aisance et de la pauvreté de son père :

Argent, maison, jardin, terre, il avait de tout;
Il ignorait combien de chevaux et de bœufs
Il possédait. Depuis, *les fourbes* emportèrent
Son or, et *le Danube* emporta sa maison.
Le vieux cabaretier ainsi fut rendu pauvre...
Ah! que de ses deux mains, Dieu daigne le bénir!

Quoiqu'il en soit, le fils du cabaretier-boucher ne fut point gardé à la maison paternelle, élevé pour succéder à son père. Au contraire, aisée ou misérable, sa famille ne négligea rien pour qu'il devînt capable d'aborder les professions libérales. Il fut envoyé de bonne heure au gymnase évangélique d'Aszod, puis à celui de Szent-Lorencz, qu'il quitta pour entrer au Lycée de Selmecz, d'où il s'échappa après une dispute avec l'un de ses professeurs.

Petœfi fit des vers dès son enfance, il chanta, pour ainsi dire, naturellement. Peut-être fût-ce à l'occasion de ses essais poétiques qu'éclata la querelle, à la suite de laquelle il quitta le lycée de Selmecz. Un de ses biographes (1) raconte qu'étant écolier il s'était déjà acquis une sorte de

(1) *Dictionnaire encyclopédique.*

renommée parmi ses condisciples par ses petits poèmes et ses chansons joyeuses. Une de ses pièces de vers tomba entre les mains de son professeur, qui déclara magistralement que celui qui l'avait signée n'en était évidemment pas l'auteur. Petœfi entra dans une très grande colère, réclama du maître un sujet quelconque et s'asseyant au milieu de ses camarades, en quelques instants, il le versifia. Le professeur dut se rendre à l'évidence, mais il est sûr que le fier élève ne put lui pardonner de l'avoir accusé de mensonge.

Une personnalité déjà très développée, un esprit agité, rempli de rêves aventureux, les souvenirs d'une enfance, librement passée dans la libre plaine, tout avait concouru à rendre insupportable pour Petœfi la vie en commun, sous la dictature des maîtres d'études, entre quatre murs sans horizon.

Sorti du collége, il alla où le hasard le poussait, à Pesth. Qu'y voulait-il faire? Il ne le savait pas lui-même.

Il avait à peine quinze ans, il ne se sentait bon à rien, si ce n'est à faire des vers, ou plutôt à jouer la comédie. Un jour donc qu'il avait faim, il alla se proposer au directeur d'une troupe dramatique, qui, sur sa bonne mine, l'accepta en qualité de.... comparse. Porter et rapporter les costumes, ranger la garde robe des acteurs, jouer sa partie du rôle multiple et muet du *Peuple* dans les tragédies antiques, peut-être tout au plus ranger les chaises sur la scène, voilà quelles étaient alors ses fonctions. Encore ne les remplit-il pas aussi longtemps qu'il l'eut désiré, car tout à coup son père, qui avait découvert sa retraite, arriva dans la capitale et de force, le ramena à la maison. Durant la route, il chercha plusieurs fois à s'échapper,

et, à cause de cela, fut de plus en plus rudement traité. Son séjour de plusieurs mois au sein de sa famille fut un véritable esclavage. Cependant peu à peu, grâce aux incessantes prières d'une mère qui l'adorait, son père devint moins dur et essaya d'obtenir par la douceur et le raisonnement ce qui lui avait été refusé quand il employait la violence. Petœfi parut se rendre de bon gré aux volontés paternelles, il consentit à travailler pour devenir tout ce qu'on voudrait, pasteur, ingénieur ou employé, et enfin se laissa envoyer au Lycée de Soprony.

Mais, à peine arrivé dans cette ville, il courut à la caserne et se fit soldat (1) !

III

S'il était un métier qui fût peu fait pour Petœfi et pour lequel il convînt moins, c'était certainement le *métier des armes*. Il avait fui le collége, — un purgatoire, — pour se réfugier dans une caserne, — un enfer ! On ne comprend guère comment il y put vivre, on devine difficilement par quel miracle son indomptable caractère réussit à s'accommoder avec la rude discipline autrichienne. Il fit exactement son service, dit-il lui-même, et jamais il n'encourut de punition ! Était-ce donc qu'il avait peur d'être fusillé? Non, le sentiment de sa dignité fut plus fort que le sentiment de son indépendance ; il s'était mis sous le joug en un moment de folle humeur, il ne pouvait plus s'y

(1) *Dictionnaire encyclopédique.*

soustraire sans honte, il voulut le subir fièrement et il le subit... jusqu'à la schlague exclusivement.

Du reste, les ennuis de la vie militaire furent supportables, même pour lui, tant que son bataillon resta en garnison à Soprony. Grâce à son intelligence et à son instruction, bien supérieures à celles des sous-officiers, ses chefs immédiats, il dut être vite remarqué par ses supérieurs et ne put être aussi brutalement traité que n'importe quel autre soldat.. Si les corvées de rigueur,— celle, par exemple, de balayer la neige dans les cours de la caserne, qui lui était particulièrement désagréable (1), — si les corvées de rigueur ne lui furent point épargnées, du moins jouit-il d'une liberté exceptionnelle. Ainsi, tout en faisant son service, il put suivre les cours du lycée. C'est là qu'il rencontra Albert Pakh, le futur rédacteur du *Pesti hirlap*, et s'en fit un ami dévoué.

Mais le bataillon, dans lequel Petœfi était enrôlé, ne resta pas toujours en Hongrie. Il fut envoyé en Croatie et même en Styrie (2). Hors de sa terre natale le pauvre poète se sentit, pour ainsi dire déraciné. A Soprony, c'était encore de joyeuses chansons qu'il couvrait les trois planches de sa guérite et les quatre murs du corps de garde; sous le ciel étranger, à peine oubliait-il un moment son exil, lorsque, marchant de long en large, fusil au bras, il se récitait à lui-même les plus beaux vers d'Horace ou de Schiller (3).

En ces tristes jours, il pensait souvent à sa mère, à la-

(1) Jokai assure que c'était le seul mauvais souvenir que Petœfi eût gardé de sa vie militaire.

(2) *Notes manuscrites* de Mme A. de G***.

(3) *Notice* de Jokai, intitulée : *La vie d'un poète hongrois* et insérée dans un recueil portant ce titre *la Vie barriolée* Pesth, 1855.

quelle ses étourderies avaient causé tant de peine, qui s'était montrée si tendre envers lui quand son père était si brutal et qui pleurait sans cesse le cher fils, absent du foyer. Des strophes mélancoliques comme celles-ci, jaillissaient alors du cœur de l'*Enfant prodigue :*

DE LOIN.

Là-bas, sur le bord du Danube,
Est la maison qui m'est si chère...
De mes yeux jaillissent les larmes
Dès que mon cœur se souvient d'elle !

Que n'y suis-je resté toujours !
Mais les désirs entraînent l'homme ;
Les miens eurent de longues ailes :
Je quittai mon toit et ma mère !

La douleur dévorait ma mère
Lorsque je lui fis mes adieux ;
Et ses larmes, perles glacées,
N'éteignirent point sa douleur.

Ses bras tremblaient en m'embrassant ;
« Reste ! » disait sa voix émue.
Si j'avais su ce que je sais,
J'aurais écouté sa prière.

L'avenir, merveilleux jardin,
S'entrouvre, émaillé d'espérances...
On entre dans ce labyrinthe
Et l'on voit comme on s'est trompé !

Je fus entraîné comme un autre,
Est-il besoin de vous le dire?...
Depuis que j'erre par le monde
J'ai marché sur plus d'une épine!

Quelques amis vont au pays;
De quel salut les chargerai-je?
En passant devant la maison,
Voyageurs, parlez à ma mère.

Dites-lui de ne plus pleurer,
Car son fils est toujours heureux!...
O ma mère, tu souffrirais trop
Si tu savais combien je souffre!

Il souffrait, en effet, beaucoup, mais non pas seulement de ses propres douleurs; comme tous les cœurs généreux, il prenait aussi sa part des chagrins des autres. Plus tard, quand ses amis le priaient de raconter quelques joyeuses « histoires de soldat, » il cherchait dans sa mémoire et n'y trouvait que de lugubres souvenirs, qu'il rappelait avec une tristesse contenue.

Au bataillon, Petœfi se lia très intimement avec un de ses camarades. Dans une de ses premières poésies imprimées, il a ainsi rappelé et immortalisé l'amitié qu'il porta au simple soldat Guillaume Kuppis :

Au métier de soldat le sort m'a condamné.
Depuis lors le printemps deux fois a refleuri
Les buissons... Les buissons? oui, mais non pas mon cœur.
Mon cœur subit l'hiver tant que je reste enchaîné.

. . . . . .

Si nous sommes amis, c'est qu'un même destin
Nous poursuit. Nous marchons, guidés par un même astre;
Nous encensons l'amour devant la même idole,
Devant toi, mon pays, qui fais brûler nos âmes!

. . . . . .

Ah! lorsque les deux fronts de ces simples soldats
Se plissaient, sillonnés par des soucis profonds,
Quel homme eût pu penser, en nous voyant si tristes
Que nous portions son deuil, ô patrie adorée!

Comment n'y point songer à la pauvre patrie, quand on vit loin d'elle, quelque part, — dans le fond de la Styrie, — et qu'on sert dans l'armée de ses oppresseurs! Ils y songeaient souvent, Kuppis et Petœfi, et ils la rappelaient à bien d'autres, qui s'en souvinrent une dizaine d'années plus tard, quand, abandonnant le drapeau abhorré de l'Autriche, ils désertèrent héroïquement vers la Hongrie menacée!...

Petœfi était soldat depuis près de deux ans (1840-1842) (1) quand enfin il eut le bonheur de se délivrer des chaînes dont il s'était si étourdiment chargé les bras. Il tomba malade, — d'ennui sans doute, — et un médecin de l'état major qui s'intéressait à lui, comprit son mal et l'en guérit en le faisant réformer comme faible de tempérament.

Le poète put chanter alors, en huit vers, sa pacifique épopée militaire :

Je suis soldat, mais soldat en retraite,
Jamais caporal, toujours simple soldat.
Au régiment j'apportai ma jeunesse;
Elle y resta. Je suis vieux maintenant.

(1) *Dictionnaire encyclopédique.*

Sur tous les points fort exact et fidèle,
Je n'eus jamais châtiment à subir.
Quand je partis, pour toute récompense,
Mon général me frappa sur l'épaule !

Son congé dans sa poche, sa gourde pleine, le *soldat savant*, — comme on l'avait surnommé, — serra la main aux camarades, embrassa Guillaume Kuppis et avec une indicible joie descendit des montagnes étrangères vers les plaines de la patrie.

LES DEUX VOYAGEURS.

Le jeune homme, hors de sa patrie,
La rivière, dans sa patrie,
Tous deux entre les montagnes
Voyagent en s'accompagnant.

Tandis que le jeune homme marche
En traînant ses pas abattus,
Du haut du rocher la rivière
Se glisse avec rapidité.

Quand sur les lèvres du jeune homme
Règne le plus morne silence,
La rapide rivière chante
Le plus joyeux de ses refrains.

La chaîne des monts est finie ;
Et le jeune homme et la rivière
Sur le terrain plat d'une plaine
Ensemble voyagent toujours.

Du jeune homme et de la rivière
Ah ! pourquoi donc si promptement
Sur le terrain plat de la plaine
Le rôle est-il interverti ?

Les ondes ne fredonnent plus
Et cheminent languissamment ;
Le jeune homme, le pas rapide,
Marche en chantant joyeusement.

Ah ! si la rivière est muette,
C'est qu'elle a perdu sa patrie ;
Et si le gai jeune homme chante,
C'est qu'il a retrouvé la sienne.

Le voilà revenu de l'exil, le jeune vagabond. Il touche du pied le sol sacré de la patrie. Il voit au loin se dérouler la *puszta* nationale, et l'espérance emplit son âme.

Belle plaine, couverte d'or,
Sur laquelle Delibàb (1) flotte
En plaisantant avec tendresse,
Connais-tu ?... Reconnais ton fils !
. . . . . .
Tous les soucis, tous les chagrins,
Dont s'enfla si souvent mon cœur,
Tout s'oublie !... Enfin j'ai versé
Une sainte larme de joie !

C'est ici qu'en un bon berceau
Je bus le doux lait de ma mère ;
A ton enfant ton beau soleil
Sourit encore, tendre Patrie !

. . . . . .

Plusieurs années après son équipée militaire, un

(1) Le *fée du midi*, le mirage.

sergent d'infanterie se présente chez Petœfi, alors poète, couronné par la gloire.

— Vous plaît-il de vous souvenir de moi, lui dit le sergent en élevant sa main ouverte vers son shako?

Petœfi, après quelques minutes d'hésitation, reconnaît son caporal! son bon caporal, qui le surprit un jour de revue ayant oublié de planter sa baïonnette au bout de son fusil, et qui ne le pûnit pas! son bon caporal, qui le trouvait si original de porter sans cesse un livre dans sa giberne, un autre livre dans son shako; son bon caporal qui riait au lieu de se fâcher, quand il le voyait en faction, au port d'armes, allant, venant, débitant les plus beaux vers de ses maîtres aimés!.....

Il veux le recevoir avec tous les honneurs dûs à son ancien rang de supérieur par rapport à lui. L'ex-caporal, devenu sergent, accepte à boire, mais il refuse absolument de s'asseoir en présence de son ex-inférieur.

— Et pourquoi? lui demande Petœfi.

Le sergent répond :

— Je sais bien que vous n'êtes ni général, ni capitaine; mais vous êtes un grand homme et l'on doit vous vénérer!

Petœfi citait ce trait comme un des plus grands triomphes de son génie populaire (1).

. . . . . .

IV.

Soldat réformé, Petœfi ne se lança point encore dans la carrière des lettres. Il n'avait que dix-huit ans et sans

(1) Il est rapporté par Jokai.

doute son instruction était loin d'être complète quoiqu'il eut beaucoup lu et beaucoup appris durant les loisirs de sa vie militaire. Probablement sur les instances de sa famille, il consentit à aller étudier à Pàpa, où il fit ce que l'on nomme en Hongrie la sixième classe, *Rhétorique et poésie*. La poésie, il l'avait devinée sans qu'on la lui enseignât, quant à la rhétorique, elle lui servit, non à développer ses sentiments littéraires mais à régler la fougue native de son génie.

La vie lui parut plus douce au collége qu'au régiment, grâce surtout à la rencontre qu'il y fit de deux jeunes gens, Maurice Jokai et Samuel Orlai, qui nourrissaient déjà des espérances semblables aux siennes, espérances de gloire et de liberté. Avec eux il fonda, dans le collége même et sous la présidence d'un professeur, un comité, — littéraire? scientifique? politique? la chronique ne le dit pas, — un comité pourtant, qui avait son bureau électif, comme une congrégation de comitat, où l'on se traitait mutuellement comme de vrais académiciens, où l'on déclamait comme sur la scène, où l'on discutait sur ceci et cela dans les mêmes formes qu'à la Diète. Le principal objet de ces réunions régulières du comité de la *Société du Printemps* était la lecture de pièces de vers et de nouvelles, auxquelles les assistants avaient le droit de décerner ou de refuser leur approbation motivée. Les pièces et nouvelles, applaudies par la majorité, étaient inscrites sur un *livre de mérite*. On en faisait même des copies que l'on distribuait par la ville, où elles ne trouvaient pas toujours le même accueil qu'au collége. Les bourgeois riaient beaucoup de ces *académiciens du Printemps*, et de leurs naïfs travaux. Mais enfin arriva le grand jour où les petits académiciens se moquèrent à leur

tour des grands bourgeois..... Un journal de Pesth, l'*Athenæum*, avait inséré dans ses colonnes une poésie de Petœfi, membre *de la Société du Printemps* (1842).

C'était probablement la première que l'on trouve dans l'édition des *Vers de Petœfi* publiée en 1848, la jolie pièce, déjà citée : *Les deux Voyageurs.*

Il est sûr qu'un aussi grave événement que la révélation de la *Société du Printemps* par un des recueils les plus importants de la Hongrie, ne se passa pas sans être célébré joyeusement et bruyamment par nos jeunes académiciens. Il est certain aussi que l'on but à pleins verres au jeune poète, glorieusement imprimé, et que celui-ci fut tenu de répondre par un toast aux mille et une santés dont on l'honora. Qu'un toast que nous trouvons dans les œuvres de Petœfi, daté de Pàpa, 1843, prenne donc place ici. Il est jusqu'à l'avant-dernier vers d'une gaieté entraînante, sous laquelle pourtant se cache une sérieuse ironie et s'achève, comme beaucoup de chansons de Petœfi, par une pensée de mort. On dirait que, dès sa première jeunesse, le poète a senti instinctivement qu'il vivrait vite et que son existence aventureuse serait trop tôt achevée dans quelque grand combat !

TOAST.

Mille tonnerres ! du vin !
Du vin fougueux, enivrant,
Qui jette tous les chagrins
Dans le gouffre de l'oubli.

Du vin dans le creux du verre !
Du vin pour moi sans relâche !
Que la puszta me regarde ;
Je veux qu'elle apprenne à boire !

L'ivresse allume ma tête,
Court, joyeuse, dans mes veines...
Salut à l'ivresse ! A toi
Qui l'engendres, ô raisin !

Ce verre, des vieilles fables
Serait-il le tonneau sans fond ?
Remplissez-le ! Je ne puis
Le voir, vide, ainsi bâiller !

Du vin, que je porte un toast !
A l'ami, noble de cœur,
Qui, lorsque vint l'infortune,
M'a tendu son bras fidèle !

Au cours glorieux des choses !
A la Vie ! A l'Univers !
Au manteau de la Justice
Couvrant parfois le poursuivi !

A toi qui de tes doux sons
Sais ravir l'âme, Espérance !
Au ciel ! A l'enfer ! A tout !...
Vive tout !... Que, seul, je meure !

Cependant, au moment même où les colonnes de l'*Athenæum* lui étaient ouvertes, Alexandre Petœfi ne se croyait pas exclusivement propre à *cultiver les muses*, comme disaient élégamment ses professeurs. S'il faut en croire ses biographes (1), la gloire poétique n'était que la seconde des

(1) Jokai et l'auteur de la notice, contenue dans le Dictionnaire encyclopédique.

espérances du jeune étudiant. Il aimait à faire des vers, mais c'était Samuel Orlai qui était, même à ses yeux, le poète par excellence. Pour lui, il se réservait le mérite de la déclamation, son ambition était de jouer la tragédie, la comédie, le drame, le mélodrame, devant une foule enthousiasmée; et, à dix-neuf ou vingt ans, il n'estimait pas son talent de beaucoup inférieur à celui d'Egressy, le Talma hongrois. Ses deux amis étant de son avis, il les remerciait de leur admiration en les admirant de tout son cœur. Orlai, poète et prosateur, égalait à la fois le lyrique Vœrœsmarty et le romancier Josika. Maurice Jokai, qu'une demoiselle, barbouillée sur une enseigne de la ville, faisait maigrir de jalousie, Jokai était aux yeux du grand acteur futur, — dont il dessinait le portrait,—le Raphaël ou, pour le moins, le Rembrandt de la Hongrie.

Or, il arriva par là suite que Jokai devint un nouvelliste, un romancier fort agréable mais trop fécond, qu'Orlai (1) se fit un nom dans la peinture et que Petœfi fut le plus populaire des poètes de son pays.

V

Déclamant, composant, applaudi sans cesse, un autre qu'Alexandre Petœfi, aurait supporté sans trop de douleur la vie du collége de Pàpa, — surtout s'il avait été précédemment militaire au service de l'Autriche. Mais lui, fils de la *Puszta*, il avait de longues heures d'impatience dans ces classes sombres où il lui fallait écouter tant de choses

(1) De son nom propre, Petries.

graves qui l'intéressaient beaucoup moins que le soupir de la brise et le mugissement solennel des bœufs saluant le soleil levant. D'autre part, son goût pour le théâtre, né lorsque le hasard l'avait fait admirer la scène, caché derrière les coulisses, portant le diadème du roi et la mantille de la reine, se changeait peu à peu en une passion irrésistible. Après avoir travaillé plusieurs mois de suite avec assiduité il se figura qu'il savait assez de grec et de latin pour jouer le rôle de Brutus ou de Richard III, et qu'il devait se hâter d'apparaître, derrière les feux de la rampe, dans toute la majesté de ce brillant génie qu'avaient reconnu ses amis Jokai et Orlai.

C'est pourquoi il quitta définitivement les écoles et déclara à sa famille qu'il voulait être artiste dramatique. Son père, rêvait pour lui, un tout autre état. Comme, en somme, il avait travaillé à Selmecz et à Pàpa, et, malgré ses incartades, avait fourni de véritables preuves d'intelligence et de savoir, il aurait fait un excellent avocat et, sans peine, serait parvenu à être *chef d'arrondissement*. Tel était le vœu paternel. Petœfi refusa de le remplir. La maison, où il était né, lui fut fermée et, avec une troupe d'acteurs ambulants, il parcourut une partie de la Hongrie. Ce fut à Székes-Fehezvàr qu'il débuta, en 1842, ainsi que l'atteste la pièce suivante, datée de cette année et de cette ville :

MON PREMIER ROLE.

Je suis acteur; on m'a chargé
De mon premier rôle.
Sur la scène, pour mon début,
Il m'a fallu rire.

C'était mon rôle. Ah! j'ai bien ri
De toutes mes forces!...
Mais l'acteur, — je le sais d'avance, —
Souvent doit pleurer!

Pauvre Petœfi! Le théâtre lui rapporta plus de larmes que de sourires, plus de chutes que de succès. Il n'avait aucune des qualités physiques indispensables à l'acteur. Il était trop petit, sa physionomie n'était pas assez mobile, son geste ne produisait pas d'effet, sa voix manquait d'éclat. Aussi, dans la première troupe errante où on l'accueillit ne lui confia-t-on point les grands rôles qu'il désirait jouer. On lui confia, lorsque la scène représentait un cabaret, la fonction de ranger les tables et d'emplir les verres des buveurs muets ou parlants. Peu à peu, on lui permit de porter des lettres et d'en demander tout haut les réponses, d'être témoin au mariage final et même d'en rédiger magistralement le contrat. Tout au plus, arriva-t-il à être chargé, peut-être en qualité de *doublure*, de remplir le rôle de Bouffon dans le *Roi Lear* (1)!

Les acteurs, ses compagnons, faisaient si peu de cas de lui, que plus tard, ils ne voulurent jamais croire que Petœfi le *cabotin* et Petœfi le poète fussent une seule et même personne (2). Menant avec eux une vie très misérable, — car ses appointements devaient répondre à son peu d'utilité, — le malheureux jeune homme s'aperçut vite qu'il était dédaigné; plus d'une fois il s'en vengea aux dépens de ses railleurs, mais aussi aux dépens de la troupe dont il faisait

(1) Dictionnaire encyclopédique.
(2) Notice de Jokai.

partie. Un soir, qu'il remplissait le rôle d'un chevalier, provoquant le héros de la pièce. Il devait tirer son sabre du fourreau, mais il arriva sur la scène avec un bâton, caché derrière son dos, et, au grand moment l'allongea sous le nez de son rival. Le public éclata de rire, l'acteur principal manqua son effet. Petœfi fut heureux. Mais le directeur ne le fut guère, et bientôt son jeune *pensionnaire* continuant à rire en scène quand il fallait pleurer et à pleurer quant il fallait rire, la troupe entière réclama et obtint l'expulsion de la trop spirituelle *doublure*.

Cela se passa probablement à Kecskemet, où Petœfi séjourna au commencement de 1843 (1). De cette ville sont datées plusieurs de ses plus anciennes poésies, que l'*Athenæum* publia. Abandonné de ses compagnons, sans ressources, il eut à supporter la plus effroyable misère, chaque fois qu'il passa d'une troupe dans une autre. Bien souvent il n'eût d'autre toit que la voûte céleste. Bien souvent il s'endormit sans avoir ni déjeûné, ni dîné, ni soupé. Alors il se disait :

C'est bien sagement que les dieux
Ont fait à l'homme des dents d'os ;
Si de fer ils les avaient faites,
Elles auraient pu se rouiller.

Mais bien vite il se consolait, étant sûr que l'avenir le vengerait du présent. La faim le tenait-elle éveillé il rêvait de tout ce qu'il n'avait pas, de gloire, de fortune et d'amour.

(1) *Dictionnaire encyclopédique.*

RÊVERIE.

Bon Petœfi, tu ne peux craindre
Que tes deux épaules un jour
S'affaissent sous le lourd fardeau
Des bénédictions du sort.

Pour toute libéralité
Le sort t'a donné cette lyre
Et les sons joyeux ou plaintifs
Que ton âme sait en tirer.

Suppose la voix d'une fée
T'adressant ces douces paroles :
« Eh bien ! mon fils, que te faut-il ?
« Je suis prête à te tout donner.

« Je vais te vêtir de mon charme,
« Te passer le don merveilleux ;
« Ce que tes chants demanderont
« Soudain se réalisera.

« Te faut-il de la renommée ?
« Que tes vers en lauriers se changent !
« Que la couronne de Pétrarque
« Projette l'ombre sur ton front !

« Déjà Pétrarque et Petœfi
« Sont, ce me semble, un peu parents ;
« Ils pourront donc sans trop de peine
« Partager entre eux la couronne !

« Dis-moi, te faut-il des richesses ?
« Que tes vers soient autant de perles,
« Sur tes habits qu'elles ruissellent,
« Et jusque sur tes éperons ! »

A tout cela comment répondre?
Que répondras-tu, bon garçon?
Ah! je connais ton côté faible!
Nous savons d'où souffle le vent!

Sans nul doute tu répondras :
" — La gloire, les trésors! Fort bien!
" Personne ne supposera
" Que je ne les désire point.

" Mais si déjà tu veux permettre
" Que je sois revêtu du charme,
" Va! je souhaite quelque chose
" Plus que les trésors, que la gloire!

" A ce quelque chose mon cœur
" Toujours et toujours, et quand même,
" Tout en feu reste suspendu,
" Comme l'étoile au firmament.

" Je ne demande qu'un gluau,
" Et qu'une cage où je mettrai,
" Grâce au gluau, l'oiseau joli :
" Le cœur de la plus belle fille! "

Le cœur de la plus belle fille! certes il ne l'avait point encore. Quant au reste, le jeune rival de Pétrarque pouvait à son aise s'attribuer la moitié du laurier poétique, mais la fée lui refusait absolument la fortune. Comment vivait-il alors, et de quoi? Dieu seul le sait! car si l'on publiait à Pesth, de loin en loin quelques-uns de ses vers, on oubliait sûrement de les lui payer. Les vers, d'ailleurs, quel prix ont-ils, signés d'un nom inconnu? Et puis, à cette époque, alors qu'il avait à peine 20 ans, comment Petœfi eût-il supposé que la muse pouvait un jour devenir pour lui une bonne

nourrice? Ses petits poèmes, ils les semait sur sa route, fleurs que les larmes arrosaient, que le soleil et l'enthousiasme faisaient épanouir, que le vent capricieux emportait et jetait tantôt entre les mains d'une belle dame, tantôt sur les lèvres d'un paysan, tantôt au néant!..... Qu'importait au poète! Il chantait pour chanter, oubliant souvent d'écrire ce qui lui était venu à l'esprit, et souvent abandonnant au hasard ce qu'il avait écrit (1); semblable au rossignol, qui livre à l'écho sa divine musique sans lui demander ce qu'il en fera et s'enivre lui-même de sa propre harmonie.

VI

Hélas! Petœfi était poète et rien que poète! Et il persistait à se croire une vocation dominante pour l'art dramatique!

Ne trouvant point d'emplois dans les troupes qui passaient par Kecskemet, il se mit à courir à travers la *puszta*, ici et là jouant quelque bout de rôle, ici et là remercié par son directeur et abandonné au hasard.

En Hongrie, surtout dans les steppes qu'habitent les Magyars, l'hospitalité s'exerce encore à la manière antique. On y trouve toujours une porte ouverte, un hôte empressé, une hôtesse souriante, — à moins qu'on ne soit employé ou partisan de l'empereur d'Autriche. — Quand on est jeune, comme était alors Petœfi, quand on aime la patrie hongroise, comme lui, Hongrois, il l'aimait, quand on sait en

(1) D'après une lettre de M. Teleki Sandor.

beaux vers célébrer le vin, l'amour et la liberté, on pourrait certainement voyager les poches vides, si par malheur les villages et les bourgs n'étaient trop éloignés les uns des autres.

LA BASSE HONGRIE.

Qu'es-tu pour moi, romantique contrée
Des grands Karpaths, qui couronnent les pins?
T'admirer? oui. Mais t'aimer? non, mon âme
Dans tes vallons, sur tes monts n'erre point.

J'aime la mer des plaines infinies :
Le steppe est mon pays, mon univers!
De sa prison s'échappe mon cœur d'aigle
Dès que je vois son horizon immense.

Alors je sens qu'emporté de la terre
Je puis voler à la hauteur des nues;
Et j'aperçois, de la Theiss au Danube
La plaine qui me regarde et sourit.

Sous ce beau ciel où flotte Delibàb,
Les fiers taureaux agitent leurs clochettes
Et vont dormir auprès des doubles auges
Des puits profonds aux longs bras étendus

Au sifflement de la brise se mêle
Le bruit des pas des chevaux en troupeaux,
Et l'on entend les cris de leurs *csikos*,
Qui dans les airs font claquer leurs grands fouets.

Les blonds épis, là-bas, près de ces fermes,
Sont balancés par un tendre zéphyr;
Et l'émeraude, au sein des pâturages
S'épanouit, couronne la contrée.

De ces roseaux les sauvages canards
Vont s'envoler lorsque viendra le soir ;
Épouvantés, ils s'élancent, ils fuient,
Dès que le vent agite les roseaux.

Tout au milieu des plaines, loin des fermes
D'une *csàrda* (1) penche la cheminée :
Là les pasteurs se reposent et boivent,
Lorsqu'ils vont au marché de Kecskemet.

Près de l'auberge un bois de peupliers
Jaunit. Plus loin, dans le sable, le pie-vert
En pépiant creuse et bâtit son nid,
Que les enfants ne pourront découvrir.

Là *les cheveux de l'orpheline* naissent,
Le *pain de l'âne* étale aussi ses feuilles,
Où les lézards bigarrés cherchent l'ombre
Quand à midi trop de chaleur les brûle.

A l'horizon le ciel touche la terre
Et des massifs d'arbres fruitiers se groupent ;
A côté d'eux, colonne de brouillard,
Se dresse au loin la tour de quelque ville.

Steppe sans fin, que tu me sembles belle !
Je suis né là ! C'est là qu'on me berça !
Lorsque le drap de mort m'aura couvert
Là le tombeau s'élèvera sur moi !

Ainsi s'enivrait des beautés de sa *puszta* natale le pauvre poète errant. Il aimait d'elle tout, son horizon vague, ses

(1) Auberge.

blés mouvants, ses vertes prairies, et plus encore ses tristes marécages, au bord desquels se promène la grave cigogne, drapée dans son plumage de deuil, noir et blanc (1). Mais déjà la cicogne s'était envolée vers des régions plus douces, et la terre était une « mendiante, enveloppée, nue, sous un manteau de neige troué. » Le poète errant rêvait alors la chambre bien chaude, où, le soir, se réunit la famille. Parfois son rêve s'accomplissait. Un brave laboureur le faisait entrer sous son toit, le faisait asseoir à sa droite au bout de la grande table. Les convives étaient nombreux, les vivres abondants, le vin vieux. La brave ménagère allait et venait partout, emportant les plats, remplissant les pots à demi vides, excitant l'un et l'autre à faire honneur à son repas. Enfin l'on avait assez mangé, mais l'on buvait toujours, et les pipes allumées répandaient leurs nuages odorants autour des joyeux compagnons. Le jeune homme et la jeune fille s'étaient éloignés au fond de la chambre, ne se parlant que des yeux, et, tout à côté du poêle, « un petit peuple, chuchottant, bourdonnant, éclatant de rire et pleurnichant » bâtissait ou renversait un château de cartes (2). Pendant ce temps-là, le chef de famille racontait quelque histoire du jour ou quelque légende d'autrefois. Quand il avait fini son récit, il se retournait vers son hôte et, après lui avoir rempli son verre, lui demandait :

— Et vous, jeune homme, qui venez de loin, que nous direz-vous?

L'hôte buvait bravement et traduisait d'inspiration ce que lui avaient dit les voix d'Éger.

(1) Voir sa poésie *la Cigogne*.
(2) Voir *le Monde de l'hiver*.

LES VOIX D'ÉGER.

La neige en bas, sur le ciel de nuages!
Allons! que m'importe!
Est-ce chose bien étonnante?
Après tout nous avons l'hiver.
Moi, je ne m'apercevrais pas
Que l'hiver règne autour de nous
Si de ces fenêtres
Je ne regardais au dehors.

Dans un coin chaud, assis à l'aise, avec
De nombreux amis,
Plein mon verre j'aime à verser
Le vin impétueux d'Éger.
De bons amis et du bon vin;
Que peut-on désirer de plus?
Dans toutes nos âmes
Bruit, gigantesque, la joie.

Si je pouvais en graine sur la neige
Semer cette joie,
Il en naîtrait un bois de roses
Dont l'hiver se couronnerait.
Si je pouvais jeter mon cœur
Jusque là haut, jusques au ciel,
Au lieu du soleil
Il irait réchauffer le monde.

D'ici je vois la montagne où Dobo (1)
Écrivit son nom
Sur le grand livre de la gloire
Avec le sang des Osmanlis.

(1) Heros populaire.

Ah ! celui-là, c'était un brave !
Avant qu'il en réapparaisse
Un aussi vaillant
L'eau coulera dans le Danube.

Depuis longtemps, hélas ! il est fini
Le printemps hongrois !
Dans une indolence éternelle,
Lâche, végète la Hongrie.
Quand reverdira son printemps ?
Ah ! jamais ; non, jamais peut-être
Sur notre pays
Les fleurs ne pourront repousser.

Mais laissons là toutes ces choses tristes !
Rarement je ris :
Que le chagrin épargne donc
Au moins la présente journée,
A quoi sert de se lamenter ?
La plainte est vaine, et le poète
Certes ne peut guère
Que pleurer inutilement.

Donc, hors de nous tout ce qui nous chagrine !
A bas les soucis !
Et que chacun ensevelisse
Ses ennuis dans un nouveau verre !
Un nouveau verre, ô mes amis !
Un nouveau verre ! Encore un autre !
Après celui-ci,
Qu'un nouveau verre le remplace !

Fort bien ! merci !... Que vois-je ? chaque verre
Représente un siècle.

Le présent est derrière moi
Et mon âme dans l'avenir
Se promène joyeusement :
Elle y vient de voir
Mon beau pays régénéré.

Parfois ce n'était point dans la maison de famille d'un honnête laboureur qu'était accueilli notre comédien sans théâtre. Mais souvent, en passant auprès des auberges, il rencontrait maint buveur solitaire qui l'invitait à partager sa bouteille. Refusait-il, l'inviteur narguait l'invité. L'invité cédait enfin, car l'on eût pu supposer qu'il ne savait pas boire. Il saisissait son verre et lui disait :

Je t'estime fort, ô mon verre!
Quelque chose pourtant m'ennuie,
Quelque chose m'ennuie, ô verre!
Je te vide trop aisément.

Si j'étais à ta place, ô verre,
Le vin ne manquerait jamais;
Si tu prenais ma place, ô verre,
Ah! tu boirais toujours en moi!

Mis au défi, le buveur émérite faisait remplir sans cesse la bouteille, sans cesse vide, et son compagnon chantait encore :

Que celui qui n'a point d'amante
S'enivre de vin, — et bientôt
De toutes les femmes du monde
Il se croira le possesseur.

Qu'il boive aussi du vin celui
Qui n'a point d'argent, — et soudain
De tous les trésors de la terre
Il se croira le possesseur.

Qu'il boive aussi, boive du vin
Celui que le chagrin habite,
Et sur le champ son chagrin
A tous les diables s'enfuira.

Je n'ai point d'argent, point d'amante,
Le chagrin seul est près de moi...
Que ce soit donc pour ces trois causes
Que je te remercie, ô vin !

Mais, à force de chanter et de boire, on risque de rouler sous la table. Le poète, avant que le vin ne lui enlève ce qu'il lui reste de raison, se hâte de faire la morale à son compagnon ; c'est sa manière de payer son écôt.

MAITRE PAUL.

Un beau jour maître Paul raisonnait de la sorte
(Et bouffi d'orgueil, il plantait
Son grand chapeau sur son oreille) :
« Eh ! Eh ! Corbleu !
« A quoi ma femme me sert-elle ?
« Sans elle je serais plus libre !
« Tiens ! si je la chassais ?... ça finira par là ! »
Il le fit comme il l'avait dit.

Mais plus tard maître Paul raisonnait de la sorte
(Cette fois il n'enfonçait point
Son grand chapeau sur ses oreilles) :
« Ah ! Ah ! Morbleu !

« J'eus grand tort de chasser ma femme :
« Dans sa main mon bien prospérait ;
« Il s'éclipse à présent !... ça finira par là ! »
Il advint comme il avait dit.

En ce temps maître Paul raisonnait de la sorte
(Et brusquement il enfonçait
Son chapeau sur sa pauvre tête) :
« Parbleu ! Parbleu !
« Moi, je me chagrine ?... A quoi bon !...
« Je n'ai plus guère !... Eh ! que le reste
« Prenne aujourd'hui son vol !... ça finira par là ! »
Il advint comme il avait dit.

A la fin maître Paul raisonnait de la sorte
(Et tristement il rabattait
Son chapeau jusque sur son nez) :
« Mille tonnerres !
« Ah ! c'en est fait ! j'ai tout perdu !
« Que devenir ?... Faut-il me pendre ?
« Allons, soit ! pendons-nous !... ça finira par là ! »
Il le fit comme il l'avait dit.

Cette spirituelle leçon, adressée au maître ivrogne qui l'avait enivré lui-même, le poète errant s'en allait plus loin. Le soleil se couchait la nuit allait venir et nul toit n'apparaissait à l'horizon. Fatigué d'un journée de marche, Petœfi s'asseyait à côté d'un pâtre, qui devait passer la nuit à garder son troupeau, il lui faisait, sans y prendre garde une chanson d'amour, sérieuse ou satirique.

CHANSON.

Le pâtre est monté sur son âne ;
Ses pieds pendent jusques à terre ;
Il est grand, ce garçon ! plus grand
Est son malheur !

Tantôt il jouait de la flûte
En faisant paître son troupeau.
Mais il apprend que son amante
Est à la mort...

Et soudain, sur le dos de son âne,
Le voilà qui court au galop...
Il arrive... Hélas ! il ne trouve
Qu'un corps sans vie.

Accablé par tant de douleur,
Ah ! que lui restait-il à faire ?...
Il assène un coup de bâton
A sa bourrique.

LE MARCHÉ.

« Berger, ô pauvre berger,
« Ma bourse est grasse, bien garnie ;
« J'achète ta pauvreté, mais
« Tu me donneras ton amante ! »

« Si cet or n'était qu'un à-compte,
« Si tu centuplais le pourboire,
« Si tu m'offrais le monde en sus,...
« Nul que moi n'aura mon amante ! »

L'AMOUR! L'AMOUR!

Oh! l'amour! oh! l'amour! l'amour!
L'amour est une fosse obscure;
J'y suis tombé, je suis dedans,
Et je ne vois ni n'entends plus!

Berger du troupeau paternel,
Je reste sourd à sa clochette;
S'il s'égare dans les blés verts,
Il est trop tard quand je le vois!

De vivres ma mère a rempli
Ma besace jusques aux bords;
Mais par bonheur je l'ai perdue :
Je pourrai jeûner à mon aise.

Mon cher père, ô ma chère mère!
Oh! ne me confiez plus rien!
Pardonnez-moi si je fais faute;
Sais-je à présent ce que je fais?

Ces chansons, si éminemment appropriées à son état, à son intelligence naïve, à ses mœurs, le pâtre les retenait. Il les répétait à sa fiancée, à sa sœur; celles-ci les chantaient à leur tour dans ces *filoirs* où les jeunes filles se réunissent et, filant le chanvre et le lin, chantent en chœur, durant les longues veillées d'hiver. Ainsi, sans qu'il s'en doutât encore, se répandait la gloire de Petœfi et, avant même que son nom ne fût connu, il était populaire.

Sa vie nomade à travers la plaine eut cela d'heureux pour lui que sans cesse s'inspirant du peuple, le surprenant dans la réalité de son existence de tous les jours, participant à ses souffrances, comme à ses joies, ayant les mêmes regrets que

lui et les mêmes espérances, quand il prit sa place dans la sphère la plus élevée de la littérature, il y fut, non le poète de quelques esprits d'élite, mais le poète d'une nation.

VII

Il est sur la *Puszta* magyare et principalement sur les bords de la Tisza, un bizarre personnage, celui que, dans le pays on appelle le *csikos*. Un chapeau aux larges bords s'arrondit autour de sa tête. Il porte une veste à la hussarde, un pantalon en toile blanche, si vaste que de loin on dirait d'un jupon de femme ; enfin de petites bottes armées d'éperons. Naturellement son visage est accentué, son regard d'une vivacité extrême et, comme il est magyar, il a d'épaisses moustaches fièrement retroussées. Le *csikos* est un dernier petit-fils des Huns, un fils bien conservé de la bande arpàdienne. C'est à lui plus qu'à tout autre qu'on peut appliquer ce proverbe national : « Le Hongrois a été créé à cheval ! » Le plus hardi cavalier du monde, il est de son état pasteur et dompteur de ces troupeaux de chevaux à demi sauvages qui vivent sur la plaine, sans connaître le mors, les fers, ni l'écurie. Presque aussi sauvage que ses chevaux, le *csikos* vit littéralement avec eux et comme eux. Durant plus de six mois par année, il court à travers champs, sans s'arrêter jamais, sous sa pelisse insensible à la pluie, s'endormant en contemplant les étoiles, puisant à la source avec le bord de son chapeau, défiant l'éclair de son long fouet, qui s'enroule, comme un serpent, autour des flancs du cheval rebelle.

Au cavalier libre, qui n'aime et ne comprend que la *puszta*, s'écriant dès qu'il aperçoit les montagnes : — « Dieu me préserve d'aller là j'étoufferais (1) ! » — Le poète de la plaine devait une chanson. Il la lui fit. Sans doute le *csikos* le chante encore.

Moi, je suis né sur la steppe, et j'y reste !
Je n'ai ni toit, ni cheminée à moi ;
Mais je possède un chien, un bon cheval :
Je suis *csikos* sur la *puszta* magyare !

J'aime à sauter sur le dos du cheval
Dès qu'il me faut entamer quelque course,
Et je me mets sans selle sur son dos :
Je suis *csikos* sur la *puszta* magyare !

Mon *gatya* de bure et ma chemise
Furent cousus par ma *rose*, — et gratis !
En ce jour ou demain *la rose* épouse
Le beau *csikos* sur la *puszta* magyare !

Le *csikos* serait un parfait gentilhomme s'il n'avait un défaut, défaut grave dans les temps où les progrès de la civilisation multiplient les gendarmes. Il se fait sur la propriété des idées par trop simples, croyant sincèrement que tout ce qui vient et naît sur terre n'a pas de maître. Il chasse et braconne à son aise partout ; trouve-t-il un bœuf égaré, il est capable de l'emmener et de ne point rechercher de quelle étable il s'est échappé ; dans le haras d'un rival, aperçoit-il quelque étalon plus beau que le sien, ou, sur le marché, une jument de très bonne race, vite il saute dessus et plus vite encore, il s'élance, sans regarder derrière

(1) Mot rapporté par De Gérando, *La Transylvanie*, t. I, 1er ch.

lui. Tel est son seul défaut, son seul vice, si vous voulez. Du reste, il ne tue, ni ne pille, il est même doux de caractère et d'habitudes, et s'il enfreint parfois les règles communes du tien et du mien, c'est uniquement à cause de l'excès de sa passion pour le cheval.

LA JUMENT VOLÉE.

Comme le grain de sable sur
Les ailes du vent,
Leste, vole un *pauvre garçon*
Sur une jument.

— « Holà ! mon bon compatriote,
« D'où viens-tu si vite ? »
— « De la steppe avec la jument,
« Voilà d'où je viens.

« Là-bas, où ce cheval hennit,
« Dans le pâturage,
« C'est là-bas que j'ai mis la main
« Sur cette jument.

« Du côté du marché de Tur,
« Là-bas, bien plus loin,
« C'est là que va *le pauvre diable*
« Avec la jument. »

— « N'y vas pas ainsi, bon garçon ;
« N'y vas pas ainsi !
« Il importe que tout d'abord
« Tu rendes la bête.

« Le cheval qui paît par là-bas,
« Il est bien à moi ;
« C'est donc à moi que tu volas
« Tantôt la jument... »

Notre garçon n'écoute plus
Ce qu'on veut lui dire;
Il prend sa course, et le voilà
Déjà loin, bien loin.

Mais cependant pour consoler
Le pauvre fermier,
Il se retourne et lui répond
Ces propres paroles :

— " De la jument ne te soucie,
" Mon maître fermier;
" Puisqu'il te reste bien encore
" Assez de chevaux!

" Ma poitrine ne possédait
" Qu'un cœur, un seul cœur.
" Et c'est ta fille, bon fermier,
" Qui me l'a volé. "

Si Petœfi riait ainsi de la trop vive passion du *csikos* pour la jument ou l'étalon du prochain; s'il ne s'irritait point, en sévère moraliste, contre les attentats au droit de propriété, presque innocemment commis par le joyeux *betyár* (1) de la *Puszta;* il ne négligeait pas cependant de lui rappeler légèrement où ses étourderies pourraient le conduire :

Rapide est l'oiseau, rapide le vent,
L'éclair aussi;
Mais le *Betyár* des steppes hongroises
Est plus rapide.

(1) Mauvais sujet de 24 ans.

Il vient d'acheter un poulain, là-bas,
A Kecskemet,
Et ce même jour il passe le gué
Vers Szent-Marton.

Demain il vendra son joli poulain
A Féhervàr.
Il le vend, et puis en dérobe un autre
Dans le marché.

Dès après-demain il sera peut-être
A Becskeret,
Sur certain cheval un peu brun, — le banc
Où l'on fustige!

Mais Petœfi voyait-il un pauvre petit garçon de douze à quinze ans, séduit par la couleur des poires mûres, sauter par dessus la haie du verger, grimper à l'arbre y saisir le fruit et le dévorer, le poète errant riait de tout son cœur ; il pleurait presque quand l'infortuné maraudeur, surpris par le maître du poirier, recevait plus de coups de bâton qu'il n'aurait donné de coups de dents à la poire s'il avait pu l'atteindre.

COUP POUR COUP.

Aï! mon dos! mon pauvre dos!
C'en est fait!
Oh! le voisin l'a bâtonné
Drôlement!

Maudit soit le rondin à nœuds,
Son bâton!
C'est avec lui qu'il m'a traité
En païen!...

Pourquoi dans son jardin a-t-il
Un poirier?
Pourquoi Dieu créa-t-il des fruits
Là-dessus?
Ah! les poires me regardaient,
Les coquettes!
Je ne pouvais pas résister
A leurs charmes...

Je sautai par dessus la haie;
Je tombai...
Comme cette chute ébranla
Tous mes membres!
Ce n'était pas tout! le voisin
Sur moi tombe,
Et ce fut alors qu'arriva
La débâcle!

Mon Dieu! Pourquoi m'as-tu fait vivre
Jusque là?
Il m'a tant battu que chaque os
En craquait!...
" — Prends, s'écriait-il, prends encore,
" Prends toujours!... "
Et seul le Seigneur Tout-Puissant
Sait combien!

La belle lune était présente
A la fête;
S'attristant de ce que faisait
Le voisin,
Elle se voila sous un crêpe
De nuages;
Et, chagrine de mes souffrances,
En pleura!

Mais lui, — lui seul ! — impitoyable,
Il disait :
« Danse triple ! » Et du violon
Il jouait
Avec son bâton sur mon dos,
Au milieu !
Et moi, j'étais plein de douleur
Et de rage !...

Fort bien ! mais je me vengerai
De l'injure !
Oh ! oui, je lui rendrai son prêt,
Et bientôt !
Nous savons bien quelle heure sonne,
Nous savons !
Tu mets mauvais bois sur ton feu,
Petit oncle !

Pourquoi se glisse-t-il le soir
Par chez nous ?
Ah ! je sais moi de quelle affaire
Il s'agit !
Lui qui cherche l'écharde aux yeux
Du prochain,
La poutre qu'on voit dans les siens
Il l'oublie...

Pire que le linge des femmes
D'écolier,
Il me punit pour vol, et lui
Vole aussi ;
Car il vient voler des baisers
A ma sœur,
Pendant, qu'à la maison, écrit
Notre mère !

Mets ton pied sur notre fenêtre
A présent !
Oh ! je ne regarderai pas
Par ailleurs !
Je crîrai tant que notre mère
Entendra ;
Ou bien j'arroserai d'eau sale
Ta cervelle !

VIII

Petœfi chantait, mais il ne jouait pas la comédie. Tous les emplois étaient occupés dans les troupes ambulantes qu'il rencontrait. Il se désespéra et, la faim aidant la fatigue, il tomba malade. Ne sachant plus que faire, il se rappela qu'il avait à Debreczen un ami, son camarade du collège de Soprony, Albert Pakh. Il se dirigea donc vers Debreczen.

Mais cette ville était bien loin et un jour, épuisé, il s'arrêta, incapable de poursuivre sa route. Devant lui était une misérable auberge, il y entra. Ses poches étaient veuves d'argent. On le reçut néanmoins sur la foi de sa jeunesse et, dès qu'il eut mangé et bu, sa jeunesse trouva pour la bonne hôtesse la monnaie d'un compliment et d'un baiser.

L'HOTESSE D'HORTOBAGY.

Hôtesse du pays, mon ange,
Un verre de vin que je boive !
D'Hortobagy Debreczen est
Loin ; je n'ai rien bu sur la route.

Les vents hurlent horriblement,
Mon âme et mon corps sont glacés :
Tourne les yeux vers moi, ma rose,
Leurs éclairs me dégèleront.

Hôtesse ! de quel crû ce vin,
Plus aigre qu'une pomme verte ?...
Baise mes lèvres ; ton baiser
Adoucira ma bouche amère.

Belle femme,... vin sûr,... baiser doux !
Sur mes jambes je ne tiens plus !
Embrasse-moi, ma belle hôtesse,
Avant que je ne tombe à terre !

Eh ! colombe, ton sein est doux !
Permets donc que je m'y repose !
Mon lit sera dur cette nuit,
Car je suis bien loin de chez moi !

Le soir venu, l'acteur-poète n'était plus seul dans l'auberge de la *Puszta*. Les pâtres et les *csikos* autour des tables chantaient :

LES PRÉOCCUPATIONS D'UN HOMME QUI A SOIF.

Comment donc ! Tonnerre de Dieu !
Mon tiroir serait déjà vide ?
Tout à fait vide en vérité !...
Et cependant... Ah ! que j'ai soif !

Mon gosier est un puits à sec :
Le brûlant soleil de la soif !
Tout à l'heure va l'enflammer,
S'il ne pleut pas du vin sur lui !

Ce ne serait pas une farce,
Eh ! Eh ! s'il tombait du nuage
Une bonne averse de vin.
S'il tombait... voilà l'important !

Dans le pays, j'eus une vigne ;
L'été dernier je la vendis
Et le prix qui m'en fut donné
Par mon gosier s'en est allé.

Voilà longtemps que de l'auberge
Mon crédit est congédié...
— « Voyons ! l'ami, donnant, donnant !... »
C'est de la sorte qu'on me raille !

Il me vient en tête une idée...
Il me reste encor quelque chose !
En avant ! viens que je t'engage
O toi, bonnet de mon épouse !

Mais c'est que je l'ai mise en terre
Ma compagne que j'aimais tant
Et dans la tombe, à côté d'elle,
Repose aussi son beau bonnet !

Pourquoi me suis-je rappelé
Que tu n'es plus, ô ma chérie ?
Ah ! Voici les larmes qui coulent
De mes yeux à ton souvenir ?

Oh ! si le torrent de mes larmes
— Que le bon Dieu me le pardonne ! —
En vin pouvait se transformer,
Je pleurerais encor bien plus ! !

Au premier vers, Petœfi avait relevé la tête, au second, il avait reconnu son œuvre ! Quelle joie ! La voix du misé-

rable abandonné avait déjà un écho! Le peuple chantait les couplets du poète ignoré!...

Quand les bergers eurent fait silence, l'inconnu s'approcha d'eux, leur dit son nom, et avec eux trinqua à l'avenir, à la patrie (1).

Ce soir-là ce devait être fête à la *czarda*. Quelle fête? celle d'un saint? Peut-être, — le pape et les conciles me le pardonnent! — celle *du cochon*. Car, sur la *puszta* magyare, il n'est point d'auberge et dans les villages hongrois point de cabane où, lorsqu'on a tué le cochon gras, on ne célèbre bruyamment le plaisir qu'on éprouve en en arrosant les premiers morceaux d'une interminable suite de verres de vin.

Au milieu du souper, — si souper il y eut, — Petœfi entonna donc :

LA FÊTE DU COCHON.

Attention, oreilles! Et vous langues,
Silence!
Sur un sujet très important j'élève
La voix!

Écoutez donc ce qu'à présent mes lèvres
Vont dire!
Que le bon Dieu daigne même en personne
M'entendre!

Sur le rouet que de notre existence
Le fil
S'allonge autant que cet interminable
Boudin!

(1) Cette scène a été racontée par Jokai dans sa *Notice*. Mais nous la dramatisons et y mêlons des vers du poète, applicables à la circonstance.

Sur ce rôti plein d'attraits, notre bouche
Sourit :
Daigne le sort, aussi joyeux, sourire
Sur nous !

De ses faveurs que le sort nous arrose
Nous tous,
Comme la graisse en ce moment arrose
Le mil !

Et si jamais chez nous vient à descendre
La mort,
Pour consommer son sanglant mariage,
Eh bien !

Que le ciel soit la bedaine d'un porc
Farci,
Pourvu du moins que nous en puissions être
La farce !

Par malheur il n'est point de bons soupers qui ne finissent, de buveurs qui ne se séparent et, si les aubergistes hongroises sont loin d'être inhospitalières, il va sans dire que la route de Keeskemet à Debreczen n'est point semée de *czardas* où chacun puisse être admis sans payer, pourvu qu'il soit poète et amoureux. Néanmoins, Petœfi finit par arriver à Debreczen, mais il n'aurait pas pu aller plus loin, car il était à demi mort.

Un soir, en rentrant chez lui, Albert Pakh trouva sur le seuil de sa porte un jeune homme aux vêtements déguenillés, au visage d'une effrayante pâleur. C'était son ami. Il le porta dans sa chambre et le coucha dans son lit (1).

(1) Notice de Jokai.

IX

— « Je suis revenu vers toi, disait Petœfi à son cher Pakh, qui veillait à son chevet, afin que si je meurs, quelqu'un puisse au moins m'enterrer ! »

Le vagabond ne voulait pas mourir et, dès que la fièvre lui laissait la tête libre, les plus beaux rêves étaient enfantés par son imagination. Luttant contre la maladie, il tirait ainsi son horoscope et l'adressait à sa mère :

PROPHÉTIE.

Mère tu disais qu'une main céleste
Dessine nos rêves la nuit ;
Et que le sommeil est une fenêtre
D'où notre âme voit l'avenir.

Ma mère, j'ai fait cette nuit un rêve.
Saurais-tu bien me l'expliquer ?
Il m'était poussé des ailes, j'allais
Par les airs jusqu'à l'infini.

« Réjouis-toi mon fils, ma chère âme,
« O brillant éclair de ma vie,
« Le bon Dieu te donne une longue vie ;
« Tel est le vrai sens de ton rêve. »

Et l'enfant grandit... La jeunesse enflamme
Avant le temps son cœur trop chaud,
Et ce cœur déjà se plaît aux chansons
Lorsque bouillonne son sang vif.

La main du jeune homme a pris une lyre,
Y transporte ses sentiments ;
Sur ces sentiments, ailes chansonnières,
Il s'essore comme un oiseau.

Le chant enchanteur jusqu'au ciel s'élève,
Détache l'étoile de gloire,
Et de ses rayons tresse une couronne
Sur le front de l'heureux poète.

Mais le miel des chants est empoisonné
Le poète donne à la lyre
Son cœur tout entier, et des fleurs de l'âme
Chacune est un jour de la vie !

Des feux de son cœur, changés en enfer,
Le poète devient la proie ;
De l'arbre vital une seule branche
Le retient encore sur la terre.

Le voilà gisant sur le lit de mort ;
Cet enfant de tant de douleurs,
Il entend sa mère à la voix tremblante
Désespérée ainsi parler :

" O mort, de mes bras ne l'emporte point !
" N'emporte point ce garçon !
" Car Dieu lui promit une longue vie !...
" Les rêves mentiraient-ils donc?... "

Mère, le rêve a dit la vérité.
Qu'importe que mes yeux se ferment !
Le nom de ton fils est glorifié !
Il vit, mère ! Il vivra toujours !

Le poète vécut en effet. Mais dès qu'il se sentit sauvé de la mort, n'étant pas même convalescent, il s'échappa des

bras de son ami. Le futur rédacteur du *Journal du Dimanche* et de *Pesta hirlip* était alors simple répétiteur dans quelque institution ou maison particulière et gagnait à peine de quoi subvenir à ses premiers besoins. Petœfi savait cela et il ne voulait pas lui manger plus longtemps la moitié de son pain.

Il connaissait à Debreczen la caissière du théâtre, madame Bordas. Il se traîna chez elle et lui dit :

— Voulez-vous que je me guérisse chez vous? Dès que j'en trouverai le moyen, je vous rembourserai de vos avances et vous paierai mon loyer!

Sur cette simple promesse, la vieille dame recueillit Petœfi et devint pour lui une seconde mère. Peu à peu la santé détruite du pauvre vagabond fut réparée à force de soins. Le plus tôt qu'il put, il voulut quitter l'asile qui lui avait été si généreusement offert et gagner quelque argent pour vivre par lui-même et payer sa dette. Ce fut encore au théâtre qu'il alla demander du pain; le théâtre se montra impitoyable pour lui. Les habitants de Debreczen ne voulurent pas plus admirer que les habitants de Kecskemet celui qui se croyait à dix-huit ans le rival d'Egreny. Admis à débuter dans le rôle du prince de Maroc du *Marchand de Venise*, il obtint..... une chute complète (1). Ne croyant pas à son incapacité, supposant plutôt que cet insuccès provenait de ses directeurs, qui le jugeaient trop poète pour faire un bon tragédien, il enrôla quelques acteurs, comme lui-même, méconnu, et s'en alla, le premier entre les derniers, mendier dans des cités moins difficiles, Szekelyid, Dioszeg, par exemple (2), des applaudissements,

(1) Dictionnaire encyclopédique.
(2) Encyclopédie.

qui lui furent refusés. Étant retombé malade il revint chez madame Bordas. Il y passa la majeure partie de l'hiver de 1843 à 1844.

Petœfi consacra les loisirs de sa convalescence à recueillir les meilleures poésies qu'il avait faites et aussi à compléter ses études littéraires. Il savait l'allemand, il lut et relut Schiller et Gœthe, mais surtout Schiller, car il détestait Gœthe, « esprit froid, disait-il, flatteur des grands, et qui ne rougissait pas de vivre à la cour des princes. » Il ne savait pas le français; il se mit à l'apprendre, et bientôt le portrait de Victor Hugo vint faire pendant, sur le mur de sa chambrette, au portrait de Vœrœsmarty, le plus grand poète épique et lyrique de la Hongrie. Béranger éveilla aussi dans l'âme du jeune Hongrois, les plus vives sympathies; rien n'est plus naturel, car Petœfi ressemble sous plus d'un rapport au chansonnier français. Béranger et Petœfi ont chanté l'un et l'autre *la Gaudriole* et *les Gueux*, *la République* et *les Tonneaux*. Mais Petœfi et Béranger diffèrent en ceci que le premier alla chercher la mort dans la sainte mêlée, tandis que le second, vieillard trop tranquille, sut à temps se retirer au coin du feu, *soigner* sa gloire du fond d'une honnête mais timide médiocrité et s'éteindre mollement, acclamé de tout un peuple. D'autre part, si Béranger et Petœfi trouvèrent l'un et l'autre leur génie dans un ardent patriotisme, Petœfi ne se laissa point entraîner, comme Béranger, à personnifier la patrie malheureuse dans un despotisme coupable de sa ruine; le chansonnier hongrois ne sacrifia jamais aux idoles romaines, il n'eût point d'encens pour César, il n'en eût pour aucun homme, s'appelât-il Kossuth; il n'adora que la liberté et la patrie, invinciblement unies dans son âme républicaine.

Il est à remarquer que si Petœfi a traduit en vers hongrois plusieurs chansons de Béranger, ce n'est aucune de celles où est célébré l'homme à la redingote grise; il leur a préféré *le Voyage imaginaire*, *ma Vocation*, *le Bon vieillard*. Quand il emprunte pour sa nation un sujet de poème à l'histoire de France, ce n'est point dans l'Empire qu'il le va chercher; il s'arrête à 1792 et semble mettre Beaurepaire, le suicidé de Verdun, bien au dessus de Napoléon, le vainqueur d'Austerlitz, le vaincu de Waterloo.

CHANT PATRIOTIQUE (1).

Je suis à toi, Patrie; à toi
Ce cœur, cette âme!
Que pourrais-je donc aimer si
Je ne l'aimais?

Mon cœur est un temple; l'autel
C'est ton image;
Reste l'autel et, s'il le faut,
Croule le temple;

Et que la dernière prière
Du cœur brisé
Soit : que Dieu daigne bénir
Notre patrie!

Mais à personne je ne dis
Tout haut, que rien
Ne m'est plus cher que toi, Patrie,
Dans ce grand monde!

(1) Debreczen, 1849.

En secret je suis tous tes pas
Fidèlement,
Non comme le voyageur l'ombre
Quand il fait beau ;

Ainsi qu'à l'approche du soir
L'ombre épaissit,
Ma douleur s'accroît quand ton ciel
Devient plus sombre.

Et je m'en vais où tes fidèles,
Levant le verre,
Souhaitent que ta sainte vie
De nouveau brille !

Et je vide jusques au fond
Le verre plein,
Quoique le vin devienne amer
Mêlé de larmes.

A Debreczen, Petœfi put donc enfin passer quelques mois tranquilles, grâce à la généreuse hospitalité de la bonne caissière du théâtre. Fortifiant son talent, préparant son avenir en recueillant son passé, il vivait à peu près heureux, car s'il lui manquait et « les trésors, » et la « couronne de Pétrarque » et même « l'oiseau joli, et le cœur de la plus belle, » il possédait l'amitié à toute épreuve d'Albert Pakh. Un jour pourtant, et par sa faute, — plutôt par la faute de son indomptable caractère, — cette sainte amitié faillit être rompue.

L'anecdote, déjà si bien racontée par Jokai, mérite d'être rappelée ici.

Pakh possédait un joli ruban aux trois couleurs natio-

nales. Qui le lui avait donné? Madame ou mademoiselle? Nul ne le sait. Mais il y tenait beaucoup plus qu'à sa bourse. Or, du ruban tricolore Petœfi s'était épris. Sans cesse il le demandait à son ami et son ami le lui refusait sans cesse. Un matin, entrant dans la chambre de Pakh, qui était sorti, Petœfi aperçoit le beau ruban. Vite il l'enroule autour de son chapeau, et le voilà qui court par la ville, se faisant admirer des belles..... et des soldats autrichiens. Tout à coup, au détour d'un rue, il aperçoit Pakh, va droit à lui et, en riant aux éclats, lui montre le précieux *gage* dont il a osé orner sa tête. Mais Pakh prend la plaisanterie au sérieux, s'emporte, saisit son ruban et, rentré chez lui écrit une lettre des plus vives, à laquelle Petœfi répond aussitôt :

Ami félon, je te fais mes adieux.
Tu m'as mordu comme un chien enragé,
Je te fais mes adieux !
En souvenir des maux dont tu m'accables,
Reçois ce qui jaillit,
Reçois le sang de mon âme, — mes pleurs !
. . . . . .
Nous n'étions point unis par une chaîne,
Mais nos deux âmes étaient un univers
Où rayonnait la foi.
Voici le jugement ! L'univers est détruit !
Les débris dispersés
Ne peuvent plus désormais se rejoindre.

Deux jours après « les débris dispersés » s'étaient rejoints et « l'univers » était reconstruit, plus harmonique que jamais. L'admiration que Pakh avait éprouvée en lisant la

malédiction que son ami lui avait lancée avait fait tomber aussitôt sa colère et, comme en se réconciliant, Petœfi voulait jeter au feu ses vers injurieux :

— Non, s'écria-t-il, ils sont à moi, je les garde!

Et il les envoya à l'*Athenæum*.

L'*Athenæum* n'était pas le seul journal qui insérât alors des vers de Petœfi. On en imprimait aussi dans *le Conteur* (*Regelu*) et dans les *Elet Kepek* (*Scènes de la vie*) (1). A son grand étonnement, Petœfi se voyait plus vite connu comme poète que comme acteur. Il résolut donc d'aller à Pesth tenter la fortune, et dans les journaux, puisqu'il s'y était introduit sans y prendre garde, et aussi,— hélas!— sur la scène. Petœfi arrive un matin chez Pakh, le réveille et lui dit :

— As-tu en moi une confiance illimitée?

— Oui.

— Alors, habille-toi, et viens?

— Mais où et pourquoi?

Petœfi ne répond pas. Il entraîne son ami à l'autre bout de la ville, chez madame Bordas, le pousse dans sa petite chambre, et, après avoir fermé la porte, lui demande une seconde fois :

— As-tu en moi une confiance... illimitée?

— Sans doute, réplique Pakh.

— Eh bien! assieds-toi, prends une plume et écrit...

— Dictes!...

— « Moi, Albert Pakh, je m'oblige à payer à madame « Bordas les cent cinquante francs qui lui sont dûs, si d'ici « à quarante-huit jours, Petœfi ne les a pas acquittés, ce « dont je me porte garant. »

Et le pauvre professeur signe, par amitié, sa ruine pro-

(1) Dictionnaire encyclopédique.

bable. Quelques instants après, en riant aux éclats, il lance à son ami ce point d'interrogation :

— Cent cinquante francs..... où diable! les découvriras-tu !.....

Petœfi étend majestueusement sa main droite sur un tas de papiers de toutes couleurs et de toutes dimensions :

— Voilà, dit-il, voilà mes poèmes!... Ils valent de l'or!...

Pakh voulait bien le croire. Cependant il avait des doutes.

— Et puis, ajoute Petœfi, dussé-je mendier de porte en porte; au jour dit tu auras la somme!...

Immédiatement après, Petœfi fait un paquet de ses poésies, prend un bâton, et avec dix sous dans sa poche, s'achemine vers Pesth.

Durant quarante-deux jours, on n'eut point de ses nouvelles à Debreczen. Mais, le quarante-troisième, la poste apporta à Pakh une lettre des plus comiques contenant les cent cinquante francs.

— Est-ce que vraiment, se disait Pakh stupéfait, est-ce que vraiment il aurait fait de l'or avec ses poésies (1)?

X

En arrivant à Pesth, Petœfi put constater par lui-même l'effet qu'avait produit la publication de ses premiers vers. On les avait remarqués, mais on ne les estimait pas encore

(1) D'après Jokai.

à leur juste valeur, on les trouvait trop populaires par le fond et par la forme, souvent un peu négligés. C'est pourquoi, se voyant loin d'être reconnu le premier des poètes, Petœfi dut chercher à vivre autrement que de poésie pure. Il essaya encore une fois de l'art dramatique et put non sans peine être admis à remplir le plus humble des emplois au théâtre national. Mais, hélas! ses débuts furent dans la capitale aussi malheureux qu'en province.

S'il faut en croire Jokai (1), on lui avait donné à marier deux fiancés dans la scène finale de quelque comédie plus ou moins bourgeoise ou villageoise. Il était si ému qu'il prononça ainsi les paroles sacramentelles :

— Est-ce monsieur Grégoire qui est la fiancée?

Se reprenant vite, il s'écria :

— Est-ce mademoiselle Juliette qui est le prétendu!

Et l'implacable public de rire, de siffler même! Et le pauvre émule d'Égressy de fuir dans les coulisses, se cachant, comme il dit lui-même, *sous des bouquets de roses et s'enveloppant de nuages.*

Ainsi aurait dû se terminer la carrière dramatique de Petœfi, mais pour dégoûter le pauvre jeune homme du théâtre, il lui fallut d'abord réussir comme poète et encore à cette époque, — mais avant la révolution, — répétait-il souvent :

Un jour le sort me redira
Lorsque nous aurons fait la paix :
« Va! retourne dans ton exil!
« Comme autrefois deviens acteur! »

(1) Notice.

Tant que je ne rentrerai pas
Dans ce beau paradis fermé,
Adieu romanesque existence!
Adieu les douces aventures!

En 1844, Petœfi occupe un emploi sérieux, mais peu lucratif. Il est attaché en qualité de copiste à l'un des membres de la Diète de Presbourg. Mais la Diète est bientôt dissoute et le voilà redevenu vagabond comme auparavant.

Cependant, grâce à son séjour de quelques mois dans la ville diétale et à ses poésies publiées dans l'*Athenæum* et les *Elet Kepek*, il s'est créé certaines relations. Mis en rapport avec l'éditeur Ignace Nagy, qui publiait alors une *Bibliothèque des romans étrangers*, il traduit *Robin Hood* de James, et *la Femme de quarante ans* de Charles De Bernard (1). Mais il ne reste pas longtemps occupé et la misère recommence sans cesse pour lui. Il habite dans une triste mansarde, mangeant plus souvent du pain noir que du pain blanc (2), seul presque toujours et n'ayant d'autre consolation que sa pipe. Mais la fumée qui s'amasse et flotte autour de sa tête le plonge dans le rêve. Insouciant, il se rappelle sa vie agitée. Il se revoit

Errant en vrai sauvage à travers le pays,
Ayant le ciel pour toit et la source pour verre.

Il se souvient du temps, où, sur le sol de l'étranger, fidèle sujet, « dans une misère de quatre ans, » il dévorait à belles dents « le pain sans sel du soldat. » Ne regrette-t-il pas l'époque, encore si rapprochée, durant laquelle « les insultes

(1) Encyclopédie.
(2) Note de M. Iranyi.

des méchants hommes rendaient aigre le pain salé du comédien? » Est-il plus heureux à présent qu'il n'ose point sortir, quand brille le soleil, » de peur que dans la rue un créancier ne l'arrête (1)? » Il chante, comme toujours il chanta, *belyar*, comédien, soldat, étudiant, mais sait-il s'il est » véritable poète, »

S'il est de ceux auxquels on pense après la mort?

Il n'a point de » petite femme, » pour le lui dire, et lui, plus il vieillit, plus il travaille, plus il doute de lui-même.

Cependant la critique s'exerce de moins en moins contre les fautes de prosodie, contre les négligences de son style, on commence à reconnaître que le pauvre inconnu a du talent, peut-être du génie. Les jeunes écrivains, Pàlfy, Benzy, Lanka, Degre, le traitent en frère. Il se trouve pour eux un ami intime, le poète Frédéric Kerényi, qui, après 1849, émigra en Amérique et que la douleur d'avoir vu périr la liberté de sa patrie rendit fou. Il se lie en même temps avec les étudiants, dont il sera le guide aux grands jours de Mars, et par les jeunes avocats, à peine sortis des écoles ou encore *jurats* (stagiaires), comme Daniel Irányi il est introduit dans la société des nobles et bourgeois patriotes qui organisent alors le club de Pesth, lequel, peu après réuni au club national se transformera en club de l'opposition et sera, en 1847-48, le club des radicaux.

Un soir, Petœfi, fort sauvage car il n'aimait point à faire rire de sa misère, se laissa entraîner chez un de ses amis, qui donnait en son intention, une soirée où devaient se rencontrer plusieurs personnages dont l'influence pouvait lui être utile. A peine entré, comparant sa mise à celle des

(1) Voir le poèsie de Petœfi intitulée *Dans une Chambre*.

invités, il alla se cacher dans un coin et y resta silencieux enveloppé dans son manteau. Cependant ses poésies couraient de mains en mains et, chacun, croyant l'auteur absent, exprimait ce qu'il pensait en pleine liberté.

— Quels détestables vers ! s'écria tout à coup le secrétaire du club national, l'avocat Karady.

Petœfi rougit, frémit de colère.....

Mais Karady avait lu une autre pièce et il disait :

— Ah ! celle-ci n'est pas mal..... c'est mieux, beaucoup mieux.....

Et le poète restait dans son coin, en proie à une indicible anxiété.

Karady lisait toujours, mais à voix basse, Enfin ne pouvant plus retenir son admiration, il débita la poésie suivante :

On ne peut défendre à la fleur
De s'épanouir au printemps...
La fille est le printemps ; l'amour,
La fleur qu'il fait épanouir.

Je te vis, je t'aimai, ma chère ;
Je devins fou de ta belle âme,
De ta belle âme qui m'enchante
Lorsque tes yeux la réfléchissent.

M'aimes-tu, fleur, ou bien quelque autre ? —
Ah ! dans mon cœur ces deux pensées
Se croisent comme dans l'automne
Le beau soleil et le nuage !

Oh ! si les roses de tes joues
Fleurissaient sous d'autres baisers,
J'errerais par le monde, — ou bien
Je me donnerais à la mort.

Ah ! brille, étoile de bonheur,
Rassérène ma triste vie !
Si tu peux, ô perle, aime-moi,
Et le ciel bénira ton âme !

Cette pièce lue, Karady en lut d'autres tout haut. Bientôt l'admiration devint générale, unanime.

— Ce poète, ce grand poète, demandait-on au maître de la maison, où est-il? Comment ne l'avez-vous pas invité?.....

— Vous voyez ce jeune homme, répondait l'hôte ; là-bas, au fond de la chambre.....

— Quoi ! Ce pâle jeune homme?...

— Si mal vêtu?

— C'est le rossignol qui chante ainsi.

Le secrétaire du club national s'avance vivement vers Petœfi, lui prend la main et, sans la moindre phrase préparatoire, lui dit :

— Où demeurez-vous?

Petœfi balbutie. Il venait sans doute de perdre sa mansarde faute d'en avoir payé le loyer. Enfin il répond :

— Je ne me suis pas encore choisi de domicile.

— Tant mieux, reprend Karady, vous viendrez chez moi ; il y a place pour deux.....

Le poète regarda fièrement son interlocuteur en face. Il le juge digne de lui donne asile et se décida à le suivre.

Le lendemain matin, l'avocat sortit de très bonne heure pour vaquer à ses affaires. En rentrant le soir, fort tard, il trouva Petœfi écrivant. Il se garda bien de le troubler dans son travail et se coucha sans lui adresser la parole.

Mais, au milieu de la nuit il s'éveille et voit que le poète travaille toujours. Il croit comprendre et le matin il veut emmener son hôte déjeûner avec lui.

— Non, répond Petœfi, je suis invité.

— Au moins nous dînerons ensemble?

— Je suis encore invité.

— Nous souperons?

— Toujours invité?

Kasady, fort embarrassé, prend mille et une précautions pour faire comprendre à Petœfi qu'il serait très malheureux si un ami refusait d'accepter d'un ami quelques florins à titre de simple prêt.

— J'accepte, dit Petœfi, et, dès que Karady est sorti, il court assouvir son appétit. Depuis quarante-huit heures il n'avait pas mangé!

Aussitôt après il rentre, se remet au travail, achève deux poésies, court les placer dans les journaux littéraires, se les fait payer avant l'impression, et revient vite acquitter sa dette envers Karady.

Cependant le secrétaire du club national s'occupait de trouver un éditeur à son cher poète et ses démarches étaient appuyées par celui qui était alors le vrai prince de la littérature hongroise, par Vœrœsmarty lui-même. Petœfi était allé le voir « le tendre patriarche, » — ainsi le nomme Jokai (1), — et quoiqu'il ne lui eût été présenté par personne, il avait été reçu avec une admirable cordialité. Vœrœsmarty avait prodigué les éloges, les encouragements à son jeune émule, lui avait promis de faire tout ce qui dépendrait de lui pour la publication rapide de ses premières œuvres.

Mais en dépit des recommandations de Vœrœsmarty et

(1) Nous suivons ici sa *Notice*.

de Karady, qui disaient ouvertement que leur protégé était ou serait « le premier poète de la Hongrie, » les marchands de livres ne considéraient point comme *vendable* le manuscrit qui leur était présenté. Alors on proposa au *Nemzeti Kœr*, de prendre à sa charge les frais d'une édition des premiers poèmes de Petœfi. La motion, quoique présentée et soutenue par Vœrœsmarty, ne fut pas adoptée; la majorité le trouva contraire aux statuts du club, qui n'avait point été institué pour devenir « une pépinière de versificateurs (1). » Néanmoins si la société se refusait à aider Petœfi, nombre de sociétaires étaient prêts à lui prêter leur concours personnel. Un riche tailleur, Gaspar Toth déclara qu'à lui seul il ferait, s'il le fallait, tous les frais nécessaires à l'impression des œuvres du jeune poète; et, sur-le-champ, il remit à Kasady soixante-quinze francs, que celui-ci alla porter à Petœfi et lui fit accepter, non sans peine, comme une avance sur ses futurs droits d'auteur.

Le premier volume des *vers d'Alexandre Petœfi* parut à Bude en 1844, grâce aux souscriptions de plusieurs des membres du club national. En même temps, profitant de son succès, le poète réalisa ce rêve des rêves : entrer dans la rédaction d'un journal à poste fixe! Émeric Vachot venait de fonder le *Pesti Divatlap* (le journal des modes de Pesth). Il choisit Petœfi pour second rédacteur (2).

XI

Le sort paraissait donc s'être réconcilié avec le vagabond et l'avenir s'ouvrait devant lui tout émaillé de fleurs. Pour-

(1) Jokai, l. c.
(2) Dictionnaire encyclopédique.

tant l'insatiable poète ne se trouvait pas heureux. Le ciel était-il assombri, il se plaignait des nuages. Le ciel redenait-il bleu, il trouvait le soleil trop brillant. La campagne verdissante lui causait un véritable chagrin. — « Le printemps est là, s'écriait-il,

« . . . . . Et moi, stupide !
« Je reste au logis, ciselant des vers ! »

Célébrant le vin et l'ivresse, il ne retrouvait plus sa gaieté d'autrefois, du temps, où, faute de monnaie, il oubliait de manger, mais non de boire ! — Ses chansons de table devenaient des *poésies lugubres*, qui égayaient ses convives, mais qui, ne le réjouissaient nullement lui-même.

CARMEN LUGUBRE.

Il est mort !... Qui ?... Peu vous importe !
Le nom ne fait rien à la chose !
Homme exemplaire, homme bien rare.
En ce pays ?... Non ! Dans le monde !...
Il a bien tenu son serment
De ne jamais boire de l'eau.

Il peut, tranquille, dans la tombe
Reposer jusqu'au Jugement ;
Il a mis sa tête sous terre
La conscience en paix, car l'eau
Lui servit fort... à se laver,
Mais jamais, jamais il n'en but

Le vin précieux a très mal
Réussi la dernière année ;

Voilà quel fut l'arrêt de mort
De ce grand homme au cœur robuste;
Il avait soif et de sa cave
Tout le vin avait disparu!

Moi-même, — puis-je le nier? —
Un lugubre pressentiment
M'oppresse... hélas! si les années
Se succédaient, pauvres en vin,
Comme succomba ce grand homme,
Je pourrais moi-même mourir!

Ce qui le touchait le plus alors c'était, non le joyeux matin, mais le soir mélancolique, et de la sorte il révélait le secret de son étrange tristesse dans ces jours de première gloire que l'on passe d'ordinaire si gaiement.

LE SOIR.

Le soleil est couché,
Le calme est revenu,
La brise est douce et tiède.
A travers les nuages
Les rayons de la lune
Se glissent tout rêveurs,
Comme au dessus des faits
L'imagination.
Aux hommes de la ville
Qu'importe ce beau soir!
On n'en sent la beauté
Que là-bas, au village.
Jeune homme et jeune fille
Sortent de leurs maisons,
Et les voici qui chantent!

Soudain le rossignol
Entendant leur chanson
Gaîment les accompagne
De son plus doux ramage,
Sous les feuilles blotti.
Mais au pied du buisson
Le *furulya* (1) parle.
C'est là que le bon pâtre
Vient d'allumer son feu,
Avant de s'endormir
A côté du brasier,
Il fait parler sa flûte.
Les chevaux et les bœufs
Errent dans la prairie
Et leurs pieds lourds s'enfonçent
Dans l'herbe et la rosée.
En ce même moment
La porte du jardin
Sans bruit s'ouvre et se ferme...
Vite, comme une flèche
Le bon pâtre s'élance...
Ah ! comme il est heureux !
Une étreinte ! un baiser !...
Mais par ici qui donc
Qui donc a pu venir
Si ce n'est la fidèle ?
Allons ! soyez heureux,
Puisque vous le pouvez !
Hélas ! si je pouvais
Moi-même être des vôtres !

Le bon pâtre avait *sa fidèle* et lui le poète, il n'avait point de *fidèle!* Sans doute, en son errante existence,

(1) Longue flûte du pâtre.

il avait connu l'amour, mais l'amour errant, la « fugitive aventure. » L'autre, le véritable, il le cherchait, il le voulait.

Or, dans la famille Vachot il existait une toute jeune fille, que Petœfi aperçut un jour qu'elle se promenait avec son beau-frère, le poète Alexandre Vachot. A partir de ce jour-là Petœfi connut l'amour vrai.

Rien de plus tendre, en même temps de plus timide et de plus chaste que cette déclamation adressée à la vierge aimée et que l'académicien qui l'écrivit n'osa peut-être jamais laisser tomber entre ses mains :

A ETELKA.

Mon ange ! as-tu vu le Danube
Et cette île au milieu du fleuve ?
Ainsi je place ton image
Au milieu de mon cœur, — ici !

Les arbres verdissants de l'île
Trempent leur feuillage dans l'eau.
Si tu voulais aussi tremper
En mon cœur la verte espérance ?

Le poète a-t-il interrogé Etelka ? Lui a-t-il dit le mot que ses lèvres ont peine à retenir ? Non, à peine ose-t-il d'un regard, lancé en rougissant, réclamer l'aumône d'un autre regard ?... Elle, elle l'a regardé en face et, rose, elle n'a point pâli !

Ce monde est grand, et toi
Toute petite, ô ma colombe ;
Mais si je t'avais, pour le monde
Oh ! je ne te donnerais pas !

Toi, le jour; moi, je suis la nuit,
La nuit obscure de l'hiver;
Si nos deux cœur se confondaient,
Qu'ils feraient une belle aurore!

Oh! ne me regarde pas; baisse
Tes yeux, car ils me brûlent l'âme!
Mais tu ne m'aimes pas!... Eh bien!
Que ma pauvre âme se consume!

Et, sans raison, car ni elle, ni lui ne s'étaient l'un l'autre avoué leur amour, Petœfi se sentait dévoré par la jalousie. Peut-être la jeune fille avait-elle, n'y prenant pas garde, tourné ses beaux yeux indifférents sur un autre que Petœfi.

Non, je n'ai pas le droit d'être jaloux,
O fille! car tu ne m'appartiens pas!
Je suis pourtant très jaloux quelquefois
Et je succombe écrasé par la foudre!

Le monde alors à mes yeux s'obscurcit;
Il s'obscurcit?... non pas, puisqu'il s'allume!
Vie à venir le jugement dernier:
Le Créateur fait sonner la trompette!

Oh! la trompette archangélique tonne!
Mon cerveau tremble... il éclate bientôt;
Le jugement vient d'être prononcé:
« Damnation éternelle pour toi! »

XII

Damnation? Non, bénédiction éternelle sur le poète aimé! Car si elle ne lui a pas pu dire encore: je t'aime! lui, il sent bien qu'il est aimé.....

Soudain la jeune fille pâlit, se laisse tomber comme la petite fleur que le soleil a brûlée d'un rayon trop ardent et meurt, peut-être en exhalant avec son dernier soupir l'aveu si longtemps retenu.

Heureux celle qui s'en va! malheureux celui qui reste!

Petœfi a voulu revoir une dernière fois Etelka. Il a pénétré dans la chambre où elle repose. Fou d'amour, en même temps que de douleur, il a dû lire la SUPRÊME BEAUTÉ de la morte :

Si, vivante, je n'eusse aimé
La belle fille aux boucles blondes,
Oui, d'amour je l'aurais aimée,
Sur le lit de mort étendue.

Oh! sur ce lit qu'elle était belle!
Comme un beau cygne dans l'aurore,
Comme la neige sur la rose,
Sur elle planait la mort blanche.

Perdu dans sa contemplation, il a laissé s'écouler les heures. Durant tout un jour, toute une nuit il est resté à côté du blanc cadavre. Enfin voici le moment fatal. Il faut envelopper dans un linceul la blonde Etelka. Le poète veut être seul à remplir envers celle qu'il aime les suprêmes devoirs. En l'enfermant dans le cercueil, il dépose sur le front glacé de la vierge que « ni la tombe ni le ciel ne lui rendront jamais » un baiser d'amour, son premier baiser!

Que n'aurais-je pas voulu faire
Pour toi, ma si blonde, ma si jolie?...
Le sort m'a même défendu
De te dire combien je t'aime!

Tout ce que dans ma triste vie
Pour toi, mon enfant, j'ai pu faire,
Hélas! C'est d'étendre ton corps,
Pour jamais, au fond d'un cercueil!

De la maison mortuaire le cadavre est emporté vers l'Église. Là, le malheureux amant ne sait pas ce qui se dit, ce qui se chante autour de lui. Le service funèbre lui rappelle la joyeuse cérémonie des noces; et l'illusion l'arracherait un moment à la réalité, si la cloche, qui tinte, ne lui répétait sans cesse que son espoir est anéanti.

O Dieu! Que cette cloche est triste!
Et c'est pour Elle qu'elle sonne,
Pour toi, tendre rose fanée
A peine après quinze printemps!

Déjà ta bière est à l'église,
Elle est devant ce même autel
Où jadis, moi, ton fiancé,
Avec toi j'espérais venir!

Ange gardien de mon aimée,
Saint habitant du Paradis,
Daigne supprimer ma mémoire;
Tâche au moins de me consoler!

Mais toi-même, n'es-tu pas mort?
La douleur t'a tué sans doute
Puisque tu la laissas faner,
Elle, la plus belle des roses.

Tout est fini. Le prêtre a achevé sa prière. Les fossoyeurs ont commencé, continuent leur œuvre. La foule se disperse. Seul, il reste sur le bord de la fosse celui qui aima d'amour la blonde Etelka.

J'étais debout près de sa tombe,
Les bras serrés contre mon cœur,
Comme une statue immobile,
Et sur le tertre l'œil fixé.

Ainsi le marin sur la côte,
Contemple cette mer sans bornes,
Qui de riche l'a fait si pauvre
Engloutissant son trésor.

Il a jusqu'en ce moment contenu sa douleur. Mais voici que les sanglots s'échappent de sa poitrine oppressée et que les larmes jaillissent de ses yeux.

Des cieux tombent les étoiles,
De mes yeux tombent les larmes.

Pourquoi tombent les étoiles?
Et mes pleurs?... Pour une morte!

Pleurs, étoiles, tombent, tombent!
Encor, toujours il en tombe!

Où chercher une consolation à tant de douleur? A qui confier ce que l'on souffre? A quelle femme dire : J'aimais, j'aurais été aimé sans doute, et elle est morte? A celle-là seule qui vous nourrit de son lait, à sa mère. Petœfi lui écrivit donc :

O toi, la meilleure des mères,
La plus malheureuse, ô ma mère!
Aucune de tes espérances
Ne se peut plus réaliser!

Tu leur as donné la volée
Comme à ses colombes Noë,
Mais avec une palme verte
Nulle d'elles n'est revenue.

Ta suprême espérance était
Que, couchée au fond de la bière,
Par les pleurs brûlants de ton fils,
Froide, tu serais réchauffée.

O ma mère ! ô ma pauvre mère !
Tu n'as plus même cet espoir,
Sur la tombe de son aimée
Ton fils a pleuré tous ses pleurs.

Cependant le poète s'acharne à ne pas être consolé et les paroles d'espoir que lui envoie sa mère ne font qu'irriter ses regrets. Aussi souvent, plus souvent qu'autrefois, il va chez son ami Vachot, l'heureux époux de la sœur d'Etelka.

— Ah ! lui dit-il,

Si le cœur refroidi
De ma douce Etelka
Ne pourrissait là bàs,
Dans la tombe, — la nuit
Sans lune et sans étoile !
J'aurais pu ne pas être
Seulement ton ami...

Il lui dit aussi :

Ne le prends pas en mal
Si quelquefois mes yeux
Se dirigent rêveurs
Du côté de ta femme
Et sur elle s'attachent :
Je cherche dans ses traits
A retrouver les traits
De sa sœur qui n'est plus,
De la pauvre Etelka.

Et quand il s'est ainsi rappelé le visage souriant de la morte, il ferme les yeux et se raconte à lui-même la brève histoire de leurs chastes amours. Rien n'est plus naïf, rien n'est plus réel, ni plus touchant.

Si je ne te vois éveillé
Que je te voie au moins en rêve!
Viens près de moi, ma vie éteinte;
J'ai bien des choses à te dire!

Aux jours de jadis l'un à l'autre
Nous nous disions si peu de mots!
Un ou deux rapides regards,
Voilà nos conversations!

Tu sais, lorsque j'allais chez toi,
Toujours, toujours tu t'enfuyais,
Mais en secret de l'autre chambre
Tu lançais ton regard sur moi.

Que j'étais heureux de te voir
Là, — près de la porte entrouverte!
Il me semblait que je voyais
Le ciel ouvert à deux battants.

Quand je partais, tu regardais
Après moi, du haut du balcon;
Ah! tu croyais m'être invisible,
Mais moi, moi, j'avais bien vu tout!

Je vis aussi tes funérailles...
Si j'avais pu ne les pas voir!
Ah! la fosse où l'on t'enterra
Devint un enfer pour mon cœur!

Mon cœur fut frappé d'un seul coup
Plus fort que par mille tonnerres;
Anéanti, sur le couvercle
De ton cercueil il s'affaissa.

Du ciel où tu vis, ô saint ange,
Oh! dis! descendras-tu vers moi?
Mes bras restent toujours ouverts,
Prêts à t'embrasser si tu viens!

Ah! que je sente au moins le souffle
De ton âme venant vers moi!...
Là haut au ciel et dans la tombe
En bas, partout je te suivrai!

Souvent aussi, durant plusieurs mois, il va au cimetière semer des fleurs et des larmes sur la tombe d'Etelka, et chaque fois à la couronne d'immortelles il mêle une couronne de vers.

Oui, je suis là, — mon bonheur qui me tue,
Moi le gardien fidèle de ta tombe!
J'y suis venu te demander quel rêve
Tu fis sous terre en la première nuit?

Car moi, j'ai fait un rêve épouvantable :
Par le soleil la terre poursuivie
De désespoir roulait dans les abîmes
Jusqu'au fond, sautait jusqu'aux étoiles;

Et le soleil, infatigable, errait
Par l'infini tout entier la poussant,
Si bien qu'enfin commençait à crouler
Notre univers désordonné, brisé.

Et le soleil à travers le chaos
Toujours chassait la terre... Mais son courroux
Croissant de plus en plus, de sa main forte
Voilà qu'il prend une immense comète...

Il frappe, il frappe! Et le coup sur mon cœur
Tombe! — Ah! vraiment grande en fut la douleur
Mais non autant que celle de ta mort,
Ta mort à toi, mon bonheur le plus beau!

La vieille terre folâtre
Avec le jeune soleil.
Oh! dans leurs joyeux ébats
Qu'ils échangent de caresses!

Sur les vagues du Danube,
Sur les monts : dans la vallée
Sur les tours, sur les fenêtres,
Partout brûlent leurs baisers.

Le soleil qui se démène
Est bien dispos et bien gai!...
Ah! sans doute il ne voit pas
Ta tombe, ô mon Etelka!

. . . . . .

Il y avait deux ans déjà qu'Etelka était morte quand un jour rencontrant Jokai, Petœfi lui fit en rougissant cet aveu :

— Comme l'homme est méchant! Je reviens du cimetière, j'ai pleuré sur la tombe de mon aimée! Voilà que passe à côté de moi une jeune fille, je me suis retourné pour la regarder!... je revenais pourtant du cimetière!

La jeunesse avait guéri la blessure qu'elle-même avait

faite. D'un amour qui n'eut qu'une veille et point de lendemain, l'ardent jeune homme était passé à d'autres amours, sans pourtant oublier le premier, qui resta l'idéal irréalisé de sa vie.

Tous les vers, très nombreux, qu'inspira Etelka à Petœfi, furent réunis en un petit volume et publiés dès 1845 à Pesth, sous ce titre : *les Feuilles de Cyprès* (1). Ce recueil obtint le plus grand succès auprès des femmes, qui furent profondément émues par une douleur si réelle, si poignante, et si admirablement exprimée. Alexandre Petœfi compta dès lors parmi les premiers poètes de l'amour, en Hongrie.

XIII

Durant plusieurs mois, accablé par la perte récente de son Etelka, Petœfi vécut seul, et ses amis ne réussirent point à l'entraîner dans ces parties de plaisir, dont il était auparavant l'ordonnateur et le plus joyeux compagnon. « Amusez-vous, » leur disait-il,

Amusez-vous, mes amis !
Moi, je ne m'amuse plus.
Farces, bons mots et chansons,
Le vin ! Rien n'y pourra faire !

Pourquoi l'homme pense-t-il?
Voyez ! combien je suis fou !
Quand le présent me veut rire
Moi, je pense à l'avenir !

(1) Les feuilles de cyprès sur la tombe d'Etelka. — Le même année 1845, Petœfi publia aussi *les Perles d'amour*, inspirées par ses passions aventureuses.

L'avenir, cruel orage!
Il nous dispersera tous!
Et nous retrouverons-nous?
Aurons-nous de nos nouvelles?

Peut-être!... Oui, l'on se dira!
« Un tel est mort, vous savez! »
Pourquoi cette vaine vie
Est-elle, ou non, infinie?

Plongé dans la tristesse, tout entier à ses regrets, le poète du vin et de l'amour devenait misanthrope et de son cœur ulcéré s'échappaient des vers tels que ceux-ci :

LE MONDE ET MOI.

Je te méprise et tu fais mon dégoût,
Vil animal, toi que l'on appelle homme!
Toi qui te dis le roi de la nature,
Ah! tu n'en es que l'ignoble rebut!
Au dernier jour de la création
Quand Dieu daigna s'occuper de te faire,
De son labeur déjà trop fatigué,
Il ne pouvait que créer triste chose!

Oui, je t'aimais — autrefois — et mon cœur
S'était lié fidèlement à toi;
La liaison a produit deux enfants,
Ces deux jumeaux : mon mépris, mon dégoût!
Je te connais à cette heure et je sais
Que ce mépris, ce dégoût, te sont dûs.
Serf et tyran, tu lèches un talon;
Sinon tu veux qu'on lèche ton talon.

Et tu croirais, tu croirais, misérable !
Que je puis être esclave comme toi?
Et tu croirais que moi, je puis tenir
A ta louange ou bien à ton dédain ?
Et tu croirais qu'agissant, écrivant,
Je suis en proie à mille inquiétudes,
Me demandant avec anxiété :
« De tout cela que pensera le monde? »

Si tu le veux savoir, sache de moi
Que je ne suis en rien à ta merci !
Je vais tout droit par le large chemin
Que mon esprit a tracé devant moi,
Ah ! s'il te plaît de m'élever, tant mieux !
Élève-moi ! Fais de moi ton idole !
Mais si tu veux marcher par dessus moi,
Je briserai ta mâchoire, ô valet !

Cette pièce, placée parmi celles qui devaient composer le second recueil de Petœfi (1), fut refusée par la censure. L'exécuteur littéraire des hautes œuvres autrichiennes se trouvait être, par hasard, un vieillard assez accommodant, qui, lorsque le poète alla se plaindre de la suppression de sa pièce, lui dit doucement :

— Je serais désolé de rayer une seule ligne de vos œuvres, mais, si vous m'aimez, ne mettez point ces vers (2).

Petœfi n'insista pas, mais dans l'édition suivante (1847) la poésie misanthropique parut, avec une autre, bien autrement violente et dont l'originalité touche à l'extravagance. Elle mérite d'être citée, car elle révèle jusqu'à quel point l'âme du fiancé d'Etelka fut troublée par le désespoir :

(1) Pesth, 1845.
(2) Notice de Jokai.

LE FOU.

..... Quel bruit faites-vous ?
Allez-vous en d'ici !
Un grand travail m'occupe et je suis très pressé !
D'un rayon de soleil je fais une cravache,
Une cravache en feu pour cravacher le monde !
Ils pleureront bientôt et je rirai
Comme ils ont ri quand je me lamentais,
Ah ! Ah ! Ah !

Nous pleurons, nous rions ! voilà comme est la vie.
Mais la Mort dit : Silence !...
Je dois mourir un jour !
Ceux qui burent mon vin
Ont mis dans mon eau du poison.
Et que firent mes assassins
Pour dissimuler leur méfait ?
Lorsque je fus couché sous terre,
Ils se ruèrent sur mon corps !...
Si je me soulevais,
Pour leur mordre le nez ! !...
J'ai réfléchi, je ne les mordrai pas !
Qu'ils aient leurs nez, qu'ils puissent savourer
Ma pourriture, — et qu'ils en crèvent !
Ah ! Ah ! Ah !

Où donc m'ont-ils enterré ?... Dans l'Afrique.
Ils ont fait mon bonheur :
Une hyène m'ouvrit ma tombe.
Elle fut mon seul bienfaiteur.

Mais aussi je l'ai bien trichée !...
Elle voulait manger ma jambe,
Et je lui fis manger mon cœur !
Mon cœur amer l'empoisonna.
Ah ! Ah ! Ah !

Eh ! qu'importe ! il arrive ainsi
Toutes les fois qu'on fait du bien aux hommes.
Qu'est-ce que l'homme ? On le dit la racine
D'une fleur qui fleurit aux cieux.
Ce n'est pas vrai !
C'est une fleur dont la racine croît
Là-bas, tout au fond de l'enfer.
Je le tiens d'un sage, lequel
Était bien fou, car il est mort de faim....
Et pourquoi n'a-t-il pas volé, tué quelqu'un ?
Ah ! Ah ! Ah !

Tiens ! je ris comme un fou
Quand je devrais pleurer !
Oh ? moi, pleurer sur ce monde mauvais !
De ses yeux de nuages
Dieu pleure trop souvent sur sa création.
Mais à quoi sert que le ciel pleure ?
Les larmes tombent sur la terre
Et sous leurs pieds les hommes les écrasent.
Que deviennent-elles ensuite
Les larmes du ciel ?... de la boue !
Ah ! Ah ! Ah !

O ciel ! O ciel ! vieux soldat en retraite,
Le soleil est la croix sur ta poitrine,
Les nuages sont tes haillons.

Voilà ce que l'on fait à tous les vieux soldats
Ils emportent leur long service,
Avec la croix d'honneur, avec l'habit rapé !
Ah ! Ah ! Ah !

Ah ! savez-vous qu'en langue humaine
L'oiseau chante ceci : *pi... pitypalathy?*
Ce qui veut dire : *Évitez bien la femme !*
La femme attire les hommes
Comme l'Océan les fleuves.
Pourquoi ! pour les dévorer.
La bête femelle est bien belle,
Bien belle et bien dangereuse !
Dans une coupe d'or elle vous empoisonne !
O amour ! je t'ai bu !
Une goutte de ta rosée
Vraiment est mille fois plus douce
Qu'une mer en miel transmuée :
Une seule goutte de toi
Est assurément plus mortelle
Qu'une mer changée en poison.
Dites ! avez-vous vu la mer
Lorsque l'orage la laboure
Et sème le grain de la mort ?
Dites ! avez-vous vu l'orage,
Ce paysan au teint bruni,
La main sur l'éclair, sa charrue ?
Ah ! Ah ! Ah !

Lorsque le fruit est mûr, de l'arbre il se détache.
Le monde est un fruit mûr : aussi doit-il tomber.
Eh bien ! jusqu'à demain j'attends
Pour voir venir le jugement.

Je vais creuser la terre jusqu'au centre,
Et puis j'y mettrai de la poudre,
Et je ferai
Sauter le monde !
Ah ! Ah ! Ah ! (1)

Néanmoins la haine de soi et de l'humanité, haine poussée jusqu'à la folie n'était point le propre d'un esprit aussi juvénile, aussi généreux que Petœfi. Quand il eut laissé déborder le trop plein de son âme en quelques strophes misanthropiques, il n'eut, pour ainsi dire, plus de fiel, et à son chagrin cuisant le regret fit place, pour se transformer bientôt en espérance.

Il chantait ainsi :

Pour chaque fleur et pour chaque herbe
Il est un rayon de soleil :
Amour, soleil des cœurs, mon cœur
N'aura-t-il jamais ton rayon ?
Il n'est pas de fille qui m'aime,
Pas une seule qui me dise :
« Le monde froid t'a refroidi
« Sur mon cœur viens te rechauffer ? »

Nulle ne m'offre son épaule
Pour reposer ma tête lasse !
Nulle ne viendrait essuyer
Le sang de mon front lapidé !
Je suis seul comme le tronc d'arbre
Veuf de ses feuilles desséchées :
Les seuls oiseaux qui me visitent
Sont mes pensers, corbeaux sinistres.

(1) 1846, Szalk-Szent-Marton.

Ainsi se passe ma jeunesse,
Ma vie orpheline, isolée;
Et je m'aperçois que mon sang
Se gèle aux baisers de la mort.
Et si je meurs, si je me glace,
Aucun œil ne me pleurera;
Nul n'ira planter des roses
Sur la tombe où l'on m'aura mis!

Sous le tertre je pourrirai
Avec les racines usées;
Sur moi l'herbe poussera libre,
Nul visiteur ne la foulant!
Toi seul, orage de la nuit,
Tu viendras m'arroser de pleurs,
Car tu reconnaîtras ton frère,
Le grand orage de mon âme.

Il disait encore :

Qu'est-ce que l'Espérance? Eh! c'est la courtisane
Qui tour à tour embrasse et trompe tous les hommes :
Pour elle as-tu mangé ton trésor le plus riche, —
Ta jeunesse? — aussitôt, la belle t'abandonne!

Mais, parfois, il se demandait : — Que fût-Elle devenue, si moi j'étais mort à sa place?..... Et il se plaisait, — malgré lui, croyons-le, — à rire presque de *la veuve :*

La veuve s'habille de noir.
On enterre son époux;
Du mort elle porte le deuil.
Bonne femme! Eh! ne prends pas cet habit,
Prends en plusieurs! Car sous cet habit seul
On voit percer une secrète joie.

Tant de femmes oublient. Lui, homme, devait-il se souvenir toujours?

S'il n'aime pas, le cœur gèle;
Aussitôt qu'il aime, il brûle.
Geler et brûler font mal.
Lequel vaut mieux?... Dieu le sait!

Il abandonna donc son « bon et brave » cœur à Dieu ou au hasard, et bientôt il eut à se poser cette question :

Qu'est-ce que la douleur?
Un océan. — La joie?
La perle de la mer.
Si je la saisissais, je pourrais la briser!

L'amour et la joie lui revinrent. Il les saisit. Mais auparavant il fallut qu'il s'arrachât de la ville où il avait tant souffert, qu'il allât s'égarer dans les montagnes de la haute Hongrie, que la *Puszta* lui rendît la liberté de son âme et que la gloire, enfin obtenue, lui fît, pour ainsi dire, une vie nouvelle.

XIV

L'année 1845, pour Petœfi si douloureuse, fut cependant une de ses plus fécondes. Doué d'une volonté de fer, il travaillait avec autant de suite que de facilité et, fût-il gai, fût-il triste, il ne laissait jamais passer une journée sans étudier ni sans produire. *Nulla dies sine linea*, telle était sa loi (1). Lors de la publication de son premier

(1) Notes de Mme de G***.

recueil de vers, la critique l'avait, sans doute, salué du nom de poète, mais elle n'avait pas manqué de répéter sur tous les tons que l'or de son génie était loin d'être pur d'alliage. Avec justice jusqu'à un certain point, elle avait accusé le débutant de ne pas avoir assez étudié, de ne s'être point rendu maître de sa forme et de se laisser aller à des exagérations qui n'étaient plus de l'originalité mais du dévergondage. Petœfi s'emporta et prouva aux Frérons de son pays que s'il savait rire et pleurer, il n'ignorait point non plus l'art de mordre. Mais peu à peu il se rendit compte à lui-même de ce qu'il méritait des coups de plume que sa trop rapide renommée lui attirait. Il se mit bravement à réparer les vides que son vagabondage militaire et comique avait laissés dans son instruction littéraire. Il acheva d'apprendre le latin, le français, l'allemand, l'anglais, commença même à s'initier à l'italien et à l'espagnol, eut à relire les classiques tant anciens que modernes, surtout Tacite et Lucain, Béranger et Victor Hugo, Shakspeare, Byron et Thomas Moore, James et Shelley, Gœthe, Schiller, Lenau et Henri Heine (1). Ainsi, sans rien perdre de la fougue de son imagination, il arriva à se composer un style qui finit par être admis par les critiques les plus moroses. Son recueil des *Feuilles de Cyprès* fut beaucoup moins mal traité, relativement à la forme, que ses *premiers vers*. S'il n'était point encore versificateur aussi distingué que tel ou tel de ses rivaux, s'il était loin d'approcher de Vœrœsmarty, si élégant dans l'expression, si savant dans la phrase, si harmonieux dans le rhythme, au moins, mieux que personne, rendait-il sa pensée avec clarté, avec force,

(1) Notes de Mme de G***.

avec audace. Mais la critique implacable, obligée d'accepter « la fleur épineuse et sauvage de la nature, » telle qu'elle s'était elle-même fait croître, épanouir et admirer du public, lui demanda compte et de la terre sur laquelle elle était née et du ciel, borné, disait-on, vers lequel elle aspirait à monter.

Petœfi, encore rédacteur du *Journal des modes*, était forcé de beaucoup produire pour gagner sa vie. Très souvent même, afin de grossir le chiffre, bien minime, de ses appointements fixes, il devait, sous un pseudonyme, faire recevoir par son rédacteur en chef des vers qu'il trouvait détestables, mais qui, malgré lui, étaient si bien accueillis qu'on finissait toujours par en reconnaître l'origine (1). D'autrefois, pour répondre au goût de la masse des lecteurs populaires, il était tenu d'improviser quelque poème villageois en quatre ou cinq cents vers, *le Forgeron de l'endroit* composé en moins d'un mois, ou *le Héros Jean* écrit en dix jours (2) et qui lui rapportaient d'un seul coup chacun un ducat et demi, — dix-huit francs!

De ces petits poèmes, tous remarquables à divers titres, le plus important, sans contredit, est *le héros Jean*. Un éminent critique français (3) l'a parfaitement caractérisé en le nommant « un véritable chef-d'œuvre de grâce, de passion, rêve héroïque et tendre, raconté avec un doux sourire,... où éclatent naïvement, comme chez nos vieux trouvères, et toutefois avec un sentiment très moderne, les désirs secrets de l'inspiration hongroise. » En effet, le

(1) Notice de Jokai.
(2) Notes de Mme de G***.
(3) Dans son récent article sur *Sandor Petœfi*, *Revue des Deux Mondes*, du 15 avril 1860.

poème paraît n'être de prime abord que le récit mélancolique des amours du pauvre pâtre Jean et de la belle blonde Iluska. Mais que Janos, chassé par son maître, dont il a mal gardé le troupeau, soit obligé de courir les aventures pour trouver un trésor qui le rende capable d'épouser sa fiancée ; aussitôt le poète l'enrôle dans l'armée de Mathias le Juste, le lance à travers le monde, en fait le libérateur, le vengeur de l'Europe vaincue par les Turcs. Ainsi sont rappelées les anciennes gloires de la patrie et l'idylle devient épopée, épopée brûlante, dont chaque vers contient un reproche contre ceux qui ont laissé ruiner l'héritage des ancêtres, ou un appel à ceux qui peuvent encore arracher la Hongrie d'un triste présent, l'entraîner vers un avenir, aussi glorieux que son passé. Soudain le ton du poème change. Le hussard Jean, qui a rendu au roi de France sa fille enlevée par les Turcs, refuse de devenir prince, et, fidèle à son serment, retourne au village. Hélas ! la blonde Iluska n'est plus ! Plus heureux que le poète, veuf de son amour, Jean se précipite dans le fantastique royaume des ombres et bientôt revient dans le monde réel avec sa fiancée arrachée à la mort (1).

Le *héros Jean* a eu plus de succès depuis que Petœfi a disparu que de son vivant. Ses autres épopées populaires furent, à l'époque de leur apparition très bien reçues du peuple, mais la critique accusa leur auteur de négligence et

(1) Le *héros Jean* est encore un des récits qui se répètent le plus souvent à la veillée chez les paysans magyars. Les Slaves, envieux d'en jouir, se le sont fait traduire. Tout récemment (1860), un poète serbe d'Ujvidek (cenitat de Bacs), M. Jovannovits a versifié en sa langue le *Janos Vitez* de Petœfi. Mais, lorsque l'œuvre fut imprimée, la police autrichienne se hâta de la saisir, sous prétexte qu'elle contenait un frontispice, sur lequel les armes et couleurs des deux races, naguère ennemies, se trouvaient mêlées en témoignage de réconciliation.

même de trivialité. Ce reproche était particulièrement sensible à Petœfi. Poète plébéien, puisant dans la vie du peuple la plupart de ses sujets, il se croyait ainsi attaqué, dénoncé presque par l'aristocratie, et avec humeur il répliquait : que son Pégase, à lui, était « un poulain de pur sang hongrois » qui n'avait pas grandi dans la sombre écurie et fort peu de temps tourné dans le manége. Il l'avait trouvé errant dans la plaine, il l'avait monté sans selle et n'avait pas voulu « profaner sa bouche d'un mors d'esclave. » Ainsi, sur ce fidèle Pégase, chevauchant vers l'avenir, à peine avait-il besoin, poète *csikos*, de crier de temps en temps :

Cours, mon cheval ! en avant, bon cheval !
Franchis les rocs et saute les ravins !
Qu'un adversaire à ta course s'oppose,
Sur son corps passe.... et, toujours en avant !

Il répondait encore à ceux qui lui reprochaient de manquer d'idéal :

MA FANTAISIE.

Que ne disent-ils pas encore !...
Ils disent que ma fantaisie
Marche terre à terre et qu'en haut
Jamais je ne puis m'élever.
Sans doute elle va terre à terre
Lorsque cela lui fait plaisir ;
Sous terre elle descend même
Et parfois très profondément,
Comme le chercheur poursuivant
La recherche la plus profonde,
Aimant à pénétrer au fond
De l'Océan du cœur humain.

Mais que je lui dise au contraire :
Élève-toi vers les hauteurs !
La voilà qui s'élance et chante
Comme un rossignol dans les airs ;
Ensuite, si je l'encourage,
Plus loin vole ma fantaisie,
Et je puis alors avec elle
Donner la chasse à l'aigle même :
Tandis que l'aigle se fatigue,
Jamais elle, elle ne se lasse !
Elle vole d'un vol égal
Avec le plus haut des nuages ;
Et ce n'est pas pour bien longtemps
Qu'elle accompagne le nuage !
Car elle suit la route droite
Et perce la voûte des cieux...
Si par hasard en ce moment
Le soleil vient à s'éclipser
Elle prend son élan, se jette
A côté du soleil voilé :
Elle est là, debout près de l'astre,
Et lui lançant un long regard,
Elle cherche l'éclat perdu
Du soleil qui s'est éclipsé.
Et même alors ma fantaisie
Ne demande point de repos ;
De plus en plus elle s'élève
Jusques à la plus haute étoile,
Jusque là-bas où se termine
L'univers immense de Dieu,
Et sa toute-puissance sait
Créer un univers nouveau !

En répliquant ainsi à ses critiques, Petœfi se vantait

quelque peu, sans doute, sa muse ambitieuse n'alla point se perdre par delà des nuages jusqu'à cet inénarrable *rien* où parfois pénètre le lyrisme, sans que la raison puisse l'y suivre. Mais précisément parce qu'il resta sans cesse à la portée de tous les esprits, Petœfi, autant et plus que ses émules, coopéra à la création d'un univers nouveau ou plutôt à la révélation d'un univers qui s'ignorait encore : le peuple, depuis tant de siècles, roulant, informe, dans le chaos féodal.

Petœfi, ses prédécesseurs et ses rivaux, tous les hommes qui depuis 1790, surtout depuis 1825, parlèrent où chantèrent en langue magyare, ne furent pas seulement des littérateurs mais des patriotes, des libéraux, des démocrates. Qu'ils s'en rendissent compte ou non, ils faisaient un acte politique, ils attaquaient l'Autriche, ils conspiraient contre le despotisme étranger, rien qu'en exprimant une pensée dans la sainte langue, naguère oubliée des grands et conservée dans le cœur, sur les lèvres des pauvres serfs.

XV

Grâce à son peuple, la Hongrie s'est sauvée de la plus longue, de la plus persévérante *dénationalisation* que jamais peut-être essaya la tyrannie étrangère. Déjà, depuis l'an 1000, quand elle fut brutalement convertie au christianisme par le roi-apôtre Étienne Ier, elle avait vu la langue nationale chassée du texte des lois par le clergé catholique. Mais, jusqu'en 1525, elle n'avait pas cessé de discuter les affaires publiques en langue hongroise dans ses congréga-

tions départementales, dans ses Diètes armées sur le Rakos. A partir de l'avénement de la dynastie autrichienne, frauduleusement introduite (1) par les États incomplets de Presbourg, la langue nationale disparut de la Diète, formée non plus de tous les nobles mais de magnats et de délégués, rassemblée non plus en plein air mais dans une salle close. Le latin devint alors le langage légal et politique par excellence, et cette domination de l'idiome de Rome conquérante et de Rome papiste ne servit pas peu, on le conçoit, à établir une barrière entre les nobles et les non nobles, les lettrés et les illettrés. Peu à peu, les princes autrichiens réagirent même contre le *latinisme*, qu'ils eurent voulu changer en *germanisme*, et que les nobles s'obstinèrent naturellement à défendre. Durant un siècle et demi, grâce aux victorieuses insurrections des Bethlen, des Tœkœli et des Rakoczy, l'Autriche fut impuissante à arracher aux Hongrois leur constitution, leur liberté religieuse, leur langue légale et populaire. Mais aussitôt après la pacification du royaume, l'œuvre de dénationalisation fut reprise et poursuivie avec une très grande habileté par Marie-Thérèse, qui, à force de flatteries parvint à faire oublier à beaucoup d'aristocrates et les usages et l'idiome de leurs pères. Par bonheur pour la Hongrie, Joseph II voulut effectuer d'un seul coup ce que sa prudente mère n'attendait que du temps, il décréta la germanisation de la Hongrie. La violence de l'empereur philosophe réveilla vivement le sentiment national et si, à la Diète de 1790-1791, ce fut encore en latin que les députés nobles proclamèrent le rétablissement de l'autonomie du royaume de Hongrie, il fut

(1) Comme dit Kossuth, dans l'*Europe, l'Autriche et la Hongrie*, édition Fr. Van Meenen et Cie, p. 15.

dès lors admis en principe que les affaires publiques ne devaient plus être traitées en langue étrangère, — c'est à dire en allemand, — et que l'idiome catholique et romain ne servirait au gouvernement du pays que jusqu'à ce qu'il pût être remplacé par la langue nationale, dont l'enseignement devint obligatoire dans les écoles et les gymnases. Les Diètes de 1792, de 1805, de 1807 reconnurent comme la précédente que la langue vivante du peuple devait à un moment non déterminé remplacer la langue morte du clergé et de l'aristocratie et qu'elle deviendrait bientôt nécessaire à quiconque voudrait être admis aux emplois publics. Lors de la réunion des États, à Presbourg, en 1825, deux faits surtout marquèrent le point de départ de la *renaissance de la Hongrie :* le chef du parti national et libéral Étienne Szechenyi, s'exprima en hongrois au sein même de la Diète et l'Académie hongroise fut fondée. En 1830, on commença à rendre la justice en hongrois, en 1832-36, le texte original des lois fut pour la première fois rédigé en langue vivante, mais avec traduction en langue morte. Par la loi de 1844, la révolution, commencée en 1790, fut achevée : le latin, chassé même de la Diète, cessa d'être officiel et céda définitivement à l'idiome magyar la place qu'il occupait depuis mille ans dans les diverses branches du gouvernement et de l'administration.

« En rendant la priorité à leur idiome, a très bien dit A. de Gérando (1), les Hongrois ne fortifiaient pas seulement l'indépendance de la Hongrie. Il ne s'agissait pas uniquement pour eux de regagner une position abandonnée, il s'agissait encore d'opérer une révolution démocratique. Le

(1) *De l'Esprit public en Hongrie depuis la Révolution française*, p. 333-334.

latin, en effet, pouvait suffire à ce pays tant que la noblesse seule comptait dans l'État; mais il devait nécessairement s'effacer devant un idiome populaire le jour où les droits politiques allaient cesser d'appartenir à un petit nombre. Du moment que la Diète portait la main sur l'édifice féodal, il fallait qu'elle s'attaquât tout d'abord à la langue qui servait à la vieille société. » — Et, en effet, dès que la langue nationale réapparut dans la discussion des affaires publiques, l'Autriche despotique et germinatrice n'eut plus contre elle seulement une aristocratie, mais tout un peuple. Isolée du peuple, l'aristocratie aurait été évidemment impuissante à défendre longtemps, avec ses priviléges propres, l'indépendance du pays contre les violences et les ruses de la politique de Metternich. Avec le peuple elle put soutenir victorieusement de 1825 à 1848 une lutte légale qui, sans la rivalité fatale, suscitée entre les races, et sans l'intervention russe, eût abouti naturellement à l'indépendance de la Hongrie, et aussi à l'avénement définitif dé la démocratie hongroise.

L'importance du rôle joué par la langue dans le mouvement national et libéral qui agita la Hongrie pendant les années qui précédèrent 1848 fait assez concevoir ce que fut la littérature hongroise durant cette glorieuse période de la renaissance : non pas seulement la fleur du passé, s'épanouissant dans le présent pour couronner une nation, arrivée à la plénitude de la vie civilisée; mais aussi et surtout une arme pour arracher à l'influence, à l'oppression étrangère, une nation vivante enfermée dans un empire mort.

Comme les grands publicistes qui initiaient la nation aux progrès matériels, moraux et politiques, réalisés chez

d'autres peuples plus heureux, les Szechenyi et les Kossuth, les Nagy et les Zay, les Vesselenyi et les Teleki ; comme les éminents historiens, les Teleki, les Horvath, les Palugyai, les Szalay, rappelant les temps oubliés de la glorieuse indépendance de la Hongrie, rempart de l'Europe chrétienne ; comme les séduisants conteurs, les Josika, les Œtvœs, les Szathmary, les Palffy, les Kuthy, les Jokai, ressuscitant les héros morts, réveillant les légendes oubliées, semant les idées nouvelles ; les poètes, eux aussi, par leurs épopées, leurs ballades, leurs chants joyeux ou mélancoliques, satiriques ou enthousiastes, les Vœrœsmarty, les Kisfaludy, les Tompa, les Arany, les Erdélyi, les Czuczor, les Szâsz, les Hunfalvi, les Bajza, remplissaient vaillamment leurs devoirs envers la patrie, car, en prouvant par leur génie même à l'étranger, à l'ennemi, combien puissante était la race, qu'ils représentaient, ils faisaient sentir à cette race et ce qu'elle avait été et ce qu'elle était, et ce qu'elle devait être.

Le plus jeune de ces poètes, Alexandre Petœfi, devint vite au double point de vue littéraire et politique le plus important. La plupart des autres, se laissant entraîner à imiter leurs maîtres étrangers, altérèrent d'une certaine manière l'originalité du génie national. Petœfi presque seul, reste envers et contre tous exclusivement Hongrois. La langue, que parlaient au neuvième siècle les compagnons d'Almos et d'Azpad en venant s'établir sur les rives du Danube, le peuple l'avait conservée pure de tout mélange, telle qu'elle était arrivée au milieu des idiomes indo-germaniques, « sans mère ni sœur, » une et indivisible, sans patois, sans dialecte (1). Ainsi Petœfi conserva le génie magyar en le

(1) Voir le savant travail de M. J. Ludvigh, publié dans la *Libre Recherche* d'avril 1858.

transportant de la *Puszta* de Kumanie dans l'élégante capitale de Pesth, de l'humble chaumière du paysan dans les brillants salons de l'aristocratie lettrée. S'il étudia comme ses rivaux, les auteurs anglais, français, espagnols, et même allemands, ce ne fut point pour corriger ce que l'on trouvait en lui de trop populaire, ce fut plutôt pour augmenter la force de sa muse rustique. Jamais il ne chercha ses sentiments dans d'autres âmes que dans la sienne, dans l'âme hongroise, — jamais il n'asservit sa langue maternelle à d'autres idiomes plus littéraires, plus cosmopolites. Cependant aux pays moins malheureux que le sien, aux pays d'indépendance et d'égalité, il emprunta des idées universelles qu'il sema dans ses poèmes ; et de la sorte, révélateur de la démocratie hongroise, il devint un de ses plus utiles instituteurs, un de ses préparateurs les plus actifs.

XVI

Dieu depuis longtemps punit le Hongrois,
Qui ne sait plus rien de son avenir :
Aura-t-il encor de beaux jours sur terre ?
Doit-il être gai ?... triste ?... Il ne sait pas !

Au Hongrois si Dieu donne le chagrin,
Il lui laisse aussi de quoi le tuer,
Où le vin est-il meilleur, et les filles
Plus belles, qu'ici, dans notre Hongrie ?

Allons ! sur mon sein, une belle fille !
Que contre mon cœur je la tienne pressée
Et que mes baisers arrachent son âme !
Avec le chagrin j'en aurai fini.

Et le vin !... Du vin ! vite que l'on m'en donne !
Et qu'il pleure en moi ses plus rouges larmes,
Qui brûlent ainsi que l'éclair de Dieu,
Et rallumeraient de la mort la vie !

Eh ! du violon, ezigany ! je paie.
Mais tire des sons à noyer mon cœur
Et dans son plaisir et dans son chagrin...
Et voilà comment le Hongrois s'amuse !

Le vin et les belles filles, sont pour Petœfi des sources inépuisables d'inspiration. Mais, quelque fou qu'il soit dans ses chansons à boire, quelque passion qu'il exprime en ses vers érotiques, on s'aperçoit toujours, comme dans la poésie précédemment citée, qu'il n'aime point le vin seulement pour l'ivresse, ni la belle fille uniquement pour le plaisir.

Heureux vraiment est l'homme
Auquel il est donné
De vivre de vin et d'amour
Et de mourir pour la patrie !

C'est toujours à cette pensée sérieuse qu'aboutissent ses plus vifs éclats de joie. Avec de jeunes buveurs de sa trempe, il a vidé, cassé un nombre infini de bouteilles, et, vainqueur, il est vaincu à son tour par le vin, il a peine à se tenir droit, il chancelle, il va tomber... Tout à coup, il se redresse, contemple les débris amoncelés, croit reconnaître dans l'auberge le champ de Mohacz, les bouteilles lui semblent être les Turcs, et lui, hélas !... le Hongrois, écrasé sous le nombre après une journée d'héroïsme, presque de

victoire... Et revenant à la raison, se forçant à rire, il achève ainsi le *De profundis* de l'orgie, de la défaite :

Si nous vivons autant d'années
Que nous avons vidé de verres,
Ah ! nous verrons de joyeux jours
Revenir au pays hongrois !

Amant, comme buveur, il est gai, souvent trop gai ; cependant les amours faciles le fatiguent vite et nous avons vu avec quelle intrépidité il court à la rencontre de l'amour sérieux, avec quelle admirable naïveté il s'y livre, avec quelle profondeur il le comprend. Mais l'amante, terrestre ou idéale, l'enivre-t-elle plus que le vin, jamais un seul instant il n'oublie sa première et dernière maîtresse, la Patrie.

Je suis amant, je suis Hongrois,

répète-t-il constamment, et, si en lui l'amour pleure de temps en temps des larmes de joie, il sent toujours à son front « une couronne d'épines, » — son patriotisme, — qui fait « tomber sur sa lyre une sueur de sang (1). » Rêve-t-il « une petite femme, » tout à lui seul, il la veut belle et tendre, mais surtout « fille hongroise au cœur hongrois (2). »

Au milieu de ses grandes misères de comédien, ou pendant qu'il pleurait Etelka, la santé de son âme, — la gaîté, — se trouvait atteinte, et le sourire fuyait ses lèvres pâlies. Ses improvisations étaient alors des cris de douleur,

(1) Voir sa poésie intitulée : *Le monde ne me comprend pas.*
(2) *Un soir à la maison.*

des malédictions désespérées, il y vantait la folie, le suicide, il maudissait l'homme et l'humanité. Au contraire, — même en ses plus tristes jours, — cherchait-il laborieusement le sujet d'un petit poème, ciselait-il, limait-il avec patience des vers pour le peuple, à force de volonté, il refoulait ses larmes et ses sanglots, il se contraignait à « jeter sur une tombe son rire, son plaisir et sa joie; » la mort dans l'âme, il écrivait quelque *bouquet* pour l'amante du pâtre ou du petit bouvier, racontait quelque bruyante *noce* de hussards dans une *czarda* (cabaret) des steppes ; car s'écriait-il, tant pis si moi, je souffre, je ne puis pas « rejeter mon masque, je ne dois pas interrompre ma chanson joyeuse... Ah ! si je puis seulement faire sourire ma pauvre patrie? »

On pourrait appliquer à la gaîté forcée, — toujours libre en apparence, — d'Alexandre Petœfi, la définition qu'il donne de la gloire :

Qu'est-ce donc que la gloire? Un brillant arc-en-ciel,
Un rayon de soleil qui se rompt dans les larmes!

Mais ce n'est point toujours par la description joyeuse des beautés et des richesses de la patrie que Petœfi exprime ce qu'il veut fortifier dans les cœurs de ses concitoyens, l'amour du pays hongrois. Le Béranger, le Burns magyar, —ainsi l'appelait Arany (1),— ne sait pas seulement chanter et rire, et pleurer doucement. Comme les Kœrner et les Uhland, il a parfois le cri haineux et son vers devient une épée. Souvent, oubliant la plaine et l'idylle, la belle fille

(1) *Notes* de Mme de G***.

et le bon vin, il ne se souvient que des malheurs de la patrie et les rappelle gravement au peuple :

LE MIRACLE DE DIEU.

Si loin que l'Étoile historique
Puisse illuminer le Passé,
On voit toujours par notre main
Notre propre cœur poignardé :
Ah! que de fois frappa la main suicide!
C'est miracle de Dieu si la Patrie existe!

Notre blessure a plusieurs siècles
Et nul ne la cicatrisa
Car à qui lui versait du baume
Toujours on versa du poison.
Nous descendons de quelque esprit mauvais.
C'est miracle de Dieu si la Patrie existe!

Pour des riens nous nous déchirions,
Comme des chiens sur les ordures;
Nous nous apercevions trop tard
Que les lions étaient sur nous :
Le Tartare est venu; le Turc ensuite.
C'est miracle de Dieu si la patrie existe!

Voilà le Sajo qui se tord
Semblable à l'homme épileptique :
C'est là que nous suça le sang
Le Mongol, géante sangsue;
Et puis le feu dévora nos cadavres.
C'est miracle de Dieu si la patrie existe!

Voici Mohacs, où dans la boue
Fut enseveli notre Roi :
C'est de sa lance que l'on fit
Contre nous la terrible épée
Dont notre corps aujourd'hui saigne et brûle.
C'est miracle de Dieu si la patrie existe !

A présent que deviendrons-nous ?
Hélas ! combien peu s'en soucient !
O mon peuple hongrois, toujours
Te firas-tu donc au hasard ?...
A Dieu seul ne nous fions plus !
Relevons-nous par la force des hommes !
C'est miracle de Dieu si la patrie existe !

Certes, il avait raison, le poète, en réputant miracle l'existence même de sa patrie. Mais le miracle, le vrai miracle, ce ne fut pas tant la renaissance de la Hongrie, littéralement rasée par le Mongol, écrasée sous la masse turque, que le renouvellement de sa vie brisée dans la mort même, sous la domination de l'Autriche. En égorgeant une vingtaine de milliers d'hommes, Ferdinand II supprima la nationalité tchekke ; il ne put pas entamer la Hongrie. Par l'assassinat des meilleurs patriotes, par le massacre d'Eperjès, un des plus terribles dont l'histoire se souvienne, Léopold crut réaliser la féroce parole du cardinal Kolonitz : « Faciam Hungariam captivam, postea mendicam, deinde catholicam ! » il la riva héréditaire à sa race maudite, mais il mourut, la croyant perdue pour ses descendants. Épuisée par sa victoire même et séduite par de nouveaux serments, par de nouveaux mensonges, la malheureuse nation oublia, sous le doucereux Charles III (VI), deux siècles de tor-

tures, et bientôt après de ses propres mains se tua encore en sauvant Marie-Thérèse ! Les sublimes insurgés, qui de leur héroïsme avaient sans cesse rallumé le patriotisme éteint, qui, alors que tout paraissait perdu, avaient brandi le sabre et chassé l'Autrichien jusqu'à Vienne, les Botskai, les Bethlen, les Tœkœli, les Rakôtzy, Petœfi les rappelait sans cesse à ses compatriotes, mais, condamné à vivre sous la royauté du descendant de ceux qu'ils avaient battus, ne pouvant honorer leurs mémoires de strophes assez libres, il les mêlait avec les vaillants chevaliers, leurs pères, qui avaient sauvé l'Europe des Turcs et, sans nommer les uns ni les autres, ni les compagnons d'armes de Jean de Hunyad, ni les glorieux rebelles de François Rakôtzy il les ressuscitait tous, et, de la sorte faisait sentir aux descendants combien ils étaient petits et abaissés, comparativement à la grandeur des ancêtres.

DE LA PATRIE.

Le soleil vient de s'éteindre, et l'étoile,
Ne brille point sur le ciel obscurci :
De près, de loin il n'est d'autre lumière
Que cette lampe et mon patriotisme.

Certes voilà l'étoile la plus belle ;
De ses lueurs elle éblouit les yeux.
O ma patrie, ô ma pauvre patrie,
Que n'en as-tu beaucoup qui lui ressemblent !

J'entends la flamme en ma lampe bruire.
Et pourquoi donc pétille-t-elle ainsi ?
Il est minuit. Ancêtres de mon peuple,
Je vous revois, flottant dans la lumière.

Ces ombres-là sont si resplendissantes
Que l'on dirait que ce sont des soleils.
Mais quoi d'étrange?... Elles ont endossé
Le vêtement azuré de la gloire.

Oh ! non, Hongrois, ne les regarde pas !
Des profondeurs de tes tristes ténèbres,
N'élève point tes yeux vers ces soleils,
Tes faibles yeux en seraient aveuglés.

O glorieux ancêtres de mon peuple,
Vrais ouragans, dont le monde trembla,
Vous autrefois, vous fêtiez vos victoires,
Foulant aux pieds l'Europe mise en poudre.

Au temps jadis le Hongrois était grand,
Grandes étaient sa richesse et sa force :
Dans notre mer s'éteignaient tous les astres
Tombés du Nord, de l'Est et du Midi.

Hélas ! Hélas ! Qu'ils sont loin, ces temps-là !
Temps glorieux où croissaient les lauriers
Pour couronner les têtes des Hongrois !
Aigle rapide, Imagination.

Ton vol a peine à me porter vers eux.
Ah ! que de jours depuis que les lauriers
Se sont fanés sur les fronts des Hongrois !
Ta grande époque, ô Patrie, est si loin

Que maintenant on la croit une fable.
Mes yeux séchés ont retrouvé des pleurs.
Ces pleurs sont-ils, mon peuple, la rosée
De ton aurore, ou celle de ton soir ?

Ah! Qu'étais-tu, gloire de la Hongrie?
Astre brillant mais qu'on pouvait éteindre,
Et qui, tombé de la voûte céleste,
S'engloutissait sous terre, et pour jamais.

Peut-être aussi serais-tu la comète
Qui disparaît, revient, et puis s'en va;
Mais qui plus tard, plusieurs siècles après,
Réapparaît éclatante et terrible!

Que d'autres, — les politiques, — rêvassent le progrès lent et pacifique, l'accord du « roi aimé » et du « peuple fidèle, » lui, — le poète, — il ne se repaissait point de si folles illusions. Il savait, — car il avait appris l'histoire, — que la force seule, — hélas! — défait ce qu'a fait la force, et que ceux-là seuls revivent parmi les peuples qui savent manier le sabre. Aussi, entendant autour de lui trop de belles paroles, ne voyant pas venir l'action, il s'impatientait. Dès 1844, il dévoilait ainsi son secret :

LA LYRE ET LE SABRE.

Au ciel du pays, les nuages
S'amassent : l'orage viendra.
Qu'il vienne donc! fort peu m'importe!
Mon cœur est déjà préparé.

Certes ma lyre se plairait
A demeurer silencieuse;
Depuis trop longtemps dans ma main,
Elles sent que ses cordes s'usent.

Mais je vois là-bas, dans le coin,
Mon sabre qui se plaint toujours,
Et qui craint de rester oisif
Peut-être jusqu'au jugement.

En 1845, à vingt-deux ans, il prophétisait sa mort et annonçait ce qu'il prouva plus tard : que, s'il savait chanter pour la patrie, il saurait aussi combattre pour elle.

Si Dieu daignait me parler de la sorte :
« O mon enfant je t'accorde une grâce ;
« Choisis la mort dont tu voudrais mourir. »
Ah ! c'est ainsi que j'implorerais Dieu :

« Fais-moi l'automne, un doux et calme automne,
« Et du soleil sur les feuilles jaunies ;
« Et qu'à travers les feuilles l'on entende
« Chanter l'oiseau qu'oublia le printemps.

« Comme la mort vient sans qu'on l'aperçoive
« Sur la nature à la fin de l'automne,
« Qu'ainsi glissant vers moi je ne la sente
« Qu'à mes côtés décidément assise !

« Alors, semblable à l'oiseau sous les feuilles,
« Je chanterai, comme lui, mes adieux,
« Accents divins, qui pénètrent les âmes
« Et d'ici bas remontent jusqu'au ciel.

« Lorsque j'aurai terminé ma chanson,
« Que sur ma lèvre un long baiser se pose
« Baiser de toi, ma belle fille blonde,
« Toi le plus beau des êtres de la terre ! »

Si Dieu restait sourd à cette prière,
Ah ! je voudrais que ce fût le printemps,
Printemps de guerre, où les roses fleurissent
Roses de sang sur le cœur des soldats,

Où le clairon, rossignol des batailles,
Fait résonner sa chanson qui transporte...
J'y serais! — Et sur mon cœur aussi
Croitrait la fleur sanglante de la mort.

De mon cheval lorsque je tomberai,
Ah! qu'un baiser sur ma lèvre se pose,
Baiser de toi, ma belle Liberté,
Toi le plus beau des êtres surhumains!

XVII

Petœfi s'aperçut vite, et par lui-même, de la popularité qu'il avait acquise en versifiant sa pensée et celle des masses. Abandonnant la triste capitale, où Etelka était morte, il alla visiter la haute Hongrie. Il y fut reçu mieux qu'un roi. Les populations se portèrent au devant de lui, à Eperjes, à Kœsmark, on lui donna des sérénades aux flambeaux, partout on lui offrit des banquets magnifiques. Les magistrats du comitat de Gœmœr vinrent, en corps, lui décerner la dignité honorifique de *Tablabiro*. Cette dignité, par elle-même sans importance, était, accordée à Petœfi par un vote de la congrégation d'un comitat où il n'était pas né et qu'il n'habitait pas, une distinction des plus considérables. Petœfi, fils d'un boucher, était ainsi presque élevé au rang des nobles, il était, en qualité de *capacité* poétique, admis à donner son avis sur les affaires politiques, à délibérer sur les affaires locales du municipe autonome (1).

La popularité fut loin d'être insensible à Petœfi, elle ne servit pas peu à calmer ses chagrins. Les félicitations,

(1) Encyclopédie.

les applaudissements, les hommages, il les reçut fièrement, estimant les avoir mérités et se croyant sûr de les mieux mériter encore par la suite. Cependant, voulant éviter les coups d'épingle de la critique jalouse, il tint à se moquer de lui-même avant elle; raconta son voyage, dans les *Elet Kepek*, à la manière de Henri Heine (1). Le public éclata de rire, mais les envieux ne furent pas désarmés. Ils vantèrent outre mesure les *Reisebilder* afin d'abaisser les *impressions* du trop heureux poète, qui, du reste, avait eu le tort de les écrire en prose.

Un des épisodes les plus intéressants de ce voyage triomphal fut la rencontre, à Eperjès, de Petœfi avec deux autres jeunes poètes d'un talent hors ligne, Tompa et Kerényi. Ils ouvrirent entre eux un concours poétique et, s'il y avait eu un prix à décerner, chacun des concurrents l'aurait certainement offert à son rival. Voici la poésie de Petœfi, une de ses idylles les plus douces, un de ses paysages les mieux réussis :

LA CHAUMIÈRE DANS LA FORÊT.

De même que le cœur cache un premier amour,
Un grand cercle de monts cache cette cabane :
Son pauvre petit toit de chaume ne peut craindre
L'orage qui parcourt en grondant la contrée.

Le feuillage tremblant des arbres qui mugissent
Adombre et rafraîchit le pauvre petit toit,
Où gaiement le pinson entonne sa chanson,
Qu'accompagne le chant plaintif de la colombe.

(1) Encyclopédie.

Semblable au cerf lancé qui se sauve, un ruisseau
Descend avec fracas du mont à la vallée :
Sur ses rives les fleurs, coquettes jeunes filles,
Dans le miroir de l'eau contemplent leur beauté.

Auprès des filles-fleurs s'empressent les amants,
Enflammés de désirs : les ardentes abeilles
Se jettent sur les fleurs, s'adonnent à l'amour...
Une chute dans l'eau finit leurs voluptés.

Le soleil qui les voit s'émeut de leur malheur,
Et, tandis que le vent fait tomber une feuille,
Frêle radeau sauveur, sur lequel elles montent,
Lui, plein de complaisance, il boit l'eau sur leurs ailes.

Sur le versant des monts la brebis se promène
Avec ses doux moutons, qui suivent ses mamelles...
La brebis et l'abeille ont jusqu'alors fourni
Tout ce qu'on peut manger en la pauvre cabane.

La colombe plaintive et le pinson siffleur
Ne craignent pas qu'un piége ici leur soit tendu ;
Car les bons paysans ont appris par eux-mêmes
Combien est doux au cœur l'air de la liberté.

Ici point d'esclavage, ici point de tyran
Qui commande, et, tonnant, force à l'obéissance.
Mais seul, de temps en temps, l'orage fait entendre
La voix qui vous excite à prier le bon Dieu.

Ah ! ce Dieu bon n'est pas pour longtemps en colère !
Du nuage grondant il a fermé la gueule,
Et voilà qu'il sourit et qu'en signe de paix
Son sourire apparaît sous forme d'Arc-en-ciel.

Ce petit poème est d'autant plus remarquable que c'est peut-être le seul où Petœfi parle des montagnes sans se

mettre en colère. La majestueuse nature de la Hongrie supérieure, les aspects changeants des Karpathes, les jeux du soleil sur les pics, de la brume au fond des vallées, étonnent l'enfant des steppes, mais ne lui plaisent point. En présence des colosses, couronnés de neige, qui escaladent le ciel, il est honteux de se voir, lui, homme, si petit. Le sentier qui le force à décrire d'infinis zigzags, le tyrannise; il s'effraie des noirs rochers qui planent sur sa tête, des abîmes, ouverts sous ses pieds. Veut-il, pour raffermir son âme inquiète, plonger un regard dans l'azur, un rideau de sombres pins le lui cache, et ses yeux, avides de lumière, suivent un rayon de soleil vers un château féodal, encore debout, fantôme exécré du passé. Autour de ce nid de vautour, le vent pleure comme un prisonnier et le torrent, qui roule des cailloux dans sa blanche écume, retentit comme le bruit des chaînes... (1)

Hélas! il y a encore dans le monde des oppresseurs et des victimes, des bastilles où les tyrans chargent de chaînes les nobles mains des hommes libres!... Mais qui s'en inquiète, se demandait souvent le poète?

L'ESCLAVAGE.

Ah! le monde est joyeux et toujours il s'amuse,
Toujours il se remplit de musique et de chant!
Mais au plus agité parmi ces tapageurs
Demandez donc s'il est heureux réellement?
Moi, je ne le crois pas. Heureux? c'est impossible!
Ah! c'est le désespoir qui, seul, nous met en joie,

(1) Voir sa poésie *Le Cigogne*.

Et tout notre tapage étourdissant n'est fait
Que pour couvrir le bruit de nos honteuses chaînes.
Le monde est esclave? oui! Chaîne aux mains, chaîne aux pieds,
Même à l'âme il l'aurait, s'il lui restait une âme.

Honneur donc à ceux qui veillent alors que l'univers entier s'endort! Honneur aux héros qui se sont trop tôt lancés dans l'action! Haîne à leurs vainqueurs! Et qu'un encouragement du poète leur soit porté par le vent jusque dans les cachots d'Autriche et d'ailleurs!

LA CHAINE.

Il combattit pour la liberté sainte;
Dans un cachot le voilà le jeune homme,
Et de colère il agite sa chaîne
En l'accablant de malédictions.
Alors la chaîne en ces termes lui parle :
" Agite-moi, mais ne me maudis pas;
" Agite-moi, jeune homme; le tyran
" Par ce bruit là sera déjà maudit!

" Tu ne sais pas qui je suis?... Je fus sabre
" Dans le combat de votre liberté;
" Et dans ta main peut-être me plaçai-je
" Quand je brillai sur le champ de bataille!
" O malheureux! O toi, bien malheureux!
" Où donc viens-tu retrouver ton épée?...
" Agite-moi, jeune homme; le tyran
" Par ce bruit là sera déjà maudit!

" Oh! l'on a fait une chaîne de moi!
" De moi qui fus un beau sabre naguère!
" Et maintenant j'enchaîne le jeune homme,
" Qui me porta dans la lutte sacrée!

« Horreur !... La rouille autour de moi s'attache,
« Rougeur de ma honte et de ma colère...
« Agite-moi, jeune homme ; le tyran
« Par ce bruit là sera déjà maudit ! »

Petœfi s'éloigna vite de ces montagnes qui ne soulevaient en lui que de tristes pensées. De la région des neiges il descendit vers les douces collines où croît la vigne, et il ne passa pas par Tokaj sans chanter, verre en main, le vin consolateur.

Ma foi ! que faire ?... Je voudrais
Boire tout le vin du pays !
Mais à mesure que je bois
La soif revient me tourmenter.

Pour moi que Dieu fasse un miracle !
Qu'il transmue en vin la Tisza,
Et que moi, je sois le Danube !
La Tisza coulera dans moi ! ! !

Plus loin, toujours dans le pays des vignes, à Borjad, Petœfi fut l'objet d'une nouvelle démonstration populaire. Mais cette fois ce ne furent point de graves citoyens qui vinrent décerner la palme à l'ardent patriote ; ce furent des jeunes filles qui offrirent la couronne de lauriers au joyeux poète du vin, au poète mélancolique de l'amour.

Le triomphateur leur adressa en remerciement ces jolis vers :

LE POÈTE ET LA VIGNE.

Je n'ai nul désir, nulle envie
De la couronne de lauriers.

Belles filles de la Hongrie,
Venez plutôt me couronner
Avec les branches de la vigne.
La vigne ressemble au poète :
L'une et l'autre ont le même sort ;
Le poète, comme la vigne,
Par le monde répand son âme.
Le vin est l'âme de la vigne,
La chanson l'âme du poète.
Quand le monde a reçu notre âme
Dans le vin et dans la chanson,
Épuisés nous disparaissons ;
Et quand nous avons disparu
Le monde possède toujours
Notre âme, le vin, la chanson.

XVIII

Sur les bords de Tisza dans la *Puszta* natale, là seulement Petœfi pouvait peu à peu retrouver la paix de l'âme qu'en vain il était aller chercher dans la montagne. *Chez lui*, comme il dit, il rêva à son aise, but à pleins poumons le grand air de la liberté, et l'horizon sans bornes que ses premiers regards avaient contemplé, lui rendit l'espérance infinie.

Au commencement de ce nouveau voyage, il était encore triste cependant et les pensées sinistres se mêlaient, malgré lui aux gais souvenirs. Son inspiration regagnait en profondeur ce qu'elle avait perdu en naïveté, et l'enfant émerveillé de naguère se trouvait transformé en un jeune homme, déjà mûri par le malheur ; le patriote attristé devenait, dans le

même génie, de plus en plus inséparable du poète inspiré par la nature.

LA COURONNE DU STEPPE.

Le steppe est semblable à la tête
D'un vieux monarque ;
Car ses cheveux, — les herbes, — sont
Très clair-semés.

Du vieux monarque la couronne
Est un grand chêne :
Si l'arbre parlait... que de siècles
Il conterait !

Mais voici qu'il parle ! — Un nuage
Triste est venu
Sur sa cime se reposer
De ses fatigues.

Au nuage qui le supplie
De lui conter
Son histoire, le grand vieux chêne
Ainsi répond :

" Là bas ! au loin ! sur les monts romantiques
" Mes trop heureux ancêtres fleurissaient.
" Ma mère était haute à toucher le ciel
" Et la plus belle en la forêt sauvage.
" L'orage un jour devint amoureux d'elle :
" N'atteignant point au but de ses désirs,
" De se venger de cette pauvre mère
" Il fit serment, il fit serment, le lâche !
" Il tint parole ! Au sein de notre mère
" Étaient pendus mes frères avec moi ;

" De ce doux sein l'orage furieux
" Nous arracha, nous jeta par le monde.
" Jusqu'à ce lieu m'a chassé sa colère
" Et le désert voulut bien m'adopter.
" Là, je grandis et depuis lors j'ai vu
" Venir, partir, des siècles et des siècles.
" Oh ! quel ennui qu'une aussi longue vie !
" Autour de moi je ne vois que tristesse !
" J'ai beau chercher, je ne vous trouve plus,
" O pauvre mère ! ô frères malheureux !
" De temps en temps les hommes me visitent.
" Ah ! je leur fais du bien tant que je puis !
" Quand le soleil brûle en été, je donne
" A qui le veut l'abri de mon feuillage ;
" Durant l'hiver je puis offrir encore
" Pour allumer du feu mes branches sèches ;
" Et si l'on est au désespoir poussé,
" Eh bien ! l'on peut venir se pendre à moi !
" Je t'ai tout dit. Voilà la courte histoire
" D'une existence, hélas ! trop prolongée.
" Puisse-t-elle être, elle aussi, terminée !
" De temps en temps au dessus de ma cime
" Passe l'orage, et ce vieil ennemi
" N'est pas de force à me jeter par terre.
" Le vieux héros, qui se dresse toujours
" Inébranlable à travers tant de siècles,
" Ah ! maintenant qui le renversera ?
" Qui donc ?... les vers, les vils vers de son cœur !
" Mon Dieu ! mon Dieu ! grand Dieu qui m'as créé !
" Oh ! n'est-il pas pour moi de mort plus noble ?... "

Ainsi le chêne avait parlé,
Et là haut assis sur sa tête

Le nuage compatissant
Avait écouté son histoire :
Ému de la douleur du chêne,
Aussitôt il lance la foudre,
Qui renverse le chêne
Et le réduit en cendres.

Dans ce petit poème, où l'humble pastorale tend à s'élever jusqu'à la hauteur de l'épopée, faut-il voir simplement ce qui s'y trouve : un chêne et la *Puszta ?* Malgré cela, ne se demande-t-on pas quel est ce chêne orphelin? Et ne se dit-on pas : c'est un peuple?... Hélas! les « vils vers » l'ont dévoré et la foudre a éclaté sur sa cime, l'a renversé, sans vie, sur la *Puszta*... Mais du vieux chêne un gland s'est échappé, un gland vivace, et le voilà qui refleurit, non plus seul, mais avec des frères qui l'aideront à soutenir le poids des tempêtes futures...

Dans une autre poésie, les *Ruines de l'Auberge*, le même sentiment de tristesse politique se mêle à l'admiration de la libre nature des steppes. Nulle part Petœfi n'a exprimé mieux ni d'une manière plus universelle le vrai caractère du génie hongrois et de son propre génie. Nulle part il ne s'est montré plus lassé du présent, plus affamé d'avenir, plus contemplatif, si l'on peut dire, et plus réaliste, plus simple dans la peinture et plus profond de l'interprétation.

LES RUINES DE L'AUBERGE.

C'est toi que j'aime, ô *Puszta* sans limites,
Délicieux paradis de mon âme !
La Haute-Terre, arrondie en montagnes,
Est un gros livre aux feuillets trop nombreux.

Toi, Basse-Terre, où nul mont ne s'élève,
Épître ouverte, on te peut parcourir
D'un seul coup d'œil, et pourtant on y lit
En une page une sublime idée !

Oh ! que ne puis-je au dehors, sur le Steppe,
Passer rêveur mon existence entière,
Et sans soucis vivre là comme vit
En Arabie un libre Bédouin !
O steppe ! en toi je vois la liberté !
O liberté, le seul Dieu de mon âme !
Pour toi, toi seule, à cette heure je vis
Afin qu'un jour je meure à ton service ;
Et si mon sang, versé pour toi, s'épuise,
Dans le tombeau je bénirai ma vie !...

Mais quoi ! La mort ! la tombe !... A quoi pensé-je ?
Rien d'étonnant ! J'ai devant moi des ruines.
Un château-fort ?... Non, c'était une auberge !
Qu'importe au temps si le vieil édifice
Fut un castel ou s'il fut une auberge !
Également sur l'un, sur l'autre il marche,
Et quand il passe, il abat pierre ou fer,
Car, à ses yeux, rien n'est ni bas ni haut.

Quoi ! la *csarda* de pierres était faite ?
Et nulle part je ne vois de carrière !...
Ville ou village ici dut s'élever
Quand la Hongrie était libre du Turc...
Pauvre Hongrie ! ô ma pauvre patrie !
Combien de jougs as-tu subis déjà ?...
Donc l'Ottoman brûla cette cité ;
Il brisa tout, sauf la maison de Dieu
Qui survécut, quoique bien chancelante,
Portant le deuil du terrible désastre.

Ah! bien longtemps l'église le porta ;
Mais à la fin, de douleur accablée,
Elle croula : si bien que de ses restes
Au même lieu l'on bâtit une auberge....

D'un temple saint une auberge? mais oui!
L'âme et le corps s'y purent rafraîchir.
Le corps est-il moins à nous que notre âme?
Ne doit-on pas ménager l'un et l'autre?
D'un temple saint une auberge? mais oui!
Au gré de Dieu l'on vit là, comme ici ;
Pour moi, j'ai vu des gens dans les auberges
Qui valaient mieux que les piliers d'églises (1)!...

Antique auberge, auberge renversée,
Comme au temps où, derrière tes murailles,
Les voyageurs faisaient bombance ou bien
Se reposaient, mon esprit te relève.
Je te revois! Je vois aussi tes hôtes :
Le *compagnon*, bâton noueux en main ;
Le *pauvre diable* au manteau tout crasseux ;
Un juif barbu, vitrier ambulant ;
Puis un esclave étameur, puis bien d'autres!

La belle hôtesse avec plaisir se livre
Aux baisers faux d'un bel étudiant,
A qui le vin a fait tourner la tête :
Tourne encor plus le cœur de notre hôtesse!

(1) Victor Hugo a eu, chose étrange! exactement les mêmes inspirations, lorsqu'il dit dans ses *Contemplations* (livre XXIX, *Halte en marchant*) :

Un bouge est là, montrant, dans la sauge et le thym,
Un vieux saint souriant parmi des brocs d'étain,
Avec tant de rayons et de fleurs sur la berge
Que c'est peut-être un temple ou peut-être une auberge,
Que notre bouche ait soif, ou que ce soit le cœur,
Gloire au Dieu bon qui tend la coupe au voyageur!

Je ne vois point de vieux mari qui crie :
Brave homme ! tu dors auprès d'un tas de foin !...
Il dort encore... Hélas ! c'est dans la tombe !
L'étudiant, l'hôtesse et les buveurs
Dorment aussi, couchés dessous la terre,
Et tous déjà ne sont plus que poussière !
Comme eux l'auberge a vieilli, s'est courbée ;
Au loin le vent a jeté son chapeau,
Son toit... Ainsi, tête nue, elle semble
Très humblement parler au temps, son maître,
Lui demander qu'il la ménage un peu.
En vain, — hélas ! — l'auberge a supplié,
Elle s'écroule !... A peine l'on distingue
Où fut sa porte, où furent ses fenêtres :
Seule s'élève au ciel la cheminée,
Comme l'espoir suprême d'un mourant !
La vieille cave est crevée, et le puits
Est sans bâton : quelqu'un l'a pris sans doute,
Laissant la poutre, à laquelle il pendait.

Sur cette poutre un aigle s'est posé ;
Dans la *Puszta* rien n'est plus élevé,
L'oiseau songeur contemplant l'horizon
Doit méditer sur l'instabilité.
Encor plus haut le soleil étincelle,
Brûlé d'amour pour les yeux languissants
De *Délibal*, l'amante enchanteresse,
De *Delibal*, fille de la *Puszta*.

En parcourant les régions aimées où il était né, Petœfi n'oublie pas d'entrer dans la *czarda* où se sont écoulés ses premiers jours. Durant sa vie errante et sa longue misère, il n'avait guère vu son vieux père, le cabaretier, aimant peu

les interminables semonces qu'il lui adressait et lui en voulant toujours de ses brutalités. Mais à présent qu'il vivait de ses œuvres et qu'il était poète célèbre, c'eût été manquer de cœur que de ne point saluer en passant l'humble boucher de la *Puszta*.

Comédien, Petœfi n'avait pas pu se faire comprendre. Se fit-il mieux comprendre poète? Bouteille en main, probablement le fils fit plus d'une fois rire le vieillard et à la fin lui prouva par le vin la chanson et par la chanson le poète.

CSOKONAI.

Un bon ministre était l'ami
Du poète Csokonai.
Un jour, passant par Debreczen,
Chez le ministre se présente
En disant : — « J'ai soif, mon ami ! — »
Le bon Michel Csokonai !

« — Eh bien ! mon très cher, tu vas boire ;
« Nous trouverons du vin pour toi.
« Descendons tous deux à la cave,
« Les tonneaux y sont encor pleins ! »
Répond l'autre. Avec lui descend
Le bon Michel Csokonai.

« — Oh ! là ! là ! » fait le bon ministre,
Tirant la bonde du tonneau.
« Cours ! cours chercher le robinet,
« Je l'ai laissé dans la maison.
« Cours, mon gars ! ne t'arrête point ! »
Comme un cheval enragé part
Le bon Michel Csokonai.

La main sur le trou, le ministre
Attend... Le robinet perdu
Ne veut pas venir, ne vient pas.
Le ministre à la fin murmure :
« — Où donc peut être et que peut faire
« Le bon Michel Csokonai? »

Rien ne vient! il lâche le trou,
Laissant le vin couler à l'aise.
Puis il remonte à son logis
Cherche, mais ne trouve personne.
A la nuit, bien tard, arriva
Le bon Michel Csokonai.

Voilà le secret de l'affaire :
Le poète cherchait partout,
Dans tous les coins le robinet.
Ne pouvant pas le découvrir,
Au voisin complaisant s'adresse
Le bon Michel Csokonai.

Le voisin mariait sa fille :
Il invite Michel à boire,
Et près des plats, et près des verres,
Oubliant robinet, ministre,
S'asseoit, écoute la musique
Le bon Michel Csokonai (1).

En écoutant cette chanson ou quelque autre, le vieux boucher s'enivrait, puis s'endormait, l'âme égayée. Alors le fils se tournait vers sa mère qui, elle au moins, ne l'estimait

(1) Michel Csokonai, qui vécut au commencement de ce siècle est le prédécesseur de Petœfi comme poète populaire. Par malheur, il buvait trop. Il noya dans le vin son génie et sa vie.

pas, quoique poète, parce qu'il buvait et chantait bien, mais, les yeux en larmes, le contemplait et voyait « une flamme reluire autour de son front (1). » A son père, Petœfi ne racontait que ses joies, il gardait ses peines pour sa mère. Elle seule le consolait de tout. Aussi l'aimait-il avec une tendresse passionnée.

..... Sur terre, oui, c'est moi qui
Possède la meilleure mère !...

Dit-il, et jamais il n'oublia de prélever sur les revenus de son travail, quelque modiques, qu'ils fussent, la part de celle à laquelle il devait la vie. Peut-être est-ce à cause de sa mère qu'il oublia, — lui, si fier, — les humiliations dont le brutal boucher l'avait abreuvé pour le punir de ses premières escapades de jeunesse. Quoi qu'il en soit, réconcilié avec ses parents, il s'attrista de les voir presque dans l'indigence, alors même qu'il avait peine à trouver son pain dans le métier des lettres, il songeait à rendre « la vie facile » à la bonne mère et au vieux père. Il rêvait de leur faire bâtir « une maison bien blanche, avec un chien dans la cour, une cave sous la maison et de bons vins dans la cave, » Papa aurait « de quoi donner à boire à tous ses bons amis, » il aurait deux beaux chevaux pour aller au marché, l'un pour lui-même, l'autre pour frère Istok. Quant à maman, il lui ferait construire une belle voiture, afin qu'allant au temple, « elle n'eût plus besoin de ses pieds, » et il lui donnerait une bible dorée « où elle admirerait à son aise le visage de notre seigneur Jésus. » Quant à lui, le poète,

(1) *Un soir dans la Maison.*

il demeurerait aussi dans la maison blanche, il s'y arrangerait une chambre « toute pleine de livres, » et « ne ferait jamais de vers pour le vil argent !..... » Enfin, s'il rencontrait une jeune fille..... (1)

Le souvenir d'Etelka arrêtait là le rêve. La brave mère pleurait avec le fils et peu à peu lui rendait l'espérance de réaliser tout ce que le poète inventait.

Un jour, réchauffé par le soleil, consolé enfin par les souvenirs du pays natal, Petœfi oublia le drame de son passé et retrouva le sens des idylles de sa première jeunesse.

LA VOITURE A QUATRE BŒUFS.

Ceci n'arriva point à Pesth,
On n'y voit pas de ces merveilles.
Donc la noble société
S'installa dans une voiture;
La voiture était attelée
D'une double paire de bœufs;
Les quatre bœufs sur la grand'route
Traînaient lentement la voiture.

La nuit était claire, et la lune
Entre les fentes des nuages
Marchait comme la veuve pâle,
Cherchant la tombe de l'époux.
Le vent, très doux, au champ voisin
Volait la senteur de ses herbes...
Les quatre bœufs sur la grand'route
Traînaient lentement la voiture.

(1) *A vos parents.*

Moi, j'étais de la compagnie,
Je me trouvais auprès d'Erzsi.
Tandis que les autres personnes
Causaient et chantaient à leur aise,
Moi, je disais à ma voisine :
« Choisirons-nous pas une étoile? »
Les quatre bœufs sur la grand'route
Traînaient lentement la voiture.

« Choisirons-nous pas une étoile,
« Erzsi? » lui disais-je en rêvant.
« L'étoile nous reconduira
« Au souvenir du temps heureux
« Si jamais le sort nous sépare!... »
Nous nous choisîmes une étoile.
Les quatre bœufs sur la grand'route
Traînaient lentement la voiture.

XIX

Petœfi, dès 1846, avait célébré tous les aspects de la *Puszta* et décrit tous ses habitants, il en est deux pourtant dont jusqu'ici nous n'avons pas parlé et sur lesquels notre poète n'eut garde de rester silencieux : le *czigany* et le brigand.

Sorciers, bateleurs ou filous,
Reste immonde
D'un ancien monde,
Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais Bohémiens, d'où venez-vous?

D'où ils viennent? De l'Inde, dit M. Vaillant (1) Mais eux-mêmes, ils ne le savent guère et s'en inquiètent encore moins. Dans leur langue, ils s'appellent les Rômes, les Rom-

(1) *Histoire des vrais Bohémiens.*

muni, les *Errants*, on les nomme Gitanos en Espagne Bohémiens en France, Czigany, en Hongrie. Ils ont été, durant tout le moyen âge, avec les Juifs, les *parias* des nations chrétiennes. Chez un seul peuple, chez le peuple hongrois, ils ne furent jamais ni bannis, ni asservis, ni persécutés d'aucune manière. Bien au contraire, les steppes du Danube ont toujours été pour les malheureux proscrits la contrée bénie de la joie et de la liberté. Touchés d'une si extraordinaire bienveillance les Czigany sont devenus, dès l'époque de Mathias Corvin, les artistes nationaux de la Hongrie indépendante. Aux tristes jours de domination autrichienne, on les a sans cesse retrouvés, consolant le peuple attristé, présidant à ses noces, à ses danses, lui jouant sur le *tárogato* cette fameuse *marche de Rakotzi*, la *marseillaise* des ennemis de l'asservissement autrichien.

Liszt, le grand pianiste hongrois, a prouvé le génie de ces virtuoses vagabonds. Barabas, le peintre magyar, les a peints au naturel et Petœfi les a chantés tels que Barabas les avait peints.

LA VIE ERRANTE.

Par saint Kleofas !
Quelle caravane !
Oh ! certes ce ne peut être
Que des Czigany valaques.
Sinon que signifiraient
Ces vagabonds avec ces tas d'enfants ?

La voyez-vous sous la verte forêt,
La belle bande en file cheminant ?
Voici d'abord le chef de la famille
Sur un cheval poussif et qu'à grand'peine

Par le licou traîne un gaillard robuste;
O le pauvre homme ! Admirez comme il sue!
Certe il est vrai que la bête n'a plus
Ses jeunes dents et puis, quelle existence!
— Des jours de deuil traversés en jeûnant ! —
Sous un pareil régime on ne peut guère
Assurément se refaire des forces!
Et ce n'est pas seulement le bon père
Qui de son poids charge le vieux cheval :

Sur ses deux flancs deux besaces retombent
Et de chacune on peut voir des marmots
Faire sortir leurs têtes hérissées
En pleurnichant d'une horrible façon ; —
Ils ne sont pas vraiment fort à leur aise ;
Marcher à pied serait encor plus dur. —
Donc, comme l'orgue, ils criaillent en chœur,
Et Dieu sait quand finirait la musique,
Si grand'papa de ruades fréquentes
N'aplatissait quelque peu les marmots.

Femmes, époux, filles viennent ensuite
L'un près de l'autre et l'un derrière l'autre.
Celui-ci chique et celui-là rejette
De la fumée en nuage qui pique
Les yeux et prend à la gorge ; on dirait
Que leur tabac a cuit avec du poivre.

Au dernier rang, au bout d'une ficelle
Gambade un beau petit cochon volé :
On n'en peut venir à bout, peut-être
Devine-t-il que ses jours vont finir :
Voilà pourquoi si mal il se conduit,
Mais bravement la mère de famille,

D'un badigeon brandissant le long manche,
Sur lui se jette et le force à marcher.

Et c'est ainsi que fièrement s'avancent
D'un bout du bourg à l'autre bout du bourg
Tous ces héros, que rien, que rien n'effraie...
Hormis le vent. — Toujours ils le saluent !
Oh ! c'est fort sage en vérité. Le vent
Est trop souvent inhumain envers eux ;
Il vient leur dire à l'oreille des choses
Qui font trembler leurs jambes aussi vite
Que le feuillage aux branches des grands arbres,
Mais que Monsieur le vent monte en voiture,
Parte au galop pour des pays lointains,
Vite revient leur vieille bonne humeur :
Et les ennuis sont envoyés au diable !

Le czigany, quoique musicien émérite, tenait naguère, — quand il n'y avait point de gendarmes sur les steppes, — le milieu entre le *csikos* et le *szegeny legeny*. Il avait le même mépris de la propriété que le premier, mais il n'en poussait pas la haine aussi loin que le second. Le *pauvre garçon*, le brigand hongrois avait une physionomie toute particulière et il n'était point sans amabilité, s'il faut en croire Petœfi.

LILIOM PETI.

Petit Liliom était bien
Un brave garçon ;
Son pareil était introuvable
Dans le monde entier.

Peti se tenait droit et ferme
  Sur tous les chevaux ;
L'hydre à sept têtes n'eût pas pu
  Le jeter par terre.

Le vin, qui pouvait triompher
  De cinq autres hommes,
Ne pouvait faire vaciller
  Notre bon Peti.

Et partout où sur son cheval
  Rapide, il passait,
Toutes les filles du village
  Raffolaient de lui.

Hélas! la corde de bourreau
  Devint sa cravate!
C'est qu'en lui d'Angyal Bandi
  L'âme avait passé.

Un des bandits les plus populaires de la *Puszta* hongroise, il y a une quinzaine d'années et plus, était le fils d'un porcher. Très beau garçon et très amoureux, il aimait la toilette, pour les belles et même pour lui. Mais la toilette coûte cher et les porcs se vendent bien quand ils sont gras. Sobri, — c'est sous ce nom qu'il est passé à l'état légendaire, — Sobri fit d'abord son choix dans le troupeau paternel, puis dans les troupeaux voisins, tant et tant qu'on le mit en prison. La femme du geôlier était-elle belle? On n'en sait rien. Ce que l'on sait, c'est qu'elle s'enamoura de Sobri et le fit évader. Libre, le fils du porcher devint le chef d'une troupe de cavaliers qu'il recueillit de ci de là parmi les *pauvres garçons*, errants dans les steppes. Le quartier-général fut établi dans la forêt de Bakony et, par une

application quelque peu exagérée de la maxime évangélique qui prétend que les riches ont été inventés pour secourir les pauvres, les voyageurs, traversant la *Puszta*, furent longtemps obligés de laisser entre les mains de Sobri et de ses compagnons ce qu'il portaient *de trop* sur eux ou avec eux. Sobri était aimé des paysans, parce qu'il ne prenait jamais rien aux pauvres et qu'il battait souvent les *pandours* impériaux. Les seigneurs des châteaux voisins de son camp, afin de ne pas être excessivement pillés, le laissaient se faire le principal meneur de leurs fêtes. Au milieu du dîner ou du bal, il entrait à grand bruit, plutôt par la croisée que par la porte-cochère et jusqu'au matin égayait la noble assistance de ses bons mots, de ses chansons joyeuses, de ses danses. Est-ce de lui, ou d'un de ses successeurs, que parle Petœfi dans ces vers :

LA RENCONTRE DANS LE STEPPE.

Le steppe est lisse comme un lac.
Arrive une riche voiture
Qui roule, roule si rapide
Qu'on croirait que l'éclair la traîne.
Elle a quatre chevaux ; la route
Ressemble au plus brillant parquet ; —
Malgré la route et ses chevaux
Soudain la voiture s'arrête.
Les quatres rênes sont rompues ?
La roue est peut-être embourbée ?
Ma foi ! ni ceci, ni cela !
Il est venu le fils des steppes,
Le souverain de la *Puszta*,
Le brigand ! Il vient de crier,

Il tient en main son pistolet!...
La voiture ne bouge plus...
Le Brigand entend un soupir,
Un soupir comme un cri d'oiseau!
Il regarde dans la voiture...
Est-ce donc ici qu'est l'oiseau?
Oui, la plus charmante des femmes.
Est-elle en vie? Est-elle peinte?...
— " Grâce, dit-elle, oh! grâce! grâce!... "
La frayeur lui coupe la voix.
Mais le brigand, tout enivré,
Réplique d'un ton fort poli :
" — Ne tremblez pas, ô noble dame!
" Je ne vous arrêterai pas!
" Mais avant de vous en aller,
" Veuillez regarder dans mes yeux! "

Avec une audace craintive
Elle regarde le brigand,
Qui s'approche et demande encore :

" — Une autre faveur, je vous prie!
" Donnez-moi votre belle main.
" Vous me la donnez, je puis donc...
" Merci! merci!!... Mais n'ai-je point
" Une autre grâce à réclamer, —
" Une seule?... Et puis, soyez libre!..
" Daignez m'embrasser, noble dame?
" Vous rougissez?... c'est par pudeur?
" Que ce ne soit point par colère!
" Si je dois vous quitter fâchée,
" J'aime beaucoup mieux renoncer
" A ce baiser qui, pris de force,
" Serait comme du raisin vert.

« Dieu vous bénisse, noble dame ;
« Oubliez le pauvre brigand,
« Qui... qui... »
Sa voix alors s'arrête,
Il éperonne son cheval,
Qui fait un bond, prend le galop...
Le brigand courut jusqu'au soir.

Le brigand hongrois, — quand il y avait moins de gendarmes et point de chemins de fer dans les steppes, — le brigand hongrois, cousin germain du bandit espagnol ou italien, se distinguait par une excessive générosité dans le vol et par une véritable noblesse dans le meurtre. Un de ses compagnons d'armes a-t-il, n'ayant rencontré aucune berline égarée, dépouillé une vieille femme, il lui crache au visage et lui brûle la cervelle. Un *pandour* est parvenu à mettre la main sur lui, mais il l'a traité en homme, lui a fait manger du rôti et boire du bon vin. Il s'échappe juste au moment d'être pendu et, plus tard, à son tour hôte de son hôte, il lui rend son bon vin et son rôti, et le renvoie avec une poignée de main.....

Le type idéal du brigand magyar n'est pourtant pas ce Sobri, que le peuple croit toujours en Amérique, immensément riche, recueillant les nègres fugitifs et protégeant la vertu ; c'est Rosza Sandor. Celui-ci seul a mérité et gardera longtemps son titre de « roi de la *Pustza*. » Il était avant la révolution, vrai roi de bandits, ayant avec lui une petite armée de vauriens et de *déclassés*, rangés, comme les serviteurs de l'empereur et roi apostolique sous des caporaux, des majors, des colonels, et même des feld-maréchaux. S'il ne la menait pas, cette armée, conquérir le saint tombeau en Palestine, à la manière des princes et fiers barons du

moyen âge, il l'employait à maintenir son droit de péage sur les routes grandes et petites. A Vienne on se plaignait de ses exploits, car le trésor royal-impérial en souffrait souvent. De temps en temps on lançait contre lui des bataillons entiers; les bataillons étaient battus. Survint la Révolution de 1848. Alexandre Rosza prit en dégoût son métier féodal et vint se livrer lui-même aux agents du gouvernement révolutionnaire. — Je veux, leur dit-il, laver la tache dont mon nom s'est couvert dans le sang des ennemis de la patrie! Laissez-moi combattre avec mes compagnons! Nous ne volerons plus! — On lui fit grâce, et il partit pour la croisade, la vraie croisade de l'indépendance. Par malheur, il lui fut impossible de discipliner ses cavaliers, et sa bande de guérillas dût être licenciée quelques mois après avoir été formée. Jusqu'à la fin de la lutte nationale, Rosza Sandor se conduisit en brave, en honnête homme. Après la trahison et la défaite, il redevint ce qu'il avait été : « roi de *la Puszta!* » et de plus exécuteur des hautes-œuvres de la vengeance. A la tête de brigands, plus semblables à ceux de Schiller qu'à ceux que l'on retrouve ordinairement dans les bagnes, il erra durant huit années à travers la *Puszta* redressant sur le fisc les torts faits aux pauvres paysans, pillant les amis de l'Autriche et les Autrichiens, brûlant leurs maisons, tuant quelquefois mais avec discernement tout ce qui tenait de près ou de loin à la police impériale. Enfin, en 1857, Rosza Sandor, si longtemps imprenable quoique l'on eût promis une récompense de 10,000 florins à qui le livrerait, finit par tomber entre les mains de ses ennemis. — Non, il n'est pas pris, le *pauvre garçon*, répètent sans cesse les paysans, et, s'il a été pendu, c'est quelqu'un de ses camarades qui s'est laissé pendre à sa place!

XX

A la fin de 1845, on retrouve Alexandre Petœfi à Pesth. Les ovations populaires que lui ont mérité ses chansons patriotiques ne lui suffisent plus. Au laurier de Pétrarque et de Béranger, il veut ajouter sur son jeune front celui de Shakspeare. Il écrit donc une grande pièce en prose, dont il emprunte, comme toujours, le sujet aux mœurs et aux traditions de ses bons amis, les paysans : *Marc le Vert* (Zöld Marczi). Dès qu'il en a achevé la dernière scène, il court, plein d'espoir, la présenter au théâtre national. Le comité lit le drame, mais, après quelques semaines de réflexion, le déclare inacceptable. Petœfi relit alors son œuvre, et plus juste encore que le sévère comité, la jette au feu.

Cet échec eut malheureusement pour conséquence presque naturelle une chute encore plus grave. Petœfi désira redevenir acteur, rentrer dans *le paradis* qui lui avait été fermé naguère. A cause de la gloire littéraire qu'il s'était acquise, on ne dut pas l'empêcher de renouveler ses débuts au théâtre national. Il prit donc un rôle important dans le *Déserteur* (Szœkœt Katona), excellente pièce du dramaturge hongrois, Szigligeti, Les sifflets du public lui démontrèrent brutalement que le sort, qui s'était partout ailleurs réconcilié avec lui, restait sur la scène son implacable ennemi.

Renonçant enfin, et pour toujours, à partager la renommée d'Egressy, Petœfi persista néanmoins à vouloir être applaudi, comme auteur. Il écrivit un second drame, des plus romantiques, sous le titre de *Tigre et haine*. Comme il avait beaucoup travaillé et avait fait des progrès réels, le

comité du théâtre national se montra plus clément : il promit de faire jouer, *Tigre et haine*, si le poète consentait à subir des coupures et des corrections indispensables. Petœfi préféra garder sa pièce en portefeuille (1). Plus tard, il en composa d'autres (2), — mais jamais il n'obtint les honneurs de la représentation.

Vers la même époque, en 1845 et 1846, Petœfi publia plusieurs nouvelles dans le *Pesti Divatlap* et les *Elet-Kepek*. Elles furent peu remarquées. Un roman, intitulé *la Corde du Bourreau*, fut même très maltraité par la critique (3), qui décréta souverainement que le grand chansonnier était un pitoyable prosateur. L'arrêt était sévère; il n'était injuste qu'à demi. La prose gênait évidemment Petœfi, dont la pensée se formulait, pour ainsi dire d'elle-même, en strophes harmonieuses. Employait-il l'humble langage du commun des hommes, il était obligé de travailler beaucoup trop et il exprimait sans distinction aucune les pensées originales dont sa tête était pleine. Au contraire, laissait-il bavarder ses lèvres, les vers s'en échappaient comme d'une inépuisable source. A cheval, en voiture (4), à table, au lit, au milieu du silence et du bruit, il composait ses œuvres les plus charmantes, avec une facilité qui surprenait ceux mêmes qui vivaient dans son intimité (5). Lorsqu'il avait improvisé, il avait beaucoup de peine à se souvenir, et parfois il ne daignait pas rechercher dans sa mémoire ce qu'une inspiration subite avait dicté. Tant mieux si des amis, en l'écoutant, avaient retenu, écrit ses

(1) Dictionnaire encyclopédique.
(2) Note de Mme de G^***.
(3) *Dictionnaire encyclopédique*.
(4) Notes de M. Alexandre Teleki.
(5) Notes de M. Iiranyi.

vers; alors ils n'étaient pas perdus pour le public. Dans le cas contraire, tant pis! Le fougueux poète était le dernier à s'inquiéter de ce qu'il avait laissé échapper, son génie vagabond courait en avant, cherchait, trouvait d'autres rêves, d'autres réalités. Mais, quand il se souvenait, ou bien quand il inventait la plume à la main, il se contentait difficilement de ce que lui fournissait sa généreuse nature, il tournait et retournait, creusait et taillait l'idée brute et en faisait patiemment un chef-d'œuvre. Néanmoins, malgré son amour du beau, et son obstination au labeur, il ne put jamais devenir l'égal de Vœrœsmarty sous le rapport de la beauté, de la pureté des formes. Il ne put jamais, avons-nous dit. Petœfi, souvenons-nous en, ne vécut que vingt-cinq années et si le même progrès, qu'il a réalisé entre ses premières et ses dernières poésies, avait continué de celles-ci à celles qu'il aurait produits à trente, à trente-cinq ans, personne alors n'aurait pu lui disputer la première place. Dès 1846-1847, avant de devenir le Tyrtée de la Révolution, Petœfi n'avait point de rivaux en Hongrie au point de vue de la générosité du sentiment, de la chaleur de l'âme, de l'énergie de la pensée, et surtout de ce qu'on ne saurait mieux nommer que l'accent populaire. A cause de cela, il eut beau composer de mauvais drames et signer des romans moins qu'ordinaires, le public, qui abandonna le prosateur aux malveillances de la critique, ne cessa pas un seul instant de lui constituer par ses applaudissements une réputation de plus en plus solide. Des poèmes tels que le *Rêve féerique*, la légende de *Salgò*, la *Malédiction de l'amour* et le romancero de *Szilaj Pista* (1)

(1) Ces poèmes ont été publiés dans le courant de l'année 1846.

firent oublier les mauvaises nouvelles dont il s'était rendu coupable. Mais c'est principalement à ses chansons, dont la portée patriotique et sociale augmentait en même temps que la valeur purement artistique, c'est principalement à ses chansons qu'Alexandre Petœfi dut de son vivant, la conservation de sa position littéraire; c'est à elles qu'il doit aujourd'hui son immortalité. Ses chansons, en ce temps-là, ne remontaient plus du profond océan populaire vers les régions mondaines; on les mettait en musique pour la meilleure société, les nobles dames les chantaient dans leurs salons, les domestiques les écoutaient, les apprenaient, les répétaient entre eux; et enfin, de l'office au cabaret, du cabaret à l'atelier et à la ferme, elles rentraient dans le sein du peuple d'où elles étaient sorties (1).

XXI

On a souvent très mal jugé Petœfi. Sa fierté native, l'impétuosité de son caractère, son insouciance des conventions sociales, sa brutale franchise lui firent, avec sa gloire, un grand nombre d'ennemis. Sa manière de se vêtir lui fut même plus d'une fois reprochée presque comme un crime.

Le costume hongrois prenait, en effet, sur son corps les formes les plus extravagantes. Ses casquettes étaient merveilleuses et ses chapeaux défiaient la mode. Voulait-il donc que, quand il traversait les rues, chacun se retournât et s'écriât : *c'est lui?* De cela le poète ne s'inquiétait guère, car il professait pour cette partie du public qui juge les gens sur leurs vêtements — pour *les Philistins*, comme on

(1) Notes de M. Irányi.

disait à l'époque romantique, — le même dédain qu'un Turc pour un Giaour (1). Il s'habillait mal ou bien, selon ses goûts, parce qu'ainsi lui plaisait-il. Il avait les cravattes en haine, et sa chemise, à peine boutonnée par le haut, se rabattait sur son habit. Pourquoi? N'étant le chien de personne, il n'avait que faire d'un collier, et comme son cou était blanc, il ne trouvait pas mauvais de le laisser voir.

Sa taille était moyenne, mais d'une rare souplesse et très bien proportionnée. Son aspect général, sans être extraordinaire, était remarquable. Sur son front haut, large et pur se relevaient d'opulents cheveux noirs. Il n'avait pour barbe qu'un léger duvet, mais sa bouche, franchement ouverte, était pourtant surmontée des moustaches nationales. Rien qu'à son attitude fière, on sentait un citoyen; la profondeur de son œil, ouvert sur une face pâle, le faisait prendre souvent pour un rêveur, noyé dans sa contemplation; mais souvent aussi, sous son sourcil crispé, son regard jetait des flammes, et alors on entrevoyait l'homme de génie, on devinait l'homme d'action.

De sa personne physique et de son extérieur très peu vaniteux, quoi que l'on ait pu dire, car jamais, comme tant d'autres littérateurs parvenus, il ne s'abaissa jusqu'à couvrir son visage plébéien du masque dédaigneux de l'aristocratie, ni jusqu'à emprunter aux classes parmi lesquelles son talent lui avait donné place ce que l'on nomme le bon ton et les belles manières, Alexandre Petœfi était, — extrêmement peut-être, — orgueilleux de sa vie indépendante, due à ses seules œuvres, de son génie, de sa popula-

(1) Notice de Jokai.

rité même. Il était très fier, trop fier, vis à vis de ses confrères en littérature, de ses critiques particulièrement et surtout de ses supérieurs en droits politiques et en richesses. En revanche, il était le plus simple et, pour mieux dire, le plus démocrate des républicains à l'égard de ses inférieurs en génie, à l'égard des ouvriers et de ces bons paysans au milieu desquels il prit naissance. Jamais, en ses plus brillants jours de gloire, il ne renia sa *basse* origine; au contraire, on le vit souvent s'enorgueillir d'être né sous le chaume et dans la plus humble famille. On trouve dans n'importe quelle édition de ses œuvres, dans la dernière comme dans la première, mainte poésie où il rappelle sans cesse, à la manière de Béranger, qu'il est *vilain et très vilain*, où il répète que son père était cabaretier et boucher, rien que cela, « ne s'entendant guère qu'à bien tuer un bœuf, » mais excellent patriote, honnête homme et « brave buveur (1). »

On cite de Petœfi vingt traits, plus ou moins vraisemblables, qui, s'ils étaient admis *à la lettre*, feraient passer notre poète pour le plus fier des orgueilleux. Un jour, par exemple, il rencontre sur un bateau à vapeur certain monsieur qui fut ministre. Le monsieur, — un noble, — allait et venait, le regardant chaque fois qu'il passait devant lui et ne le saluant pas. Ennuyé, il finit par se porter au devant du promeneur et d'un ton sarcastique :

— Monsieur, s'écrie-t-il, vous ne pouvez pas ne point me connaître, et vous devez me saluer, car je suis le poète Petœfi !

En France, l'immense orgueil de Petœfi serait purement

(1) Voir sa poésie : *Un soir dans la Maison.*

et simplement ridicule. En Hongrie, il ne s'excuse pas, mais il s'explique. Le poète du peuple sentait, trop vivement, si l'on veut, son importance, et il tenait à la faire sentir surtout à ceux-ci qui ne tiraient la leur que du nom qu'ils tenaient du hasard. Quand il y avait encore des seigneurs et des serfs, lui, fils de paysan, il voulait forcer ces vaniteux magnats qui vivaient du travail d'une plèbe méprisée, ces barons et ces princes de création autrichienne, à le reconnaître, lui poète célèbre, comme étant autant, et, de par le droit du talent, plus qu'eux.

L'aristocratie, il la haïssait. Quant à la richesse, il ne la respectait que fort peu pour elle-même et estimait hautement son génie plus précieux que tous les trésors de la terre. Voici un anecdote très caractéristique que Jokai cite dans sa romanesque notice :

Petœfi assistait à un concert, donné par Liszt, le grand pianiste hongrois. Il aperçoit une admirable jeune fille, une blonde aux yeux bleus, qui sourit sans cesse. Il la contemple avec admiration et la belle coquette ne se retourne pas pour échapper à son regard passionné.

— Ah! Petœfi, lui dit un de ses amis, ne regarde pas ainsi cette demoiselle. Tu pourrais te rendre amoureux sérieusement et ce serait pour toi bien triste et bien inutile...

— Pourquoi, s'il te plaît?

— Parce que cette jeune fille n'est point née pour nous épouser, nous autres... Elle a pour père le plus riche banquier de la capitale.

— Depuis quand la richesse intellectuelle d'un poète ne vaut-elle pas l'or d'un banquier? Tel que tu me vois, j'irai demain la demander en mariage.

On rit, mais Petœfi reste sérieux.

Le lendemain, en effet, Petœfi va trouver son ami :

— Est-ce que tu as jamais cru, s'écrie-t-il, que Petœfi n'était pas capable de faire tout ce qu'il dit? Eh bien, conduis-moi tout de suite chez le père de celle que j'aime.

L'ami veut faire entendre raison au poète, mais c'est en vain. Il est forcé de le conduire jusqu'à l'hôtel de M. X***.

Petœfi entre, se fait annoncer, est reçu.

— Monsieur, je suis Petœfi le poète, j'aime votre fille et je vous demande sa main.

Le banquier, homme du monde très distingué, au lieu de s'emporter, reprend avec une extrême politesse que la demande qui lui est faite est certainement honorable pour lui, car il connaît Petœfi par ses œuvres, dont il est admirateur fervent. Seulement, si le grand poète veut devenir son gendre, il est avant tout nécessaire qu'il plaise à sa fille. Qu'il se fasse donc présenter à la famille par quelque personne de connaissance et il sera des mieux reçus...

Ceci dit, le banquier salue et le poète s'en va.

Revint-il? non. Il oublia vite l'apparition qui l'avait enchanté au concert de Liszt. Il s'était guéri d'un amour absurde en prouvant à ses amis qu'il osait tout ce dont il se vantait (1).

Tel était Petœfi. Son imagination l'emportait fréquemment fort au delà de la réalité, mais il eût escaladé le ciel si, d'une parole lancée en l'air, il avait promis de décrocher une étoile du firmament. Comme la plupart des vrais poètes, de ceux dont la poésie est la vie même, il était de ce monde et il n'en était pas, il était héroïquement raisonnable

(1) Notice de Jokai.

et sublimement insensé. Son âme était une lyre dont la brise la plus légère pouvait faire vibrer les cordes sonores, et dans son cœur la moindre émotion soulevait de véritables tempêtes. Causant, comme l'on cause, sans y prendre garde, de ceci et de cela, il était d'une douceur angélique, d'une naïveté charmante, d'une simplicité enfantine. Mais quelqu'un agissait-il, ou quelque chose se passait-elle autrement qu'il n'eût désiré, aussitôt, douceur, naïveté, simplicité disparaissaient, et de sa bouche sortaient des paroles brûlantes; à propos de ce qui n'eût pas déridé un homme ordinaire, il lançait des malédictions.

Beaucoup de ceux qui ont connu Petœfi affirment qu'il haïssait et aimait à l'extrême, parfois à l'étourdie. D'une confiance sans bornes, se sentant bon et croyant n'avoir autour de lui que des semblables, il lui arrivait de se jeter au cou du premier venu, homme ou femme, sauf à reculer ensuite, furieux de s'être trompé et aussi vif à renverser l'idole qu'il avait été prompt à la placer sur l'autel.

Un soir, au théâtre, il rencontre une actrice, fait connaissance avec elle au premier acte, lui déclare un amour éternel au second, au troisième, la prend sous son bras et court à la recherche d'un prêtre pour l'épouser instantanément. Un ministre, qu'il arrête au milieu de la rue, lui fait observer que les mariages se célèbrent d'ordinaire le jour et qu'il ne peut pas se marier la nuit sans autorisation spéciale. Les noces sont remises au lendemain. Le lendemain, le fiancé et la fiancée sont fâchés... Ils ne se sont jamais revus (1).

Avec ses camarades, Petœfi dut se conduire plus d'une

(1) Notice de Jokai.

fois de la même manière. Avec ses amis, qu'il se laissait entraîner à vouloir un peu dominer, il eut des querelles très fréquentes et très vives, mais qui n'allaient point jusqu'à l'insulte, jusqu'à la trahison de l'amitié, jusqu'à l'oubli ou le reproche des services mutuellement rendus.

On se souvient de la dispute entre Albert Pakh et Petœfi, à propos d'un ruban tricolore. Nous en citerons une autre plus comique encore et non moins heureusement terminée.

Un jour Jokai et Petœfi discutaient. Celui-là parle avec aigreur, celui-ci avec passion. Se promenant de long en large, Petœfi s'aperçoit que sa pipe est éteinte. Tout entier à sa colère, il va jeter dans le chapeau de Jokai les cendres de son tabac.

— Ah! pour le coup! s'écrie le romancier, fâche-toi si tu veux, mais ne prends pas mon chapeau pour un crachoir.

Le poète part d'un immense éclat de rire et les deux amis, qui un peu plus se seraient battus, se réconcilient.

Jokai prétend (1) que l'avocat Kasady est le seul des amis de Petœfi avec lequel le grand chansonnier ne se soit pas brouillé. M. Daniel Iranyi revendique le même honneur et il nous a assurés ne s'être pas un seul instant repenti d'être entré dans l'intimité du poète patriote. Cela nous porterait à croire que l'on a beaucoup exagéré en prétendant que Petœfi était, dans la vie privée, personnel, entier jusqu'à la tyrannie. Il fut au contraire, si nous ajoutons foi aux déclarations de ses vrais amis, de ceux qui ne cessèrent pas de marcher dans la même voie politique que lui, d'une générosité admirable, d'un dévouement à toute

(1) Dans sa *Notice*.

épreuve. Les injures faites à ses intimes devenaient siennes aussitôt, sa bourse était à eux et, comme sa bourse, son sang. Nombre de ceux auxquels il s'attacha légèrement l'abandonnèrent, ne le comprenant pas, il en abandonna lui-même quelques-uns, ne les trouvant pas dignes de lui. Les amis sérieux, les « fidèles, » comme il les appelait, ne furent séparés de lui que par la mort.

Le caractère, à première vue, si varié, si fantasque, de Petœfi devient très simple quand on l'approfondit. Son orgueil n'est qu'un excès de passion pour l'égalité; il ne s'attaque point aux petits, mais à ceux que les hasards sociaux ont fait grands. Son irrascibilité, sa brusquerie, sa violence pour beaucoup de gens insupportables, ont pour causes premières sa nature libre, qui ne souffre aucun frein, son ardent désir du bien, sa haine sans pitié du mal; on le comprend, on l'admire, ne taisant point ce qu'il pense et des choses et des hommes, disant à tous ce qu'il croit être la vérité, dût-elle, vivement présentée, être prise pour une injure. On l'accuse d'être exigeant pour les autres, mais ne l'était-il pas encore plus pour lui-même? Si, dans ses relations d'amitié ou d'amour, il veut tout pour lui, n'est-ce pas que, de son côté, il se donne tout entier?

Petœfi ressemble à ce fruit délicieux donc l'écorce est épineuse. Au dehors, il a mille et un défauts, sans pourtant avoir aucun vice. Au dedans de lui, bat violemment un cœur pur, brûlant d'amour pour la patrie, pour le genre humain, pour la liberté et la justice, pour le beau et le vrai dans l'idéal et dans la réalité. Bohême échevelé à dix-huit ans, ami, amant, poète et citoyen passionné à vingt-quatre, avant la vingt-sixième année il prouva qu'il était, sous les apparences d'un enfant terrible, un héros.

Cette nuit j'ai rêvé de guerre,
De guerre comme aux anciens temps :
Pour y convier les fidèles,
On promenait le sabre rouge.

En le voyant, tous les cœurs d'hommes,
Les cœurs pleins de sang palpitaient.
On se battait pour être libre,
Et non pour toucher un peu d'or.

Or, ce jour-là, ma bien aimée,
C'était le beau jour de nos noces...
Dès que je vis le sabre rouge,
J'oubliai la première nuit...

Courir à la mort ce jour-là
C'est regrettable, ma chérie...
Que se réalise mon rêve,
J'agirai comme j'ai rêvé.

XXII

Vers la fin de 1846, Petœfi renonça brusquement à écrire dans les recueils auxquels il collaborait, le *Pesti Divatlap* et les *Elet Kepek*. Il groupa autour de lui un certain nombre de jeunes écrivains et entreprit de fonder un journal. Tout fut préparé, tout, excepté le nerf de la publicité, l'argent. Quand on songea à traiter la question financière, l'association morale était déjà en dissolution et l'organe de la jeune littérature hongroise, bruyamment annoncé, n'eut jamais de premier numéro (1).

(1) *Dictionnaire encyclopédique.*

Les envieux se moquèrent à cœur joie du poète journaliste, comme ils s'étaient moqués de l'acteur, du dramaturge et du romancier. Petœfi entra en fureur et bientôt, abandonnant la capitale, il courut dans la Hongrie orientale et jusqu'au fond de la Transylvanie, chercher au milieu du peuple des consolations et des armes contre la critique. Le peuple l'accueillit, au midi, comme il l'avait reçu au nord l'année précédente. Dans les villages et dans les villes, le chansonnier patriote fut salué des plus enthousiastes acclamations, et littéralement couvert de fleurs. Les Hongrois transylvains de Kolosvar (1) célébrèrent en son honneur de fastueux banquets et lui donnèrent de brillantes sérénades.

Durant ce second voyage triomphal, Petœfi, rencontra sur son chemin une femme et un ami. A Szathmar, une demoiselle fort jolie quoi qu'elle louchât un peu, aperçut l'heureux poète et lui laissa comprendre qu'il pourrait être aimé, s'il le voulait. A Nagy Karoly, Petœfi assistait à une conférence de libéraux, préparant les prochaines élections pour la Diète de 1847. Un jeune noble fit une motion radicale, contre laquelle tous les assistants s'élevèrent. Le poète plébéien soutint, développa la motion repoussée, en présenta d'autres plus démocratiques encore, que le jeune homme auquel il avait apporté l'appui de sa vive parole fut seul à admettre. La conférence terminée, les deux coreligionnaires se rapprochèrent l'un de l'autre.

— « Nous sommes la minorité dans l'opposition, dit le poète, vous avez pris mon parti, moi le vôtre, par hasard; maintenant, faisons plus amplement connaissance, je me nomme Alexandre Petœfi. »

(1) *Dictionnaire encyclopédique.*

— « Et moi, s'écria le jeune noble, je suis le comte Alexandre Teleki et je vous offre une fraternelle poignée de main. »

L'amitié ainsi scellée, devint vite des plus intimes. Petœfi consentit à suivre le comte Teleki en son château de Kolto, et le jeune seigneur devint forcément le confident et bientôt le *deus ex machina* des nouvelles amours du poète.

L'apparition de la jolie demoiselle de Szathmar, avait déjà fait des ravages dans le cœur de Petœfi. Aux doux regards qui lui avaient été lancés, il avait vivement répondu, comme d'habitude, en vers :

Il était un pauvre garçon
Qui toujours, toujours avait faim
Et ne trouvait rien à manger;
Ciel ni terre ne l'assistaient.

Après longues, longues misères,
Une femme en deuil l'aborda :
« Je vais te délivrer, dit-elle,
« De toutes les peines terrestres! »

La *Mort par la faim* était celle
Qui de la sorte lui parlait ;
Très pressé de se reposer
Il s'en alla creuser sa fosse.

Mais tandis qu'il y travaillait
Voici qu'il déterre un grand vase
Que remplissaient jusques au bord
De l'or, des pièces précieuses.

Le pauvre garçon devient riche,
Le voilà qui vit comme un prince,
S'entoure de luxe et d'éclat,
Mange les mets les plus exquis.

Pourquoi ce garçon, dans son opulence
N'est-il donc joyeux que de temps en temps?
Ah! le pauvre! Il craint, il craint le réveil :
Si tout cela n'était qu'un rêve?

Et c'est moi qui suis le pauvre garçon;
Le trésor trouvé, c'est toi mon cher ange,
Dis-moi; m'aimes-tu? je n'ose le croire,
Je crains, oui je crains de rêver!

L'effet que produisit cette déclaration est facile à deviner. Cependant le « cher ange » se montra, paraîtrait-il, inquiet des passions que le poète avait déjà ressenties et exprimées avec tant d'ardeur. A la jalousie de la coquette, il fallut répondre en reniant tout le passé, jusqu'au souvenir de la pauvre Etelka! — Ah! que l'amour est cruel et lâche!

Je n'eus jusqu'ici que des songes
De poète, et non de l'amour :
Le cœur qui saigna s'est guéri;
Nulle trace de la blessure!
Ah! si c'eût été de l'amour
Le temps n'aurait pu la calmer,
Car la passion est un flot
Au fond duquel on plonge, on meurt!

Ah! maintenant je le connais
L'ouragan terrible!... Il m'entraîne!...
Avertissez donc le sonneur,
Et qu'il sonne à toute volée!...
Du péril me sauvera-t-on?
Non!... La fille entendit sonner
Mon cœur fiévreux, et ne vint pas!
Par conséquent que nul ne vienne!

Fille, je n'avais pas prévu
Que tu me ferais tant de mal.
Près de toi ne m'attiras-tu
Que pour m'aveugler des rayons
De ton âme qui brille comme
Le soleil avant son déclin ?
Ton cœur est froid comme le jour
Si toute vie était éteinte !

Tu dis, — ta voix ne trembla pas, —
« Je n'aimerai jamais personne ! — »
Ne crains-tu pas le Dieu vengeur,
Toi qui méconnais ses desseins ?
Ou bien crois-tu qu'il n'est pas d'homme
Qui soit digne de ton amour ?
Tu crains que, lâchant son trésor,
Ton cœur jamais ne le retrouve ?

Certe il se peut que tu te trompes !
Cela n'empêche pas d'aimer.
Crois-moi, la souffrance vivante
Vaut mieux que le repos sans vie.
De peur du feu pour la maison
T'abstiendras-tu de la bâtir,
De l'été supportant la pluie
Et de l'hiver les froids baisers ?

Mais j'ai vu tressaillir ta lèvre,
J'en augure que ton cœur brûle ;
L'armure de l'esprit le couvre,
Neige à la cime d'un volcan ;
S'il en est ainsi, patient,
J'attends que tu dises : « Assez ! »
J'attends jusqu'à l'heure où ma foi
Enfin te sera bien prouvée.

Chaque jour d'attente, oh! la longue,
L'éternelle réalité!
Je suis ce marin sur les flots,
Que le vent conduit à la rive;
Mais le vent change et le marin
Voit le port et n'y peut entrer.
Tant de désirs, quelle agonie!...
Souffrir pour toi, c'est du bonheur!

Lorsque le fer fouille nos plaies
Et lorsque le feu nous dévore,
Certes l'on ne souffre pas tant
Que du désir insatiable!
Sur ce brasier douloureux jette,
O fille, une goutte d'espoir!
Promets-moi de payer ma peine
Plus tard... Dis seulement : « Peut-être! »

Oh! non, non, rien pour l'avenir!
Point d'aumône, mais le salut!
J'ai menti : je n'attendrai pas;
Bien loin ma patience fuit,
Cheval rapide, en emportant
Mon âme vers des lieux obscurs
Où la déchirera peut-être
Sais-tu quel tigre?... la folie!

O fille? A moi-même rends-moi!
Au monde aussi rends-moi!... Mais non!
Garde-moi pour toi; je suis tien,
Tu ne peux pas me rejeter!
Dis-moi, dis-moi que tu m'acceptes!
Sur moi tomberont ciel et terre,
Mais est-il une mort plus belle
Qu'être écrasé par le bonheur?

Tu ne m'aimes pas? Et qu'importe?
Mon être à ton être est lié
Comme la feuille à l'arbre. Arrive
L'hiver... elle tombe sans vie!
Voilà mon sort jusqu'à la tombe.
Fuis-moi!... Tu ne peux m'échapper.
Tu crois que c'est l'ombre qui suit
Tous tes pas... — C'est mon âme en peine!

« Tu ne m'aimes pas! » avait dit Petœfi. Que pouvait répondre la jolie fille, plus amoureuse peut-être de la gloire du poète que de Petœfi lui-même? Ce qu'elle lui dit au moment où son amant se vit fermer la porte de la maison où il l'avait vue et dut quitter Szathmar pour aller à Kolto :

Tu m'aimes donc, mon cher bel ange?
Tu m'aimes! Je ne rêvais pas!
Pourquoi jusqu'au dernier moment
Cacher ce doux et saint mystère?

La même heure qui fait ma joie
Est l'heure triste du départ.
Je m'étais construit un palais :
Il est fini... J'en suis chassé!

Tu n'as pas sur mon cœur avide
Noué l'anneau d'un doux baiser!
Je n'ai pas cueilli sur ta bouche
Une fleur pour m'accompagner!

Loin de toi que ma vie est triste!...
Je l'égaie avec cette idée
Qu'un jour je pourrai me plonger
Dans l'heureuse mer du *revoir!*

Ces vers et mille autres aussi passionnés étaient adressés journellement de Kolto, et d'Erdœd le « bel ange » y répondait — en prose, mais en prose d'une ardeur toute poétique, — par l'entremise d'un vieux hussard, exclusivement attaché à ce service et que les domestiques du comte Teleki n'appelèrent bientôt plus que « le porteur des billets doux de Monsieur Petœfi. » Le hussard Sarkoczi était d'une discrétion parfaite, mais s'il partait sain d'esprit et de corps, le plus souvent il revenait totalement privé de sa raison. C'est pourquoi en collaboration, Petœfi et son hôte le surnommèrent « la colombe ivre. »

Grâce à cette colombe, les déclarations succédèrent aux déclarations et, les deux amants étant séparés l'un de l'autre, la passion devint bientôt, de part et d'autre, irrésistible. Le père de « la perle, » Julie Szendrei, en sa qualité d'administrateur des propriétés d'un riche magnat, était un homme *trop positif* pour supposer qu'un poète, fils de boucher, sans biens au soleil et sans florins en bourse, fût le gendre possible d'un honnête bourgeois comme lui. Quand donc Petœfi lui adressa dans les formes sa demande en mariage, il fut pris de la plus violente colère, maudit mille fois l'audacieux vaurien, l'impudent démagogue, et mit sa fille sous clef.

Durant quelques semaines, tant qu'il put librement échanger des vers et de la prose avec la belle captive, le poète supporta presque patiemment le refus injurieux de l'intendant. Mais, dès qu'il s'aperçut que les larmes de Julie devenaient inutiles, que le « tyran paternel » restait inflexible et qu'il saisissait au passage les lettres qui étaient adressées, à sa fille, Petœfi résolut d'en finir. Il forma le projet d'enlever celle qui s'était de son plein gré

fiancée à lui, dût-il « réduire en cendres la maison de son père. »

Alexandre Teleki, qui craignait quelque bruyant scandale, offrit de risquer une suprême démarche, de se rendre à Erdœd dans sa voiture, attelée de ses quatre plus beaux chevaux et de demander lui-même, au nom de Petœfi, la main de la jeune fille.

— Soit! dit Petœfi. Allez à Erdœd!... Mais ramenez-la!

Le jeune comte vit d'abord la mère de Julie et, auprès d'elle réussit pleinement. Mais il eut beau démontrer au père qu'un poète, comme Petœfi, était quoiqu'il parût, un *parti glorieux*, M. Szendrei fit la sourde oreille. Alors le comte Teleki lança l'argument décisif :

— Votre fille l'aime! Elle veut absolument être sa femme! Si vous refusez votre consentement, demain, sinon aujourd'hui, elle s'enfuira, il l'enlèvera... Quoique vous puissiez faire, vos refus produiront un éclat que vous serez le premier à déplorer et qu'il dépend de vous d'épargner à la réputation de mademoiselle votre fille...

— Ah! ce vagabond... Ah! ce fou... ce va-nu-pieds. . Interrompt le vieil intendant.

Sa femme l'empêche de continuer, et à force de supplications et de larmes parvient à le calmer un peu.

Puisqu'il en est ainsi, reprend-il, puisque Madame et Mademoiselle veulent me déshonorer d'un pareil gendre, eh bien!... que je ne *la* voie, que je ne *la* revoie jamais... Qu'ils s'épousent, qu'ils crèvent de misère, je n'y donne pas mon consentement, mais qu'on le prenne... Pourvu que cela ne me regarde pas, c'est tout ce que je demande... Laissez-moi tranquille et allez-vous en tous au diable!

Madame et Mademoiselle Szendrei sortent aussitôt et

montent dans la voiture du comte Teleki. A leur arrivée au château de Kolto, elles sont reçues par Petœfi, on court chercher un prêtre et dans la journée même le mariage est célébré (8 septemble 1847) (1). Le soir, madame Szendrei retourne chez elle et le comte Teleki est mis à la porte de chez lui.

— Allons cher ami, lui dit Petœfi, vous avez fait beaucoup pour moi, achevez votre œuvre, c'est à dire partez vite, avec vos domestiques, le cuisinier excepté, et laissez-moi avec ma femme (2).

Un mois après, le château de Kolto fut remis à la disposition de son propriétaire et les deux époux allèrent à Pesth.

XXIII

Le mariage de Petœfi eut un très grand succès dans le monde littéraire. Les vers d'Alexandre et les lettres amoureuses de Julie furent publiées par les journaux, et la Hongrie entière connut ce que les heureux amants auraient dû précisément cacher dans l'inviolable sanctuaire de leur cœur. Sans doute, on admira les vers, — ils étaient superbes, — on admira aussi les lettres, — Mme Petœfi ne manquait ni d'esprit, ni de style ; — mais beaucoup de lecteurs, au lieu d'être touchés, sourirent, et quelques-uns suspectèrent la sincérité de cet amour public. Mme Petœfi, presque aussi extravagante que son mari, aimait à porter des habits d'homme, affectait des manières artistiques, que l'on trou-

(1) Date donnée dans les notes de Mme de G***.

(2) Tout ce qui précède est raconté d'après une lettre du comte Alexandre Teleki, communiquée par Mme la comtesse Alexandre Teleki.

vait trop libres et dont le poète seul ne se plaignait pas, car il était aveuglé par la passion. Dix-huit mois ou deux ans après la disparition de Petœfi, — car jamais l'on n'a retrouvé son cadavre, — sa femme se remaria avec le fils de l'historien Étienne Horvath (1). N'a-t-elle jamais redit au second époux ce que le premier lui disait, — lui sacrifiant la pauvre Etelka :

Je n'eus jusqu'ici que des songes
De poète, et non de l'amour :
Le cœur qui saigna s'est guéri :
Nulle trace de la blessure !...

Quoi qu'il en soit, en 1847-48, les jeunes époux paraissaient s'aimer l'un l'autre pour l'éternité. Ils étaient ivres de leur commun bonheur. Mais le mariage ne fit point oublier à Petœfi ses devoirs envers la patrie.

Au lendemain de la nuit nuptiale regardant l'anneau qui brillait à son doigt, s'épanouissant, pour ainsi dire, dans la plénitude du bonheur, il s'écriait :

Je suis roi !

Puis, tout à coup, son œil s'assombrissait, et à sa « reine » il racontait le rêve qu'il avait fait, dormant entre ses bras. Il avait vu promener le sabre rouge des ancêtres dans les villages hongrois ; il avait entendu la patrie appeler aux armes ses « fidèles. »

. . . . . .

Si tout à coup retentissait
La trompette de guerre, et si
Brillait l'étendard triomphant
Après lequel mon cœur soupire,

(1) Notes de Mme de G***.

Dressé sur mon cheval rapide
Je m'élancerais au combat,
Je me mêlerais aux héros,
Pressé de consacrer mon sabre!

Alors, si le fer ennemi
Perçait ma poitrine, *quelqu'un*,
Quelqu'un guérirait ma blessure
De ses baisers et ses larmes.

Si vivant, je tombais aux mains
De l'ennemi, *quelqu'un* saurait
Ouvrir ma prison, deux beaux yeux
Ensoleilleraient mes ténèbres.

Si c'est la mort qui me retient
Sur l'échafaud, dans la mêlée,
Un ange, une femme en sanglots
Lavent mon corps de ses larmes.

Parfois, durant *la lune de miel*, il allait s'égarer à travers les plaines, engraissées du sang des patriotes, et il pleurait ainsi :

LA PLAINE DE M.....

Depuis que j'ai quitté ma bien-aimée
Son souvenir est toujours avec moi,
Et son amour me guide comme l'astre
Qui conduisit les trois rois d'Orient.

Va, mon amour ! Laisse-moi, mon étoile !
Tu serais mal avec moi dans ce lieu.
Mais si tu veux rester, pour traverser
Ce triste champ, je banderai tes yeux.

Champ de bataille, oh ! ce champ est sacré !
On s'y battit pour notre Liberté !
O Liberté, de ta main affaiblie
La trahison vile arracha le glaive !

Ceux qui, vaillants, pour le pays luttèrent
En pélerins sans patrie ont erré,
Tandis que ceux, qui trahirent en lâches
Furent seigneurs !... mon cœur, n'éclate pas !

Le temps est beau : c'est un soir de printemps,
Et par le ciel courent de blanches nues,
— Cygnes peut-être ou bien âmes errantes
Des saints héros qui périrent ici.

Le calme règne et je rêve en marchant ;
Mais je m'arrête et je ne m'en vais point !
Et cependant j'ai lancé l'anathème,
Et j'ai pleuré ma larme la plus sainte !

En ce temps-là, quoiqu'il pleurât parfois sur la liberté perdue de la patrie, Petœfi devait plus souvent être joyeux, car la nation, vivement agitée, semblait être à la veille de revivre. La Révolution approchait et nul ne le pressentait mieux, ne la désirait plus que le chansonnier du peuple. Le cœur plein d'espérances politiques en même temps que d'amour, Petœfi eût été parfaitement heureux, si tout à coup il n'eût appris que ses parents étaient menacés d'une ruine complète. Des usuriers allaient chasser de la maison, où il était né, son vieux père et sa vieille mère.

— Combien devez-vous? combien vous faut-il? écrivit aussitôt Petœfi.

Son père lui répondit :

— Cinq cents florins !

Douze cents francs ! pour le poète marié, c'était un million !

Petœfi parcourait les rues de Pesth, en proie au plus vif désespoir, lorsque le hasard lui fit rencontrer le plus riche des éditeurs de la Hongrie, qui l'aborda et lui dit :

— Pourquoi êtes-vous si triste ?

— Mon père est ruiné ! je n'ai pas cinq cents florins pour le sauver !

— Mais c'est la moindre des choses. Pouvez-vous me vendre un volume de poésies?

— Certes.

— Eh bien ! vous avez trouvé la somme que vous cherchiez (1).

La deuxième édition des *Vers de Petœfi* parut chez Gustave Emich et le cabaretier-boucher ne fut pas chassé de sa maison.

Quelques mois après, cette édition était épuisée et il fallait en publier une troisième, qui rapporta cinq mille francs à l'auteur (2). Dès lors, Petœfi se crut riche et, comme les journaux se disputaient l'honneur d'insérer ses petits poèmes à mesure qu'il les composait et les lui payaient relativement très cher, il était effectivement à son aise. Son premier soin fut de réaliser le rêve qu'il avait conçu dans ses jours de misère. Il loua une maison et fit venir auprès de lui son père et sa mère. Jamais famille ne fut plus unie, ni ne jouit d'un bonheur plus complet. Le père, la mère et le fils s'aimaient à un tel point que quand l'un d'eux eût disparu, — hélas ! le jeune homme avant les vieillards, — les deux autres ne lui survécurent pas une année (3).

(1) Notice de Jokai.
(2) Ibidem.
(3) Ibidem.

Ainsi finit, par un mariage d'inclination et par un acte de dévouement filial, la *vie errante* d'Alexandre Petœfi. Maintenant vont commencer pour lui d'autres aventures et, au lieu de jouir de sa gloire dans la sainte maison, bâtie par son travail, il quittera le père, la mère, la femme et bientôt l'enfant adoré, il s'élancera dans la mêlée révolutionnaire, le chant de guerre aux lèvres et le sabre à la main.

Les deux parties de la rapide existence de Petœfi se relient l'une à l'autre par cette poésie, qui sert de préface à ses *Œuvres complètes :*

MES CHANTS.

Dans mes pensers bien souvent je m'absorbe,
Ne sachant guère à quoi je puis penser,
Et je m'envole à travers ma patrie,
Le ciel, la terre et l'univers entier...
Mes chants d'alors de mon âme rêveuse
Sont les rayons de lune.

Au lieu de me repaître de chimères,
Vaudrait-il mieux vivre dans l'avenir ?
M'inquiéter ?... Pourquoi m'inquiéter ?
Dieu certe est bon : il pensera pour moi !...
Mes chants d'alors de mon insouciance
Sont les gais papillons.

Quand je rencontre une charmante fille,
Profondément j'enterre mes soucis,
Et dans ses yeux jusqu'au fond je regarde
Comme l'étoile en l'eau calme d'un lac...
Mes chants d'alors de mon âme amoureuse
Sont les roses sauvages.

Je suis aimé? Je bois dans mon bonheur;
Sinon il faut qu'en ma peine je boive!
Mais que je trouve un verre — avec du vin! —
Ma bonne humeur renaît et se colore...
Mes chants d'alors de mon âme enivrée
Sont les beaux arcs-en-ciel.

Ah! mais pendant que ma main tient le verre,
Je vois la chaîne autour des mains du peuple...
Aussi joyeux qu'est le choc de deux verres,
Aussi triste est le cliquetis des chaînes.
Mes chants d'alors de mon âme attristée
Sont les pesants nuages.

Pourquoi le peuple est-il si patient
Qu'il ne rompt point sa chaîne d'esclavage?
Attend-il donc que la rouille la ronge
Sur ses deux mains, — par la grâce de Dieu!...
Mes chants d'alors de mon âme en courroux
Sont les rouges éclairs.

DEUXIÈME PARTIE.

—

LA RÉVOLUTION.

1847-1849.

LA RÉVOLUTION.

I

Lorsque la nation hongroise, sortant de la torpeur dans laquelle l'Autriche l'avait plongée, entama l'œuvre de sa *renaissance*, elle considérait son passé avec tristesse, son avenir avec inquiétude. Après trois siècles de luttes contre les usurpations autrichiennes, luttes sanglantes et victorieuses, mais dont toujours les résultats lui avaient été ravis par la ruse, parviendrait-elle à triompher définitivement dans le nouveau combat qu'elle serait amenée à livrer tôt ou tard à son éternelle ennemie? Ou bien, encore une fois trahie par le sort, se verrait-elle capable de conquérir sa liberté, incapable de la garder? Soutenant ou engageant une suprême bataille, y trouverait-elle enfin le triomphe assuré ou la mort sans espoir de jamais revivre? Mais si, trop souvent frappée dans ses illusions les plus légitimes, la Hongrie pouvait difficilement s'en créer de nouvelles, devait-elle rester immobile, s'abandonner au hasard? Non, le devoir exigeait qu'elle marchât quand même, dussent ses pas la conduire logiquement ou fatalement à la mort.

La poésie hongroise, expression vraie de l'histoire du pays et des sentiments du peuple, est généralement mélan-

colique. Au milieu de ses plus joyeux éclats de rire, au milieu de ses cris d'enthousiasme les plus bruyants, on trouve une note, une idée sombre, d'une pénétrante tristesse. « La musique hongroise est triste depuis trois cents ans, » répète souvent le peuple.

Nulle part le secret de la pensée hongroise n'a été mieux révélé, ni plus admirablement exprimé que dans l'APPEL (Szôzat) du grand lyrique, du poète épique, Michel Vœrœsmarty :

A ta patrie, ô Hongrois, reste
Toujours et quand même fidèle ;
Elle est le berceau de ta vie,
La tombe qui doit te couvrir.

Dans le monde, hormis ce pays,
Il n'est pour toi nulle patrie ;
Que Dieu te bénisse ou te frappe,
Ici tu dois vivre... ou mourir.

Sur ce sol sacré, bien des fois,
Coula le sang de tes ancêtres !
A ce sol dix siècles rattachent
Tous les grands noms de ton histoire.

Pour te créer une patrie,
C'est là qu'Arpad a combattu ;
C'est là que de la servitude
T'affranchit le bras de Hunyad.

Liberté, c'est ici qu'on a
Levé tes étendards sanglants ;
Les meilleurs d'entre nous tombèrent
Ici, durant les longues luttes.

Chargé de tant d'adversités,
Par le sort cruel affaibli, —
Oui, mais non pas écrasé, — vit
Un peuple dans cette patrie.

Des peuples patrie, Univers,
A toi s'adresse hardiment
Ce peuple... Il a souffert mille ans
Il veut ou la vie ou la mort.

Non ! vainement de tant de cœurs
Tant de sang n'aura pas coulé ;
Tant de fidèles n'auront pas
Péri des maux de la patrie.

Il ne se peut que le génie,
La force, la volonté sainte
S'usent vainement à porter
Le poids des malédictions.

Reviendra-t-il ?... Il doit venir
Un temps meilleur et, pour qu'il vienne,
De ferventes prières sont
Faites par des milliers de bouches.

Mais, s'il faut que vienne la mort
En sa terrible majesté,
Les funérailles auront lieu
Dans un pays noyé de sang.

Le tombeau d'un peuple écrasé
Sera visité par les peuples
Et dans les yeux des milliers d'hommes
Brilleront de funèbres larmes.

A ta patrie, ô Hongrois, reste,
Toujours et quand même fidèle,
Elle est le berceau de ta vie,
La tombe qui doit te couvrir.

Ce chant sublime fut répété par la Hongrie entière durant la période politique qui précéda 1848. Depuis lors, et particulièrement en 1859, aux fêtes de Kazinczy, comme à l'enterrement du jeune Foryniak, martyr du 15 mars 1860, ou aux démonstrations qu'ont suscités tout récemment les honneurs rendus à la mémoire d'Étienne Szechenyi, c'était encore le Szôzat qu'entonnaient les patriotes. Mais qu'à l'agitation légale et pacifique succèdent les tumultes révolutionnaires ou les marches d'armées, alors on oubliera les vers qui ne donnent pas assez d'espoir, on chantera les strophes où brûle une foi aveugle, celles qui exigent qu'on les accompagne de coups de sabre, de fusil ou de canon.

Vœrœsmarty est le poète aristocratique de la préparation de l'action. Petœfi est le poète démocratique de l'action même. La mélancolie nationale existe dans l'âme de celui-ci, comme dans l'âme de celui-là. Mais, si l'un ne la dissimule pas, l'autre la cache avec soin. Même quand il n'espère pas, Petœfi veut paraître espérer, et il fait espérer.

Vœrœsmarty se comprendrait presque, isolé de son temps, en dehors de la nation dont il est pourtant le poète national. Hors des années 1848 et 1849, isolé de la révolution, à laquelle du reste, il prit part, autant avec l'épée qu'avec la plume, Petœfi ne se comprendrait plus. Pour que sa puissante et originale personnalité revive entière, il faut que les événements généraux se mêlent aux

événements particuliers, dont il fut l'acteur ; il faut qu'à ses poèmes, les faits servent d'écho ; il faut que la grande voix du peuple réponde à la voix du héros plébéien.

II

A la diète de 1790-1791, où la question de la déchéance des Habsbourgs fut très sérieusement agitée, le pacte bilatéral qui liait la nation à la dynastie ayant été rompu par Joseph II, c'était l'aristocratie seule qui luttait contre l'abolition de l'ancienne constitution, c'est à dire pour le rétablissement, le maintien de ses priviléges. Elle ne trouvait d'appui dans les masses que parce que, tout en se défendant elle-même, elle garantissait la nationalité hongroise de la *germanisation* forcée et sauvegardait les institutions municipales du pays contre le despotisme unitaire de l'Autriche.

Aux États de Presbourg, en 1825, c'était encore l'aristocratie seule qui s'attaquait aux nouveaux empiétements du pouvoir étranger de l'empereur, en rappelant au roi de Hongrie les serments qu'il avait prêtés et signés. Mais dès lors, pour assurer l'autonomie politique et religieuse de l'antique royaume de Saint-Étienne, l'aristocratie ne comptait plus sur l'absolu respect des vieilles lois nationales, elle sentait elle-même la nécessité d'introduire dans la constitution féodale les principes démocratiques, proclamés par la révolution française. Elle faisait une très vive opposition au roi de Hongrie parce que, en sa qualité d'empereur d'Autriche, il avait levé arbitrairement des contribu-

tions et des troupes, quoique cela ne la touchât pas directement, puisqu'elle était exempte de l'impôt en argent et n'acquittait plus l'impôt du sang. En même temps, elle se préoccupait de l'émancipation progressive des classes inférieures, admettait la participation des nobles aux charges publiques, allégeait les corvées et redevances que les paysans devaient encore aux seigneurs, permettait l'affranchissement perpétuel des serfs au moyen d'une indemnité soldée par les communes, facilitait l'aliénation des terres privilégiées et reconnaissait tous les citoyens admissibles aux emplois de l'État.

Tant qu'elle avait borné ses efforts à repousser l'Autriche envahissante, l'aristocratie s'était trouvée unanime et par conséquent elle avait obtenu une victoire rapide et complète. Mais, du moment où la question devint double, politique et sociale, la haute aristocratie cessa de faire corps avec la petite noblesse, elle se rapprocha du pouvoir impérial-royal et opposa une formidable barrière à l'envahissement des réformes égalitaires. De 1825 à 1847, grâce à la coalition des magnats, des évêques catholiques et du ministère Metternich, la noblesse libérale ne put réaliser que quelques-unes des idées populaires par elle si généreusement affirmées et soutenues. A la veille de la révolution, beaucoup de projets de lois, déjà élaborés par la seconde chambre, mais renvoyés de Diète en Diète, attendaient leur acceptation par la chambre haute et leur confirmation par le roi; le droit de suffrage appartenait encore exclusivement aux nobles, jouissant de presque tous leurs priviléges, et les paysans, dont les lois de 1832-1836 avaient amélioré le sort matériel, subissaient un servage plus ou moins tempéré, n'avaient aucune existence politique, restaient

livrés à la justice seigneuriale et pouvaient même être déshonorés par des châtiments corporels.

Mais en dépit des apparences, l'agitation libérale, dirigée par le comte Étienne Szechenyi, puis, par Louis Kossuth, avait déjà produit des résultats considérables. Le progrès, si peu sensible dans la législation, était à la veille de rompre toutes les barrières austro-aristocratiques qui l'empêchaient de se produire; les idées nouvelles commençaient à être comprises par tous, l'immense majorité du pays désirait, voulait leur prompte réalisation. Lorsque la lutte s'engagea entre les conservateurs et les libéraux, à l'occasion de l'élection des députés à la Diète de 1847, ces conservateurs, identifiant leurs intérêts avec ceux du gouvernement, se virent obligés de reprendre pour leur compte plusieurs des réformes que réclamaient leurs adversaires, de demander seulement que justice fût faite des exagérations et que les innovations ne fussent point imposées au pouvoir mais par lui-même bénévolement octroyées. Dans un célèbre programme, délibéré par douze cents d'entre eux, sous la présidence du comte Louis Batthyany, et rédigé définitivement par François Deàk, les libéraux exprimèrent les opinions qu'ils entendaient faire prévaloir. S'intitulant « membres de l'opposition constitutionnelle hongroise, » ils voulaient que le gouvernement national fut débarrassé de toute influence étrangère, émanât de la volonté de la majorité des citoyens et fût soumis à un contrôle incessant; c'est à dire, qu'à la place de la *chancellerie* à peu près irresponsable fût institué un ministère national. Rappelant les diverses illégalités commises contre l'autonomie constitutionnelle du pays, ils demandaient la réforme de l'organisation des frontières militaires, le res-

pect absolu des libertés municipales des comitats, la publicité des actes ministériels, l'abolition de la censure, la liberté de la presse, « limitée par des lois convenables. » Afin d'assurer l'unité nationale, ils désiraient la propagation de la langue hongroise et son élévation au rang de de langue politique générale, ainsi que la réunion des deux parties disjointes du royaume stéphanique, des deux *sœurs-patries*, Transylvanie, Hongrie. En ce qui concernait les réformes sociales, ils considéraient comme nécessaire la prompte solution des questions suivantes : — Partage des charges publiques entre tous les citoyens indistinctement, les impôts, subis par le peuple seul, allégés; l'emploi des fonds publics réglé par la Diète et par elle surveillé; — l'admission progressive des non-nobles, et avant tout celle des habitants des villes royales et des districts libres aux droits municipaux et aux élections diétales; — l'égalité civile; — l'abolition, non plus facultative par le rachat, mais obligatoire moyennant une indemnité aux seigneurs, des corvées et des redevances féodales, etc. — « En remplissant notre tâche, disaient les libéraux à la fin de leur programme, *nous n'oublierons jamais les rapports qui, selon la pragmatique sanction, existent entre la Hongrie et les États héréditaires d'Autriche.* Nous nous en tenons fermement à l'article X de la loi de 1790, en vertu duquel la parole royale, par le serment sanctionnée, garantit à notre nation que *la Hongrie est un pays libre*, indépendant dans tout son système de législation et d'administration, et qu'elle *n'est subordonnée à aucun autre pays.* »

D'après ce qui précède, on voit que si le parti conservateur n'était pas assez autrichien pour abandonner aux velléités unitaires du ministère impérial les *libertés* des

Ordres du royaume, le parti libéral, plus attaché que lui à l'indépendance administrative du pays hongrois, était loin de songer à isoler complétement la Hongrie de l'Autriche. Quoique très hostile au cabinet du prince de Metternich et au chancelier Apponyi, son agent, il était sincèrement attaché à la dynastie de Habsbourg-Lorraine et aspirait, non point à renverser le *roi aimé*, mais à le convertir aux idées modernes. Entre les deux personnalités extrêmes du parti libéral, entre le comte Étienne Szechenyi et Louis Kossuth, il n'y avait, en ce qui concernait l'union *personnelle* de la Hongrie à l'Autriche, qu'une différence du plus au moins. Sous le rapport des réformes populaires, les libéraux étaient un peu plus divisés. Étienne Szechenyi espérait davantage de l'économie politique que de la politique pure, Louis Batthyany croyait fermement à l'initiative lente des classes inférieures par les classes supérieures, Kossuth comptait beaucoup sur la pression des masses pour décider l'aristocratie au sacrifice; mais aucun de ces illustres agitateurs ne voulait réaliser tout d'un coup l'abolition du servage et l'avénement du peuple comme patriotes, ils étaient constitutionnels purs; comme réformateurs, ils n'étaient point démocrates.

Il avait pourtant existé, dès le début de la renaissance anti-autrichienne, une démocratie hongroise, fille directe de la démocratie française. La mystérieuse conspiration des *Jacobins de Hongrie* ne fut pas autre chose que l'introduction sur les bords du Danube des idées universelles, proclamées par la révolution française. En effet, d'après leurs juges eux-mêmes, que voulaient ces hommes de désordre, — des moines comme Joseph Martinovitz, des publicistes, des poètes, des érudits, des avocats, des méde-

cins, presque tous nobles, tels que Hajnotzi, Latzkovits, Szent-Mariay, Sigray, Œz, Szolartsik, Erdelyi, Kazinczy? Ils voulaient : que les hommes, nés égaux et tenant les mêmes droits de la nature, entrassent sans exception dans la cité; que les emplois, honneurs et dignités ne fussent obtenus que par les plus dignes et les plus capables ; que la raison étant un droit divin, la liberté d'exprimer sa pensée par la parole et de la propager par l'écrit, fût assurée à tous ; que tous participassent également aux charges publiques et déterminassent l'emploi de l'impôt ; que les biens ecclésiastiques fussent vendus au profit de l'État et enfin que la souveraine puissance émanât du peuple et rien que du peuple: C'est pourquoi la *Gazette de Vienne* déclara que ces *misérables* dont la police découvrit les trames secrètes, en 1794, « avaient été convaincus de l'horrible dessein de renverser les lois fondamentales de l'État, le trône et le pouvoir royal; d'attaquer la sûreté publique, la vie et la propriété des citoyens; d'abolir enfin les principes de la religion et de de la société civile. » Livrés à la justice, ils furent punis, non pas à cause de leurs actes, — car aucun acte ne put être prouvé,—mais simplement pour avoir signé ou répandu des écrits qu'ils eurent le courage de ne pas renier, notamment un catéchisme démocratique, — *jacobin*, selon le langage d'alors,—et une traduction de la *Marseillaise*. La hache du bourreau, qui, le 28 mai 1795, frappa Martinovitz et ses principaux adhérents, étouffa la première parole républicaine prononcée en Hongrie (1). Jusqu'en 1848, les Jacobins de 1794 n'eurent point de disciples avoués, personne ne réclama avec autant de netteté et d'énergie qu'eux la liberté

(1) Voir sur les Jacobins de Hongrie, le ch. II de l'*Esprit public en Hongrie*, par A. de Gérando.

et l'égalité, la séparation de l'Église et de l'État, l'immédiate application du principe de la souveraineté populaire. Quelques-unes des idées professées par les martyrs furent discutées dans les Diètes à partir de 1825, répandues par la presse et enfin proclamées dans le programme libéral de 1847, mais plusieurs aussi, et des plus importantes, furent passées sous silence et reléguées dans le domaine des utopies à réaliser dans un avenir lointain.

Néanmoins les opinions modérées des libéraux hongrois étaient véritablement partagées par toute la population *active* et le peuple lui-même, quoique désirant une émancipation plus prompte que celle qui lui était promise par ses chefs politiques, les nobles, attendait patiemment, avant de réclamer, de reprendre ses droits usurpés, que la patrie eût été pour jamais garantie de la domination étrangère. Aimant avec passion et leur pays et l'égalité, les paysans magyars surent, avec une patience admirable, avec un extraordinaire bon sens, ne point prendre l'une au risque de perdre l'autre; les jacqueries qui furent si utiles à l'Autriche en Gallicie, furent impossibles en Hongrie.

Avant 1848, on ne connaissait donc parmi les hommes politiques hongrois aucun démocrate absolu, aucun républicain pur, on croyait généralement à la rénovation nationale, politique et sociale du royaume par l'accord, plus ou moins forcé du monarque et de ses sujets; on était persuadé que le progrès s'effectuerait de lui-même, sans rupture violente entre le présent et le passé, par l'élévation pacifique des plébéiens au rang des nobles et grâce au jeu naturel des institutions parlementaires. A peine comptait-on quelques hommes qui, ayant bien étudié l'histoire, ne comprenaient point la liberté sous la protection d'un roi autrichien,

se fiaient médiocrement à la générosité aristocratique, et prévoyaient de terribles conflits entre les intérêts particuliers, entre les races diverses, entre le royaume à demi libre et l'empire complétement asservi. Quant à la jeunesse, sans idées bien arrêtées, mais avec une généreuse ardeur, elle s'élançait dans la vie politique à la suite du parti libéral, dont elle effrayait souvent les chefs, qu'elle dépassait sans cesse par ses aspirations et compromettait quelquefois en disant trop haut ce qu'ils pensaient tout bas. Parmi les jeunes gens, quelques-uns encore inconnus, attendaient le jour des batailles, l'appelaient même de tous leurs vœux et, las des lenteurs de l'opposition constitutionnelle, étaient prêts à se lancer tête baissée dans la révolution, à la première occasion favorable. De ces *étourdis*, — ainsi les nommaient les calmes tribuns du libéralisme, — le seul, déjà illustre en 1847, était Alexandre Petœfi. Les exagérations du poète avaient cela de particulièrement grave que, fils du peuple et en rapports continuels avec le peuple, il paraissait exprimer la pensée plébéienne. Aussi les lui reprochait-on souvent. Mais il répondait :

Les poltrons aux petites âmes
Ne rougissent point de trembler
Dès que la lyre sous ma main
Rend quelque son audacieux.

Du grand orage qui s'approche
Un souffle précurseur la touche,
Et mon chant comme un oiseau libre,
De la terre, avec lui, s'élève.

L'orage est imminent sans doute,
Mais jusqu'alors il n'emporta
Que quelques cris sourds de mes lèvres
Que quelques feuilles des forêts.

Ah! lorsque dans toute sa force
Impétueux, il soufflera,
Il agitera tous les cœurs
Et déracinera les arbres,

Que diriez-vous? Que feriez-vous,
Si d'un pôle à l'autre, le monde
Jusqu'au centre était secoué
Par les tremblements de la terre?

Si la foudre et les éléments,
Bêtes féroces, brisaient tout?...
Sous mes doigts rougis chanterait
Ma lyre dans le sang baignée?

III

Le 17 septembre 1847 des lettres royales furent publiées, convoquant la Diète hongroise pour le 7 novembre suivant. Aussitôt commença l'agitation électorale dans le pays entier. Partout des comités se formèrent et le *cercle de l'opposition* de Pesth dispersa dans les communes les plus jeunes de ses orateurs.

Nous ne savons si ce fut sous les auspices du club libéral, où il paraissait souvent (1), ou bien pour son propre compte que Petœfi s'en alla à travers la Hongrie, soutenant les

(1) Notes de M. Iranyi.

candidats populaires et propageant par la parole et par l'écrit les idées qu'ils représentaient. Mais l'apostolat politique du poète ne commença pas au moment même où les opérations électorales furent ouvertes. Déjà, en 1846, dans la Hongrie méridionale et en Transylvanie, il courait, parlait et chantait pour le triomphe de la bonne cause. L'amour même ne refroidit pas son zèle. Amant, époux, il n'oublia pas un seul instant ce qu'il devait à la patrie et à la démocratie.

Nous avons vu comment il fit connaissance avec Alexandre Telcki dans une réunion de libéraux qui s'occupaient des prochaines élections et comment son ami et lui y furent seuls du même avis. Une autre fois, entraîné à un banquet des conservateurs, au lieu d'essayer de séduire ses hôtes par des flatteries, il lança sur eux la plus violente satire (1) :

. . . . . .
Ah ! que d'adulations basses !
Toujours ils vont plus loin ; à qui
Sera le plus adulateur !
Ah ! vous n'êtes que de vils chiens ;
Eh ! marchez donc à quatre pattes !

O Dieu ! Donne à ce peuple ilote
Le plus terrible des tyrans,
Et qu'il ait, selon ses mérites,
La chaîne aux mains, le joug au cou,
Des liens jusque sur le dos !
. . . . . .

(1) D'après une lettre de M. Telcki Sandor.

En entendant de semblables vers, les convives entrèrent dans une colère épouvantable. Petœfi et le comte Telcki leur tinrent tête bravement, et ce ne fut pas sans peine qu'ils purent se retirer sains et saufs. Pareille mésaventure dut arriver souvent au fils du boucher, qui d'instinct haïssait les aristocrates et ne manqua jamais une occasion de leur dire tout haut et en face combien il les méprisait.

En ces riches magnats, qui possédaient des terres vastes comme des royaumes, il ne voyait que d'incorrigibles oppresseurs du peuple, des ennemis, des étrangers. Leurs blasons de princes, de comtes, de barons, il savait comment ils les avaient obtenus, non de la nation et au prix de sang versé, mais de l'empereur d'Autriche et en récompense de leur servilité. Il se rappelait que par eux, ennemis du roi national, Jean de Zapolya, avait été introduite la dynastie de Habsbourg-Lorraine et que depuis lors, on les avait toujours trouvés rangés sous l'étendard de la tyrannie contre les patriotes, répondant à l'héroïque appel des Boeskay, des Tœkœli, des Rakotzi. Il savait que si de Diète en Diète, les réformes populaires étaient ajournées, c'était par la faute de ces insolents magnats qui vivaient à l'intérieur isolés dans leurs somptueux châteaux, méprisant la petite noblesse autant que la plèbe et le cœur fermé à tout sentiment patriotique. Il savait que parmi ces hommes sans conscience, M. de Metternich choisissait ses agents intimes, les plus habiles trompeurs de l'Europe, et que nombre d'entre eux, oubliant de leur pays jusqu'à la langue, erraient par le monde, dépensant en débauches le travail de leurs serfs.

C'est contre ces derniers qu'il publiait, dès 1844, ces vers menaçants :

LES HONGROIS A L'ÉTRANGER.

Ulcères au corps du pays,
De vous que faut-il que je dise?
Si j'étais feu je brûlerais
Votre sang de corruption.

Je ne suis pas feu. Si la flamme
Me manque pour brûler, au moins
J'aiguise des vers qui maudissent
Et je les lance sur vos têtes!

Le pays a-t-il des richesses
A ne les plus pouvoir garder?...
Hélas! hélas! Notre patrie
Est bien pauvre et bien maladive!

Voleurs, ce que le pays suc,
Cet or qui devrait le guérir,
Vous le versez à vos idoles
Sur les autels de l'étranger!

Ici l'on demande l'aumône;
Et vous, vous restez impassibles!
On verse ici des pleurs de sang;
Vous allez verser le Champagne!

Vous ne revenez parmi nous
Que quand votre bourse est à sec,
Pour mendier à la patrie,
Qui, grâce à vous, est mendiante.

Mais comme vous vous exilez
De votre malheureux pays,
La tombe exilera vos os,
Le ciel exilera vos âmes!

Dans la haine qu'il portait aux magnats austro-réactionnaires, Petœfi n'était pourtant pas aveugle. Dès qu'un aristocrate, un Batthyany, un Karolyi, un Teleky, par exemple, se séparant de ses pairs, manifestait de l'amour pour la patrie, pour le peuple, le chansonnier plébéien était des premiers à le saluer avec enthousiasme, à le remercier au nom du peuple, des sacrifices qu'il faisait à la liberté et à la justice. Dans une pièce de vers, dédiée aux comtesse Batthyanyi et Karolyi, qui avaient été des premières à abandonner les riches vêtements de l'étranger et à se couvrir patriotiquement des modestes étoffes fabriquées dans le pays, il disait :

. . . . . .
Avez-vous vu les deux fleurs merveilleuses,
Du pays sombre étoiles cardinales?
Tu peux voguer hardiment mon pays,
Et ne rien craindre, éclairé de tels phares!
. . . . . .

Ah! si j'étais le souffle de leurs lèvres,
Dans tous les cœurs je porterais ces sons,
Rayons du jour, éveillant les Hongrois
Qui dans la nuit pleurent sur la patrie!

Sur le pays qui s'éveille, brillez
Comme l'aurore, ô vous, étoiles sœurs!
Sous vos rayons, idole de Memnon,
La nation va parler et bénir.

Et en célébrant ainsi les démonstrations anti-autrichiennes dont ces nobles dames donnaient le signal et l'exemple, le pauvre enfant de la *puszta* était tellement ému qu'il s'écriait :

Moi, je n'ai rien, rien en cette patrie,
Mais tout entier pourtant je suis sa chose,
Et de chagrin ou de plaisir je pleure
Que son soleil s'obscurcisse ou rayonne,

Larmes de joie, hélas! êtes-vous rares
Aux yeux ardents des braves patriotes!
Si de mon cœur trop plein vous ne montiez
Sous votre poids mon cœur se briserait.

L'admiration, cependant, n'est pas le faible d'Alexandre Petœfi et les éloges décernés à des personnes sont extrêmement rares dans ses poésies. Aucun des illustres chefs du parti libéral, — pas même Kossuth dont la popularité était inouïe, — n'est pas le fier démocrate, élevé sur l'autel et, même alors que la gentilhommerie hongroise sert avec le plus de zèle les intérêts généraux, le poète n'a pas une confiance absolue en elle, il lui rappelle sans cesse qu'elle n'est rien et que le peuple est tout, et que, dans l'intérêt même de cette patrie qu'elle aime, il lui importe de hâter l'affranchissement complet de ceux qui n'ont encore aucun droit.

LE PEUPLE.

D'une main tenant la charrue
Et le sabre de l'autre main,
Ainsi l'on voit le pauvre peuple :
Versant durant toute sa vie
Tantôt son sang, tantôt sa sueur,

Et pourquoi verse-t-il sa sueur?
Tout ce dont il a besoin, lui,
En vivres, en habillement,
La bonne terre est toujours prête
A le lui fournir toute seule.

Et pourquoi verse-t-il son sang,
Sabre en main, contre l'ennemi?
Pour la Patrie?... En vérité?...
Sans droits il n'est pas de patrie
Et le peuple n'a pas de droits!

La modération de ceux qui veulent l'émancipation progressive des masses, les demi-sacrifices, la suppression des redevances et corvées moyennant indemnité, ne plaît guère à Petœfi. Lui qui a vécu parmi les paysans, lui qui sait par suite de quelles usurpations et depuis combien de siècles ils gémissent, liés à la glèbe et travaillant au profit des autres, il désire, il espère que la société nouvelle naîtra en Hongrie, comme elle est née en France, d'un seul mouvement d'enthousiasme ou de peur, pendant l'immortelle nuit du 4 août, il croit le règne des riches oppresseurs bientôt fini et attend avec impatience que « les bons pauvres » fassent leur entrée dans la vie civile et politique.

LE PALAIS ET LA CHAUMIÈRE.

Pourquoi, Palais, es-tu si fier?
Est-ce de l'éclat de ton maître?
Il se couvre de diamants
Afin de cacher son cœur nu.
Arrache les caparaçons
Dont ses serviteurs l'on couvert;
L'œuvre de Dieu ne se voit plus
Tant misérable est ce qui reste.

Ton maître, où prit-il ces trésors
Qui de rien l'on fait si puissant?
Où le vautour prend l'oiselet.

Avec le sang dont il s'engraisse
Le vautour fait un gai festin
Tandis qu'au buisson d'alentour
Les poussins pleurent dans leur nid
Leur mère qui ne revient pas.

Orgueilleux palais, montre-moi
L'éclat de tes trésors volés.
Brille ! Ce n'est pas pour longtemps,
Car tes jours sont déjà comptés.
Ah ! je souhaite qu'avant peu
Je puisse te voir écrouler
En entassant sous tes débris
Les os meurtris de tes vils maîtres.

Près du palais, humble chaumière
Pourquoi restes-tu si modeste ?
Pourquoi te cacher sous les feuilles ?
Est-ce pour voiler ta misère ?
Prends-moi pour hôte, humble chaumière !
Je fais fi du dehors qui brille,
J'aime les beaux cœurs... on en trouve
De grands dans les pauvres maisons.

Saint est le seuil que j'ai franchi !...
Oui, saint est le seuil des chaumières !
Dans les palais naissent les grands,
Mais ici naissent les Élus :
De la chaumière sortent ceux
Qui se dévouent au genre humain...
Pourtant le peuple qui l'habite
Partout est pauvre, méprisé !

O bons pauvres, ne craignez rien
Car vous verrez des jours meilleurs !

A vous, sans présent ni passé,
A vous est l'avenir sans fin !...
Moi, je fais plier mon genou
Sous ce toit étroit mais sacré.
Hommes pauvres, bénissez-moi
Comme déjà je vous bénis!

Cette belle poésie, qui date d'*avant Mars*, atteste jusqu'où allaient les aspirations démocratiques de Petœfi. Elles étaient évidemment beaucoup plus élevées que celles de la plupart des membres du parti libéral. Aussi le chansonnier qui les exprimait était-il chaleureusement applaudi par ces *nobles-paysans*, plébéiens — par la pauvreté, — car ils cultivaient eux-mêmes leurs petites terres, — aristocrates seulement par leur naissance, — grâce à laquelle ils étaient citoyens. Mais, auprès des autres, les nobles riches, il passait pour un *enfant terrible*, et, comme tel, était laissé en dehors de toutes les coteries, abandonné par moments, parfois même démenti.

Petœfi, en effet, était loin d'être un homme d'État. Il n'était pas même un homme politique, dans le sens restreint de l'expression. La tactique parlementaire lui était inconnue depuis le premier mot jusqu'au dernier. Il s'était attaché à des principes et il y restait fidèle, fût-ce même contre ses plus chers amis. Il allait droit au but sans calculer les obstacles et ignorait l'art de faire des détours pour arriver plus sûrement. Son brave cœur lui inspirait ses vers et son loyal esprit ne savait pas rétracter ce qu'avait dit son cœur. Vice politique, qualité de poète, vertu de citoyen.

Mais, par l'intempérance même de sa verve, Petœfi rendait au peuple, même au parti libéral, dont il était, pour

ainsi dire, la sentinelle perdue, de très importants services. Des pièces du genre de la suivante, avidement recueillies par le peuple, ne servirent pas peu à préparer la réunion de la Transylvanie et de la Hongrie, désirée alors par tous les patriotes de la principauté et du royaume :

EN TRANSYLVANIE.

Voici rugir le vent d'automne
Et la feuille sèche bruït
Comme la chaîne secouée.
Tais-toi, vent tapageur ; je parle !
Silence ! ou je couvre ta voix
Comme l'orage un cri de femme.

O nation en deux pays,
Écoute mon brûlant secret
Que je lance de mon cœur comme
Le volcan les pierres de feu !

Ce qui brûlait mon cœur malade
C'est qu'un seul peuple eût deux patries,
Que ce peuple fût le Hongrois ;
Et cela de mon cœur faisait
Le désert de douleurs qu'habite
La colère, tigre aux yeux rouges.
Combien de fois la bête fauve
Troubla le repos de mes nuits
En soufflant sur mon âme vide !
Quel démon nous conseilla donc
De déchirer la charte écrite
Par nos aïeux avec leurs sabres,
Trempés dans le sang de leurs cœurs ?

Nous nous séparâmes... Les siècles
Brisèrent notre sainte charte;
Ses lambeaux gisent dans la boue.
Foulés aux pieds nous élevâmes
Nos pleurs et nos cris vers le ciel.
Mais Dieu ne les accepta pas;
Il n'écoute point les esclaves.

Qui se fait mettre un joug au cou
Mérite aussi de le porter
Jusqu'à ce que son poids l'écrase.

Si nous étions restés unis,
Le monde saurait notre gloire;
Nous ne serions pas hors du temple
Où l'on encense les grands peuples!
Si nous étions restés unis,...
Ah! nous n'essuirions pas nos yeux
Lorsqu'en tremblant nous feuilletons
Notre si lamentable histoire!
Le caillou, tant qu'il est tout seul,
Un zéphyr, un souffle l'emporte;
Mais s'il s'unit, mais s'il se fend,
Si le caillou devient rocher,
L'ouragan ne l'ébranle plus.
Hongrois séparés, pensons-y.
Ce n'est pas nouveau, mais c'est vrai.

L'ouragan des événements
Ne hurle point. Les deux cailloux
Sans péril peuvent reposer.
Mais que cet ouragan s'élève?
Désunis, il nous lancera
L'un et l'autre à travers le monde:
Nous ne nous retrouverons plus!

Travaillons donc! L'époque est grosse.
Bientôt vont naître de grands jours
De danger de vie et de mort.
La main dans la main, rien à craindre
Des géants qui se lèveront! (1)
Cette sainte union des mains
Tenons la ferme, ô mon bon peuple?

A qui l'offrira le premier
Reconnaissance, honneur et gloire!
Mais à qui la refuserait
Toutes les malédictions.
Qu'un jour prochain, au lieu de fleurs,
Planteraient nos fils sur nos tombes,
Nos fils à jamais misérables!

Cependant le jour des élections est venu. Les électeurs, bien préparés, arrivent en foule aux chefs-lieux des comitats, à cheval, en voiture, décrivant sur les routes et dans les rues des villes de longues files qui précèdent les Csigany, faisant retentir l'air de leur enivrante musique. La veille du grand jour, les nobles des campagnes, précédés de leurs *korles-vezer* (chefs électoraux), vont sous les fenêtres des candidats donner des sérénades, écouter de patriotiques discours. Toute la nuit, on boit, on chante, on danse, et pourtant, dès le matin, chacun est à son poste, les conservateurs d'un côté, les libéraux de l'autre, séparés de peur qu'ils ne discutent jusqu'à en venir aux mains. Les magistrats comptent les électeurs, vérifient leurs pouvoirs, recueillent leurs voix... Bientôt de formidables *Eljen!* (Vivat) suivis d'un nom, apprennent à la foule assemblée autour de

(1) Il est à remarquer que cette poésie est datée de Kolto, 1846.

la maison commune qui l'a emporté des conservateurs ou des libéraux. Ceux-ci ont-ils obtenu la victoire, la foule pousse des acclamations. Ont-ils été vaincus, tout au plus reste-t-elle muette; souvent elle exprime par des cris qu'elle n'est pas satisfaite.

Ainsi se passaient les élections hongroises en 1847. Elles furent en majorité favorables au libéralisme, et la nation entière, espérant que la nouvelle diète, moins entravée que les précédentes, pourrait réaliser de grandes choses, s'abandonna aux plus joyeuses espérances.

Petœfi chantait

LE DIEU DES HONGROIS.

Arrière lâches qui pouvez
Douter encore de l'avenir;
Qui ne croyez pas qu'un Dieu fort
Garde avec soin notre Hongrie!

Le Dieu des Hongrois est vivant!
Sa main de père nous embrasse.
Il nous défendit quand les siècles
Contre nous étaient acharnés.

Le Temps, grand foudroyeur de peuples,
Comme un grain nous aurait soufflés...
Ce Dieu nous cacha sous son aile,
L'orage a passé sur nos têtes!

Parcourez l'histoire! ce Dieu
Toujours nous conduit sur sa trace,
Semblable à ce pont d'or que jette
Le soleil reflété par l'eau!

Ainsi nous vécûmes mille ans.
Avons-nous donc atteint cet âge,
Arrivons-nous au port, pour être
Enterrés là par des esclaves ?

Oh ! non, ne croyons pas cela !
Nous blasphémerions contre Dieu ;
Et Dieu ne peut pas, mauvais père,
Tant se moquer de ses enfants !

Le Hongrois a beaucoup péché,
Il en a bien subi la peine :
Mais il n'a point la récompense
De ses vertus... C'est l'avenir !

Oui, tu dois vivre, ô ma Patrie !
Tu vivras une vie heureuse :
Tes jours de travail vont finir ;
Attends gaîment le jour de fête !

IV

La Diète hongroise fut ouverte le 12 novembre. Le roi, en personne, vint visiter ses « fidèles Hongrois » et, comme il prononça dans la langue nationale quelques paroles vagues qu'il avait apprises par cœur, il fut salué avec une très ardente sympathie.

Quelques jours après la cérémonie de l'inauguration, la Diète commença ses travaux. Le 25 novembre, le parti libéral remporta sa première victoire. L'adresse au roi, présentée par Kossuth, fut votée dans la seconde Chambre, malgré les conservateurs qui s'étaient même coalisés avec

quelques libéraux des plus modérés pour l'adoption d'une autre adresse, déposée par Étienne Szechenyi. Près d'un mois après, le 17 décembre, la table des Magnats refusa d'accepter la réponse au discours du trône, telle que la lui avaient présentée les États, et une lutte des plus vives s'engagea entre les deux Chambres, sans aboutir à rien. La participation des nobles à l'impôt *domestique*, acceptée par les députés, fut, non sans difficulté, admise, le 17 janvier, par les Magnats, mais en principe seulement. La question du rachat forcé des corvées ne fut pas décidée, toujours par la faute des Magnats. Enfin, dans les premiers jours de février 1848, on vit, à l'occasion de la présentation d'un rescrit royal expliquant mais maintenant le système administratif du comte Apponyi, les États eux-mêmes se prononcer, à la majorité d'une voix, en faveur du gouvernement.

Ce dernier vote souleva des transports de colère. Les *jurats*, qui assistaient aux séances de la Diète, accablèrent de huées les députés qui s'étaient prononcés contrairement au mandat impératif qu'ils avaient reçu de leurs commettants. A Pesth on effaça de la liste des membres du cercle de l'opposition le député Melchior Lonyai, auteur de la motion impopulaire.

Voyant les progrès du parti libéral ralentis, quelquefois compromis par les menées austro-aristocratiques, la jeunesse hongroise était profondément irritée. Depuis plus de trois mois, elle avait placé toutes ses espérances dans les délibérations de la Diète, et ces délibérations n'aboutissaient pas! — Les choses se passeraient-elles donc en 1847-48 comme en 1840, en 1832? On parlerait beaucoup, on ne ferait presque rien et tout serait remis à la Diète suivante!

— Voilà ce que disaient les uns aux autres de hardis jeunes gens, impatients d'agir, et, ne consultant que leur courage, ils offraient aux députés de l'opposition avancée de les soutenir contre leurs adversaires par quelque démonstration énergique. Mais les illustres agitateurs refusaient de laisser les jeunes gens s'engager dans l'action, ne voulant fournir au gouvernement aucun prétexte d'user de violence contre un mouvement tout pacifique. Ces conseils d'une prudence excessive étaient naturellement mal accueillis et ceux auxquels ils étaient adressés, obligés de rester immobiles, accusaient hautement tout le monde de trahir la liberté et la patrie. Leur pensée fut exprimée par Petœfi lorsqu'il publia cette philippique, dirigée plutôt contre le parti libéral que contre ceux qui entravaient ses efforts :

LES HÉROS EN PAROLES.

Vos folles voix au nom de la Patrie
Confusément bourdonnent. Ah! cessez!
Car vous parlez toujours de la Patrie
Et de vos cœurs pour elle rien ne sort.
Que faites-vous avec vos langues fausses ?
Quelque tapage! Et d'année en année
La nation immobile s'endort!
Ses vieux griefs n'ont-ils pas raison d'être ?

Agissez donc, agissez! Que les jours
En de vains mots ne se dissipent plus!
Depuis longtemps le beau soleil de Dieu
Et l'univers nous regardent en vain.

Pour l'action étendez donc vos bras,
Au sacrifice ouvrez aussi vos bourses ;
Songez enfin à nourrir la Patrie
Qui vous nourrit trop longtemps, parasites !

Le sacrifice et l'action, voilà
Les deux miroirs des patriotes vrais.
Vos âmes sont égoïstes et lâches
Pour l'action et pour le sacrifice,
Comme au printemps les arbres, je le crois,
Notre patrie un jour peut reverdir :
Sans lui donner des feuilles rajeunies
Vous dévorez, chenilles, les anciennes.

Et cependant la popularité
Sur le pavois, aveugle, vous élève :
De vos grands mots la multitude éprise
Croit embrasser en vous ses rédempteurs.
Ses rédempteurs, les vendeurs du pays !
Nous périrons grâce à leurs hurlements,
L'ennemi croit que nous tremblons de peur,
Puisque la peur fait aboyer les chiens.

Je ne veux point me joindre à cette armée
D'applaudisseurs, qui court à votre suite ;
Ou si jamais je me mets de la bande,
Soyez en sûrs, je ne m'y mêlerai
Que pour pouvoir enfin, ô faux grands hommes !
Vous renverser du char des triomphants,
Pour qu'à vos fronts le fouet de ma rage
Puisse marquer le signe d'infamie (1) !

(1) 1847-1848, pièce non imprimée dans les *Œuvres complètes* de Petœfi et que nous a communiquée Mme la comtesse Alexandre Teleki.

On discutait donc presque sans résultat à Presbourg, on voulait agir à Pesth, lorsque soudain arrivent coup sur coup ces nouvelles inattendues :

— Paris est en insurrection !...

— Louis-Philippe abdique !...

— La régence est refusée !...

— La France a proclamé la République !...

Un frémissement électrique parcourt l'Europe entière, la remue jusque dans ses fondements. Les opprimés relèvent la tête et se demandent : « Est-ce la Révolution qui recommence ? » Les rois sentent trembler leurs trônes et le czar Nicolas dit à ses aides de camps : « Messieurs, montons à cheval ! »

Quelques jours se passent. L'Italie et l'Allemagne s'enflamment. L'ouragan populaire courbe les têtes royales, comme le vent les épis de blé ; les couronnes tombent dans le sang et la boue.

Au milieu de la Hongrie qui attend encore, le poète s'écrie :

J'ai feuilleté l'histoire et j'arrive à la fin.
Ah ! notre histoire humaine est un fleuve de sang,
Dont la source se perd dans le nuage antique
Et qui, sans nul repos, descendit jusqu'ici.
Il coule, il coule encor ; car, sorti de son lit,
Le torrent doit aller se perdre dans la mer :
Le fleuve rouge ira jusqu'à la mer de sang !

Je vois venir des jours sombres, tels que le monde
N'en a jamais connu ; notre paix d'aujourd'hui
Est le calme de mort, après lequel, bientôt,
Apparaîtra l'éclair, éclatera la foudre.

Avenir! ton grand voile, obscurci de mystères,
Mon esprit éclairé de lueurs prophétiques
Le perce!... Et j'aperçois ce qu'il cache!... Oh! d'horreur
Je frémis!... Mais aussi je tressaille de joie!
Oui, de joie et d'orgueil!...

Le grand Dieu de la guerre
A repris sa cuirasse, a saisi son épée :
Sautant sur son cheval, par le monde il galoppe,
Au suprême duel appelant tous les peuples.
Les peuples, en deux camps, sont debout face à face,
Les bons et les méchants... Les bons, toujours vaincus
Vont triompher enfin!... La première victoire
Coûtera bien du sang. N'importe! ce sera
Le jugement que Dieu promit par ses prophètes,
Jugement par lequel commencera la vie,
Le triomphe sans fin! Dès lors on n'aura plus
A désirer le ciel; il descendra sur terre!

Hélas! quand le monde, à sa voix, s'est éveillé, quand elle n'a qu'un mot à dire pour faire de la Révolution française la Révolution universelle, la France laisse son trop éloquent ministre des affaires étrangères annoncer, en son nom, aux rois que les traités de 1815 ne seront point violemment déchirés, que la seconde république n'imitera pas la première et ne fera rien pour élever autour d'elle un rempart de républiques sœurs (1)! Le représentant du droit divin, l'empereur de toutes les Russies, pourra bientôt reconnaître la république française, présidée par un Bonaparte; mais déjà, en mars 1848, il n'a que faire

(1) Relire le malheureux *Manifeste de M. de Lamartine.*

de lancer ses armées contre la démocratie extérieure; il peut renfoncer dans le fourreau son épée à demi tirée; pour lui-même, il n'a déjà plus rien à craindre. Du jour où la France républicaine renonce à tenir pour sienne la cause de tous les peuples contre tous les tyrans, les peuples, ne poursuivant plus un but commun, s'isolent les uns des autres, et les rois, sachant qu'ils veulent la même chose et la veulent solidairement, sont sûrs de triompher tôt ou tard des insurrections contre eux déchaînées. Bien plus, en restant les bras croisés, la République française se suicide; en proie aux divisions intérieures, elle ne sera dans quelques mois que l'ombre d'elle-même, dans quelques années elle aura disparu, déshonorée par ses ennemis qui l'auront mise au service de la théocratie, tuée par son propre principe qui l'eût sauvée si elle en avait fait un principe universel. Tant il est vrai que la France périt quand elle n'affranchit pas le monde entier et que ses révolutions ne réussissent pour elle-même qu'à condition d'être faites pour toutes les nations.

Au mois de mars 1848, la Hongrie ne sut pas non plus saisir l'occasion unique qui lui était présentée de s'affranchir à jamais du joug et des trahisons de l'Autriche. Surprise au milieu d'un mouvement légal et pacifique qui, en d'autres temps, aurait pu être fertile en résultats sûrs, elle ne comprit pas que les circonstances exigeaient qu'elle se mît d'un bond au niveau des nations les plus avancées. Depuis mille ans habituée au constitutionnalisme, elle n'osa pas se jeter tête baissée dans la démocratie. Raisonnable à l'extrême, elle ne songea qu'à conserver son roi l'empereur de Vienne, pourvu qu'il consentît à respecter son indépendance nationale et à permettre l'introduction

des améliorations, depuis si lontemps réclamées en vain. Le roi ne s'y étant pas refusé, elle crut de son devoir de rester fidèle à la pragmatique sanction de Charles VI, de ne point augmenter les embarras de son souverain malheureux en lui retirant les troupes hongroises dont il disposait contre d'autres peuples. En coopérant ainsi malgré elle, à l'asservissement de l'Italie, au triomphe du despotisme autrichien, elle rétablit contre elle-même la puissance qui l'écrasa. Si les hommes politiques, qui dirigeaient alors la Hongrie, eussent été plus audacieux, moins généreux envers la trahison, moins aveugles et politiquement plus habiles, ils auraient accompli en mars ou avril 1848 le grand acte d'avril 1849, ils auraient proclamé, sinon la république, au moins la déchéance de l'odieuse maison de Habsbourg et l'indépendance absolue de leur noble pays. Les Croates, les Serbes, les Roumains, les Saxons, malheureuses victimes des intrigues autrichiennes, n'étaient point encore armés; Vienne, Milan, Venise, Prague étaient révoltées, et l'Autriche aurait été infailliblement anéantie avant même que le Czar, embarrassé du côté de la Pologne, n'eût eu le temps de traverser la Silésie. Même dans le cas où les armées russes auraient réussi à envahir la Hongrie, la Hongrie ne se serait évidemment pas trouvée seule à la repousser; la France républicaine quelque timide que la voulût faire M. de Lamartine, n'aurait pas pu ne point s'émouvoir, étant elle-même menacée; la cause de la Hongrie en péril serait devenue celle de tous les peuples d'Occident, et, le grand duel engagé entre le czarisme et la révolution européenne, se serait terminée vite par une victoire plus importante pour l'avenir de l'humanité que la prise de Sébastopol....

V

Aux premiers bruits répandus sur l'insurrection parisienne, les magnats de Presbourg, pris de panique, expédièrent rapidement les lois qui leur avaient été présentées par les États et qu'ils refusaient obstinément de ratifier quelques jours auparavant. Le 3 mars, Kossuth invita les députés à demander immédiatement au roi « d'accorder un ministère responsable à la Hongrie et une constitution libérale aux provinces autrichiennes. » L'éloquent discours qu'il prononça à cette occasion marque très nettement l'extrême limite des désirs des libéraux de la Diète de Presbourg.

« Au commencement de la session..... très sincèrement « et très fidèlement attaché à la dynastie, j'ai prédit ceci : « — Il sera le second fondateur de la dynastie de Hapsbourg celui qui réformera le système gouvernemental, « qui consolidera le trône sur la base inébranlable de la « liberté des peuples fidèles dont se compose l'empire. « Depuis que j'ai prononcé ces paroles, des trônes appuyés « sur une sagesse renommée se sont écroulés, et des peuples ont reconquis leur liberté! Et cela s'est accompli « plus rapidement qu'un rêve, durant ces trois mois que « nous avons employés à rouler infatigablement le même « rocher de Sisyphe!

« Jusqu'à présent, je m'en suis affligé uniquement parce « que je voyais, sous l'influence du système adopté, notre « pays tout à fait arrêté dans sa marche; parce que je « voyais que l'avancement de notre progrès dans la voie « constitutionnelle n'était pas assuré; parce que je voyais « que la divergence qui, depuis trois siècles, se produit

« entre l'absolutisme du gouvernement de l'empire et les « tendances constitutionnelles de la nation hongroise, « jusqu'à cette heure, ne s'était point effacée, ne pouvait « point s'effacer sans qu'on abandonnât l'un ou l'autre « des deux systèmes opposés.

« Oui, nobles États, je suis fermement convaincu que « l'avenir de la dynastie régnante dépend de l'union cor- « diale des différents peuples de la monarchie. Cette union « ne pourrait être effectuée que par le ciment du constitu- « tionnalisme, combiné avec le respect dû aux nationalités. « Le bourreau et la baïonnette sont de misérables liens ! « C'est pourquoi dans la motion que je formule, je pars d'un « point de vue dynastique. Rendons grâces à Dieu de ce « que ce point de vue se trouve être conforme aux intérêts « de notre patrie !... »

L'Adresse au roi pour lui demander un ministère national responsable fut adoptée le 4 mars par les députés mais il devint impossible de la faire ratifier par la haute chambre. Tous ceux qui auraient pu convoquer et présider légalement les magnats avaient disparu ! Les États attendirent patiemment jusqu'au 14 mars. Ce jour-là survint l'importante nouvelle que Vienne avait conquis la veille, au prix du sang, la liberté de la presse et le gouvernement représentatif. Aussitôt, comme par enchantement, les magnats purent être réunis et l'Adresse au roi, votée sans discussion, fut confiée à une grande députation qui partit le 15 pour Vienne. Profitant des circonstances, à la demande d'un ministère responsable les députés joignirent celles d'une réforme de l'éducation populaire, de la réciprocité des droits entre les diverses religions, de l'institution du jury, de la liberté de la presse, de la convocation annuelle

de la Diète, et enfin de l'union de la Transylvanie avec la Hongrie. Dans la matinée du 15 mars, les États décrétèrent :

La participation des nobles à toutes les charges publiques ;

L'abolition définitive des corvées et de tous les rapports féodaux entre les paysans et les seigneurs avec cette restriction, cependant, que les seigneurs dépossédés seraient indemnisés *par l'État*.

Ils déclarèrent ensuite :

« Qu'ils se sentaient appelés à développer, dans toutes leurs conséquences, les principes de liberté contenus dans la constitution nationale;

« Que de nouvelles lois étaient nécessaires pour lier les citoyens les uns aux autres par des droits communs ;

« Enfin que, malgré leur organisation actuelle, ils se considéraient déjà comme représentant, non plus les diverses classes privilégiées, mais la totalité des citoyens, et que désormais, par conséquent, tous leurs membres jouiraient du vote individuel (1). »

Pendant que grâce aux révolutions de Paris et de Vienne, la Diète de Presbourg accomplissait l'œuvre que, sans elle, il lui eût fallu des mois pour préparer, des années peut-être pour faire accepter des magnats et du roi, de graves événements semblaient se préparer à Pesth. La jeunesse, enflammée par l'exemple de la France, voulait absolument agir. Au moment où l'on ne trouvait plus les membres épouvantés de la chambre aristocratique pour approuver la

(1) Voir le détail des faits qui précèdent dans l'*Histoire de la Révolution de Hongrie*, par Daniel Irányi et Ch. L. Chassin, tome 2e, liv. II.

demande d'un ministère national, Daniel Irànyi fut envoyé à Presbourg avec la mission d'avertir Kossuth que les jeunes patriotes étaient prêts à soutenir les députés radicaux par quelque manifestation imposante. Le grand agitateur réprouva toute tentative de violence mais accepta l'idée d'un pétitionnement populaire. Le texte de la pétition fut aussitôt rédigée par Joseph Irinyi et les membres du *Cercle de l'opposition* furent invités à se réunir en séance solennelle pour le discuter.

Le 14 mars au soir, la grande salle de l'hôtel du Club était pleine. Dans les pièces voisines, dans les escaliers, dans les cours, s'entassait une foule bruyante de jeunes gens, d'ouvriers, d'individus de toute condition, ne faisant point partie de l'association libérale.

La séance fut ouverte sous la présidence d'un statisticien très distingué, Alexis Fenyes. Joseph Irinyi lut et développa, article par article, la pétition qu'il avait rédigée. Aussitôt, après, la table carrée qui servait de tribune fut occupée par un jeune homme de vingt ans à peine et dont la physionomie caractéristique attira l'attention générale. Il était de taille moyenne mais vigoureusement constitué. Par dessus sa tunique à brandebourgs, l'attila national, il portait un manteau court dont l'un des pans était rabattu sur sa poitrine. Il tenait à la main un kalpag, orné d'une plume plume d'autruche. Sur ses fortes épaules se dressait fièrement une tête pâle, couronnée de cheveux châtains, et sous son front, haut et large, brillaient de grands yeux d'un bleu foncé. Attendant la fin des applaudissements, provoqués par Irinyi, il contempla d'un regard calme et ferme la foule rassemblée autour de lui. Le silence rétabli, il prononça d'une voix sonore et d'un ton impérieux, avec

les gestes d'un orateur accompli, un magnifique discours. Il appuya la pétition proposée, demanda en outre l'organisation d'un banquet, auquel seraient invités les députés les plus libéraux, et, comparant le passé, le présent et l'avenir de sa chère patrie, émit des idées que plusieurs membres du *Cercle de l'opposition*, trouvèrent exagérés, mais qui soulevèrent parmi les étudiants et les ouvriers un indescriptible enthousiasme. Quand il descendit de la tribune, les acclamations de ses amis révélèrent son nom. *Eljen Vasvàry! Eljen Vasvàry!*

Après lui, Gabriel Klauzàl qui fut plus tard ministre de l'agriculture et du commerce, prit la parole. Dans un discours d'une modération excessive, il opposa mille et mille objections aux motions présentées par les précédents orateurs. Le banquet eût pu amener, selon cet Odilon Barrot hongrois, d'inutiles désordres. Quant à la pétition, il était nécessaire de la rédiger en prenant l'avis des libéraux des divers parties du pays, comme il avait été fait pour le programme électoral de 1847. Les personnes sérieuses firent tant de bruit qu'il fut impossible à Daniel Irànyi de réfuter Klauzàl, et que, faute de pouvoir obtenir le silence, le président leva la séance.

Au moment où la foule se dispersait, quelqu'un du dehors annonça l'insurrection de Vienne, commencée par les étudiants de l'*aula* et déjà victorieuse.

— « O honte! s'écrie-t-on, les Viennois nous devan- « cent! »

Et chacun de courir par les rues, dans les cafés, pour vérifier la nouvelle et pour en avoir les détails.

Au café des *jurats*, Alexandre Petœfi, Vasvàry, et deux autres écrivains, Maurice Jokai et Bulyovski proposent,

non plus une pétition ou un banquet, mais une manifestation pour le lendemain. Un rendez-vous général est indiqué.

« A demain donc, dit Petœfi en se séparant de ses amis, quand ce ne serait que pour fouler sous nos pieds quelques aigles à double tête ! »

VI

Le 15 mars, dès le matin, les quatre amis étaient au café. Se trouvant au bout de quelques instants à la tête de nombreux *jurats*, ils se rendent à l'université, entrent dans les amphithéâtres, invitent les étudiants à se joindre à eux. En parcourant la ville, ils ramassent un nombre immense de personnes de tout âge et de toute condition. Ils forment, malgré la pluie, une masse fort imposante quand ils s'arrêtent dans la rue de Hatvan, devant l'une des principales imprimeries de la capitale.

Vasvàry, Petœfi, Bulyovsky et Jokai entrent chez les typographes Landener et Heckenast et leur présentent deux manuscrits à mettre immédiatement sous presse.

— Messieurs, leur réplique-t-on, vos écrits ne sont pas visés par le censeur...

— Plus de censure ! imprimez !

— Nous ne pouvons... Nous ne céderons qu'à la force... S'il vous plaît de saisir nos presses, eh bien !..... faites !.... Nous ne sommes plus responsables !...

Un des jeunes gens s'avance dans l'atelier, étend le bras et s'écrie :

— Eh bien ! soit ! au nom du peuple, je mets la main sur ces presses et j'ordonne aux ouvriers de travailler !

Les ouvriers, avec un entrain patriotique, se partagent les deux manuscrits, les composent, et, en moins d'un quart d'heure, les livrent imprimés.

Vasvàry lit aussitôt à la foule *Douze articles* présentés la veille au *Cercle de l'opposition :*

" CE QUE DEMANDE LA NATION HONGROISE.

" 1° Liberté de la presse, suppression de la censure;
" 2° Ministère responsable, siégeant à Bude-Pesth;
" 3° Diète annuellement réunie à Pesth;
" 4° Égalité devant la loi, égalité civile et religieuse;
" 5° Institution de la garde nationale;
" 6° Les charges publiques également supportées par
" tous;
" 7° Abolition de tous les liens féodaux entre les sei-
" gneurs et les paysans;
" 8° Le jury et la représentation nationale, constitués
" d'après le principe de l'égalité;
" 9° Une banque nationale;
" 10° Que tout militaire prête serment à la constitution,
" que les soldats hongrois n'aillent plus à l'étranger et
" que les régiments étrangers quittent la Hongrie;
" 11° Mise en liberté des détenus politiques;
" 12° Union de la Transylvanie avec la Hongrie. "

On remarquera que sur beaucoup de points les *Douze articles* diffèrent peu des demandes exprimées dans l'Adresse de la Diète au roi. Cependant l'Adresse et les *Douze articles* ne sont pas au fond identiques. A Pesth on ne parlait point d'*indemnité* pour l'abolition de l'iniquité féodale. A Presbourg, on ne disait pas un mot du rappel des soldats

hongrois, ni du renvoi des soldats étrangers. On n'y avait pas non plus pensé à l'amnistie. Les vœux des jeunes gens de la capitale étaient plus complets et aussi plus clairs que ceux des députés. Expliqué en allemand à la population germanique de Pesth par Irànyi, ils ne furent pas par elle moins chaleureusement approuvés que par la population hongroise. Une foule d'Allemands qui n'avaient été jusque-là que spectateurs indécis de la manifestation y prirent aussitôt la part la plus active.

Les douze articles lus, Petœfi débita son poème :

DEBOUT HONGROIS!

La patrie appelle, ô Hongrois!
Debout! A présent ou jamais!
Être esclave ou bien être libre,
Voilà la question; choisis!

Par le nom du Dieu des Hongrois
Nous jurons,
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves!

Jusqu'alors nous étions esclaves
Et nos pères étaient maudits.
Ils sont morts libres : ont-ils pu
Dormir sous un sol asservi?

Par le nom du Dieu des Hongrois
Nous jurons,
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves!

Misérable est celui qui n'ose
Maintenant mourir, — s'il le faut,
Pour qui sa vie, — un chiffon ! — pèse
Plus que l'honneur de la patrie !

Par le nom du Dieu des Hongrois
Nous jurons,
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves !

Oh ! Le sabre plus que la chaîne
Brille : il orne mieux le bras.
Mais nous avons porté la chaîne.
Viens ! viens ! vieux sabre de nos pères !

Par le nom du Dieu des Hongrois,
Nous jurons,
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves !

Le nom hongrois va resplendir
Couronné de sa gloire antique :
De la honte dont tant de siècles
L'ont souillé, nous le laverons !

Par le nom du Dieu des Hongrois
Nous jurons,
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves !

Sur les collines de nos tombes
Nos petits-fils agenouillés
En disant de saintes prières
Prononceront nos noms sacrés

Par le nom du Dieu des Hongrois,
Nous jurons,
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves !

Le chant du poète produisit sur la foule un effet immense. A la fin de chaque strophes toutes les voix répétèrent :

Oui, nous jurons,
Nous jurons
Que nous ne serons plus esclaves !

Le dernier vers achevé, des *Eljen* frénétiques éclatèrent et l'on y mêla le nom de Petœfi à ceux de la Patrie, de l'Égalité et de la Liberté.

Il y avait à Bude une garnison autrichienne assez forte et du haut de la citadelle de la vieille ville elle pouvait aisément bombarder Pesth. Mais le général Lederer qui la commandait venait d'être instruit des événements de Vienne et il n'osait pas, sans ordres positifs, engager avec le peuple une lutte sanglante. Eût-il vaincu, la Hongrie entière se serait levée pour venger les patriotes de Pesth et le mouvement, encore dynastique et libéral serait devenu une véritable révolution. Mais le commandant autrichien n'était pas même sûr de triompher. Les troupes étaient indécises et la population des deux capitales participait toute entière aux manifestations dont la jeunesse avait pris l'initiative.

A trois heures de l'après midi une nouvelle assemblée populaire, beaucoup plus nombreuse que celle du matin, eut lieu dans la cour du Musée national. Daniel Irànyi proposa une démarche auprès de la municipalité, afin de la contraindre à accepter les *Douze articles*. Aussitôt le nom du jeune avocat fut ajouté à ceux des cinq agitateurs,

Petœfi, Jokai, Vasvàry, Bulyovski et Egressy, déjà élus membres du conseil populaire, et, sous leur conduite, une foule innombrable s'achemina vers l'hôtel de ville.

Le conseil municipal était rassemblé. Quand les délégués du peuple se présentèrent dans son sein, un seul conseiller osa leur dire :

— Retirez-vous, messieurs, le conseil va délibérer !

Les autres, entendant les cris de la foule, voyant des fenêtres combien elle était animée, laissèrent, sans mot dire, les orateurs populaires lire les *Douze articles* et en réclamer l'adoption immédiate. Ils hésitaient cependant, mais des hommes politiques, tels que le vicomte du comitat de Pesth, Paul Nyary et Gabriel Klauzàl étant survenus et ayant affirmé qu'un refus pourrait entraîner de funestes conséquences, ils se soumirent. Le bourgmestre contresigna les volontés du peuple. Ensuite, sous prétexte de maintenir l'ordre, plutôt pour diriger le mouvement et s'opposer à une réaction, la foule exigea la formation d'un comité de sûreté publique, remplaçant la municipalité. Par suite d'une concession mutuelle, les cinq jeunes gens élus par le peuple, furent appelés à en faire partie avec quelques-uns de leurs amis, aussi avancés qu'eux, Maurice Perczel et Jean Farkas, avec Gabriel Klauzal, Nyary, le vice-bourgmestre et quelques-uns de ses adjoints connus pour être moins réactionnaires que les autres officiers municipaux.

L'organisation du comité, annoncée du haut du balcon de l'hôtel de ville fut salué d'acclamations. Mais la foule fit alors une nouvelle demande.

— La prison d'État contient un patriote, un démocrate, Michel Stancsics ; qu'il soit mis en liberté !

L'ancienne municipalité décida qu'une députation allait être envoyée à la lieutenance royale de Bude pour obtenir l'élargissement du prisonnier, pour exiger en même temps l'abolition de la censure et la promesse que l'autorité militaire n'agirait désormais que sur la réquisition du comité de sûreté publique.

La députation partit aussitôt, suivie de la foule qui, pendant qu'elle entrait dans l'hôtel de la lieutenance, s'amassa dans les rues environnantes, ne cessant de pousser des *Eljen!* patriotiques.

La lieutenance royale ne se montra pas plus brave que la municipalité. Elle accorda sans discuter tout ce qu'on lui demandait. Le peuple, conduit par Petœfi, se porta vers la prison. L'ordre de mise en liberté ayant été notifié au commandant de la forteresse, Stancsics fut livré à ses amis qui, le portant sur leurs épaules, le ramenèrent triomphant à Pesth.

Comme la nuit était déjà venue, la promenade se fit à la lueur des torches. Elle se termina sur la place du théâtre national, à l'intérieur duquel des spectateurs enthousiasmés accompagnaient de la voix les acteurs chantant l'hymne de Petœfi : *Debout, hongrois!* et l'orchestre exécutant toutes les ouvertures patriotiques, depuis *l'air du Rakos* jusqu'à la *Marche de Rakotzy*.

La journée avait été trop belle et notre poète y avait joué un trop grand rôle pour oublier de la célébrer amplement. La semaine d'après tous les journaux imprimèrent :

LE QUINZE MARS.

O Muse de l'histoire hongroise,
Ton ciseau s'est trop reposé.

Sur tes tablettes immortelles
Tu vas graver cette journée.

Ah ! nos pères et nos grands pères
Durant un siècle tout entier
Certes n'en ont pas fait autant
Que nous autres en vingt-quatre heures !

Secouez-vous ! secouez-vous,
Larges ailes de nos pensées !
Vous n'êtes plus captives ; libres
Maintenant, vous pouvez voler !

Volez partout dans la patrie !
Jusqu'à cette heure tristement
Par des menottes retenues,
Nous avions versé trop de larmes.

La presse est libre ! Désormais
Je ne crains plus pour mon pays :
Dans son cœur le sang se remue,
Le cadavre s'est réveillé.

Oh ! Dans les chroniques ton nom
Va briller, jeunesse de Pesth !
Le pays, à l'heure critique,
En toi trouva son médecin.

Pendant que là-bas, à la Diète,
Selon la commune habitude,
L'on parle, l'on babille en vain,
Ici le tocsin a grondé !

Debout, ô jeunes gens, debout !
Nous allons briser les serrures
Qu'une main impie a posées,
Sur la Presse, — ce sacrement !

Vienne l'ennemi soudoyé !
Nous l'attendons, qu'il se présente !
Plutôt la baïonnette au flanc
Que des entraves sur nos bras !

Par le nom de la Liberté,
Debout, braves enfants de Pesth !...
En proie au saint enthousiasme
Nous marchâmes à la victoire.

Qui donc eût pu nous résister,
Lorsque nous étions mille et mille,
Quand chaque front et quand chaque œil
Lançait des flammes foudroyantes ?

Ce fut un cri, tempête unique,
Que la voix de ces mille et mille !...
Sur les presses ils se jetèrent,
Et les chaînes ont éclaté !

Mais ce n'est pas assez ! En route !
A Bude ! Car au fond des cachots,
Un auteur souffre, ayant osé
Écrire pour le bien du peuple.

Et nous sommes allés à Bude,
Aussi rapides que des aigles.
Sur nos pas les flancs du vieux mont
Ont tressailli, s'écroulant presque.

Le prisonnier ! C'est en triomphe
Qu'ici nous l'avons rapporté !
Ah ! le vieux mont n'avait pas vu
Tel triomphe depuis Mathias.

O muse de l'histoire hongroise,
Grave tout cela sur ton marbre,
Et que pour la postérité
A jamais ce soit conservé.

Ah ! mon cœur, s'il te convenait
D'être fier, tu pourrais bien l'être ;
Car à ces beaux exploits c'est moi
Qui guidai nos jeunes héros.

Un jour de semblable victoire
Récompense ma vie entière.
Pour celle de Napoléon
Je n'échangerais pas ma gloire.

VII

Le jour même où se passaient à Bude-Pesth, les événements que nous venons de raconter, les délégués de la Diète de Presbourg arrivaient à Vienne et recevaient de la population autrichienne les témoignages de la plus ardente sympathie. Dès le lendemain ils étaient admis à déposer leur Adresse entre les mains de Ferdinand, qui promettait de combler les désirs de son « peuple fidèle » et nommait le Palatin, l'archiduc Etienne, son plénipotentiaire aussi longtemps qu'il resterait lui-même absent de son « cher royaume. » Étienne inaugurait le pouvoir en invitant le comte Louis Batthyany à composer le premier ministère hongrois.

La grande députation diétale étant revenue à Presbourg, les États se déclarèrent en permanence. Instruits des

manifestations dont la capitale avait été le théâtre, les députés se trouvèrent unanimes à précipiter l'accomplissement des réformes libérales, afin d'empêcher une révolution franchement démocratique. Le bruit s'étant répandu que l'agitation se propageait à travers le pays entier et qu'une prise d'armes de paysans contre leurs seigneurs était imminente, aucun conservateur ne s'opposa plus à l'abolition de ce qu'il subsistait encore des institutions féodales. A la séance du 18 mars, les délégués des chapitres et les évêques renoncèrent à la dîme sans indemnité; mais la Diète décida que les curés recevraient des appointements. Aussitôt après, sur la proposition de Kossuth, l'on approuva unanimement une adresse, demandant au roi-empereur, la mise en liberté des prisonniers politiques, Polonais, Italiens et autres, détenus dans les forteresses hongroises.

Pendant ce temps-là les *Douze articles*, proclamés à Pesth, se répandaient dans les provinces. Les comitats, les villes, les moindres communes y adhéraient hautement et sans réserve. Des députés conservateurs étaient révoqués et des libéraux étaient élus à leur place, L'aigle à double tête était arrachée des monuments publics; partout à la façade des monuments, comme sur la poitrine des hommes et des femmes, brillaient les trois couleurs, le rouge, le blanc, le vert. Les titres nobiliaires disparaissaient du langage commun, on se saluait du titre de citoyen et de citoyenne. Les anciens serfs prenaient fièrement possession de leur liberté sociale et politique; personne parmi ces nobles paysans ne pensait à se venger du passé, et un grand nombre comprenant les embarras que leur émancipation causait aux ci-devant seigneurs, leur offraient de continuer à cultiver leurs terres jusqu'à ce qu'ils se fussent procuré des instru-

ments aratoires et des ouvriers. Élan sublime où nul cri de haine ne troubla l'universel amour! Une société périssait, une société nouvelle prenait sa place, et personne ne paraissait s'apercevoir de la crise de cette mort et de cet enfantement! personne ne songeait au lendemain, — hélas! si sombre! — Chacun s'enivrait du présent, ne croyait qu'à la fraternité, à la justice, et saluait avec une indicible émotion la patrie régénérée!

LA COLONNE RENVERSÉE.

Sur le sommet d'une montagne
Une statue était dressée.
La montagne avait pour ceinture
Le nuage, et sur ses épaules
Le soleil dormait à midi.
C'est là que, debout, la statue,
Majestueux géant d'airain,
De sa main droite brandissait
Un sabre de guerre, et de l'autre
Faisait flotter une oriflamme.
Sur cette montagne comment
La statue est-elle arrivée?
Si haut d'en bas la hissa-t-on?
Des cieux peut-être tomba-t-elle?
Sainte en ce cas, sublime en l'autre.
Œuvre du ciel et de la terre,
Œuvre commune : aidé de Dieu
L'homme a pu la parachever.
Durant des siècles et des siècles
Cent mille mains y travaillèrent.
Enfin au faîte elle apparut!

L'Europe la vit, l'admira ;
Chacun s'inclina devant elle,
L'un saluant avec respect
L'autre s'agenouillant par crainte.
La montagne s'élève encore,
Mais elle n'a plus de couronne :
Les Dieux, jaloux de la statue
Sans nul doute l'ont enlevée
Pour en orner les cieux? Non pas !
Survint un tremblement de terre
Qui l'ébranla; puis l'ouragan,
Qui du mont la déracina :
Elle roula vers les abîmes
Et dans la vase disparut.
Glorieuse statue, ô toi,
Patrie, en la vase enfoncée
Tu devais y rester longtemps :
Trois siècles durant tu coulas
Dans la honte, mare verdâtre.
Ta noble tête que jadis
Ceignaient les étoiles voisines,
Ce sont maintenant les insectes,
Les vils insectes de l'eau trouble
Qui la salissent de leurs corps.
O patrie, ô ma pauvre patrie !
Comment nommer ce sentiment
Qui, de même que la tempête,
Se déchaîne en mon pauvre cœur,
Quand je me souviens de ta gloire?
Mais plus de chagrin ! plus de deuil !
Car elle n'est plus dans la vase,
Sa sainte et superbe statue !
Du fond de la honte arrachée
Nous l'avons remise au soleil.....

L'œuvre est grande, pour beaucoup il ne reste qu'à laisser faire le soleil... Mais pour le poète, rien n'est fini, tout commence. Que d'autres, les bras croisés, restent immobiles, comme enivrés de la splendeur de ce que leurs yeux voient, Petœfi, que l'on croirait fou d'enthousiasme, raisonne encore... *La statue est debout!*... Venez, cric-t-il, à ceux qui l'admirent :

Venez! venez! lavons ses membres,
Pour qu'enfin elle redeviennе
Ce qu'elle était : sans tache et vierge!
Que chacun la lave, vous, femmes,
De vos pleurs; nous, hommes, de sang!
Quand en son éclat d'autrefois
Grâce à nous elle brillera,
Alors, allons nous reposer!...
Nous reposer? non, pas encore,
Un nouveau devoir nous réclame.
Il faut que le géant d'airain
Se relève à la même place
Où jadis il resplendissait,
Où, sublime de majesté,
L'univers entier l'admirait.
Debout, petits et grands! debout,
Tous les citoyens de mon peuple!
Honte à qui sera paresseux!
Honneur à qui travaillera!
La honte ou l'honneur, choisissez!

Tandis que Petœfi surexcitait l'agitation générale en prêchant l'action au milieu du triomphe, son ami Paul Vasvàry, dont les opinions très radicales étaient conformes

aux siennes, ne cessait pas d'entraîner le comité de Pesth de plus en plus avant dans la voie révolutionnaire. Mais ce n'était pas seulement à l'intérieur de l'hôtel de ville que ce « Camille Desmoulins » et ce « Rouget de Lisle » hongrois prononçaient leurs énergiques harangues. Souvent, ils s'adressaient à vingt, à trente mille personnes, assemblées sur la place du Musée, du haut d'une terrasse qui la dominait en y faisant saillie; et la foule, par eux électrisée, renouvelait sans cesse les pouvoirs de ses délégués, anéantissait l'influence des membres trop modérés du comité de sûreté publique et permettait l'exécution des projets les plus démocratiques.

Ainsi, avant même que la Diète de Presbourg eût pris aucune résolution à cet égard, la garde nationale fut formée, armée à Pesth. Bien plus, les juifs non encore émancipés, qui étaient attaqués le 14 mars par les bourgeois de Presbourg et dont la Diète n'osait pas proclamer l'égalité civile et religieuse, les juifs furent admis à faire partie de la milice citoyenne sous les ordres directs de Michel Stancsics. La liberté de la presse proclamée, prise à l'imprimerie Landener, fut immédiatement pratiquée. A côté de la feuille des conservateurs, le *Nemzeti Ujsag*, qui se proclamait patriote et partisan des *Douze articles*, fut fondé par Adrien Palfy, jeune écrivain de beaucoup de talent, le *Quinze Mars*, organe d'un parti qui n'existait point quelques jours auparavant, et qui demandait déjà au lieu de l'indépendance constitutionnelle, l'indépendance absolue, au lieu d'un roi autrichien, la république. C'est dans cette petite feuille quotidienne qu'Alexandre Petœfi publiait le plus souvent pour la première fois les poèmes politiques qu'il improvisait pour ainsi dire, sous la dictée de la révolution. Grâce au talent de

ses rédacteurs, à la pureté de ses principes, à la vivacité de sa polémique, le *Quinze Mars* devint vite le plus populaire des journaux hongrois. Il exista presque jusqu'au dernier jour de la guerre de l'indépendance et son succès fut tellement grand qu'au moment où la monnaie était devenue d'une rareté extrême, on en trouvait encore pour l'acheter à environ deux sous le numéro; on vit des hommes du peuple se passer de manger ou de fumer pour lire le *Martzius*.

Quoique la tranquillité matérielle fût si parfaite dans la capitale, que le comité de sûreté publique, durant ses deux ou trois semaines de toute puissance, n'eut pas à réprimer un seul attentat contre les personnes ni contre les propriétés (1), on était excessivement inquiet à Presbourg de la révolution morale qui s'y produisait. Le 16 mars, on disait autour de la Diète, dans la Diète peut-être, que trente mille citoyens s'avançaient sous les ordres de Petœfi pour imposer l'adoption immédiate des *Douze articles* les armes à la main (2). Aussitôt les deux chambres choisirent une grande députation qui alla *calmer* la folle jeunesse, remercier la population de Bude-Pesth d'avoir évité d'engager une lutte périlleuse avec la troupe impériale, l'assurer du libéralisme de la Diète et lui communiquer les lois nouvelles, déjà présentées au roi. Le 19, les délégués de la capitale parurent à leur tour au sein des États et leur notifièrent les *Douze articles* comme étant l'expression la plus complète des vœux du peuple. Kossuth se chargea de répondre. Dans un discours, généralement favorable

(1) *Histoire de la Révolution de Hongrie*, par Daniel Irányi et Charles Louis Chassin, t. I, p. 161.
(2) Ibidem, p. 164.

aux bonnes intentions de la population de Pesth, le grand orateur fit remarquer que, dans un pays de décentralisation, comme la Hongrie, Pesth ne représentait pas la nation entière, que cette grande ville n'était point Paris, ne le serait jamais, et que nulle fraction du tout national n'avait, ni n'aurait le droit de dicter des lois à la Diète.

Cette réponse un peu sèche ne produisit pas un aussi mauvais effet qu'on le pourrait croire. Elle ne mécontenta guère que ceux des membres du comité de sûreté publique qui, comme Vasvàry, Petœfi, Perczel, et deux ou trois autres, se défiaient des députés nobles en général et s'impatientaient des lenteurs de la légalité. Quelques jours après, ces démocrates laissèrent éclater leur mauvaise humeur à l'occasion du premier projet de loi présenté par le ministre de l'intérieur désigné, Barthélemy Szenere. Il s'agissait de limiter la liberté de la presse et d'imposer à quiconque voudrait publier un journal quotidien l'obligation de verser un cautionnement de vingt mille florins. Petœfi (1) parla avec beaucoup de violence au sein du comité de sûreté publique contre le projet réactionnaire, et son ami Émeric Vachott en brûla solennellement la copie sur la place de l'Hôtel de Ville aux applaudissements de la foule. Vasvàry (2), avec quelques-uns de ses collègues, se rendit à Presbourg, mais ne fut pas très bien accueilli par Kossuth lui-même. Cette démarche eut cependant pour effet que l'impopulaire cautionnement fut abaissé à 10,000 florins.

(1) Notes de Mme de G***.
(2) Notes de M. Irányi.

VIII

La Diète poursuivait pacifiquement le cours de ses travaux. Elle réformait l'organisation des villes libres en accordant le droit d'élire les magistrats municipaux à tous les habitants « professant les religions légalement reconnues. » Elle autorisait la libre aliénation des propriétés nobiliaires en abolissant l'aviticité et la fiscalité. Créant la division en huit portefeuilles du nouveau ministère national et proclamant l'anéantissement de l'ancienne administration, elle poussait la générosité jusqu'à garantir aux serviteurs du roi, aux ennemis de la patrie, la jouissance de leurs honoraires, leur vie durant, et, de plus, promettait de les utiliser! Elle fixait le taux de l'indemnité seigneuriale, payable au moyen d'un impôt général, et pour ne pas froisser la cour autrichienne, ajournait indéfiniment le projet de loi relatif à la séparation de l'armée hongroise du reste de l'armée autrichienne.

Enfin, le 23 mars, le comte Louis Batthyany présenta à la Diète les noms des citoyens appelés par lui, sur l'initiative du Palatin, à composer le premier ministère hongrois : Szemere pour l'intérieur, Paul Eszterházy pour les relations entre le royaume et l'empire, Kossuth pour les finances, Meszaros pour la guerre, Étienne Szechenyi pour les travaux publics, Joseph Œtvœs pour l'instruction publique et les cultes, Gabriel Klauzal pour l'agriculture et le commerce, François Deak pour la justice.

Ce ministère hétérogène, composé de tous les éléments du parti libéral, satisfit la Diète, mais le *bon roi*, qui avait moins peur, s'étant aperçu de l'excessive modération de ses

« fidèles sujets, » l'accueillit avec beaucoup moins d'enthousiasme, parut même résolu à ne point le reconnaître. Après six jours de négociations entre la Diète et le Palatin, le Palatin et le Roi, les deux portefeuilles de la guerre et des finances furent officiellement refusés, ainsi que la suppression de la chancellerie hongroise de Vienne; en même temps les États furent invités à ne pas considérer comme définitive l'abolition des corvées, redevances et dîmes et à soumettre à un nouvel examen les lois qui l'avaient proclamée (29 mars).

Les allées et venues du Palatin de Presbourg à Vienne étaient connues à Pesth. On y savait, dès le 27, que probablement le roi prendrait la résolution, qu'il prit en effet, de refuser à la Hongrie le maniement de ses fonds et la libre disposition de ses troupes, c'est à dire les deux plus solides garanties de son indépendance constitutionnelle. On supposait même, d'après les *on dit*, que les *conquêtes de mars* étaient mises en question. Du haut de la Terrasse du Musée, Vasvàry avertissait le peuple de se tenir sur ses gardes. Maurice Perczel accusait la Diète de faiblesse et proposait une Convention nationale. Petœfi lançait dans la foule des mots tels que celui-ci :

Il n'y a plus de roi aimé!

Et, s'armant de la satire, il attaquait directement la royauté :

LADISLAS BIEN-BIEN.

Sa Majesté Ladislas, dit *Bien-bien*,
Le souverain de la Hongrie
En vain n'était pas de Bohême,
Car il vivait vraiment *à la Bohême!*

Il n'aimait pas à commander,
Il n'eût pas su comment s'y prendre
Et, s'il l'avait su, le pays
Aurait refusé d'obéir.

Il avait la tête bien vide,
Plus vide encor était sa poche;
Il fallait fouiller jusqu'au fond
Pour y trouver un pauvre sou.

Les mites et le temps rongeaient
Les fourrures de ses habits;
Ses habits étaient si râpés
Qu'ils avaient perdu leur couleur.

Le savetier mettait des pièces
A ses augustes brodequins;
Ses éperons étaient rouillés
Et ses talons tournaient à gauche.

Dans son office les souris
Ne faisaient jamais de dégât,
Car avec le meilleur vouloir
Elles n'y pouvaient rien manger.

Au fond de ses caves les vins
S'accumulaient en si grand nombre
Que le plus grand tonneau n'eut pas
Su donner un dé de liquide.

Si Sa Majesté Ladislas
Daignait quelquefois avoir faim,
Il fallait qu'un de ses sujets
L'invitât à dîner chez lui.

Ah! jamais ne se repentait
Le sujet invitant le roi :
Sa généreuse Majesté
De son hôte faisait un comte!

O pauvre roi, mendiant,
Console-toi, console-toi,
Car peut-être se verra-t-il
Des rois encore plus misérables...

Sa Majesté Ladislas, dit *Bien-bien!*
Le souverain de la Hongrie,
En vain n'était pas de Bohême,
Car il vivait vraiment *à la Bohême!*

Quelquefois aussi ce n'était point par l'ironie que Petœfi sapait les trônes; dans ses jours de mauvaise humeur, il attaquait la royauté avec violence et directement.

LE ROI ET SON SERVITEUR FIDÈLE.

Le roi, plein d'orgueil, est assis
Sur son trône resplendissant :
Les grands seigneurs, valets rampants
L'entourent, lui lèchent les mains.

Tout à coup le trône s'ébranle!...
De la terre est-ce un tremblement?
Un tremblement de terre! Non.
Le peuple en révolte s'amasse!...

Comme le fleuve rompt ses digues,
Le peuple a rompu ses entraves;
Les fragments de ses vieilles chaînes
Dans ses mains se changent en armes.

De plus en plus le trône tremble,
Et les grands seigneurs par dessous
Se glissent... Ils ont disparu!
Un homme reste auprès du roi.

Ah! savez-vous quel est cet homme
Qui reste et, seul, ne s'en va pas?
Figure pâle, habit sanglant,
Sa main est : Mort ; son nom : Bourreau!

" Tous m'abandonnent, dit le Roi;
" Déjà nous ne sommes que deux!
" Et toi, tu serais envers moi
" Le seul et le dernier fidèle?... "

" Ah! bien qu'ici je sois resté.
" Roi, je ne suis pas ton fidèle,
" Dit en s'avançant le bourreau.
" Les rois n'ont jamais de fidèle!

" Ceux qui vivent autour du trône
" Ressemblent tout à fait à l'ombre :
" L'ombre, tant que le soleil brille,
" Dure, et s'enfuit dès qu'il se voile.

" Si je suis resté près de toi,
" C'est que tu me donnes mon pain.
" Nous devons toujours être ensemble
" Ne pouvant vivre l'un sans l'autre. "

Ces vers, publiés dans le *Quinze-Mars* et dans les *Scènes de la vie*, répandus à des milliers d'exemplaires et lus à haute voix dans les cafés, dans les rues, sur les places, augmentaient la colère publique. Elle était si violente, que le comité de sûreté publique dût, pour l'empêcher de produire immé

diatement une insurrection, déclarer que, si les nouvelles annoncées se confirmaient, il considérerait comme en péril tous les résultats obtenus par l'opposition et, dès lors, agirait en conséquence. Perczel et Jean Farkàs allèrent proposer à Kossuth et aux députés les plus avancés de venir à Pesth se mettre à la tête du peuple.

Mais en ce moment l'on n'était pas moins indigné à Presbourg qu'à Pesth. Quand, le 29 mars, le Palatin vint exprimer les volontés royales, Louis Batthyany offrit sa démission et celle de tous les ministres qu'il avait choisis. Kossuth, sans toutefois accuser le roi lui-même, dénonça, dans un véhément discours, les manœuvres de la bureaucratie et de la *camarilla;* il fit déclarer à la Diète qu'elle ne reviendrait à aucun prix sur les lois qu'elle avait votées et comptait d'une manière absolue sur la complète réalisation des promesses que le souverain avait faites, le 16 mars, à ses fidèles sujets.

Le Palatin partit pour Vienne, porteur de l'*ultimatum* diétal, et le ministère expédia en toute hâte deux délégués, Nyary et Szemere, afin d'empêcher que la capitale ne se soulevât.

L'état des esprits y devenait en effet de plus en plus menaçant. Enflammés par Petœfi, Perczel, Vasvàry, Palfy, des groupes de jeunes gens se répandaient par les rues en criant : « Aux armes! » On dressait presque publiquement des plans d'insurrection, on agitait la question de savoir à l'aide de quels hommes et sous quelle forme le peuple victorieux organiserait le nouveau gouvernement. L'élévation du Palatin Étienne sur le trône trouvait de nombreux adhérents dans la bourgeoisie. Petœfi, Vasvàry et leurs amis se prononçaient ouvertement pour la république, mais ils

étaient peu compris. Néanmoins la révocation de la Pragmatique Sanction et la déchéance de la dynastie de Habsbourg-Lorraine, proposées dans un placard qui fut affiché, n'étonnaient pas et provoquaient même des acclamations frénétiques.

Néanmoins, durant toute la journée du 31 mars, on parla, on cria, on courut beaucoup, mais l'on n'agit point. Sur les instances de Szemere et de Nyary, le comité de sûreté générale publia une proclamation dans laquelle il engagea le peuple à prendre patience durant quelques heures encore, lui promettant d'être prêt lui-même à remplir, avec lui, son devoir, si la suprême démarche tentée auprès du souverain n'aboutissait à rien.

Dans la nuit du 31 mars au 1er avril, le baron Joseph Œtvœs arriva dans la capitale et annonca que le roi avait cédé, que la Diète était satisfaite et que Kossuth lui-même s'était écrié : — « Si je disais : je n'accepte pas les résolutions royales ! on verrait couler le sang ; mais ce serait un crime ! Certes elles ne réalisent pas tous nos vœux les plus chers ; mais au moins elles nous donnent la possibilité d'en conquérir la réalisation ! »

« Que ne le conquérons-nous tous de suite ! » s'écrièrent jusque dans le sein du comité de sûreté publique les hardis jeunes gens qui d'instinct comprenaient toutes les difficultés créées par l'union, encore trop intime de la Hongrie avec l'empire d'Autriche. Dans leur ardeur de combattre, ils étaient beaucoup plus raisonnables, beaucoup plus pratiques, que ces hommes d'État, qui voyaient l'avenir assuré et poussaient des cris enthousiastes de « Vive le roi ! » L'habileté de la Diète laissant, pour obtenir le ministère de la guerre, les régiments hongrois, aux mains de Ra-

detzky, répugnait profondément à ces républicains qui voulaient que la nation hongroise devint la sœur dévouée de toutes les nations libres contre tous les oppresseurs. La conservation de la Chambre des Magnats et des titres nobiliaires, les droits d'élection et d'éligibilité maintenus en faveur des nobles et des bourgeois privilégiés, tandis que les autres citoyens étaient soumis au cens électoral, leur paraissait être une violation du principe de l'égalité. Au point de vue de la nationalité, ils ne trouvaient point dans l'indépendance relative les garanties de l'indépendance vraie, et demandaient :

— Combien de fois les rois de Hongrie, empereurs d'Autriche ont-ils violé leurs serments? Le bon souverain qui a cédé si difficilement aux désirs trop modérés de sa fidèle nation ne cherche-t-il pas déjà les moyens de reprendre d'une main tout ce qu'il a donné de l'autre?.....

Irányi exprima nettement mais avec modération qu'il était mécontent.

Petœfi, moins capable de se contenir que ses amis, proféra les plus terribles menaces.

— Moi, dit-il, je n'accepte pas les transactions de la Diète. Je ne veux pas être dupe.....

Il voulait publiquement exprimer sa pensée, faire une profession de foi franchement républicaine. Ses collègues du comité parvinrent à l'en empêcher. Mais en les quittant, il tira du fourreau son large sabre, l'étendit sur la table, le reprit et s'écria :

— « Je l'ai détaché, je ne le brise pas... mais *je le garde* (1) !... »

(1) Notes de Mme de G***.

Le 7 avril, le ministère national, officiellement nommé par le roi, entra en fonctions. Trois jours après Sa Majesté vint en personne à Presbourg confirmer les réformes votées et le lendemain, 11 avril il prononça la dissolution de la Diète. Quand le monarque déposa entre les mains du Palatin les trente et une lois, par sa signature approuvées, il dit, en hongrois :

« Je désire du fond du cœur que ma noble nation hon-
« groise soit heureuse, car dans son bonheur, je trouve
« mon propre bonheur. Ce qu'elle m'a demandé dans ce
« but, je l'ai non seulement accompli, mais je le remets,
« confirmé de ma parole royale, à toi, mon cher neveu, et
« par toi à toute cette nation, dans la fidélité de laquelle
« mon cœur rencontre sa plus grande consolation et ses
« plus grandes richesses. »

Les cris de *Vive le roi!* couvrirent ces gracieux mensonges et la Hongrie entière s'en fit l'écho. Ce qui était corroboré du serment écrit et verbal du souverain, la nation le croyait à jamais certain. Plus de dîmes, de redevances, de corvées! La censure abolie! Le jury institué! La garde nationale remplaçant les troupes étrangères pour le maintien de l'ordre et la défense des lois! La liberté politique et religieuse, pour toutes les races, pour tous les citoyens! L'égalité des droits assurés! L'indépendance du parlement et du gouvernement garantie par l'institution d'un ministère hongrois responsable!... Tout cela, rêve d'hier, réalité aujourd'hui, conquis sans verser une goutte de sang!.....

Certes la joie aveugle de la Hongrie, si longtemps malheureuse s'explique, se justifie. Mais hélas! qu'ils étaient raisonnables les fous qui, comme notre poète voyaient le ciel

chargé de nuages, quant tout le monde le croyait bleu, et demandaient qu'on en fît tomber la foudre avant que la tempête ne s'y déchaînât !...

Le 14 avril, Louis Batthyany et ses collègues firent leur entrée à Pesth et le *comité de sûreté publique*, depuis le 25 mars surveillé plutôt que suppléé par le *comité de sûreté générale*, nommé par le président du conseil, cessa d'exister officiellement. De magistrat populaire redevenu simple poète, Alexandre Petœfi troubla encore une fois l'enthousiasme général en poussant un cri de guerre :

Nous parlons encor, nous parlons toujours !
La langue se meut, nul bras ne se lève.
Désirez-vous donc que notre Hongrie
Soit femme de halle et non pas héros?

O sabre de gloire, on t'aiguise à peine,
La rouille déjà s'étend sur ta lame!
Allons ! dès demain ou le jour suivant,
Nous retournerons au chemin battu !

Je m'irrite, moi, cheval frémissant
Qui, la selle au dos se cabre, et du pied
Laboure le sol, attendant son maître
Qui dans la maison s'oublie et babille.

Ce ne serait pas dans une bataille
Que je tomberais, semblable à l'étoile ! !...
L'inactivité dans ses bras étroits
Pourrait m'endormir, pourrait m'étouffer ! !...

Ah ! si j'étais seul, le mal serait mince,
Un homme à lui seul n'est pas tout un monde ;
Mais moi, j'en connais des mille et des mille
Qui mordent le frein, la colère au cœur.

Hardis jeunes gens, ô vous, mes amis,
Vos ailes, aiglons, restent enchaînées !...
Ma tête s'enflamme et mon cœur se glace
Quand je pense à vous, lorsque je vous compte !...

En avant ! Debout, debout, ma patrie !
Veux-tu t'arrêter à moitié chemin ?
Nous n'avons encor qu'élargi la chaîne
Mais elle n'est pas tout à fait brisée.

X

La veille du jour où le roi Ferdinand V reconnut pour ses ministres Batthyany et ses collègues, le colonel Jellachich fut promu au grade de lieutenant feld-maréchal et nommé Ban de Croatie. Au moment même où le « bon monarque » daignait confirmer les réformes de Presbourg et réitérer son serment de maintenir intacte l'indépendance de son « cher royaume, » se produisirent les premières scènes de l'horrible drame de la rivalité des races.

La politique intérieure de l'Autriche et son existence même se résument en cette maxime : *Divide et impera.* Produit par le hasard des alliances matrimoniales, par le mensonge diplomatique et par la force brutale, le chaos impérial n'a subsisté qu'en restant un chaos. Ce fut déjà grâce au choc de deux races et de deux religions que l'empire vainquit la Bohême, l'anéantit et la germanisa. Ce fut grâce à la rivalité des castes que la Gallicie, qui eût évidemment pris une part importante, décisive peut-être, aux événements de 1848, dès 1846 se trouva ramenée sous le joug et réduite à l'impuissance. En Hongrie, où la

liberté religieuse existait depuis le XVIe siècle, où les classes inférieures attendaient patiemment leur émancipation de la noblesse, où enfin les nationalités vivaient depuis près de mille ans en parfaite intelligence, il était extrêmement difficile de produire des divisions intestines. La politique autrichienne resta impuissante à fomenter une guerre religieuse ou une guerre sociale et, si elle réussit à provoquer une guerre de races, c'est qu'elle sut avec une infernale habileté, profiter à une heure donnée des ferments de haine semés entre ses peuples autant contre elle-même que contre l'un d'eux.

Plus on considère l'épouvantable lutte qui éclata en 1848-1849 entre les Croates, les Serbes, les Valaques, les Saxons et les Magyars, moins on y voit un mouvement indigène, un réveil logique et pour ainsi dire naturel de chacune des nationalités rivales. Ni les Croates, ni les Serbes, ni les Saxons, ni les Valaques ne se levèrent contre les Hongrois parce que ceux-ci prétendaient les anéantir. Ils ne se trouvaient au milieu des Hongrois, avec leur langue et leurs mœurs particulières que parce que les « féroces conquérants asiatiques » n'avaient jamais essayé de leur imposer leur langue, de les façonner à leurs mœurs. Si, durant les siècles qui précédèrent la Révolution de 1848, ils avaient été réellement les ennemis nés des Hongrois, ils n'eussent certes pas manqué de profiter des grandes guerres de leurs oppresseurs contre les Turcs, de leurs luttes intestines, civiles et religieuses, ou de leurs perpétuelles insurrections contre les rois autrichiens, et rien alors ne leur eût été plus facile que de se séparer de leurs « oppresseurs, » et d'assurer leur indépendance. Leurs tendances à la séparation ne se manifestèrent théoriquement qu'après 1825 et

précisément à partir de l'époque où le parti libéral hongrois commença à revendiquer, non plus les droits constitutionnels d'une aristocratie, mais les droits politiques et sociaux de tous les citoyens du même État sans distinction de race ni de religion. Inventé par les savants de Bohême, pieux chercheurs des cendres dispersées de leurs ancêtres, le panslavisme, exclusivement littéraire à l'origine et essentiellement démocratique quand il ne voulait que rapprocher des frères dans la liberté commune, ne tarda pas à se transformer en une vaste machine de réaction et de conquête, dès qu'il fut détourné de son but idéal et ramené à une *idée pratique* sous la haute protection de Sa Majesté le tzar de toutes les Russies. Ainsi compris, le panslavisme devint particulièrement pour les Hongrois une question de vie ou de mort; car il fallait, — comme l'avoua ouvertement Kollar dans son poème, *La Vierge slave*, — qu'il n'y eût plus de Magyars au monde pour que les Slaves, isolés les uns des autres, pussent sceller leur union définitive. Les Hongrois cherchèrent à empêcher le développement de la propagande panslaviste en fortifiant leur propre nationalité et en reconstituant sur les bases de l'égalité et de la liberté leur État fédératif d'autrefois, *unifié* par l'usage d'une longue politique commune. L'Autriche elle-même parut les y aider un moment, jusqu'à ce qu'elle se fut aperçue qu'elle avait moins à craindre pour son despotisme des Panslavistes que des Magyars. Le mouvement libéral se développant en Hongrie plus vite et plus nettement qu'elle ne l'avait prévu, elle n'hésita pas à lui opposer comme une barrière un mouvement suscité de l'étranger et qui ne pouvait lui être nuisible à elle-même que dans le cas, naguère inadmissible, d'une rupture avec la Russie. L'Illyrisme,

c'est à dire l'union des Slaves du midi, fut donc prêché, organisé par Louis Gaj à Ayram, sous la protection du cabinet de Vienne, tandis que le Tchekkisme, union des Slaves du centre, était entravé, en 1848 même, bombardé, conformément à la maxime *Divide et impera !*

L'Illyrisme amena les résultats que l'Autriche en attendait. A l'occasion de l'élévation de la langue hongroise au rang de langue politique générale, un différend éclata entre les Hongrois et les Croates et, très perfidement enveniné, il servit de prétexte à une série de manifestations haineuses qui peu à peu rendirent l'entente impossible avant le combat. Quand, au milieu d'avril 1848, Jellachich, Ban et général *impérial*, alla préparer l'accomplissement des secrets desseins de la *Camarilla*, il lui fut très facile de trouver des auxiliaires du despotisme parmi des populations auxquelles on pouvait faire croire que les *réformes de Presbourg* avaient été *octroyées* par le roi et que les Magyars les avaient *acceptées* uniquement pour dissimuler leurs projets de domination. Mais l'action de l'habile aventurier ne se borna pas à la Croatie seule. Ses agents se répandirent parmi les Serbes de la Hongrie méridionale, et par tous les moyens imaginables, y compris la promesse de partage des propriétés magyares, les mirent bientôt en révolte ouverte contre ces mêmes Hongrois qui, lorsqu'ils fuyaient la domination ottomane, les avaient recueillis sur leurs propres terres et leur avaient permis de s'y créer une nouvelle patrie. Dans le Banat et Vojvodat serbes, sous la direction de l'archevêque Rajachich, comme en Croatie, le mouvement fut monarchique et autrichien plutôt que démocratique et national. Les Serbes et les Croates n'auraient pas pris les armes contre les Magyars, s'ils n'y avaient été

excités par le cabinet de Vienne, et ils n'auraient pas pu les combattre, si des armes et des chefs ne leurs avaient pas été fournis. Esclaves eux-mêmes, après avoir coopéré à la ruine de la liberté hongroise, ils savent aujourd'hui ce qu'il en coûte de croire aux promesses de la tyrannie et de triompher avec elle!

Les Saxons et les Valaques de Transylvanie furent, comme les Serbes et les Croates, les agents ou plutôt les dupes de la cour autrichienne. Les premiers, dotés de leur territoire et des plus insignes priviléges par les rois de la Hongrie indépendante, et qui jamais n'avaient eu qu'à se louer des Magyars, avec lesquels ils coopéraient au gouvernement de la principauté, furent véritablement ingrats et traitres en se faisant les auxiliaires de l'Autriche et ses premiers agents auprès des Roumains encore indécis. Quant à ceux-ci, ils furent plus aveugles que coupables. Quoique ils aient commis d'inexcusables excès, on comprend que dans l'ignorance où les avait laissés un très long servage, ils aient pu se laisser entraîner par des agitateurs habiles à considérer comme des ennemis ceux qui les avaient si longtemps privés de la vie civile et politique. Et pourtant, au moment même où ils réclamaient leurs justes droits, la Diète de Kolosvar proclamait, sur la motion du vieil aveugle Wesselenyi, l'émancipation des paysans transylvains sans distinction de religion ni de race. De même que les Croates et les Serbes furent lancés contre les Hongrois de la Hongrie proprement dite, pour amener l'anéantissement de la liberté constitutionnelle proclamée à Presbourg, les Roumains et les Saxons de la Grande Principauté furent soulevés spécialement dans le but de rendre impossible l'union des deux *Sœurs-Patries*, proclamée le

30 mai et quelques semaines après (18 juin) consacrée par le roi.

Par ceux-ci, comme par ceux-là, l'œuvre libérale, qui eût pu profiter à tous, fut battue en brèche, et le résultat de la mêlée fratricide fut égal pour les uns et pour les autres : après la défaite, après la victoire, le despotisme seul se trouva debout, écrasant avec impartialité et ses ennemis et ses malheureux auxiliaires.

XI

Dès le mois d'avril 1848, c'est à dire au moment où il prit la direction des affaires, le ministère Batthyany aurait pu comprendre l'importance du mouvement anti-hongrois, préparé par la *camarilla*.

Jellachich gouvernait les trois comitats croates en véritable dictateur, il les tenait hermétiquement fermés à quiconque eût voulu y répandre des idées de concorde, il refusait de proclamer les réformes de Presbourg et, par une congrégation illégale, faisait ouvertement demander que la Croatie se constituât indépendante de la Hongrie sous le sceptre de *l'empereur d'Autriche*. Il commençait même matériellement les hostilités en s'emparant du district de Buccari, partie intégrante de la province de Fiume, du littoral hongrois.

Les Serbes avaient accueilli avec enthousiasme les *Douze articles*, ils avaient envoyé une députation à Presbourg, jurer en leur nom de *vivre et de mourir pour la Hongrie* (1). Puis

(1) Ainsi s'exprimèrent devant la Diète, dans la séance du 8 avril, les délégués de Neusatz (Ujvidek).

tout à coup on les avait vus se réunir en de tumultueuses assemblées populaires, refuser d'élire des représentants à la future Diète de Pesth ; se constituer autonomes sur un territoire où ils vivent moins nombreux , au milieu de Magyars, d'Allemands, de Valaques (1), et mettre le nouveau *vojvodat* intimement lié à l'*Illyrie ;* sous le protectorat direct de la couronne *autrichienne*. Pendant qu'un *comité central* amassait de l'argent, des munitions, des soldats, de concert avec les officiers des Confins militaires et avec le consul de Belgrade; les paysans se ruaient sur les villes et les villages non serbes, les saccageaient, en massacraient les habitants. Dès les premiers jours de juin, les révoltés, maîtres de l'arsenal de Titel, et des *Retranchements romains*, formaient un camp retranché à Carlovitz, entamaient la guerre avec la Hongrie sous prétexte de « défendre les droits de l'empereur d'Autriche. »

En Transylvanie, les choses étaient beaucoup moins avancées. Sans ouvrir les hostilités, mais en les préparant, les Saxons et les Roumains pétitionnaient auprès de la Diète transylvaine, qui venait de se réunir, auprès du ministère de Pesth et de l'Empereur, à l'effet d'obtenir que l'union de la principauté avec le royaume ne fût pas prononcée. Ils ne prirent les armes que plus tard, quand l'*Union* eut été votée à Kolosvar et sanctionnée par le roi.

Dans la Hongrie proprement dite, où ils sont nombreux les Roumains, se trouvant directement menacés par les Serbes, se rapprochaient entièrement des Magyars et les remerciaient d'avoir fondé l'égalité civile. De même, les

(1) On compte 1,375,651 Roumains, Allemands, Magyars, contre 808,983 Serbes.

Slowaks et les Ruthènes (1) restèrent sourds aux excitations des agents austro-tchekkes; les Allemands du Nord, surtout ceux du comitat de Szepes manifestèrent, du début à la fin de la crise, le plus ardent patriotisme hongrois.

La situation était grave sans doute, mais elle était loin d'être désespérée. Pour ruiner les intrigues autrichiennes, il eût fallu réprimer énergiquement les premières attaques des pillards du Banat et, dès l'origine, mettre la main sur les agents impériaux, sur les Jellachich, les Rajachich et les gros bourgeois saxons des Sept Bourgs. Toutes les espérances de la camarilla auraient été anéanties d'un coup, si les concessions, faites en juillet 1849 aux nationalités vaincues, leur avaient été spontanément offertes avant l'engagement de la bataille et si, par la libre association, les diverses races eussent été, au moment où elles allaient s'entrégorger, rapprochées les unes des autres et mises à même de coopérer à la défense d'une patrie commune, assurant à chacune d'elles son plus complet développement national (2). Mais, pour réaliser tout cela à temps, pour frapper les meneurs soldés et rattacher les égarés en les intéressant au triomphe de la bonne cause, il eût été indispensable de sortir de la voie tortueuse du constitutionnalisme austro-hongrois, de suivre la ligne droite de la démocratie pure, de rompre avec Ferdinand, « roi aimé » et « empereur haï, » enfin d'accepter l'alliance, la solidarité, avec tous les ennemis de l'Autriche

(1) Les Slowaks, d'après la statistique semi-officielle de J. Hain, sont au nombre de 1,884,696 (il n'y a que 1,248,617 Croates en Croatie et en Hongrie). Les Ruthènes forment une peuplade de près de 500,000 âmes.

(2) Comme le propose Kussuth dans son *Projet d'organisation politique*, qui date de 1851 et que les auteurs de l'*Histoire politique de la révolution de Hongrie* ont réproduit *in extenso* à la fin de leur premier volume.

despotique et unitaire, et de précipiter la Hongrie, donnant la main à l'Italie aussi bien qu'à l'Allemagne, dans le courant de la révolution européenne.

Hélas ! il n'y eut guère que les exagérés du comité de sûreté publique de Pesth qui émirent ces idées justes et dont l'application eût été si féconde, en mars, en avril, en mai 1848, non pas seulement pour la Hongrie, mais pour le monde entier. Le 21 mars, dans une *Adresse aux Croates*, vivement appuyée par Vasvàry, il était dit que le drapeau qu'avaient arboré les Hongrois n'était pas celui d'une nationalité particulière, mais l'étendard de la liberté pour tous. Le jeune tribun ne cessait pas de réclamer pour les races non magyares des avantages que ses amis eux-mêmes trouvaient excessifs (1) et, quoiqu'il aimât sa patrie avec passion, il ne la comprenait pas libre, entourée de nations asservies, il lui désirait, il lui voulait un rôle dans la régénération de l'humanité. Telles étaient également les opinions d'Alexandre Petœfi, cosmopolite et Hongrois en même temps, aussi révolutionnaire que patriote. Les deux amis, dans le comité de Pesth, proposaient ou soutenaient toutes les motions radicales, tendant à arracher la Hongrie de l'ornière légale dans laquelle, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la trahison du « roi aimé » la faisait verser. Ils étaient des premiers à considérer leur patrie comme perdue si elle restait immobile, s'abandonnant à d'égoïstes illusions; ils la poussaient à s'unir étroitement avec les braves Viennois, deux fois insurgés, le 13 mars et le 15 mai, et ils réclamaient sans cesse le rappel des régiments hongrois, dont Radetzki abusait contre les héroïques Italiens du

(1) Tel est, du moins, l'avis de M. Irányi dans les *Notes sur Vasvàry*.

Milanais et de la Vénétie. Pour eux, rien n'était même commencé tant que l'Autriche n'était pas détruite; et au czar, menaçant l'Europe républicaine de sa colère, ils voyaient, — ces jeunes héros, — tous les peuples libres réunis répondre à coups de canon. Petœfi criait au mois de mai 1848 :

L'OCÉAN S'EST RÉVEILLÉ!

L'Océan s'est réveillé,
Le grand Océan des peuples,
Qui menace et terre et cieux,
Car dans sa force terrible
Il lance ses flots aux nues !

Avez-vous vu cette danse ?
Entendez-vous la musique ?
Vous ne saviez pas encore,
Maintenant vous apprenez
Comment les peuples s'amusent.

L'Océan gronde, s'agite :
Il emporte le navire
Jusques au fond des abîmes,
Voiles et mâts déchirés,
Lacérés, rompus, pendants.

Mets le comble à la colère,
Épouvantable déluge ;
Montre-nous ta profondeur,
Jette au nuage qui passe
L'écume de ta fureur !

Marque à la voûte céleste
Le témoignage éternel :
Bien qu'en haut soit le navire
Et qu'au dessous les flots soient,
L'eau n'en est pas moins maîtresse.

Mais, tandis que les poètes et les jeunes tribuns *déraisonnaient* ainsi, les hommes d'État négociaient. Batthyany craignait la révolution, Kossuth lui-même n'avait pas confiance en l'élan populaire, il croyait la Hongrie royaliste! Aussi faisaient-ils une absurde distinction *entre la camarilla et le roi* et voulaient-ils à tout prix maintenir le trône du roi, menacé par les intrigues de l'empereur. Durant tout le mois d'avril et la moitié du mois de mai, ils crurent pouvoir obtenir du monarque les pouvoirs nécessaires pour réprimer les rébellions croates et serbes et s'estimèrent triomphants dès qu'ils eurent reçu deux rescrits, ordonnant à Jellachich d'obéir au ministère de Pesth et autorisant le Palatin à envoyer des commissaires pour « réprimer les tendances à la séparation. » Mais bientôt, s'apercevant que la volonté royale, exprimée par le Palatin, n'était pas plus respectée que la leur, que l'on brûlait à Agram leurs portraits, même celui de l'archiduc Étienne, qu'à Carlovitz on organisait, on entamait la guerre civile, qu'à Hermannstadt, à Cronstadt, à Balasfalva, on prêchait la croisade contre les Magyars, ils se décidèrent, sous la pression de l'opinion publique, à prendre quelques mesures de précaution.

Le *Club des Radicaux*, auquel le vieux patriote transylvain Nicolas Vesselenyi avait dévoilé les intrigues de la *camarilla*, demandait la destitution de Jellachich et sa mise en accusation comme criminel de haute trahison, corrélati-

vement avec un appel à la générosité des citoyens et une levée de 100,000 volontaires. Les journaux radicaux, comme le *Quinze Mars*, même les feuilles modérées, telles que le *Pesti Hirlap*, attaquaient l'immobilité du ministère et le poète du peuple exprimait avec une amertume ironique les sentiments intimes de la brave jeunesse et de la masse rustique dont il était le fidèle écho :

SUS !

Trop longtemps nous fûmes des sots,
A la fin devenons soldats !
Sus ! sus ! que les flûtes se taisent ;
Éclatez ! éclatez, clairons !

Soufflets, coups de pieds *ils* te donnent ;
Longtemps souffriras-tu cela ?
Patrie impassible, faut-il
Que l'éclair en courroux t'enflamme !

Est-ce que l'on peut, ô mon peuple,
Pour longtemps te tenir en bride ?
Ainsi parlent *les magistrats*,
Grosses têtes et petits cœurs.

Diraient-ils donc vrai quand ils disent
Que le Hongrois dégénéra,
Que par faiblesse et couardise
Il ne peut ni ne veut combattre ?

O mensonge infâme, aussi long
Que leurs langues ! si le Hongrois
N'est pas du Champagne, il ressemble
A son vin, calme mais ardent.

Qu'arrive l'heure des batailles
Et que nous versions notre sang !
L'ennemi tombera d'ivresse
A chaque goutte qu'il boira.

Patrie, hâte-toi de reprendre
Ton grand nom qu'entendait le monde
Et que, par force et par intrigue
L'Autrichien a volé, mis en terre !

Que ton sabre hors du fourreau sorte,
Comme le soleil du nuage,
Et qu'il rende aveugle quiconque
Sur lui lancera ses regards.

Trop longtemps nous fûmes des sots,
A la fin devenons soldats !
Sus ! sus ! que les flûtes se taisent !
Éclatez ! éclatez, clairons !

Forcé d'agir, le ministère national agit, toujours hélas ! avec timidité. Il sollicite. — en vain, — le rappel des régiments hongrois, hormis ceux qui combattent au midi des Alpes. Il projette de former à Szeged un camp contre les Serbes et y appeller les Sicules; ceux-ci, menacés par les austro-Saxons et Valaques ne peuvent quitter leurs *sièges* transylvains. Il hâte l'organisation de la garde nationale, mais ne trouve pas assez de fusils pour armer les citoyens, en commande à l'étranger, qui ne pourront pas être fournis avant la fermeture des frontières, Enfin (16 mai) il annonce la formation d'une garde mobile de 10,000 hommes, l'émission de 2 millions de florins en bons du trésor et de 12 millions et demi, remboursables à vue par la banque de Pesth; il invite les patriotes à

déposer leurs offrandes sur l'autel de la patrie, convoque la Diète pour le 2 juillet, oblige le palatin à prononcer la destitution de Jellachich et fait jurer aux régiments cantonnés dans le pays d'être fidèles à la Constitution.

Tous ces décrets, qui eussent produit un effet décisif un mois et demi auparavant, éveillent l'enthousiasme général. Les dons volontaires affluent de toutes parts, les comitats, les communes, les villes libres, ouvrent des souscriptions collectives; les particuliers donnent de l'argent, des métaux précieux, des chevaux, du blé, du linge, des armes. Les plus illustres familles se débarrassent de leur vaisselle de luxe. Des magnats s'honorent de manger désormais avec des cuillers de fer ou de bois. On voit des paysans apporter leurs montres, leurs alliances. Les femmes du peuple détachent de leurs cous leurs colliers, arrachent leurs boucles d'oreilles et croiraient honteux de porter une bague d'or ou d'argent quand la patrie demande l'aumône. L'enrôlement volontaire n'a pas un succès moindre que les dons patriotiques. La jeunesse toute entière se porte aux maisons communes offrant ses cent mille, ses deux cent mille bras pour écraser les ennemis de la patrie, quels qu'ils soient, de quelque part qu'ils viennent..... Les mères disent à leurs fils : Allez combattre! Les fiancées remettent leur mariage *après la bataille* et ne veulent plus aimer que *des défenseurs de la patrie*. Les jeunes époux répètent ce que leur a appris Petœfi :

MA FEMME ET MON SABRE.

Sur ma maison est la colombe,
Sur l'azur du ciel une étoile;

Et moi j'attire sur mon cœur
La chère épouse de mon âme.
Dans mes bras je tiens tendrement
Cette chère épouse adorée,
Comme d'un arbrisseau les branches
En tremblant tiennent la rosée.

Lorsque j'embrasse mon épouse,
— Eh ! pourquoi ne l'embrasserais-je ? —
Ah ! certes ma bouche en baisers
N'est pas pauvre, elle n'est pas chiche.
Nous causons, mais le bavardage,
N'est pas fait seulement de mots ;
Il est fait aussi d'un doux miel
Qui se fond en ardents baisers.

Grand certes est notre plaisir
Bien grande est aussi notre joie,
Notre bonheur est si brillant
Qu'on le pourrait croire une perle...
Mais tout ce bonheur à mon sabre
Ne plaît guère, semblerait-il ;
Car de la muraille vers moi,
Sombre, il dirige son regard.

Vieux sabre, que regardes-tu
Avec un courroux si marqué ?
Ah ! Ah ! grand drôle, par hasard
Voudrais-tu faire le jaloux ?
Fi de cela, mon camarade,
Ce n'est pas ton affaire à toi.
Homme, tu dois laisser les femmes
Remplir tranquillement leur rôle.

Mais vrai! tu n'aurais pas raison
Si tu voulais être jaloux.
Sans nul doute tu dois déjà
Savoir ce que vaut mon épouse.
Assurément tu dois savoir
Que son âme n'est point commune,
Et que Dieu n'en a pas créé
Beaucoup de cette trempe-là.

Tu sais bien que si la Patrie
Réclame l'appui de mon bras,
C'est de sa main que mon épouse
Te voudra mettre à mon côté.
En t'attachant à ma ceinture
Voici quels seront ses adieux :
« Allez! et soyez-nous fidèles,
« Sabre et soldat, l'un envers l'autre! »

Cet immense mouvement patriotique commençait à se produire juste au moment où, devant une nouvelle insurrection victorieuse (15 mai), Ferdinand abandonnait sa capitale et courait se réfugier à Inspruck. Loin de céder à l'élan populaire et d'accepter audacieusement l'occasion qui lui était fournie par les événements du dehors, le ministère Batthyany resta immobile dans la légalité. Les députations croates, serbes, saxonnes, valaques étaient sur la route de la résidence impériale, allaient offrir leurs services au souverain fugitif. Le cabinet Batthyany se hâta d'inviter le roi à venir habiter sa résidence de Bude, au milieu de sa nation hongroise, prête à défendre le « monarque aimé » contre tous ses ennemis. Que serait-il advenu si Ferdinand V avait accepté l'offre de ses chers « ministres? » Les rébellions austro-panslaves se fussent-elles

apaisées comme par enchantement, et la Hongrie, refuge de la maison de Habsbourg-Lorraine, détrônée en Italie, en Autriche même, n'eût-elle pas été entrainée à quelque grande iniquité contre les peuples d'Italie ou d'Allemagne, par respect de la Pragmatique Sanction de Charles VI !

Quoi qu'il en soit, nous trouvons heureux que Ferdinand ait refusé l'offre qui lui était faite et, selon nous, l'échec politique du cabinet Batthyany fut un triomphe moral pour la démocratie hongroise. L'empereur, craignant de perdre la Hongrie et ne trouvant pas ses auxiliaires prêts à la reprendre pour lui, accorda presque tout ce que ses très fidèles ministres lui demandaient de concert avec son *alter ego* le palatin Étienne. L'union de la Transylvanie à la Hongrie, proclamée le 30 mai par la Diète de Kolosvar fut ratifiée sans la moindre opposition et, quand les Saxons et Roumains se présentèrent avec des pétitions contraires à cette union, ils furent nettement éconduits. Jellachich fut en vertu d'un rescrit royal, destitué de son titre de ban, de tous les honneurs, de toutes les dignités, dont il avait été revêtu, et réputé *rebelle ;* quand, un peu plus tard, il introduisit à la cour les pétitionnaires croates et serbes, il ne put être reçu qu'à titre de simple particulier, et les plaintes des populations, écoutées par bienveillance pure, durent être déposées entre les mains des ministres hongrois ; car le « roi aimé » tenait à rester fidèle à son serment, à sauvegarder *l'intégrité* territoriale et la constitution antique de son royaume de Hongrie !...

La comédie fut admirablement jouée et l'infortuné Louis Batthyany en fut dupe à un tel point qu'il arrêta court l'enthousiasme militaire en refusant de laisser enrôler plus de 10,000 hommes ; bien plus, il entama d'inutiles négocia-

tions avec les agitateurs serbes et croates, achevant paisiblement leurs préparatifs d'attaque, et n'osa pas, durant des semaines et des semaines, parler au monarque — si généreux! — de ce qui lui causait une véritable douleur : la rentrée des régiments hongrois en Hongrie!

XII

Au mois de juin eut lieu l'élection des députés à la première Diète non aristocratique de Pesth. Le cens fixé par les lois de Presbourg étant relativement minime, un nombre considérable de bourgeois et même d'ouvriers et de paysans purent faire alors leur apprentissage politique dans les *congrégations* des comitats. Mais par un sentiment touchant de reconnaissance envers ceux qui jusqu'alors avaient seuls travaillé à l'affranchissement de la patrie et des citoyens, les nouveaux électeurs choisirent presque partout pour leurs mandataires d'anciens privilégiés. Cependant parmi les élus, les nobles *titrés*, barons, comtes, étaient infiniment moins nombreux que les nobles *simples*, gentilshommes, sous le régime des priviléges, aussi nombreux que les électeurs d'Angleterre, et parfois plus pauvres que certains cultivateurs ou négociants privés de tout droit politique. Deux paysans seulement reçurent le mandat de représenter leurs concitoyens, mais l'on compta une imposante minorité de *capacités*, médecins, avocats, hommes de lettres, etc.

Petœfi et la plupart de ses collègues du comité de

sûreté publique de Pesth posèrent leurs candidatures dans diverses parties du pays. Celles de Daniel Irànyi et de Maurice Perczel réussirent, mais les deux plus jeunes, les deux plus illustres *héros de Mars*, Vasvàry et Petœfi ne purent pas être nommés députés : Vasvàry parce qu'il n'avait pas l'âge requis, 24 ans; Petœfi parce que, sans doute, il ne fut pas pris au sérieux par les chefs du parti libéral et que, ne sachant rien taire de sa pensée, il ne flatta ni les intérêts, ni les préjugés des électeurs qu'il se choisit. Cet échec causa au poète une véritable douleur. Croyant que son rival avait employé des moyens déloyaux pour gagner la foule, — il avait en effet ameuté les hommes d'ordre en leur dénonçant Petœfi comme un perturbateur de la paix publique (1) ; — Petœfi attaqua publiquement sa nomination. L'élu répondit avec insolence au candidat évincé, et celui-ci répliqua par un cartel. Mais l'insulteur refusa d'accepter le pistolet, arme que proposait l'insulté, et ne voulut se battre qu'au sabre. Le duel n'eut pas lieu. Dès que l'assemblée nationale fut réunie, Petœfi adressa au président un petit mémoire qui fut distribué aux représentants et dans lequel les orateurs populaires étaient invités à expulser de leur sein le « lâche » que les armes à feu faisaient trembler, Naturellement cette requête ne fut pas écoutée (2). Petœfi tourna-t-il alors sa rage contre la Diète toute entière? Non, certes. Il avait l'âme trop noble pour employer son influence immense, comme chansonnier, à discréditer les chefs de la résistance nationale au profit de l'étranger. Il oublia vite une injure qui lui était personnelle pour ne plus songer qu'à la patrie. Il

(1) Notes de M. Irànyi.
(2) Notes de Mme G***.

continua à l'enflammer de son enthousiasme, à la fortifier de son inaltérable foi; il se tint prêt à lui donner sa vie dès qu'elle lui en réclamerait le sacrifice.

L'heure des batailles approchait en effet. Ouvrant la Diète de Pesth (5 juillet) à la place du roi « empêché par son état de souffrance, « le Palatin avait beau déclarer « à la face du monde entier « que le souverain et tous les princes de sa maison *réprouvaient* « les insurrections contre l'intégrité du royaume et la sainteté des lois « de 1848, les préparatifs, les attaques des impérialistes croates, serbes, saxons et roumains, démontraient aux plus optimistes que l'*alter ego* de Ferdinand V mentait, ou était trompé. Que Batthyany crût encore l'entente possible entre la nation et le roi, qu'il s'épuisât à amener une réconciliation entre Jellachich et le ministère hongrois, par l'intermédiaire de l'archiduc Jean, Kossuth, exposant aux représentants l'état des affaires publiques était obligé de s'écrier (11 juillet) : « Oui, le pays est en danger, où plutôt il sera en danger demain, à moins qu'il ne se décide à vivre! » Et il demandait un crédit supplémentaire de 42 millions de florins, une levée de 200,000 hommes. La Diète, en proie à la plus vive émotion, se levait tout entière et d'une seule voix criait : « Nous accordons! nous accordons! » — « Vous vous êtes levés comme un seul homme ; moi, je me prosterne devant la grandeur de cette nation! » répondait le ministre, frémissant d'émotion et de fièvre.

Était-ce donc la guerre qui commençait? La Hongrie entière était prête à se lever. Son poète appelait le héros de la glorieuse insurrection du commencement du dix-huitième siècle, « le saint du pays, » à sortir de sa tombe, à reprendre l'étendard de la patrie et de la liberté :

RAKOCZY.

Saint du pays, chef de la liberté,
Brillante étoile au milieu de la nuit,
O Rakoczy ! Comme à ton souvenir
Brûlent nos cœurs et s'amassent nos larmes !

Ah ! l'heure approche où va vaincre la cause
Dont autrefois tu te fis le soldat.
Mais tu seras absent de la victoire
Puisqu'on ne peut remonter de la tombe.

Ah ! volontiers, pour découvrir tes cendres,
Je m'en irais, pélerin, par le monde.
Sous quelle terre, hélas ! es-tu couché?
Nul ne connaît la place de ta tombe.

On t'exila loin de ta nation,
On a proscrit jusques à ton grand nom !
Le poids du temps, qui comme un bouclier
Sur ton cercueil s'étend, nous l'a caché.

Oh ! mais ton cœur, nous l'avons bien gardé ;
On ne perd pas un cœur comme le tien.
Ame héroïque, Ah ! viens, descends sur nous
Quand le combat enfin s'engagera !

Prend l'étendard? Que ton ombre le porte
Au premier rang, comme aux jours d'autrefois ;
Et que ta voix de l'autre monde enflamme
Les défenseurs de la patrie hongroise !

Derrière nous, chargeant sur l'ennemi,
Avec amour mille mains étendues ;
Et devant nous mille images de mort...
Derrière lui, nul ne regardera.

Ah! vienne enfin le saint jour du triomphe,
Le jour fêté de notre liberté!
De tous nos cœurs s'échappera ce cri :
« Il a fini celui qui commença! »

En ce moment-là, chacun croyait, et Petœfi lui-même peut-être, que le grand orateur qui de son émotion avait ému toute la nation, allait devenir le nouveau Rakoczy. Mais Kossuth laissa une fois de plus s'échapper la minute favorable. Batthyany l'empêcha de sortir de la légalité. Le ministère se préoccupa d'obtenir l'adhésion du roi aux grandes mesures dont un de ses membres avait pris l'initiative et dont la Diète, la nation entière, par leur unanime approbation, avaient reconnu l'urgence. Fidèle jusqu'à l'aveuglement, loyal jusqu'à l'ineptie, il poussa la folie de la légalité au point de promettre secrètement au palatin que la Hongrie, en vertu de la Pragmatique Sanction du père de Marie-Thérèse, prêterait son concours contre l'*agression extérieure* (du roi de Sardaigne), mais seulement, disait-il, afin d'amener une paix qui « sauvegardât à la fois la dignité de Sa Majesté, les droits, libertés, vœux *équitables* de la nation italienne! » Comme s'il lui appartenait de juger si les vœux des Italiens étaient équitables ou non au point de vue de l'Autriche et jusqu'où pouvaient aller les exigences de la prétendue dignité de Sa Majesté! Comme s'il ne devait pas avoir appris par l'histoire de la Hongrie elle-même ce que valent les paix autrichiennes, les constitutions octroyées par les Habsbourgs victorieux! Une promesse ne suffisant point à l'horrible *camarilla* qui devait tenir et à se faire aider contre les Italiens et à compromettre les Hongrois aux yeux de l'Europe démocratique,

le cabinet Batthyany ne rougit point de proposer à la Diète de le suivre dans cette voie honteuse et fatale. Tant que les ministres connus comme trop modérés parlèrent seuls, les représentants du peuple hésitèrent. Quelques-uns d'entre eux, les deux Madarasz, Nyary, Ladislas Teleki, Patay, Paul Pap, plaidèrent avec une admirable éloquence la cause de la solidarité des peuples et démontrèrent combien il était absurde à la Hongrie de mettre les Autrichiens, ses ennemis, à même de retourner contre elle toutes leurs forces victorieuses. Maurice Perczel accusa le ministère de ne pas suivre *une voie droite* et donna brusquement sa démission de directeur de la police. Alors Kossuth crut de son devoir de soutenir l'honneur du cabinet dont il faisait partie. Il commença par s'excuser de ce qu'il était obligé de défendre une chose contraire à ses principes : « Il n'est pas permis en politique, dit-il, de ne prendre conseil que de son cœur. » Puis, exposant les dangers de la patrie, il dépensa sa trop séduisante éloquence à troubler la raison de ses auditeurs. Ceux-ci pourtant, il faut le reconnaître, ne cédèrent pas avant que le populaire tribun ne les eût menacés de la démission du ministère et leur eût fait entendre que le roi n'en choisirait pas d'autres. Après plusieurs séances des plus orageuses, la Diète consentit donc (21 juillet) à insérer dans l'adresse cette triste phrase : « *Quand l'ordre et la paix seront rétablis dans notre pays,* « *quand son intégrité morale et matérielle sera assurée,* « nous prêterons volontiers la main à Votre Majesté pour « arriver à la conclusion d'une paix qui réponde d'une « part à la dignité du trône et d'autre part à la liberté « constitutionnelle et aux vœux équitables de la nation « italienne. » Le roi, au moins, fut-il satisfait? Non. La

condition que ses sujets exigeaient pour lui prêter leur concours, l'irrita profondément. Il garda les régiments hongrois d'Italie à la disposition de Radetzky, qui venait de sortir de sa tanière de Vérone, promit de rendre les autres, mais ne les rendit point, et continua à ne pas vouloir venir habiter son château de Bude, afin de ne point donner par sa présence au milieu des Magyars un démenti formel aux auxiliaires de l'empire, les agitateurs des races.

Le roi pourtant avait dit (8 août), tout en refusant de venir séjourner dans son château royal : « J'irai, lors de la clôture de la Diète *si la divine providence me le permet !* » Et sur ce mensonge mal dissimulé basant encore son espoir, le cabinet ultra-légal attendit patiemment la sanction de la levée et de l'emprunt. Il fit même une nouvelle concession afin de triompher des dernières hésitations du souverain. Le ministre de la guerre proposa à l'assemblée nationale de maintenir l'organisation des anciens régiments telle qu'elle avait été établie par le cabinet de Vienne contrairement aux perpétuelles réclamations des Diètes de Presbourg. — « Tant que les régiments hongrois marcheront sous le drapeau autrichien, s'écrièrent un grand nombre de représentants. nous ne sommes sûrs, ni d'eux, ni de nous. » — L'assemblée allait rejeter la proposition de Meszàros lorsque Kossuth intervint. Sous la menace de la démission du ministère, les députés acceptèrent une transaction : les anciens régiments durent être maintenus sur le pied autrichien, mais non augmentés d'un bataillon, et les quatre compagnies de réserve qu'on leur adjoindrait seraient organisées à la manière nationale, c'est à dire à l'exclusion de tout élément étranger.

La discussion des affaires d'Italie avait mérité au ministère les violentes attaques du journal le *Quinze Mars*. Le vote sur l'organisation militaire poussa hors de toute limite la juste colère des démocrates hongrois. Petœfi, ayant vu son maître aimé, le patriarche de la littérature nationale, le grand poète Vœrœsmarty, auquel en 1846, il avait dédié la première édition de ses œuvres complètes, voter avec la majorité, écrivit aussitôt contre lui cette brûlante satire :

A VŒRŒSMARTY.

Dois-je me taire, moi qui t'aime,
Moi qui t'aime comme un père,
Parce que mes vers te feront
Moins de peine qu'ils ne m'en font?
Ah! comment, pour l'amour de Dieu!
Pus-tu faire ce que tu fis?

De ton front je n'arrache point
Le laurier, c'est toi qui l'arraches!

Es-tu donc infidèle aux Muses?
As-tu donc déposé ta lyre?
Que descendant du ciel sur terre,
A l'instant même tu te crottes?
Sur toi j'aperçois de la boue;
J'aimerais mieux y voir du sang.

De ton front je n'arrache point
Le laurier, c'est toi qui l'arraches!

Regarde l'aigle descendre
Sur la terre : quel grand oiseau !
A peine on le voit tant il est
Petit, volant sur les nuages.
Toi, grand en haut, — miracle étrange, —
En bas tu deviens tout petit.

De ton front je n'arrache point
Le laurier; c'est toi qui l'arraches?

Lassé de la route commune
Que jusqu'à présent il suivit,
Notre pays en est sorti
Pour marcher vers un but plus haut.
Et toi, tu voudrais qu'il rentrât
Dans le marais qu'il a quitté !

De ton front je n'arrache point
Le laurier ; c'est toi qui l'arraches !

Tu n'es pas seul à le vouloir,
Cent et cent sont du même avis.
Qu'importe combien ils sont là ;
C'est ici que tu devrais être ,
Si le poète l'abandonne,
Qui soutiendra la bonne cause ?

De ton front je n'arrache point
Le laurier ; c'est toi qui l'arraches !

Toi, le poète du pays,
Toi l'auteur de ce grand *Appel*
Qui parlait au cœur du pays,
Ah ! tu ne t'es pas aperçu

Que l'on peut déchirer ton œuvre,
Car tu viens d'en faire une énigme!

De ton front je n'arrache point
Le laurier; c'est toi qui l'arraches!

Qui l'eût cru! Je ne croyais pas
Que ton nom, ton nom éclatant,
Dans le ciel du pays n'était
Qu'un météore, — et rien de plus! —
Les larmes coulent de mes yeux
Sur la belle étoile tombée.

De ton front je n'arrache point
Le laurier; c'est toi qui l'arraches!

Quelques amis voulaient empêcher Petœfi de publier ces vers. Mais, sans écouter personne, sans craindre de passer pour un ingrat, lui qui avait trouvé son premier admirateur, son protecteur assidu dans l'illustre lyrique, le poète républicain livra à l'impression sa terrible chanson. Il la fit précéder de ces quelques mots, qui sont sa véritable profession de foi politique :

« Beaucoup de gens ont voulu m'empêcher de publier « cette poésie. Malgré eux, je l'ai publiée et, quel que soit « son effet, je n'y puis rien.

« C'est moi qui éprouve la douleur la plus profonde, « moi qui me suis vu forcé d'écrire ces vers contre Vœrœs- « marty que j'aimais et estimais autant et plus que tous « ceux qui l'estiment et l'aiment.

« Mais moi, j'aime mes principes encore bien davantage! « Quoique mon cœur en saigne, je dois rester impitoyable. « Brutus poignarda son bienfaiteur, son père.

« Si je condamne Vœrœsmarty, c'est un sacrifice inouï « que je fais à mes principes. Si grand qu'il soit, je suis « prêt encore, s'il le faut, à en faire un plus grand pour « vous, ô mes principes adorés! »

XIII

Pendant que la Diète et le ministère de Pesth faisaient ainsi de la politique pure et foulaient aux pieds les principes les plus sacrés, sous prétexte de légalité, les auxiliaires de l'empereur, démentis ouvertement, attaquaient le roi et le royaume de Hongrie avec autant de vigueur que les Hongrois mettaient de faiblesse à se défendre eux-mêmes. Les députations croate et serbe, si mal reçues à Inspruck, avaient tellement rassuré leurs commettants que ceux-ci rejetaient toutes les avances qui pouvaient leur être faites et luttaient ou se préparaient à lutter sans plus dissimuler leur but. A la fin du mois de juillet, une entrevue ménagée par l'archiduc Jean entre Jellachich et Louis Batthyany, aboutissait à cet échange de menaces : — « Au revoir, sur la Drave, » s'écriait le ministre. — « A Pesth, s'il vous plaît! » répondait le baron destitué. — Dans le Banat et dans le comitat de Bacs, les Serbes se livraient aux plus sauvages excès; les bandes enrégimentées par les agents impériaux incendiaient les villes et les villages magyars, allemands même, y tuaient tout, jusqu'aux enfants à la mamelle; des troupes régulières, principalement composées de Frontièriens, équipées, soldées par l'Autriche, prenaient des positions formidables sur le canal de François, à Szent-Tàmas, d'où les quelques régiments qui défendaient le roi et la Constitution ne

parvenaient pas à les déloger, surtout à cause de l'incapacité et de la trahison des anciens officiers autrichiens par lesquels ils étaient commandés. En Croatie, Jellachich ordonnait une levée en masse et se tenait prêt à entrer en campagne dès qu'il aurait reçu quelques renforts de troupes régulières, l'argent et les ordres secrets de l'empereur. Par contre, le ministère hongrois attendait encore qu'il plût au roi de permettre à ses fidèles sujets de se défendre. S'effrayant d'être obligé de suspendre le chef de l'État en pleine trahison, il fermait les yeux devant la réalité et restait immobile de peur d'agir illégalement.

Dans les premières semaines du mois d'août, Ferdinand V, rappelé à Vienne par le parlement autrichien, reçut d'Italie les plus heureuses nouvelles : Radetzky, vainqueur de Charles-Albert à Custozza, à Volta, sous les murs de Milan, était rentré dans la capitale lombarde et avait imposé à l'armée italienne l'armistice de Salasco (4-6 août). L'Empereur alors ne se cacha plus derrière le Roi, Ferdinand refusa ouvertement à ses « chers ministres » hongrois d'approuver l'emprunt et la levée de 200,000 hommes, votés par la Diète. Une grande députation diétale se présenta, le 9 septembre, au palais de Schœnbrunn et, encore avec des ménagements, supplia Sa Majesté d'accepter ce qu'exigeait la nation : la rentrée des régiments qui ne se trouvaient pas en présence de l'ennemi, l'ordre donné aux troupes de combattre les rebelles « sous quelque nom ou drapeau qu'ils se cachassent ; » la confirmation des deux lois financière et militaire. Elle demanda aussi que le souverain réalisât la promesse qu'il avait faite de venir en Hongrie raffermir par sa présence la fidélité de ses sujets et ruiner les espérances de leurs ennemis. Ferdinand lut en bégayant une réponse gla-

ciale : *sa santé* l'empêchait d'aller à Bude-Pesth et, quoiqu'il ne voulût pas violer les lois existantes, il laissait à ses ministres autrichiens le soin de faire connaître sa résolution relativement aux lois nouvelles. Le ministère avait déjà essayé de faire lire par Batthyany et avait adressé directement au palatin un *Memorandum*, dans lequel il était dit que l'indépendance de l'administration hongroise était nécessaire à l'unité de la monarchie, qu'elle violait la Pragmatique Sanction, et que Sa Majesté n'avait pas eu le droit de sanctionner les réformes qui lui avaient été présentées par la Diète de Presbourg. Le jour même où le monarque reçut les députés hongrois, la *Gazette officielle* publia une lettre impériale antidatée du 4 septembre et dans laquelle le baron Jellachich, remercié de sa persévérance à servir les intérêts de la monarchie, était engagé à persévérer dans la même voie et réintégré dans toutes ses dignités.

Le roi était donc lui-même sorti des voies légales. La Hongrie devait enfin — n'était-il pas déjà trop tard? — entrer audacieusement dans la révolution. C'est ce que comprirent les jeunes gens qui avaient accompagné la députation diétale à Vienne et qui, au retour, arborèrent la cocarde rouge. C'est ce que comprirent aussi les rédacteurs du *Quinze mars* et Petœfi qui termine la ballade de *Hunyadi Laszlo* par ces vers :

Debout, peuple hongrois,
Si tu crois en Dieu ;
Et que le prince, infidèle à sa foi,
Soit noyé dans le sang de l'innocent !

Kossuth, en ce moment-là même (1), se disait toujours *défenseur de la patrie* ET DU TRÔNE! Batthyany ayant donné sa démission, avec le ministre de l'intérieur Szemer il gardait la direction des affaires afin que l'État ne restât pas sans chef et, dès que l'ancien président du conseil remontait au pouvoir, il en redescendait, comme s'il eût cru que le roi allait sanctionner le nouveau ministère et que la légalité n'était pas devenue à jamais impossible depuis le 9 septembre.

La liberté hongroise s'obstinant à reculer, le despotisme autrichien mit bas toute pudeur et commanda l'attaque. Pendant que la Diète acceptait, comme une espérance, la présentation d'un cabinet presque réactionnaire, Jellachich passait la Drave, à la tête de quarante mille hommes, et marchait sur Pesth, au nom de l'empereur, sous le prétexte ordinaire de châtier les factieux et rétablir l'ordre. Devant lui reculaient les quelques régiments placés en observation à la frontière et que le général Adan Teleki n'osait pas conduire contre les impériaux. Alors, l'*Alter-Ego du roi*, l'archiduc Étienne, chef légal de l'armée en sa qualité de palatin, se portait à la rencontre de l'exécuteur des hautes-œuvres impériales, ne pouvait obtenir de lui une entrevue sur le lac Balaton, revenait la nuit à Pesth et de là s'enfuyait en Allemagne.

Le péril était immense. Tout autour de la Hongrie des armées s'entassaient et au signal donné par l'invasion des Croates, les Serbes, les Saxons, les Valaques de Transylvanie répondaient dans l'intérieur du pays. Pour les Hongrois, non préparés, la question était telle que la posait leur poète :

(1) *Kossuth hirlapjà* du 12 septembre.

LA VIE OU LA MORT.

Des Karpathes au Bas-Danube
Rugit un horrible ouragan
Aux cheveux épars, au front rouge;
Le Hongrois est seul dans l'orage!

Si je n'étais pas né Hongrois
A cette heure je voudrais l'être,
Car de tous les peuples du monde
Nul n'est plus délaissé que lui!

O mon pauvre peuple orphelin,
Qu'as-tu fait pour qu'on t'abandonne,
Pour que Dieu, Satan, tout s'acharne
A ronger l'arbre de ta vie?

Et ceux qui, si remplis de rage,
Dépouillent les plus vertes branches,
Ce sont ceux qui, durant des siècles,
Vécurent sous l'ombre de l'arbre!

Pourquoi, Croates et Valaques,
Saxons, Serbes, attaquez-vous
Celui qui, des Turcs, des Tartares,
Vous défendit le sabre en main?

En vrais frères nous partageâmes
Tous nos bonheurs avec vous autres;
Nous partageâmes le fardeau
Quand le sort chargea vos épaules.

Voilà votre reconnaissance!
Ameutés par un roi parjure,
Voraces, vous nous déchirez
Comme le corbeau le cadavre...

Si vous êtes de vils corbeaux
Le Hongrois n'est point un cadavre...
Non! pardieu, non!... De votre sang
Sur son ciel il peindra l'aurore.

Eh bien! soit! Selon votre gré
Luttons! à la vie, à la mort!
Point de paix tant qu'existera
Un seul ennemi sur ce sol!

Point de paix, et que de vos cœurs
S'écoule tout le mauvais sang!
Vous ne nous voulez plus amis?
Maintenant vous nous verrez juges.

Debout, Hongrois, contre la horde
Qui convoite tes biens, ta vie!
Debout pour une sainte guerre!
Vien ne le jugement dernier!

Contre nous les siècles luttèrent:
Est-ce qu'un an nous abattra?
Nous combattîmes les lions:
Serons-nous mangés par les porcs?

Debout, nation! Souviens-toi
Des aïeux, conquérants du monde!
Mille ans nous observent, nous jugent,
D'Attila jusqu'à Rakoczy!

Quel passé! Soyons à demi
Ce que furent ces grands ancêtres;
Notre ombre effraira l'ennemi
Plongé dans le sang et la fange.

XIV

Le premier ministère hongrois avait eu peur de la guerre, parce qu'il avait douté de l'énergie de la nation. L'immense mouvement produit par l'appel de 10,000 hommes lui avait prouvé dès le mois de mai que ce peuple, qu'il supposait énervé par le servage et par la domination autrichienne, avait puisé dans la liberté une force nouvelle, était prêt à tous les sacrifices, était capable de tous les héroïsmes. Et dans son aveuglement monarchique, dans sa folie de légalité, ce ministère avait aussitôt arrêté l'élan populaire, remis au lendemain ce qu'il eût pu faire la veille : le salut même de la patrie !

Abandonné de ce misérable roi qu'il avait trop aimé, Batthyany put voir son collègue Kossuth, replacé, sous le coup d'une invasion, à la tête d'un nouveau gouvernement, le *Comité de défense*, trouver instantanément la force de réparer les fautes commises durant tant de mois. Mais, à vrai dire, ce ne furent pas les chefs qui, en septembre 1848, empêchèrent la liberté et la nationalité hongroises d'être écrasées du premier coup. On peut, on doit à la nation cette justice qu'elle se sauva elle-même. On ne lui avait point préparé d'armée. Elle se fit toute entière une armée. Dans les comitats que Jellachich avait à traverser pour atteindre la capitale, il vit partout les ponts coupés, les routes rompues, les villages abandonnés. Les paysans amassés en bandes sous des chefs improvisés, harcelaient son avant-garde, son arrière-garde, à coups de pieux, de fourches et de faulx. Les indomptables *csikos* de la *puszta* armaient d'un plomb leurs longs fouets, aveuglaient les cavaliers

errants, *enlaçaient* les fourrageurs, leur enlevaient leurs chevaux. Dans Bude-Pesth, directement menacées, tous ceux qui ne pouvaient pas marcher sur l'ennemi, invalides et jeunes enfants, femmes du monde et filles du peuple, couraient aux fortifications, les réparaient de leurs mains, en élevaient de nouvelles. Des deux villes sœurs sortaient journellement tous les hommes en état de porter les armes, et le long du Danube, pour en disputer le passage, s'échelonnaient les habitants de Czegled, de Kœrœs, de Keeskemet, de Szolnock, de Csongrad, de Szeged, de toutes les villes, de tous les villages grands et petits de la plaine magyare. Le fier Jellachich, qui croyait vaincre sans combat, s'arrêtait stupéfait, d'étape en étape, errait autour de Fehervar, n'osant plus attaquer la petite armée qui n'avait pas défendu la frontière et qui, arrêtée à Pakozd, sous le commandement de Moga, recevait sans cesse de nouveaux auxiliaires.

Depuis la mort de Lanberg, le commissaire royal chargé de légaliser l'œuvre brutale de l'ex-ban de Croatie, et que des porteurs de faulx avaient tué sur le pont de Bude-Pesth, il était devenu impossible de rêver un accord avec le monarque et de rentrer dans la légalité. La *Diète* et le *Comité de défense* se trouvèrent dès lors unanimes à soutenir, à propager l'élan populaire. Tandis que s'effectuait la levée en masse, en même temps que la garde nationale était mobilisée pour une période déterminée de quelques semaines, on commença à organiser, au moyen de l'engagement volontaire, une véritable armée permanente. Les deux cent mille hommes, votés par la Diète, furent successivement fournis par les communes, qui, généralement, n'eurent pas besoin de recourir à la conscription, et qui souvent, avec leurs

jeunes hommes, tout équipés, donnèrent avec enthousiasme des sommes qui ne leur étaient point réclamées, des fourrages, des vivres, des munitions, jusqu'aux cloches de leurs églises fondues en canons. Au mois de septembre 1848, le zèle de la jeunesse hongroise était si vif qu'elle ne voulait point fixer d'autre terme que *la victoire* aux engagements que les magistrats lui présentaient à signer. *Jusqu'à la victoire!* tous les volontaires portaient cette phrase écrite sur leurs chapeaux. Plus tard, lorsque le Russe répondit à l'appel de l'Autrichien vaincu, on s'engageait *jusqu'à la mort*. De ces héroïques jeunes gens furent composés ces admirables bataillons de *Honvéds* (défenseurs de la patrie) qui réalisèrent ce prodige : une infanterie en quelques semaines créée par un peuple de cavaliers et si rapidement perfectionnée que, dès le mois de mars 1849, elle n'attaquait plus qu'à la baïonnette et poussait l'audace jusqu'à se ruer contre les épais escadrons des dragons de l'empire, qu'elle mettait en déroute d'un élan.

Le génie et l'artillerie, — celle-ci atteignit vite une perfection telle que les Autrichiens croyaient avoir affaire à des artilleurs français, — furent improvisés comme l'infanterie. Quant à la cavalerie régulière, bien plus difficile à former, car il faut discipliner à la fois des hommes et des chevaux, elle fut, elle aussi, une production presque instantanée du patriotisme. Quelques régiments de hussards se trouvaient dans le pays même au début de la guerre; ils n'hésitèrent pas à fouler aux pieds les couleurs autrichiennes et arborèrent avec enthousiasme le drapeau tricolore. Dès que le danger de la patrie fut proclamé, les régiments en garnison dans la Bohême, la Moravie, la Gallicie, la Styrie, accoururent, malgré leurs officiers qui les retenaient selon les ordres

du cabinet impérial et contrairement à la volonté exprimée du roi de Hongrie. Mais ils n'arrivèrent point en corps, ils se détachèrent groupe par groupe et n'atteignirent leur pays qu'en triomphant d'obstacles de toute sorte. Poursuivis par les troupes impériales, assaillis par les paysans, ils étaient obligés de se frayer un chemin à la pointe des sabres. Cachés le jour au fond des bois, ils ne marchaient que la nuit, donnant à leurs chevaux le pain dont quelques nobles Polonais leurs faisaient l'aumône, ne vivant eux-mêmes que de légumes crûs, arrachés de la terre. Aussi quand ils entraient dans les premiers villages de leur pays, harrassés de fatigue, affamés, plus morts que vivants, avec quelle joie ils étaient reçus! Aux cris de *Vive la patrie! Vivent les hussards!* mille et mille fois répétés, on les enguirlandait de fleurs et de baisers; on les portait en triomphe, eux et leurs chevaux, à bras d'hommes (1)!

Les vieux hussards, qui avaient servi sous le drapeau jaune-noir, devinrent le noyau et la partie la meilleure de la cavalerie nationale, successivement augmentée de jeunes cavaliers, non moins patriotes mais moins aguerris que les autres. Vrais types de leur race, les hussards hongrois se montrèrent toujours braves entre les braves et les plus gais des gais compagnons. Le soir des batailles, en 1848-1849, comme aux temps d'Attila, d'Arpad, de Jean de Hunyad, de Rakoczy, ils sautaient à bas de leurs chevaux, ils frappaient le sol de leurs bottes éperonnées et la main dans la main, poitrine contre poitrine, au milieu des cadavres par eux amoncelés, dansaient avec une indicible fougue les

(1) Voir le livre de Maximilien Schlesinger sur les événements survenus en Hongrie en 1848-1849.

csardàs magyares en s'accompagnant de la voix. Leur seul défaut, — en était-ce un? — c'était de haïr et de mépriser plus que l'animal le plus immonde, plus que le porc des forêts, plus que la sangsue des marais fétides, les hussards *bandériaux*, les cavaliers que Jellachich avait affublés de leur costume et qui leur ressemblaient comme la caricature ressemble à l'original qu'elle veut ridiculiser. Le hasard les mettait-il en présence de ces faux hussards, ils refoulaient leurs sabres dans leurs lourds fourreaux, et, vomissant les plus terribles imprécations, enfonçaient leurs éperons dans le poitrail de leurs chevaux et tombaient à coups de poing sur l'ennemi. L'ennemi dispersé, ils dédaignaient de le poursuivre et, en rentrant au camp, ils disaient à leurs officiers : — « Quoi! vous nous avez opposés à pareille engeance! Les femmes des villages ou l'ombre de nos éperons auraient suffi pour en débarrasser le champ de bataille (1)! »

Avec de pareils soldats, la Hongrie fit des miracles en 1849, surtout durant la campagne d'avril. Que n'eût-elle pas fait une année auparavant! Où serait l'Autriche aujourd'hui, — l'Autriche qui, victorieuse des Italiens, des Tchekks, des Polonais, des Viennois, se trouva impuissante à vaincre sans le secours des Russes, — si les hussards et les honvéds avaient été appelés aux armes quand les Milanais chassaient Radetzky, quand les étudiants de Vienne renversaient Metternich et contraignaient Ferdinand à fuir à Inspruck!...

Dès le mois de septembre, Alexandre Petœfi, fidèle à sa parole, mit la lyre de côté et tira, lui aussi, son sabre du

(1) Voir le livre de Maximilien Schlesinger sur les événements survenus en Hongrie en 1848-1849.

fourreau. Il prit rang parmi les premiers volontaires qui coururent défendre la patrie attaquée et bientôt, profitant de ses deux années de service militaire, instructeur naturel de ses jeunes compagnons, il mérita le grade de capitaine dans le vingt-septième ou vingt-huitième bataillon des honvéds (1).

Eût-il le bonheur d'assister à la première bataille, à la première victoire? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit seize mille hongrois, sous Moga, arrêtèrent les trente mille austro-croates du corps d'armée principal de Jellachich à Pakozd, le 29 septembre. Le fier baron se vit obligé de conclure avec « les rebelles » un armistice de trois jours, qu'il rompit dès le second en prenant, par Moor et Gyœr, la route de Vienne. Derrière Jellachich fugitif se précipitèrent les gardes-nationaux des villes, les paysans levés en masse. Devant quatre mille d'entre eux, rangés sous les ordres de Maurice Perczel, de représentant du peuple devenu colonel, et du major Arthur Gœrgey, les huit mille Croates de la réserve de Jellachich mirent bas les armes sans coup férir avec deux généraux, Roth et Philippovich (7 octobre). En même temps, Moga, surpris de *la marche du flanc* exécutée par son adversaire de Pakozd, retrouvait la trace de l'armée impériale, et trop lentement la suivait jusqu'à la frontière autrichienne qu'il n'osa pas franchir sans ordre.

Parmi les gardes nationaux qui coopérèrent à la poursuite de Jellachich était le vieux père de Petœfi. Le jeune poète a immortalisé le dévouement patriotique du boucher-cabaretier en cette poésie, l'une de ses plus belles et par le sentiment qui la dicta, et par l'émotion qu'elle soulève :

(1) Notes de Mme de G***.

LE VIEUX PORTE-DRAPEAU.

Vers Vienne est poussé Jellachich le lâche,
Déjà nos soldats sont sur ses talons,
Il fuit, effrayé, devant les Hongrois,
Devant leur drapeau que tient un vieillard.

Quel est ce vieillard, ce porte-drapeau,
Dont l'âme est encor si jeune de fougue?
Mon œil orgueilleux s'arrête sur lui.
Car ce vieillard-là, c'est mon père, à moi!

C'est mon père à moi, ce porte-drapeau,
« La patrie est en danger! » Ce grand mot
Arrive jusqu'à son lit de malade :
Jetant la béquille, il prend le drapeau!

Ah! le souvenir de ses longs malheurs,
Cinquante-huit ans, mille maux l'accablent...
Tout est oublié, maux de corps et d'âme,
Des jeunes le vieux est compagnon d'armes!

Naguère du lit à la table à peine
Sur ses pieds usés il pouvait aller :
Maintenant il court sur les ennemis
Aussi fort et vif que s'il était jeune.

Au choc des combats s'il s'est exposé,
Certes ce n'est pas parce qu'il est riche;
Que redoute-t-il, ne possédant rien
Qui puisse tomber aux mains ennemies?

N'ayant pas à lui, même cet espace
Qui lui suffirait pour creuser sa tombe;
Il marche pourtant, l'étendard en main,
Devant les soldats sauvant la patrie.

Ah ! s'il a marché, c'est qu'il n'avait rien.
Le riche se bat, — non pour la Patrie,
Plutôt pour sauver le bien de ses pères ;
Mais l'indigent seul aime sa patrie.

Père bien aimé, jusques à ce jour
Ce fut moi, ton fils, qui fis ton orgueil ;
Le sort a changé, changé tout à fait,
De toi désormais je tire ma gloire

Le chêne civique à ton front est dû.
Ah ! de te revoir combien il me tarde,
Afin d'embrasser tremblant de bonheur,
Ta main qui porta notre saint drapeau.

Mais si je ne dois jamais te revoir,
Je verrai du moins ta gloire éclatante
Et sur ton tombeau ce soleil boira
Les pleurs de ton fils coulant en rosée.

XV

Les Hongrois sont arrivés sur les bords de la Lajtha, ils hésitent à envahir le territoire autrichien. Latour, ministre de la guerre de l'Empire, averti de la défaite de Jellachich, détache cinq bataillons de la garnison de Vienne pour lui porter secours. Mais l'un de ces bataillons, composé d'Italiens, refuse de marcher, la garde nationale et la jeunesse de l'université s'unissent à lui, tout le peuple viennois prend les armes et, pour le salut de la Hongrie, commence une troisième insurrection (6 octobre). Comme les précédentes, cette insurrection fut victorieuse et l'empereur s'enfuit de nouveau, laissant derrière lui le *manifeste du*

3 *octobre*, par lequel, ne ménageant plus rien, il prononce la dissolution de l'assemblée nationale de Pesth, déclare toute la Hongrie en état de siége, proclame la loi martiale, nomme Jellachich commissaire royal et l'investit de pouvoirs illimités.

En présence de ces événements les Hongrois n'avaient que ceci à faire : courir contre Jellachich, le battre, battre aussi Auersperg, retiré sur les hauteurs qui dominent la capitale autrichienne, s'unir aux Viennois et empêcher Windischgraetz d'arriver. La Diète se contenta d'annuler le *manifeste du* 3 *octobre*, comme étant inconstitutionnel et de notifier à la constituante de Vienne que l'armée hongroise entrerait en Autriche dès qu'elle y serait appelée. Quelques semaines auparavant, cette constituante dont la majorité était dynastique et slaviste, avait refusé de recevoir officiellement les députés qui lui avaient été envoyés de Pesth; au contraire, les représentants de la Hongrie avaient été fêtés par la population qui, au nombre de plus de trente mille hommes, les honora d'une sérénade aux flambeaux. S'il était nécessaire, — pour agir *légalement* en pleine guerre! — d'obtenir une autorisation quelconque de passer le Lajtha, ce n'était donc point à une assemblée réactionnaire, frappée presque autant que l'empereur par l'insurrection du 6 octobre, qu'il fallait la demander; il ne fallait interroger que la population viennoise. Effectivement, les constituants de Vienne restèrent muets et remirent la requête de la Diète hongroise entre les mains des officiers municipaux; ceux-ci n'osant dire ni oui ni non, ce fut le peuple lui-même qui, par l'organe de tous ses clubs réunis, invita l'armée hongroise à venir au secours de la révolution menacée. Par malheur le général Moga resta encore immo-

bile jusqu'au 17. Ce jour-là il avança, mais pour reculer immédiatement. Un grand nombre de ses officiers, ébranlés par le *manifeste* impérial, refusaient de le suivre. Ayant été rejoint par Kossuth, qui lui amena douze mille volontaires, il put enfin se mettre définitivement en marche le 28 octobre, c'est à dire au moins dix jours trop tard (1). Windischgraetz, généralissime de toutes les troupes impériales au nord des Alpes, avait opéré sa jonction avec Jellachich et Auersperg. Dès le 28, il commençait le bombardement de Vienne, il enlevait les faubourgs le 29. Le lendemain, la ville ayant demandé à négocier, il put tourner ses forces principales contre les Hongrois et remporter sur eux la victoire de Schwechat. Au moment où le canon cessait de tonner (30 octobre), les Viennois rompaient les négociations, essayaient héroïquement de soutenir la malheureuse attaque de leurs alliés. Ceux-ci, déjà repoussés, ne virent point le signal qui leur fut lancé, sous la forme d'une fusée, du haut des tours de Saint-Étienne; ils ne recommencèrent point la lutte et, tandis qu'ils battaient en retraite, la mitraille impériale écrasait l'insurrection (1er novembre).

Vienne reprise, toutes les forces de l'Autriche pouvaient être tournées contre la Hongrie, à l'exception de celles que Radetzky était obligé de garder pour contenir la Lombardo-Vénétie et bloquer Venise. Cependant, durant tout un mois, Windischgraetz à Vienne et Gœrgey à Presbourg restèrent immobiles; de part et d'autre on se prépara pour une lutte décisive. Le *comité de défense*, tout en faisant la possible et l'impossible pour assurer le salut de la patrie,

(1) Dit le général Klapka.

n'osa prendre aucune décision quant à la constitution intérieure du royaume de Hongrie, trahi, attaqué par son roi. Hors de la légalité, il essaya d'en conserver au moins les apparences; il n'agissait, disait-il dans ses proclamations, que « pour la défense des droits *sanctionnés* par les lois de 1848, » et il ajoutait à tous ses ordres écrits cette mention étrange : « sauf confirmation ultérieure par le roi. » Le peuple qui ne savait pas distinguer le monarque de ses mauvais conseillers, Ferdinand de la *camarilla*, ne priait déjà plus dans les églises pour le souverain; les volontaires refusaient de prêter serment à Sa Majesté; les idées d'indépendance absolue, de république démocratique, soutenues par le journal le *Quinze mars*, par le *Club de l'Égalité*, se répandaient de plus en plus. A Pesth, dans la salle même de la Diète, les patriotes avancés célébraient une cérémonie funèbre en l'honneur des martyrs de Vienne. Répondant au célèbre clubiste, Tausenau, le jeune Vasvàry prêchait l'union intime de tous les peuples opprimés et du triomphe de la cause hongroise voulait dégager le triomphe de la démocratie universelle.

Il est inutile de dire que Petœfi prit une part considérable à ce mouvement radical. Durant les cinq semaines qui séparèrent la bataille de Schwechat de l'invasion de Windischgraetz, il quitta le bataillon dans lequel il s'était engagé et comme il se jugeait inutile là où l'on ne se battait pas, il vint rejoindre sa jeune épouse, à la veille de subir la première épreuve de l'enfantement. Son amour pour Julie était alors aussi vif, peut-être même plus profond qu'au jour des fiançailles, car en elle il trouvait non plus seulement son bonheur présent, mais aussi son bonheur à venir, sa vie renouvelée. Parfois près du berceau vide qui bientôt allait

être rempli, le regard tendrement noyé dans les yeux de son aimée, il regrettait les temps de lutte, qu'ils avaient l'un et l'autre à traverser, et ce n'était point sans quelque douleur qu'il disait :

Seul, du monde éloigné,
Sous le chaume paisible,
Vivre auprès de toi seule ;
Le beau rêve !

Rêve irréalisable ! car la patrie et la liberté étaient en péril et la place du patriote, du républicain, n'était point au foyer de famille, mais loin de la chaumière isolée, loin du bonheur tranquille ; elle était au plus fort de l'action dans la mêlée sanglante...

La liberté, l'amour,
Il me faut ces deux choses.
Pour mon amour je donne
Ma vie ;
Et, pour la liberté
L'amour.

Telle était la devise que s'était choisie Petœfi et il y resta fidèle. Mais, tant que les armées en présence demeurèrent immobiles, il put concilier ses devoirs d'époux et de père avec ses devoirs de poète, de tribun, de soldat. C'est assez dire que des quelques jours qu'il passa dans la maison de famille, entre deux batailles, pas un seul ne fut perdu pour la patrie.

Lorsque le comité de défense (octobre-novembre 1848) donna l'ordre à tous les commandants des forteresses

d'arborer le drapeau tricolore et de s'engager par écrit à obéir au gouvernement national et à lui conserver les places qui leur étaient confiées, Alexandre Petœfi rappela à ses compatriotes comment les Français de 1792 se défendaient quand l'Europe, contre eux coalisée, envahit le sol sacré de la Révolution :

BEAUREPAIRE.

Quand chez les Français on chassa
Le respect de la Royauté,
(De même qu'en mil huit cent trente,
De même qu'en l'autre quinzaine) ;

L'Allemand fit le matamore,
Il jura qu'il se vengerait,
Écraserait la Liberté
Et sauverait le Souverain.

Il lança donc ses mercenaires,
Du premier coup soumit Longwy...
Alors c'est le tour de Verdun ;
Le siége est déjà commencé.

Les Verdunois sont pris de peur
Et, dans leur lâcheté tremblante,
Pour se sauver eux et leur ville,
Courbent les genoux et la tête.

Mais le chef de la garnison,
Beaurepaire pense autrement :
« De se rendre que nul ne parle !
« Le danger n'est pas assez grand !

« Si les ennemis sont épris
« De nos baïonnettes, qu'ils viennent
« Jusque dans nos mains les saisir !
« Nous ne les leur livrerons pas ! »

Mais les lâches ont fait les sourds
Et l'avis n'est point entendu ;
Alors on se passe la plume
Pour signer la reddition.

Beaurepaire jette la plume
Et saisissant ses braves armes,
Avec ardeur et fermeté
En ces termes prend la parole :

« Vous le voulez, buvez la honte !
« Moi ! je ne veux pas y survivre.
« J'ai fait serment qu'à l'ennemi,
« Je ne rendrais que mon cadavre.

« Que pour tous les braves, ma mort
« Soit un exemple encourageant !
« Je suis fidèle à ma parole ;
« Mon dernier mot c'est : Mourir libre ! »

Puis il tourne sur sa poitrine
Le canon de son pistolet...
Le coup part et de son grand cœur
Soudain la vie est arrachée !

Plusieurs forteresses, Comorn, Petervarad, Eszek, Lipotvar, Munkacs, furent conservées au gouvernement national, grâce au patriotisme de leurs garnisons et au zèle des citoyens des villes, au milieu desquelles elles sont situées. Malheureusement le ministère Batthyany n'ayant pas inauguré son

entrée au pouvoir par la destitution de tous les commandants autrichiens des places nationales, Karoly-Fehervàr, Temesvar, Arad, Déva, les deux dernières presque jusqu'à la fin, les deux autres durant toute la guerre, servirent à maintenir l'ennemi au cœur du pays.

XVI

Intérieurement gênée par les quatre forteresses, laissées au pouvoir des Autrichiens; déchirée par la lutte fratricide des Croates, des Serbes, des Saxons, des Valaques avec les Magyars; menacée, au nord par l'armée de Schlick, à l'ouest par celles de Windischgraetz et de Jellachich; la Hongrie était vraiment, comme l'annonçait Kossuth, « attaquée de huit côtés à la fois, » lorsque, le 2 décembre 1848, la maison d'Autriche lui notifia la rupture des liens trois fois séculaires par lesquels, royaume constitutionnel, elle se trouvait rivée à un empire absolu.

Ferdinand V, roi reconnu et inauguré en vertu de la Pragmatique Sanction et moyennant un serment verbal et écrit, prêté à la nation, ne pouvait pas disposer de sa couronne royale comme il lui était permis à lui, empereur Ferdinand Ier, de disposer de son sceptre impérial. La Diète hongroise eut donc, même légalement, raison de ne point admettre l'abdication de Ferdinand V, de réputer usurpateur quiconque, en dehors de lui, s'ingérerait dans le gouvernement du pays, et de déclarer traître quiconque obéirait à l'usurpateur. Mais au prince maréchal Windischgraetz, délégué pour abolir les prétendues illégalités commises par les rebelles, Kossuth et consorts; au jeune

empereur François-Joseph, annonçant dans son premier manifeste qu'il entendait « réunir *en un tout unitaire* tous les pays et toutes races de la monarchie » de Hapsbourg, la Hongrie eut tort de ne point répondre immédiatement par une déclaration d'indépendance. L'acte du 14 avril 1849 n'eût pas été moins légitime en décembre 1848 ; et alors il eût été peut-être mieux compris de l'Europe. Qu'elle arborât franchement l'étendard républicain ou qu'elle conservât un régime mixte, par une sorte d'amour platonique pour une légalité ouvertement violée, la Hongrie n'avait plus, soit pour recouvrer sa constitution millénaire, soit pour conquérir son indépendance républicaine, d'autres ressources que la guerre, une guerre à mort contre l'usurpateur, contre le tyran, contre l'envahisseur étranger.

Au milieu des grands débats soulevés par l'arrivée des manifestes impériaux et de la proclamation de Windischgraetz, le 4 décembre, le président de la Diète de Pesth lut la lettre suivante :

« Citoyens députés,

« Un poème peut avoir une grande importance, cela est « prouvé par une lettre d'un général français qui écrivait « à la Convention qu'on lui envoyât des secours considé- « rables ou une édition de la *Marseillaise*.

« Si vous trouvez mon poème assez électrisant, faites-le « imprimer en autant d'exemplaires que vous le jugerez « utile et distribuez-le à toutes les armées.

« Pour moi, je désire au moins combattre par mes chants « puisque les circonstances m'empêchent de prendre autre- « ment part à la bataille.

« ALEXANDRE PETŒFI. »

Le poème était joint à la lettre. L'assemblée nationale en écouta la lecture avec une indicible émotion et sur le champ, à l'unanimité, en vota l'impression et l'envoi aux armées.

CHANT DE GUERRE.

Le tambour bat, le clairon retentit...
Tous les soldats sont prêts pour la bataille,
En avant !

La balle siffle et le sabre résonne ;
Voilà ce qui transporte le Hongrois.
En avant !

Élève haut ton étendard, Hongrois,
Pour que le monde entier le puisse voir.
En avant !

Qu'on le voie et qu'on lise sa devise,
Car c'est un nom sacré : LA LIBERTÉ !
En avant !

Quiconque est né Hongrois, quiconque en brave
Regarde dans les yeux de l'ennemi.
En avant !

Étant Hongrois on doit être un héros
Et ce qu'on veut, Dieu lui-même le veut.
En avant !

Là, sous mes pieds, la terre se rougit
De sang..... Ils ont tué mon camarade...
En avant ! !

Je ne serai pas moins brave que lui.
Allons ! je veux me plonger dans la mort !
En avant ! !

Oui, si nos bras, tous deux tombent coupés,
Si nous devons périr tous... Eh ! quand même,
En avant ! ! !

S'il faut mourir, eh bien, soit ! mourons tous !
Et que par nous vive notre patrie !
En avant ! ! ! !

Dix phrases et un cri ! rien de plus ; et tout un drame est décrit, scène par scène, le drame sanglant des batailles, Tacite n'eût pas été plus concis, Rouget de l'Isle ne fut pas plus énergique, et ce mot : *En avant !* n'est pas moins entraînant que le cri : *Aux armes citoyens !* Le *chant de guerre* de Petœfi, comme poésie, évidemment supérieur à *la Marseillaise*, ne lui est inférieur qu'en tant que celle-ci est l'hymne de la révolution universelle et l'autre plus particulièrement la tyrtéenne de la révolution hongroise.

La Hongrie, trop longtemps trahie, bafouée par son roi l'empereur d'Autriche, s'est levée enfin. On l'attaque ; dans l'esprit du poète, elle répond à l'attaque par l'attaque. Ses vaillants fils, se portent vers l'ennemi. Hussards et Honvéds, à cheval, à pied, sabre en main, baïonnette au bout du fusil, s'arrêtent, attendant impatiemment le signal. Le clairon sonne, le tambour bat, les poings se serrent, les lèvres se crispent, le canon hurle de sa voix de tonnerre : *En avant !*

Bientôt la lutte s'engage, l'ennemi se mêle à l'ennemi, les drapeaux se heurtent l'un contre l'autre..... Que le

drapeau d'Autriche tombe, que celui des Hongrois soit maintenu haut et ferme, et qu'il ne soit pas seulement l'étendard d'un peuple, mais celui de toute nation; qu'il signifie LIBERTÉ quand l'autre signifie DESPOTISME!... A qui la victoire? Au Droit ou à la Force? EN AVANT!

La Force est puissante. Les héros sont par elle couchés à terre. Mais sur leurs cadavres d'autres héros marchent et plus il en meurt, plus il en renaît. Par la défaite même le Droit n'est pas abattu; sa dernière défaite n'est que le prélude de sa prochaine victoire. La Force n'est pas toujours la force. Le Droit seul est éternel...

S'il faut mourir, eh bien, soit! mourons tous!...
EN AVANT!

En avant! jusqu'où? jusqu'à Vienne? jusqu'à Inspruck, jusqu'à Ollmutz? C'est bien, mais ce n'est pas assez? jusqu'à Venise, encore libre? Jusqu'à Milan, déjà ramené sous le joug? C'est bien encore, mais l'œuvre n'est point achevée. A-t-on quelque part dressé l'autel sur lequel les peuples affranchis vont venir sceller *la fédération*, proclamer l'avénement de la Justice? Non, hélas!... EN AVANT donc, EN AVANT!

L'âme du poète s'élançait jusqu'à l'avenir et son chant suivait son âme. Enflammé par ce chant, un petit peuple, que l'on croyait mort, éblouit le monde de l'éclat de ses victoires. Mais à peine avait-il affirmé sa vie que les tyrans coalisés le replongèrent dans la tombe. Le météore qui parut précisément à l'heure où l'Europe rentrait dans la nuit ne reprendra-t-il pas possession du ciel, pour annoncer le jour nouveau? Ceux-là seuls parmi les peuples meurent

pour ne plus revivre, qui se laissent tuer lâchement. Pour les autres, pour ceux qui protestent, qui crient sous le couteau, capables encore d'en sentir la pointe, l'heure revient toujours de lancer contre la Force la haine dont la défaite du Droit a empli les cœurs, de s'arracher d'un odieux présent et d'entonner le chant de guerre : EN AVANT!

Et lors même que tout espoir semble être perdu, lors même que les nations démoralisées par la servitude paraissent s'y complaire jusqu'à craindre la liberté, applaudissant César et sifflant Brutus, ils doivent parler malgré le silence ceux qui ont gardé une conscience, ils doivent marcher au milieu des immobiles, sonner le réveil aux endormis, prouver la vie aux morts et, si la foule abêtie dit : *En arrière!* eux, ils doivent répondre envers et contre tous : EN AVANT!

Lorsque les nations de leurs chaînes lassées
Sur le champ du combat se seront rassemblées,
Les visages en feu, drapeaux rouges au vent;
Lorsque sur leurs drapeaux on verra resplendir
Ces mots, ces mots sacrés : *La liberté du monde!*
Lorsque de l'Est à l'Ouest la Révolution
A l'attaque des rois répondra frémissante...
Ah! puissé-je tomber sur le champ de bataille!
Puissé-je voir mon sang couler dans la mêlée!
Oui, que le dernier chant échappé de mes lèvres
Disparaisse perdu dans le bruit des épées
Les clameurs des clairons et les foudres du bronze!
Oui, que les fiers chevaux par dessus mon cadavre
Courent en hennissant jusques à la victoire!
Et que moi, le soldat, je reste sous leurs pieds!...
Plus tard vous reviendrez chercher mes os épars;

Et, le jour arrivé des grandes funérailles,
Lorque résonnera la musique funèbre,
Quand les drapeaux en deuil seront couverts du crêpe,
Vous porterez mes os dans le tombeau commun,
Parmi ceux des héros du monde émancipé !...

Telle était la seule récompense que réclamait Petœfi et cette récompense ne lui fut pas même donnée ; car le jour des grandes funérailles ne vint pas, il est encore à venir. En ces jours de félicité où, le cœur élargi par l'amour, il nourrissait les plus splendides espérances, en ces heures héroïques où les nobles illusions de tout un peuple se traduisaient par le plus ardent de ses poèmes, lui, il ne demandait point à la « femme divine, » à « la déesse exilée, » le laurier du triomphateur ; lui offrît-elle le sabre ou la corde du bourreau (1), il ne voulait pas cesser de se dire hautement le « fidèle de la Liberté. » La fatalité l'eût-elle condamné à voir ce que par bonheur il ne vit pas, la Patrie courbée sous le joug, il ne se serait point endormi sur « le mol oreiller, » il ne se serait point laissé « ronger par le ver, comme la fleur ; » il aurait cherché, il aurait trouvé la mort dont toujours il voulut mourir : celle « du roc, frappé par l'orage et de sa chute ébranlant la montagne. »

Combien de poètes n'ont mis que leur génie dans leurs chants ? Combien y ont mis toute leur âme ? Combien ayant poussé le cri de guerre, sont restés pacifiquement assis, regardant la bataille, se taisant après la défaite, appelant sur leurs fronts la couronne après la victoire ? Combien, au contraire, sans s'inquiéter de la gloire, se sont enfoncés

(1) Voir la pièce l'*Idole*.

dans le péril et aussi convaincus qu'inspirés, ont couru prouver devant la gueule des canons ou sous la hâche des bourreaux que leurs vers n'avaient point menti?

Les plus nombreux sont les poètes pacifiques et les amis de l'*Art pour l'art* leur réservent tous leurs applaudissements. Plus rares sont les seconds et si, les trouvant moins *parfaits* que les autres, la littérature se montre à leur égard *impartiale*, l'histoire est là pour les remettre à la place qu'il se sont conquise, héros par l'action autant que par la parole.

XVII

Le 15 décembre 1848, Julie Szendrei donna un fils à Petœfi : Immense fut la joie du poète quand il reçut entre ses bras cet autre *lui-même*, le gage de son amour et « le prolongement de sa vie : »

Ici, dans mes bras, mon enfant !
Que je le presse sur mon cœur !
Je renais depuis qu'à ma vie
A poussé ce jeune rameau !

. . . . . .

J'admire son petit visage,
J'assouvis mon amour de père.....
A quoi bon un prêtre pour lui,
Il est baptisé de mes larmes !

. . . . . .

Non, tu n'oseras pas, ô mort,
T'emparer du jeune rameau !
Il n'est pas seulement à moi,
Je le consacre à sa patrie !

Dis, mon fils, quand je serai vieux,
Quand je ne tiendrai plus ma place,
Tu voudras surpasser ton père ?
Au moins le remplaceras-tu.

Ah ! Puisse-t-on près de ma tombe
Dire sans lamentation :
« Lui mort, le pays ne perd rien,
« Rien ! Dans son fils son âme vit ! »

Au moment même où naissait cet enfant, les armées impériales reprenaient l'offensive sur tous les points à la fois. Franchissant la frontière à la tête d'une armée deux fois plus forte que celle qui pouvait lui être opposée, le généralissime Windischgraetz envahissait la Hongrie occidentale. Un moment arrêté par Guyon à Nagy-Szombath, repoussant ensuite l'arrière-garde de Gœrgey à Babolna, écrasant à Gyœr (Raab) le vaillant Maurice Perczel obligé de soutenir une lutte inégale, l'exécuteur des hautes-œuvres impériales marchait directement sur la capitale. Ne croyant pas pouvoir défendre Bude-Pesth, le gouvernement se retirait à Debreczen en ordonnant aux divers corps d'armée dispersés dans la partie septentrionale du pays, dans le comitat de Bâcs, dans le Banat, d'opérer leur jonction avec l'armée du Danube supérieur, que Gœrgey commandait en chef, et de se concentrer derrière la Tisza. Ce mouvement général s'opérait en plein hiver, et l'on

pouvait craindre qu'il ne réussît pas, la défaite du vieux ministre Meszàros livrant la Hongrie du Nord aux Autrichiens de Schlick, qui menaçait le nouveau siége du gouvernement, en même temps que Puchner accourait de Transylvanie vers Nagy-Varad et de là vers Debreczen. Enfin, derrière Gœrgey, battant rapidement en retraite, avançait la grande armée de Windischgraetz, qui entra dans Pesth le 5 janvier 1849, tandis que dans les contrées laissées libres par Damjanich, les insurgés Serbes mettaient à feu et à sang toutes les villes, tous les villages, toutes les terres des Magyars, des Allemands et même des Valaques. Pour beaucoup de Hongrois, la cause de la patrie et de la liberté était perdue. Les lâches magnats, au lieu de suivre la Diète à Debreczen, en grande majorité, se refugiaient sur leurs terres ou bien à l'étranger, quelques-uns même faisaient leur soumission à l'Autriche et se remettaient à son service. Parmi les représentants du peuple, une minorité trop considérable, épouvantée des menaces de Windischgraetz qui refusait de traiter avec « les rebelles, » renonçait à remplir son mandat et cessait de prendre part aux délibérations parlementaires. Parmi les députés présents deux partis entraient en lutte, l'un qui désirait la paix à tout prix et l'autre qui voulait la guerre jusqu'à la mort, et de la Diète les divergences d'opinion remontaient jusque dans le sein du comité de défense. De plus, de tristes défections se produisaient dans l'armée, d'anciens officiers autrichiens livraient les forteresses d'Eszek, de Lipotvar; nombre d'autres, ébranlés par les proclamations impériales, n'osaient plus servir le gouvernement révolutionnaire et donnaient leur démission. Pour comble de malheur, celui-là même auquel la patrie en danger avait confié sa principale

armée, Arthur Gœrgey entamait cette sourde rivalité avec Kossuth, cette lutte intestine de l'élément militaire avec l'élément civil, qui devait fatalement conduire à la catastrophe de Vilagos. De son quartier-général de Vacz (4-6 janvier), Gœrgey déclara et fit déclarer à ses soldats que l'armée du Danube supérieur combattait uniquement pour le maintien de la constitution sanctionnée par Ferdinand V, qu'elle était l'ennemie résolue de tous ceux qui, à l'intérieur « par des menées républicaines intempestives, chercheraient à renverser la royauté constitutionnelle, » et qu'en conséquence elle ne recevrait d'autres ordres que ceux du ministre de la guerre qui avait légalement exercé le pouvoir avec l'approbation du monarque.

Trahie, divisée, la Hongrie eût été écrasée en quelques semaines, si les Impériaux avaient pu se réunir et si le peuple avait douté du triomphe de la cause juste. La foi populaire, exprimée et soutenue par la brûlante éloquence de Kossuth, garantit tout ce que les lâches supposaient perdu, et, la jonction des trois grandes armées autrichiennes de l'ouest, du nord et du midi, ayant été rendue impossible grâce aux victoires remportées sur Schlick par Klapka, sur les Serbes par Perczel et dans la Transylvanie par Bem, une nation que l'Europe entière croyait écrasée put un instant, en avril 1849, mettre de nouveau en question l'existence même de l'empire d'Autriche.

Petœfi, qui avait, à la veille de l'attaque autrichienne jeté le cri : *En avant!* eut le bonheur de ne pas se trouver au milieu de ceux qui reculaient. Au premier bruit du canon, il mit sa femme et son enfant en sûreté et courut reprendre son rang parmi les *Honvéds* de l'armée transylvaine.

Depuis le mois de juin, depuis que la Diète de Kolosvar

en avait décrété la réunion avec le royaume de Hongrie, l'ancienne grande Principauté avait été le théâtre des plus tristes événements. Aussitôt après la proclamation de l'*Union*, sanctionnée par Ferdinand V, les meneurs impériaux, soutenus par les bourgeois saxons d'Hermanstadt et de Kronstadt avaient lancé la population valaque contre les Magyars et une horrible lutte sociale s'était engagée entre les anciens serfs et ceux-là même qui venaient d'abolir le servage. Aidées par les bandes du « roi des montagnes, » Janku, et ses lieutenants, promenant à travers les villes et villages magyars le pillage, le meurtre, le viol et l'incendie, les anciennes autorités autrichiennes avaient repris le pouvoir et bientôt, redevenu maître de Kolosvar, le commandant général Puchner avait pu déclarer nulle au nom de l'empereur Ferdinand Ier, l'œuvre qu'il avait lui-même proclamée accomplie au nom de Ferdinand V roi. Dès lors, la Transylvanie, reconquise par la force des armes, avait été réduite en province autrichienne et soumise au régime de l'état de siége.

Les débris de l'armée patriote, que le brave et habile major Czetz avait rassemblés et sauvés, se trouvaient campés à l'entrée de trois défilés conduisant de Transylvanie en Hongrie. A peine était-il permis d'espérer que les impériaux, arrêtés au passage, ne pourraient pas accourir assez vite au devant de Schlick et de Windischgraetz, se précipiter vers la nouvelle capitale, Debreczen, couper les armées hongroises en train de se concentrer derrière le Tisza. Mais aucun officier sérieux n'eût supposé qu'il était désormais possible de secourir la Transylvanie. Pour trouver un général aux dix ou douze mille hommes à peine armés, que menaçaient, à Csucsa, à Nagy Banya, à Szilagy-Somlyo,

les 20,000 Autrichiens de Puchner, il fallut qu'un audacieux étranger se présentât et dit : La Transylvanie est perdue; je me charge de la reconquérir!

Bem était un petit homme aux membres délicats et qui, traînant péniblement sa jambe droite, trois fois blessée, paraissait physiquement incapable de l'activité nécessaire au chef d'armée. Son doux regard polonais, son front ordinaire, ses quelques cheveux déjà gris, son petit nez retroussé, son visage ridé et cicatrisé, tout concourait à rendre sa physionomie fort peu militaire. Aussi les brillants officiers hongrois se défiaient-ils beaucoup du talent du vieux général, quoiqu'il arrivât au milieu d'eux, déjà connu du monde entier par sa belle retraite d'Ostrolenka devant les Russes et son héroïque défense de Vienne contre les Autrichiens. Chose étrange! le peuple même paraissait très peu sympathique à celui qui bientôt devait lui devenir si cher. Des calomnies avaient été répandues par les Polonais, ses compatriotes, et, comme dès son arrivée en Hongrie, il avait été exposé au pistolet des assassins, beaucoup de gens le tenaient pour suspect. Aussi quand il quitta Pesth, assis sur une botte de foin dans une charrette de paysan, peu d'acclamations retentirent autour de lui; presque personne ne souhaita la victoire au futur vainqueur. Arrivé à Szilagy-Somlyo, où l'avait précédé une proclamation chaleureuse de Kossuth, il réunit les officiers et, arrêtant sur chacun d'eux son regard pénétrant, il dit en allemand : — « Messieurs, j'exige de vous la plus stricte obéissance. Quiconque n'obéira pas, sera fusillé. Je saurai récompenser, mais je saurai aussi punir (1). » —

(1) Voir le livre du général Czetz sur les *Campagnes de Bem en Transylvanie*, ch. XVI.

Puis il répéta la promesse qu'il avait faite au président du comité de défense : — « Dans quelques jours, nous serons à Kolosvar! » — Partagés entre la crainte et l'espérance, les officiers n'élevèrent aucune objection contre les premiers ordres donnés par le nouveau général.

Le 18, le 19, le 20 décembre, au moment où Bem entrait en fonctions, les Autrichiens, conformément au plan de Windischgraetz, essayèrent de forcer les trois routes gardées par les Hongrois. Ils furent repoussés sur tous les points à la fois. Aussitôt attaqués, dès le 23, ils éprouvèrent une défaite, à Dées, et deux jours après, le 25, n'osant plus risquer une nouvelle bataille, ils s'enfuirent devant l'avant-garde hongroise qui entra dans la capitale transylvaine sans coup férir.

Ce début d'une merveilleuse campagne changea en admiration les défiances qu'avait suscitées l'apparition du général étranger, et en amour enthousiaste la haine sourde que ses premières menaces avaient inspirées. A Kolosvar, les dames se portaient à la rencontre du libérateur inespéré; elles lui offraient les chefs-d'œuvre de leurs mains, une housse brodée d'or pour couvrir son cheval de bataille, un fourreau magnifique pour contenir le sabre de Rakoczi; plusieurs même, et en si grand nombre qu'il fallut une proclamation pour les retenir, voulaient courir la campagne sous la bannière de l'invincible Polonais. Les hommes, du reste, n'étaient ni moins enthousiastes, ni moins zélés que les femmes; de tous les villages déjà délivrés, les hommes valides venaient en masse rejoindre la petite armée hongroise, qui grossissait à vue d'œil; cavaliers et fantassins, hussards et honvéds, à peine organisés,

s'élançaient au combat en chantant la chanson nouvelle du capitaine Petœfi (1).

A BEM.

Nous vaincrons : notre chef est Bem,
Vieux soldat de la liberté !
Devant nous resplendit, vengeur,
L'astre rouge d'Ostrolenka !

Le voici, le vieux général :
Sa barbe flotte, étendard blanc
Qui semble promettre la paix
Que nous donnera la victoire.

Le voici, le vieux général
Que nous suivons, jeunes Hongrois,
Comme les flots de l'Océan
En désordre suivent l'orage.

En nous deux grands peuples s'unissent :
Le Polonais et le Hongrois.
Contre eux qui pourrait prévaloir
S'ils vont ensemble au même but ?

Notre but est commun : briser
Les entraves que nous portons.
Nous les briserons, ô Patrie :
Nous le jurons par tes blessures !

Brigand couronné, sur nous lance
Tes légions de mercenaires,
Afin que nous te bâtissions
Un pont de morts jusqu'à l'enfer !

(1) Cette poésie n'a jamais été imprimée en hongrois. Nous la devons à la comtesse Alexandre Teleki.

XVIII

Bem ne resta à Kolosvar que deux ou trois jours. Après avoir proclamé une amnistie générale, il se déroba aux acclamations populaires et, avec quatre mille hommes, à peine, se rua sur l'ennemi. Du 29 décembre au 3 janvierà tout le nord de la Transylvanie fut exploré et, battus à Bethlen, à Naszôd, à Beczterceze, à Tihueza, les Austro-Valaques furent rejetés en Bukovine. Se retournant aussitôt vers le midi, Bem se porta avec une prodigieuse rapidité contre Puchner, arrêté à Galfalva. Vainqueur le 17 janvier, il se présenta, le 21, sous les murs de l'importante ville saxonne de Nagy-Szeben (Hermannstadt). Mais, n'ayant pu l'enlever d'assaut, il dut reculer en toute hâte au devant des renforts qu'il attendait de Hongrie. Ces renforts ne lui étant pas parvenus à temps, il ne put épargner aux 2,000 hommes qui lui restaient le choc de 12,000 impériaux. Écrasé à Déva, il recula jusqu'à Szerdahely, d'où tout à coup il revint pour venger ses malades et ses blessés, que les Saxons et Valaques de Szasz-Sebes avaient massacrés. Maître de cette petite ville, il s'y vit entouré par Puchner qui le somma de se rendre. Ne daignant répondre, il se jeta sur l'armée ennemie et la traversa; mais, rejoint à Szaszvaros, avec une poignée d'hommes, il tenta la fortune et essuya une défaite complète. On le croyait perdu, peut-être mort. Tout à coup, le 9 février, il reparaît à Piski, prend le commandement d'une nouvelle armée de 8,000 hommes, et par une éclatante victoire

rétablit sa position. Exécutant une marche des plus audacieuses sous les murs de la forteresse de Karoly-Fehervàr et à travers des défilés impraticables, il va chercher une base d'opérations dans le pays des Sicules, où il arrive le 15 février.

Alexandre Petœfi était présent à toutes ces batailles, à toutes ces marches, où il se montrait aussi brave soldat qu'il était brave poète. Distingué à Déva, décoré à Szasz-Sebes, il fut cité à l'ordre du jour comme un des plus vaillants dans une armée de héros. Le général en chef le prit en si grande affection que, l'élévant au grade de major, il l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp et le chargea particulièrement de la rédaction de sa correspondance française. Secrétaire, confident de Bem, les jours où l'armée ne se battait pas, Petœfi était, les jours de batailles, son inséparable compagnon (1). C'est assez dire que les périls ne lui étaient pas épargnés et qu'il travaillait autant du sabre que de la plume.

Nous avons vu comment l'orgueil, reproché à Petœfi poète, n'était après tout qu'un juste sentiment de sa dignité et de sa valeur, sentiment parfois tourné en haine contre la morgue de ceux que les hasards de la naissance avaient socialement élevés au dessus de lui. La gloire militaire et son grade d'officier supérieur ne le rendirent pas plus fier à l'égard des humbles que ses succès littéraires. Lui qui ne célèbre la gloire personnelle, que d'un seul général, Bem, il fit, en l'honneur des vainqueurs anonymes, les simples soldats, une de ses chansons les plus remarquables.

(1) Notes de Mme de G***.

HONOREZ LES SIMPLES SOLDATS.

Je suis officier. Les soldats
Devant moi présentent les armes.
Oh! cet honneur me fait rougir,
Songeant qu'il n'est pas mérité—
A nous plutôt de saluer,
Les soldats valent mieux que nous.

Honorez les simples soldats,
Car ils sont plus grands que leurs chefs.

Avec eux nous allons au feu,
Mais nous, nous savons bien pourquoi;
Quelque chose nous pousse à vaincre,
Nos principes, nos intérêts;
Et puis nous sommes fascinés
Par les yeux brillants de la gloire.....

Honorez les simples soldats,
Car ils sont plus grands que leurs chefs!

Que savent-ils de nos principes?
Leur patrie est une marâtre
Qui, pour prix de leur sang, leur jette
Un peu de pain, quelques haillons;
En se rangeant sous nos drapeaux,
Ils changent un mal contre un mal...

Honorez les simples soldats,
Car ils sont plus grands que leurs chefs!

La gloire! ils ignorent son nom;
Et, s'ils le savaient, à quoi bon?

Aucune page de l'histoire
Ne recevra leurs noms obscurs ;
L'Histoire ne peut pas nommer
Tous ceux qui succombent en masse.

Honorez les simples soldats,
Car ils sont plus grands que leurs chefs !

A ceux qui, mutilés, reviennent :
Un bâton de mendicité !
Quant à ceux qui meurent, l'oubli
Emporte jusques à leurs noms...
Pourtant ils affrontaient en braves
Le feu, les sabres ennemis !...

Honorez les simples soldats,
Car ils sont plus grands que leurs chefs.

Ces idées du poète plébéien, Bem les partageait, et la générosité de son cœur était égale à son courage et à son génie. S'il chérissait ses colonels, — il les appelait en souriant ses *maréchaux*, — comme un frère aîné ses jeunes frères, il aimait ses soldats comme s'ils eussent été ses enfants. Il exigeait beaucoup d'eux sans doute, mais de tout il leur donnait lui-même l'exemple : infatigable, malgré sa vieillesse et ses blessures, durant les marches forcées ; impassible au milieu des plus terribles combats, souffrant la faim, le froid, la soif, sans mot dire, et jamais n'abusant de sa position de chef pour se procurer ce dont les simples soldats eussent pu manquer. La paie en retard arrivait-elle, tout l'argent qui lui passait par les mains était immédiatement distribué à ses troupes et pour lui, — quoique Gœrgey l'accusât de prodigalité ! — il ne se

réservait rien. Bem, affirme son aide de camp, le général Czetz, Bem ne voulut jamais toucher les appointements de son grade et souvent, pour satisfaire à ses besoins personnels, il dut avoir recours à la bourse de ses officiers : comblant de gratifications les soldats qui s'étaient distingués, soulageant les misères que la guerre causait aux paysans des contrées qu'il traversait comme l'ouragan, il s'oubliait toujours lui-même. Lui qui ne procédait que par coups d'audace et paraissait s'inquiéter si peu de ce que pourrait coûter la victoire, la victoire remportée, il devenait triste en calculant combien il avait perdu de soldats. Le soir de la bataille de Piski on le surprit, pleurant auprès des cadavres amoncelés. Quelque blessé dont les chirurgiens avaient désespéré revenait-il par hasard à la vie, quelque honvéd ou hussard, inscrit *mort*, reparaissait-il tout à coup, le vieux général s'en réjouissait autant que de la prise d'une ville.

Bien que Bem aimât toute son armée comme sa famille, il avait pourtant ses *Benjamins*. C'étaient les jeunes Sicules. Sur eux pleuvaient sans cesse les gratifications et les décorations, et toujours il faut le dire, elles avaient été méritées pour quelque action d'éclat. En deux ou trois batailles, ces vaillants fils des montagnes, tirailleurs émérites, s'étaient habitués au maniement de la baïonnette. Dès que Bem criait : « En avant, mes fils! » « Vive notre père Bem! » répondaient les Sicules « et quoi que le général leur indiquât du doigt, batterie d'artillerie, bastion ou escadron de cavalerie, en quelques minutes c'était pris ou défoncé.....

Dirai-je : « En avant, les Sicules? »
Enfants, sans cela vous marchez;

Pas un seul de vous qui ne veuille
Se battre au fort de la mêlée!

Le sang des Szekelys n'a point dégénéré,
Chaque goutte est un diamant!

Au devant de la mort ils courent
Comme d'autres vont à la noce,
Les chapeaux couronnés de fleurs,
Et la chanson vaillante aux lèvres.

Le sang des Szekelys n'a point dégénéré
Chaque goutte est un diamant!

Qui donc pourrait leur tenir tête?
Où voit-on des cœurs aussi braves?
Ils volent, chassant l'ennemi,
Ainsi que le vent la poussière.

Le sang des Szekelys n'a point dégénéré
Chaque goutte est un diamant.

XIX

Mais ce ne furent pas seulement les nombreux volontaires que les Sieules (1) envoyèrent à l'armée transylvaine qui furent dignes des éloges du poète et de l'affection particulière du général; la masse des habitants des cinq Siéges se distingua durant tout le cours de la guerre nationale par le plus sublime dévouement.

Au premier appel que leur firent les commissaires du

(1) *Szekely* en hongrois, *Szetkler* en allemand.

gouvernement Vaj, Berzenczei, les Sicules se levèrent; leurs hussards et leurs honvéds formèrent le noyau primitif de l'armée des Patriotes transylvains. D'eux-mêmes s'organisant, ils réussirent jusqu'au mois d'octobre à mettre leur pays à l'abri des bandes valaques et saxonnes d'Urban; cependant isolés de leurs frères d'armes, ils ne purent tenir contre les Autrichiens de Gédéon et leur principale ville, Maros Vasarhely, tomba au pouvoir de l'ennemi. Réduits par la force, divisés par l'intrigue, ils mirent bas les armes dans quatre Siéges sur cinq; mais, dans le plus petit, sur l'extrême frontière du sud-est, à Haromsék, ils restèrent debout, décidés à se défendre jusqu'au dernier. Les hommes valides se réunirent tous en bataillons de honvéds, en escadrons de hussards; ceux qui n'avaient pas la force de porter un fusil ou de brandir un sabre, les vieillards et les enfants s'employèrent au transport des munitions et des vivres. Toutes les femmes, sans distinction de rang ni d'âge, coopérèrent à la préparation du linge et de la charpie, à la création et au service des hôpitaux. Leur enthousiasme, éveillé par les nobles paroles du jeune colonel Alexandre Gal et du pasteur protestant Réty, était si vif que plusieurs d'entre elles voulurent combattre et combattirent avec les hommes; beaucoup chassèrent de leurs maisons, leurs maris, leurs frères, leurs fils mêmes, coupables d'être revenus sans avoir remporté la victoire.

Parmi ces femmes héroïques se distingua particulièrement une noble dame, Amélie Szœrcsei, baronne Alexandre Apor. Son beau-frère était sinon partisan du régime autrichien, au moins ennemi des réformes démocratiques qu'il traitait d'inapplicables, et, dans les assemblées populaires il s'efforçait de semer la division, d'attiédir l'enthousiasme

et d'empêcher ses compatriotes de se lever en masse. Amélie déploya la plus grande habileté à contrarier ses intrigues et elle réussit à réparer tout le mal qu'eût pu faire ce personnage influent. Un jeune homme, Grégoire Punkusdi, avait, avant la promulgation des lois de Kolosvar, proposé l'abolition immédiate des corvées et des dîmes; elle lui accorda la main de sa fille. Douée d'une rare éloquence, elle parcourut les villages sicules, prêchant la guerre sainte, et, durant les mois de juin et de juillet 1848, elle rassembla chaque dimanche les habitants d'Also et de Felso-Torja pour leur faire entendre les paroles les plus entraînantes. Personne, on peut l'affirmer, ne sut mieux que Mme A. Apor surexciter et entretenir le sublime dévouement du siége de Haromszek (1).

Malgré l'unanimité de leur patriotisme, les cinquante ou soixante mille habitants de Haromszek n'auraient cependant pas pu résister aux bandes et troupes austro-valaques qui les entouraient, si l'héroïque génie de Gabriel Aron ne leur avait fourni deux choses indispensables : des capsules et des canons. Fils d'un soldat des frontières militaires, Aron avait été lui-même, dans sa jeunesse, caporal d'artillerie. Sans autre instruction que celle qu'il s'était acquise en dehors de son service, il avait appris à force de patience d'abord le dessin, puis la mécanique. Ses essais, qui ne réussissaient pas toujours, ayant déjà dévoré la moitié de sa fortune, il passait presque pour un fou. Aussi quand un beau jour il vint dire à ses braves compatriotes : Vous n'avez pas de canons! donnez-moi du métal, je vais vous en fondre! chacun se prit à rire. Mais Aron, offrant en

(1) Notes de Mme de G***.

gage sa maison et son champ, finit par se procurer le bronze dont il avait besoin. Huit jours après, il apporta au comité insurrectionnel une petite pièce qui, doublement chargée, fit feu trois fois de suite sans éclater. Dès lors, tous les villages, non seulement de Haromszek, mais des Siéges voisins de Maros, d'Aranyos, d'Udvarhély, de Csik, envoyèrent leurs cloches, leurs instruments de cuivre, de plomb et de fer au fondeur, qui ne tarda pas à les leur rendre transformés en canons. — « Ah! criaient les jeunes artilleurs, en essayant leurs pièces contre les Autrichiens, ah! ah! les canons sicules ont la voix plus forte que les canons allemands! » — La fonte des bouches à feu ne fut pas le seul *Grand Œuvre* d'Aron Gabor; il trouva le secret de la fabrication des capsules et en fournit à ses compatriotes autant qu'ils en eurent besoin. Un pharmacien de ses amis analysa la composition des fusées impériales et, avec des enfants et des jeunes filles pour ouvriers, il eut en peu de temps organisé une vaste manufacture d'instruments et de munitions de guerres de toutes sortes (1).

Malgré tant de miracles de patriotisme, après plus de trois mois de complet isolement, le Siége de Haromszek désespéra un moment de la cause qu'il avait si énergiquement défendue. Ses chefs firent à Gédéon une soumission que le peuple ne ratifia point. Les inventions d'Aron disparurent sous terre et les impériaux, auxquels les armes devaient être livrés, ne trouvèrent dans tout le pays qu'une soixantaine de fusils hors de service et un canon en mauvais état. Peu de temps après, on reçut la nouvelle de la victoire de Piski, et canons, fusils, capsules, chevaux et hommes se

(1) Campagnes de Bem, par Czetz.

retrouvèrent miraculeusement pour courir au devant de Bem, arrivé le 15 février à Medgyès.

Même après Piski, la situation de l'audacieux général était à peu près désespérée ; mais, dès qu'il eut à sa disposition le patriotisme des Sicules et le génie d'Aron, il fut sûr de vaincre. Pour essayer trois bataillons de volontaires, que les cinq Siéges lui avaient fournis dès le lendemain de son arrivée, il courut vers le nord au devant du colonel Urban qui avait osé rentrer en Transylvanie et qui fut honteusement rejeté en Bukovine (23 février). Revenant rapidement sur ses pas, Bem arriva assez à temps pour soutenir le choc du général Puchner, qui venait de recevoir de Moldo-Valachie dix mille auxiliaires russes. Par malheur, comme il n'avait avec lui que 7,000 hommes et que son adversaire en avait 16,000, après trois batailles livrées le 1er, le 2 et le 3 mars, le chef des Hongrois dut évacuer Medgyès et se rabattre sur Segesvàr. L'ennemi, avançant à marches forcées, croyait l'y surprendre. Mais Bem était déjà loin. Pendant que Puchner le cherchait encore à travers les terres sicules et, ne l'y trouvant pas, le croyait anéanti, le vaincu enlevait Hermannstadt d'assaut et, par la prise de cette importante ville, capitale des Saxons et centre du mouvement anti-hongrois, décidait de l'issue de la campagne. A cette nouvelle, reçue par eux le 10 mars, Puchner et Engelhardt, avec leurs Autrichiens et leurs Russes, accoururent en toute hâte couvrir la seconde ville saxonne, Kronstadt (Brasso). Mais ils furent battus si complétement le 18 mars qu'ils durent, par les défilés de Torcsvar et de Tœmœs, se refugier sur le sol valaque. Pendant ce temps-là, les bourgeois de Brasso se portaient au devant du vainqueur et déposaient entre ses mains les clefs

de leur ville (19 mars). A l'exception des deux places fortes de Déva et de Karoly Fehervar, et des montagnes hungaro-transylvaines où Janku errait encore avec les débris de ses bandes, toute la Transylvanie avait été reconquise en trois mois.

Dès qu'on apprit, en Hongrie, ce prodigieux succès, le nom de Bem, naguère si peu populaire, fut acclamé avec un indicible enthousiasme. La Diète le créa feld-maréchal et lui fit porter par une députation la décoration de première classe.

Mais le vieux général fut bien plus ému de la demande que les Sicules lui vinrent adresser à Kronstadt. Aussi simple que grand, il détestait les honneurs et c'était un supplice pour lui que de recevoir des félicitations officielles. Il fit donc un véritable sacrifice à ses *enfants* en consentant à leur accorder la seule récompense qu'ils voulussent accepter pour les éminents services qu'ils lui avaient rendus : une visite à Szepsi-Szent-Gyœrgy, dans le Siége de Haromszek. Il partit donc de Kronstadt un dimanche. Sur la frontière sicule, il trouva la garde nationale, toute composée de vieillards aux cheveux blancs, dont les fils et les petits-fils étaient hussards et honvéds dans son armée; vis à vis des gardes nationaux, armés de lances et de piques, se tenaient, rangées en ligne, les mères des héros, qui, pleurant, sanglotant de joie, avaient peine à crier : *Eljen Bem apank* (vive notre père Bem) et s'agenouillaient devant le héros comme devant un dieu. Plus loin apparurent les jeunes femmes et les jeunes filles revêtues de leurs plus brillants costumes, dans tout l'éclat de leur beauté, jonchant de fleurs le chemin du triomphe, enguirlandant de rubans le cheval du triomphateur, lui envoyant à lui-même

des baisers, et de leurs voix émues chantant les airs nationaux, au son enivant de la musique des Tsiganes.

Aux portes de Szepsi-Szent-Gyœrgy, ce furent également des femmes, les plus belles et les plus nobles de tout le pays sicule qui reçurent l'illustre visiteur. Elles étaient conduites par l'éloquente Amélie Szœresei et par la digne épouse du brave Alexandre Gal, Polyxène Benkœ et, au milieu d'elles brillaient Mme Gyarmati, qui, conduisant elle-même au combat son fils, un enfant de quinze ans, avait sauvé plusieurs villages, et Mlle Esther Lazar, qui avait pris part à l'assaut de Nagy-Szeben, voulant être la libératrice de son père, emprisonné dans cette ville. La journée se termina par un magnifique banquet où Bem et ses hôtes échangèrent les toasts les plus enthousiastes à la Hongrie, à la Pologne et à la liberté du monde. Par malheur, le général polonais ne comprenait ni ne parlait la langue hongroise. Il fallut qu'un interprète, — son aide de camp et secrétaire, Petœfi, peut-être, — traduisît tout ce qui se disait autour de lui et tout ce qu'il voulait répondre.

Le soir, en rentrant dans son camp, Bem, que les fêtes accablaient ordinairement d'ennui, disait : « Quel peuple!... il m'a fait passer le plus beau jour de ma vie! »

En ce moment où la mauvaise fortune paraissait conjurée, Petœfi, si triste naguère, s'abandonnait complétement à l'espérance. Il ne rêvait plus pour lui la mort sur l'échafaud, ni même sur le champ de bataille; pour « son peuple » il ne craignait plus la défaite, il entrevoyait le triomphe « éternel et sans fin, » et il voulait vivre pour le chanter comme il avait chanté le combat...

Ainsi le *héros de mars* célébrait-il en 1849 l'anniversaire de la révolution :

Oui, le Hongrois triomphera
Malgré le ciel, la terre et tout !
S'il ne vainquit point jusqu'ici,
C'est que jamais il ne voulut.
Aujourd'hui bras et cœurs, tout veut :
Comment donc ne vaincrait-il pas ?
Prêt à mourir comme un seul homme,
Mon peuple, ainsi tu gagneras
Et vie, et gloire, et liberté,
Des bonheurs inconnus sur terre.
Sans peur j'affronte la bataille,
Je n'ai point à craindre les balles,
Je sais que le sort est pour moi,
Je sais que je ne puis mourir.
Car c'est à moi d'être celui
Qui, l'ennemi couché sous terre,
Chantera ton triomphe immense,
Liberté ! célébrant les morts
Dont le sang t'aura baptisée,
Dont les râles t'auront bercée !
Je dois vivre jusqu'au grand jour,
Où tu viendras pour nous bénir !
Après tant d'affreuses années,
Pleurant et souriant de joie,
Nous célébrerons le triomphe
Au bruit de nos chaînes brisées.
Oui, je vivrai jusqu'à ce jour
Qui lassa ma lyre et mon glaive !

XX

Pendant que Bem achevait l'affranchissement de la Transylvanie, un autre général révolutionnaire, pour lequel les

vrais officiers, tels que Gœrgey, avaient fort peu d'estime, le républicain Maurice Perczel réparait les échecs éprouvés dans les contrées presque abandonnées aux Austro-Serbes. Le 22 mars, il inaugurait son commandement en enlevant Szœreg d'assaut et dès le lendemain, il débloquait l'importante place de Petervàrad, prête à se rendre. Attaquant l'ennemi avec une fougue égale à celle du Polonais, Perczel prenait et détruisait enfin Szent-Tamàs, d'où tant de fois auparavant les Serbes avaient repoussé les Hongrois (3 avril); puis, de victoire en victoire, de Kovil Szent-Ivàn à Mokrin, de Bassahida à Tomassovàcz, à Uzdin, en entrant dans Panesova (10 mai), il comprimait l'insurrection serbe. Sa glorieuse campagne, soutenue vers la fin (du 15 avril au 18 mai) par Bem, appelé de Transylvanie, aboutit à faire évacuer complétement le Banat par les troupes autrichiennes.

Le victorieux Polonais devint aussi populaire dans la Hongrie méridionale qu'il l'était en Transylvanie. Les Hongrois l'accueillirent à bras ouverts, le proclamant leur sauveur, et les Allemands eux-mêmes, tenant à honneur d'avoir des représentants dans son armée, organisèrent un bataillon à leurs frais; une de leurs montagnes portait le nom de Franszensberg, ils l'appelèrent Bem-hegy, en langue magyare le *Mont de Bem*. Nul homme ne recueillit plus d'acclamations que le général Bem, nul ne fut plus universellement estimé. Ceux mêmes qu'il combattit, les Serbes, les Roumains, lui fournirent mille témoignages d'admiration et de sympathie. Ce qui lui conciliait les cœurs, c'est qu'il était, si l'on peut s'exprimer ainsi, la conciliation vivante. Représentant de deux nationalités, il les aimait toutes, et, dans sa bonté infinie, ne savait profiter de la victoire que pour

amnistier les égarés et rapprocher les uns des autres les frères ennemis.

Nous ne savons pas si Petœfi suivit Bem, combattant les Serbes. En avril ou en mai, on le retrouve à Debreczen, remettant au gouvernement les dépêches de son général, puis, allant dans les montagnes de Bude refaire sa santé épuisée. Durant ce pacifique voyage à travers la Hongrie, le poète-major eut avec deux généraux, Meszaros et Klapka des discussions, qui seraient devenues très graves pour lui, si ses supérieurs, trop *littérairement* traités, n'avaient pas su pardonner au poète ce qu'ils eurent infailliblement puni très sévèrement chez le major.

La dispute de Petœfi avec Meszaros eut pour cause son uniforme. Jamais l'indomptable enfant des steppes n'avait voulu s'astreindre à porter une cravatte, et Bem, si sévère sur la discipline, n'avait pas daigné s'apercevoir que son cher aide-de-camp oubliait de se couvrir le cou. Ce fut la première chose que remarqua le vieux ministre de la guerre et il faillit mettre aux arrêts l'insolent officier qui avait osé se présenter devant *Son Excellence* en une tenue aussi peu réglementaire. Furieux des reproches qui lui avaient été adressés, Petœfi lança contre son supérieur une mordante satire. Meszaros la trouva si spirituelle qu'il fut le premier à en rire et même à la répandre.

Traversant les armées sans feuille de route, le poète fut un jour arrêté aux avant-postes et conduit devant le général Klapka.

— Où allez-vous, lui dit celui-ci.

— A Bude.

— Vous avez un congé?

— Oui.

— Qui vous l'a donné?

— Mon chef, le général Bem.

— Très bien. Montrez-moi vos papiers!

— Je n'en ai pas.

— Comment?

— Certainement. Bem m'a donné mon congé de vive voix...

— Ce n'est pas régulier. Je suis en droit de vous croire ou de ne pas vous croire...

— Je ne mens jamais et votre supposition est blessante pour un honnête homme, pour un officier supérieur...

— Qui vous a nommé major? je ne vous sais que capitaine...

— Je ne suis point assez lâche pour m'affubler d'un collet d'or qui ne m'appartiendrait pas. Bem m'a nommé major sur le champ de bataille et comme général en chef, il en avait le droit. Ce n'est pas ma faute si ma nomination n'est point encore arrivée au ministère...

— Jeune homme, s'écria Klapka, changez de ton avec votre supérieur: car si je ne considérais pas le nom que vous portez, j'aurais déjà perdu patience. Mais vous êtes bien le poète Petœfi?

— Oui.

— Je connais vos poésies, je les estime... Vous pouvez donc compter sur ma protection...

— Je n'en ai pas besoin...

— Vous le prenez ainsi. Eh bien! je vous ordonne de retourner immédiatement à votre corps.

— J'ai mon congé, j'en profiterai.

Et il s'en alla. De Szolnok, il écrivit à Klapka :

« Si vous êtes depuis quelques jours, général d'armée,

sachez que je suis depuis plusieurs années déjà général des poètes. Par conséquent votre protection ne m'est pas utile (1). »

Puis, il envoya sa démission de major (2). Mais bientôt, rappelé à Debreczen, il reçut une réprimande et conserva son grade.

Il arriva aussi au libre poète qui, selon la vieille coutume hongroise, voyageait sans passeport, d'être conduit devant un secrétaire de commune, un *notaire*, qui osa lui demander :

— Qui êtes-vous?

— Je suis Petœfi.

— Petœfi!... Petœfi... Je ne connais personne de ce nom-là dans la commune, ni dans le comitat...

— L'imbécile!...

— Et si vous n'avez pas de passeport, eh bien! vous n'irez pas plus loin!...

Petœfi eut beau se moquer de ce vieux notaire de village, assez ignare pour ne pas même connaître le nom du « général des poètes, » le magistrat s'obstina d'autant plus à ne pas laisser passer « l'homme sans papiers. » Le malheureux poète, qui avait hâte de revoir sa chère Julie et son fils, fut obligé d'attendre en prison que des amis accourussent le reconnaître, le *garantir* et lui faire donner toutes les paperasses indispensables à sa libre circulation.

Arrêté un peu plus loin, Petœfi refusait encore de répondre autrement que de vive voix à l'interrogatoire qu'on lui faisait subir. Il avait son passeport dans sa poche, mais il s'obstinait à ne pas vouloir déplier ce « papier d'esclave. »

(1) Notes de M. Irányi.
(2) Notes de Mme de G^***.

Cédant enfin à la nécessité, il jeta brusquement son signalement, ses titres, noms et prénoms, consignés sur la feuille timbrée.

Le notaire mit ses lunettes et avec une scrupuleuse attention tourna, retourna le passeport et le lut d'un bout à l'autre. Puis, soudain, se redressant, il s'écria :

— « Quoi ! c'est vous !... c'est vous qui êtes Petœfi Sandor !... Ah ! béni soit l'heure où il m'a été donné de voir le plus grand poète de mon pays !... »

Et le bon vieillard pleura de joie comme un enfant (1).

A partir de ce moment, Petœfi fut presque réconcilié avec les *notaires*, mais il ne put jamais aimer les généraux.

— « Je n'en connais que quatre, disait-il souvent, et je suis fâché avec trois (2) ! » .

Gœrgey surtout était détesté, haï d'instinct par Petœfi ; longtemps avant Vilàgos, il l'appelait « le fils félon de la patrie (3). » En revanche il adorait Bem et c'était de lui, presque à l'exclusion de tout autre, qu'il espérait le salut de la patrie et de la révolution. Mais Bem lui plaisait plutôt comme homme que comme chef d'armée, et parce que, ayant vécu dans son intimité, il était sûr qu'il ne se battait pas pour gagner des grades et de la gloire, mais uniquement pour faire triompher la « cause juste. » A cette exception près, le poète républicain, soldat par dévouement, détestait les soldats par état ; il craignait pour la liberté future les traîneurs de sabre, artisans ordinaires des coups d'État. Cette répulsion instinctive lui fit voir juste relati-

(1) Notice de Jokai.
(2) Notes de M. Iranyi.
(3) Notes de Mme de G***.

vement à Gœrgey, mais elle le rendit presque ingrat à l'égard du vieux Meszaros et le jeune Klapka, envers lui peut-être un peu vifs, mais si indulgents.

Arrivé non sans peine dans les montagnes voisines de Bude, où sa femme et son enfant, son vieux père et sa vieille mère l'attendaient, Petœfi, au milieu de la joie du retour, éprouva une douleur, pour lui poète, bien vive. Le mois d'avril allait finir et rien ne verdissait sur les arbres, rien ne fleurissait dans les buissons. La neige d'hiver couvrait encore les fleurs du mont et le ciel restait gris, triste comme en automne.

LE PRINTEMPS DE 1849.

Jeune printemps, enfant du vieil hiver,
Enfant déjà si riche d'espérances,
Où donc es-tu ? Pourquoi tant de lenteur
A remonter, radieux, sur ton trône ?

Viens, ô Printemps ! sur le sol misérable,
Nous, tes amis, en vain nous te cherchons !
Sous le ciel bleu viens vite déployer
Les rameaux verts, dresser ta tente d'arbres !

Elle a souffert, de la création
La fille blonde ; oh ! viens guérir l'aurore !
Elle est malade ! Au bout de l'horizon
Regarde ! Elle est assise toute pâle.

Aux steppes rends leur bénédiction
En bénissant toi-même le ciel bleu ;
Guéris l'aurore, et que ses pleurs de joie
Tombent sur terre en féconde rosée !

Rends-nous aussi les vives alouettes,
Qui de leurs chants inspirent le poète;
Les gais oiseaux m'ont appris les chansons
De Liberté, lorsque j'étais enfant.

Mais garde-toi d'oublier de répandre
Les fleurs! Les fleurs, répands-les, ô printemps!
Apportes-en le plus que tu pourras,
Que tes deux mains en soient toutes remplies!

Le champ de mort est devenu si grand!
Les saints martyrs de notre liberté
De toutes parts sont restés étendus
Ces jours derniers, fauchés dans la mêlée.

Puisque les morts, dans les tombes humides
Sans nul linceul ont été descendus,
Que ton linceul, Printemps, leur soit rendu;
Jette tes fleurs, jette-les à mains pleines!

Laissons le printemps répondre enfin au mélancolique appel du poète, laissons un moment notre héros s'enivrer des bonheurs de la famille et, tout en se reposant de ses fatigues militaires, achever deux grands poèmes qui sont restés inédits, *Lehel* et l'*Apôtre*, commencer une satire, l'*Assesseur de la table judiciaire* (Tàblabiro), et un drame historique, qu'il n'eût pas le temps d'achever; enfin remettre en ordre son *journal*, résumé de ses impressions depuis le commencement de la révolution et dont il n'est malheureusement rien resté (1). Rappelons brièvement les grands événements qui se passaient autour de la pacifique retraite que Petœfi s'était choisie, au cœur même de la Hongrie en armes, dans les pittoresques montagnes de Bude.

(1) Notes de Mme de G***.

XXI

Pendant que Bem chassait les Impériaux de Transylvanie, les quatre corps d'armée, appelés à se concentrer derrière la Tisza, avaient heureusement opéré leur jonction. La difficile retraite de Gœrgey à travers les montagnes de la Hongrie du nord, malgré l'hiver et malgré les Autrichiens, avait obtenu un plein succès, grâce surtout au colonel Guyon, qui avait forcé le passage de Branicko. Klapka, remplaçant Meszaros contre Schlick, avait réussi à arrêter la marche de l'ennemi par trois victoires consécutives. Perczel, vainqueur sur la frontière de Croatie, était accouru au devant de Klapka et de Gœrgey, et en les attendant, avait deux fois battu les Impériaux à Szolnok, à Czegled; enfin Damjanich, abandonnant le Banat, était arrivé à son poste, prêt à conduire du côté de Vienne les héroïques soldats qu'il avait formés dans la terrible lutte contre les Serbes.

Le commandement en chef fut confié au polonais Henri Dembinski. Le 22 février, Dembinski de son quartier-général de Miskolcz, donna l'ordre de marcher en avant. Quatre jours après, 17,000 Hongrois rencontrèrent à Kapolna 39,000 Autrichiens et, dans une double bataille, prouvèrent que les séides du despotisme ne valaient pas les jeunes recrues de l'indépendance. Si les défenseurs de la patrie avaient été en nombre suffisant, si le corps d'armée de Gœrgey ne s'était pas trouvé en retard, les Autrichiens eussent été infailliblement écrasés. Resté maître du champ de bataille, Windischgraetz, crut avoir anéanti le suprême effort de la rébellion. Il l'annonça à l'empereur qui, dans sa

joie, réalisa la menace faite en décembre, octroya une constitution *unitaire* à ses États et, par le manifeste du 4 mars, anéantit l'intégrité et l'indépendance légale du royaume de Hongrie. Mais la victoire de Kapolna était si peu décisive que dès le 28 février, l'avant-garde autrichienne ayant été repoussée par les hussards, Windischgraetz n'osa pas poursuivre les Hongrois, ramenés malgré eux et dans le meilleur ordre derrière la Tisza.

A Tiszafured, les principaux chefs de l'armée hongroise, excités par Gœrgey, déclarèrent que le généralissime polonais, suspect comme étranger et peu aimé des troupes à cause de son premier échec, n'avait plus leur confiance et qu'il devait être remplacé. Le gouvernement ne soutint point Dembinski, qui donna sa démission. Son successeur, Vetter, élabora un nouveau plan; mais étant tombé malade, il dut céder à Gœrgey la direction des opérations. Dès lors commença cette célèbre campagne d'avril, qui fit la gloire d'un misérable ambitieux et qui, sans lui, eût pour jamais peut-être affranchi la Hongrie de la domination autrichienne.

Après quelques brillants combats d'avant-garde, l'armée hongroise repassa toute entière la Tisza, le 28 et le 29 mars. Elle était alors forte d'environ 60,000 hommes, et les Autrichiens, massés devant elle, étaient au nombre d'à peu près 75,000 (1). Dès le premier avril, les Hongrois refoulèrent les troupes chargées d'observer leur mouvement. Le 2, un combat plus sérieux s'engagea entre Schlick et Gaspàr, qui chassa l'ennemi de Hatvan. Deux jours après, Klapka et Damjanich obtinrent un avan-

(1) Chiffres du général Klapka

tage, chèrement acheté, à Tapio Bicske, et enfin une grande bataille de huit heures fut livrée, le 6 avril, à Jellachich, Schlick et Windischgraetz lui-même, réunis entre Isaszeg et Gœdœllœ. Grâce à Aulich, qui entendant le canon, accourut sur le champ de bataille et soutint juste à temps Damjanich et Klapka fort ébranlés, les Hongrois furent victorieux. Isaszeg et de Gœdœllœ tombèrent en leur pouvoir et l'ennemi se retira précipitamment sur Bude-Pesth.

Au lieu de remonter vers les capitales, les Patriotes suivirent directement la route de Comorn, ne laissant devant Pesth qu'un corps d'observation. Le 9 avril, ils culbutèrent une division autrichienne, chargée de leur barrer le passage, et prirent la ville de Vàcz. Avançant toujours, ils ne furent arrêtés que le 19, à Nagy Sarlo. Là, se livra une très importante bataille qui, malgré l'inaction de Gœrgey, eut les résultats les plus brillants : Pesth évacuée, le blocus de Comorn rompu. Pendant qu'une de leurs divisions courait reprendre possession de la capitale, les Hongrois entrèrent dans la forteresse, depuis le mois de décembre investie et bombardée. Se précipitant aussitôt sur les assiégeants, ils couronnèrent la série non interrompue de leurs victoires par un triomphe d'une incalculable portée (25-26 avril). Abandonnant le camp retranché qu'ils avaient établi, les Autrichiens, démoralisés fuyaient vers Gyœr, vers Presbourg; la route de Vienne était ouverte et rien n'était plus facile que d'aller frapper au cœur l'oppression impériale.

« Tant que le sol de la patrie portera un seul ennemi, « disait Kossuth le lendemain de la bataille d'Isaszeg, la « devise de notre vaillante armée qui ne connaît ni fatigues, « ni repos, sera : *En avant!* »

« Ne vous y trompez pas, disait Gœrgey lui-même, le
« 29 avril, cette lutte, ce n'est pas la Hongrie seule qui la
« soutiendra contre l'Autriche; l'Europe aussi la soutien-
« dra, pour les droits naturels et sacrés des peuples contre
« les usurpations de la tyrannie. Et les peuples vaincront
« partout.....

« *En avant, camarades, en avant!* »

En avant! tel était le cri universel et dans l'armée et dans le peuple. Le *chant de guerre* de Petœfi s'échappait de toutes les lèvres, jaillissait de tous les cœurs.

Du reste avancer ou reculer, s'arrêter même, était désormais une question de vie ou de mort pour la Hongrie. Entre elle et l'Autriche, tous les antiques liens étaient détruits; le 4 mars François-Joseph avait consacré l'anéantissement de la Constitution hongroise; le 14 avril, la Diète de Debreczen avait replacé la Hongrie aux rangs des États libres d'Europe et proclamé la déchéance de la maison de Hapsbourg-Lorraine. La Révolution, enfin sortie d'une folle légalité et rentrée dans la logique, devait poursuivre son développement jusqu'à la complète victoire, sous peine d'aboutir, comme hélas! elle aboutit, à la complète défaite.

Nul acte ne fut plus juste ni mieux motivé que la *Déclaration de l'indépendance de la Hongrie*. La Diète s'y décida, non point, comme elle le dit elle-même « par témérité ni passion révolutionnaire, » mais, parce que la patience de la nation était complétement épuisée et qu'il importait à sa propre conservation de rompre la chaîne qui l'unissait depuis trois siècles à une dynastie parjure. En effet, qu'aurait dû faire cette dynastie dès le lendemain du jour où la Hongrie à demi-morte, s'était donnée à elle par un

traité *bilatéral?* Aider la Hongrie à revivre et, par le développement loyal de « sa liberté constitutionnelle modérée, » la replacer, fortifiée, dans la voie de l'avenir. Au contraire, qu'avait-elle fait? Par la force ouverte ou par la ruse, de père en fils, elle s'était étudiée à ruiner le royaume politiquement, moralement et matériellement. A plusieurs reprises, au lieu de solder la dette de reconnaissance, contractée envers ses trop fidèles sujets qui l'avaient soutenue et sauvée, elle avait profité de leur dévouement aveugle pour les affaiblir et les tyranniser davantage. Son trop long règne n'avait été qu'une « conspiration continuelle pour dépouiller la Hongrie de sa vie politique. »

Plusieurs causes, disaient avec raison les représentants du peuple, peuvent donner à une nation le droit de priver une dynastie du trône, notamment : l'alliance de cette dynastie avec les révoltés de l'intérieur; l'invasion du pays dans le but de détruire à main armée les libertés des citoyens non insurgés; le démembrement du territoire national ; l'appel à l'étranger pour asservir et vaincre ses propres sujets. Or, la dynastie de Hapsbourg-Lorraine s'était rendue coupable de tous ces crimes de lèse-nation « isolément et à la fois. » Elle avait fomenté les inimitiés entre les races, assisté ouvertement les nationalités en lutte ouverte avec les Hongrois. Après avoir, par l'organe de Ferdinand V, accepté légalement la formation d'un ministère national et solennellement confirmé et juré toutes les lois libérales et égalitaires de la Diète de Presbourg, elle avait lancé l'armée de Jellachich qui entra sur le territoire hongrois, *au nom de l'empereur*, pour abolir le *ministère du roi* et supprimer *les lois royales*. Elle avait, contrairement à la loi et à ses serments, — en vertu du manifeste du 4 mars,

— séparé du royaume indivisible la Croatie et la Slavonie, le Banat et le Voyvodat serbes, et aussi la Transylvanie, nouvellement réunie au royaume avec le consentement royal, par le commun accord des deux Diètes hongroise et transylvaine. Enfin et surtout, la Constitution ayant été arbitrairement suspendue, la Diète illégalement dissoute, la capitale occupée par les envahisseurs autrichiens, se reconnaissant incapable de vaincre à elle seule la légitime résistance du peuple, elle avait recherché l'alliance d'une puissance étrangère pour l'écraser (1).

La *Déclaration de l'indépendance*, trop tardive, — elle aurait dû être faite une année auparavant, — pouvait cependant, même en avril 1849, ne point rester lettre morte. Mais il eût fallu suivre le torrent des victoires, venger Vienne de son empereur, la Lombardie du bourreau de Brescia, débloquer Venise, en un mot détrôner complétement les Hapsbourg et réaliser l'indépendance particulière de la Hongrie en lui donnant pour auxiliaires tous les peuples également asservis dans l'empire *un et indivisible* de François-Joseph. Quoique les Français fussent déjà devant Rome, quoique Radetzky eut triomphé à Novarre, quoique l'Allemagne commençât à se pacifier, la Révolution était loin d'être éteinte dans l'Europe méridionale et centrale, et certainement les universels « amis de l'ordre, » encore trop embarrassés chez eux, eussent été incapables de se coaliser pour soutenir la « clef de voûte de l'équilibre, » l'empire d'Autriche ; enfin, le czar lui-même se serait trouvé impuissant à réduire seul des « rebelles » trop nombreux, trop rapprochés de l'occident, et peut-être n'aurait-il plus

(1) Voir le texte de cette *déclaration* dans l'*Histoire de la Révolution de Hongrie*, par MM. Daniel Irányi et Ch.-L. Chassin.

trouvé aucun intérêt personnel à risquer beaucoup dans le but de relever un « frère » totalement ruiné. Il n'est pas douteux que la Hongrie aurait très gravement compromis la réaction universelle si, franchement républicaine, elle avait couru planter dans la capitale de l'Autriche l'étendard de la démocratie; et il est certain que l'armée, six fois victorieuse de la Tisza à Comorn, serait entrée à Vienne d'un dernier élan, si elle n'avait été brusquement arrêtée. Par malheur les chefs politiques de la Hongrie indépendante n'eurent pas assez de génie révolutionnaire ; Gœrgey, rêvant des coups d'État royalistes-*constitutionnels* contre Kossuth, eut peur de trop vaincre, et revint sur ses pas, sous prétexte de prendre la forteresse de Bude. Ce siége inutile dévora,— du 3 au 21 mai,— près de trois précieuses semaines, durant lesquelles Haynau, rappelé d'Italie, ferma la route de Vienne, tandis que le czar, décidé à sauver son « frère, » l'Autrichien, faisait avancer au delà des frontières de Gallicie, de Bukovine et de Moldo-Valachie les troupes préparées pour l'invasion de la Hongrie.

Cependant le peuple répéta ce que l'on disait au temps des guerres turques : *La Hongrie vit encore puisque Bude est debout!* Et la dernière victoire de Gœrgey, sa première trahison, lui valut plus d'applaudissements que toute la campagne d'avril!

XXII

Dans le temps où l'on ne connaissait la Hongrie que d'après les histoires autrichiennes, beaucoup de ceux-là mêmes qui ne voulaient pas croire à tous les mensonges

imprimés, se figuraient que, dans un pays tout aristocratique, la guerre nationale de 1848-1849 fut une sorte de roman chevaleresque une gracieuse *Fronde*, légèrement conduite par de galants hussards, amoureux des plus gracieuses amazones. Que les nobles, redevenus les égaux des plébéiens, grâce aux réformes de Presbourg, aient combattu avec les autres citoyens, et qu'un certain nombre de dames, surtout en Transylvanie, chez les Sicules, aient fait preuve d'un patriotisme viril, cela n'est point douteux. Mais ce qu'il faut reléguer dans le domaine des calomnies et des fables, ce sont les « exploits galants » des unes et des autres, les « régiments d'amazones, » les batailles « menées comme des quadrilles » et les « courses de grands seigneurs » armés au milieu de populations indifférentes.

Les femmes, certainement, jouèrent un rôle admirable dans la révolution hongroise. On peut même dire qu'elles furent toutes, — sauf précisément un trop grand nombre de dames de magnats, — les dignes mères, filles, sœurs ou épouses des patriotes. Mais si quelques-unes, simples *bourgeoises* comme Mme Beck, se firent les espions du gouvernement national, se glissant à travers les troupes ennemies pour en dévoiler la force et la position, courant jusqu'à Vienne, jusqu'en Allemagne, acheter des armes; si quelques autres, comme Marie Lestück, comme Thérèse X....., purent se glisser dans les rangs des hussards, et même y obtenir des grades et des décorations, sans que leur sexe eût été reconnu; — si enfin l'on vit à Szolnok, des *femmes du peuple* couper les étriers des cuirassiers autrichiens pour les empêcher de fuir et les faire elles-mêmes prisonniers, ou à Koes, encore des *paysannes*, se ruer pelles, pincettes, broches et fourches en main sur les dragons impériaux, et les

battre ; — généralement les femmes hongroises accomplirent leurs devoirs civiques en restant dans la maison de famille, soutenant, enflammant le courage des hommes, les poussant au combat ; ou bien préparant de la charpie, du linge pour les blessés, érigeant des hôpitaux, faisant le service des ambulances. Un jeune instituteur du nom de Pasztor, avait couru s'enrôler, au premier appel du canon, mais, avant de partir pour l'armée, il voulut aller embrasser sa mère, dont il était l'unique enfant. Lorsqu'il lui dit : — « Je me suis fait soldat ! » — « Bien ! lui répondit-elle, je t'ai précisément écrit hier pour t'ordonner de courir défendre notre patrie ! » — A Czegled, quand tous les hommes valides et jusqu'aux vieillards, partirent au-devant de l'ennemi, les femmes leur dirent : — « Marchez sans regarder derrière vous ! nous resterons, nous, et nous saurons bien défendre vos maisons et vos enfants (1) ! » — Quelques jours avant l'invasion de Windischgraetz la mère de Kossuth parut dans une réunion populaire à Pesth et s'écria : — « Je me suis vêtue de noir et je resterai en deuil jusqu'à ce que la patrie soit libre ! » — Elle est morte à Bruxelles, fidèle à son serment. — La sœur du gouverneur, Mme Meszlényi fut nommée « garde malade générale » et, en cette qualité, voyageant derrière les armées, visitant les ambulances, les hôpitaux, recueillant des secours en argent et en nature pour les malades et blessés, elle centralisa l'organisation d'une multitude de groupes de « sœurs de charité civiles, » spontanément formés. Tel fut le rôle des Hongroises durant la guerre de l'indépendance, rôle infiniment plus *utile* que romanesque, plus sérieux que *galant*.

(1) Notes de Mme de M***.

Les exploits épiques des nouveaux Rolands ne furent pas rares. Seulement ceux qui les accomplirent étaient loin d'être exclusivement des seigneurs issus en ligne plus ou moins directe des compagnons d'Attila, d'Arpad ou de Hunyady. Le comte Aristide Dessewffy, s'élançant avec trois hommes seulement contre un détachement considérable de cavalerie autrichienne et l'effrayant de ses gestes et de ses paroles au point qu'il tourna bride; — Sebœ, colonel d'un régiment de hussards hongrois, engageant, au milieu de la bataille de Tapio-Bieske, un combat singulier avec un géant, chef des hussards croates, et lui fendant le crâne d'un coup de sabre; — Asztalos, la ville d'Arad étant prise par les Austro-Serbes, y rentrant tout à coup à la tête de quatre cents conscrits et l'enlevant à un ennemi huit fois plus nombreux; — mille faits, d'un éclat aussi épique, pourraient être cités. Mais si l'on en recherchait les auteurs, on découvrirait parmi eux au moins autant de plébéiens que d'aristocrates. Au début de la lutte, la plupart des officiers hongrois étaient nobles, les nobles seuls ayant fait des études militaires ou obtenu des grades au service de l'Autriche. A la fin, plébéiens et nobles se mêlaient fraternellement sur tous les degrés de la hiérarchie militaire. Jamais, du reste, la question de la naissance ne fut prise en considération par ceux qui décernaient les grades, généraux et gouvernement; chacun devint de soldat officier, d'officier major, de colonel général, selon son mérite ou son courage, prouvés dans l'action.

Quoi que l'on ait pu dire par intérêt ou ignorance, la guerre de la Hongrie contre l'Autriche fut éminemment populaire. Quelques brillants seigneurs y prirent part, mais ce fut la nation entière qui la fit. Quatre-vingt-six com-

bats (1) heureusement soutenus, attestent assez combien la révolution hongroise fut sérieuse et à quel degré le peuple s'y intéressa. Il est à remarquer, du reste, que si les hussards plébéiens, dignes fils des nobles hussards d'autrefois, soutinrent et même accrurent la renommée depuis des siècles acquise à la cavalerie magyare, ce furent principalement les jeunes hommes sortis tout à coup de la glèbe, improvisés soldats en même temps que citoyens libres, qui, ouvrirent comme disait Kossuth, la voie triomphale de la liberté hongroise. Les *Honvéds*, depuis six mois à peine réunis sous les drapeaux, mal vêtus, mal chaussés, ignorant l'usage des tentes, couchant durant l'hiver dans la neige, au printemps dans les plaines humides, et soudain, par leur misère même fortifiés, soutenant le feu de l'artillerie, le choc de la cavalerie, à la stupéfaction de ceux qui les avaient initiés au métier des armes; puis, après la première victoire, ne sachant plus que vaincre, courant droit sur les batteries, sur les cavaliers, et rompant sans tirer une décharge, les plus vieux bataillons de la solide infanterie autrichienne. Par la rapidité de leur organisation, par le prodigieux développement de leurs qualités militaires, qui les firent compter, après les campagnes de Transylvanie, du Banat et de la Hongrie occidentale, au nombre des meilleures troupes du monde entier, les jeunes Honvéds ne sont comparables qu'aux indomptables volontaires de la première république française, et, pour trouver un terme de comparaison au plus illustre de leurs illustres bataillons, aux invincibles *casquettes rouges*, il faut citer la *trente-deuxième demi-brigade*.

(1) Chiffre relevé par Mme de G***.

Républicain et de tête et de cœur, Petœfi ne brûla jamais d'encens en l'honneur des généraux victorieux. A peine l'admiration lui arracha-t-elle quelques vers à la gloire de Bem ; il ne chanta les exploits d'aucun autre homme vivant. A vrai dire, et c'est là une des originalités de son génie, Petœfi ne sut célébrer que les masses, la foule anonyme. Honvéd lui-même, capitaine, major de Honvéds, il oublia leurs chefs, s'appelassent-ils Damjanics, Klapka, Perczel ou Nagy-Sandor, pour n'admirer que les simples soldats. Le poème qu'il écrivit à la gloire immortelle des fantassins vainqueurs à Szolnok, à Hatvan, à Tapio-Bieske, à Isaszeg, à Vacz, à Comorn et à Bude, est un de ses plus remarquables, non seulement par l'enthousiasme patriotique, mais surtout par la conviction et l'énergie révolutionnaires.

LE HONVÉD (1).

Après Dieu nul ne porte un nom plus beau,
Plus saint que le Honvéd.
Combien je dois faire pour mériter
Ce nom, — ce nom si grand !
De tout mon cœur, ô ma chère patrie,
Je cherche à te défendre,
A te défendre, à t'élever, à vaincre
Tes nombreux ennemis.

Nous en avons vaincu beaucoup ; peut-être
Beaucoup restent à vaincre.
Qu'importe ! Soit ! Qui sont-ils, et combien ?
Nos bras sont prêts : qu'ils viennent !

(1) Ce poème, qui n'a point été imprimé depuis la révolution, nous a été communiqué par Mme la comtesse Teleki Sandor, et a été traduit sur le manuscrit hongrois de Petœfi.

Venez, bourreaux, contre la Liberté !
Certes vous ne viendrez
Que pour périr, pour recevoir la mort,
La mort qui vous est due !

O scélérats, qui mettez au pillage
La terre des Hongrois,
Et qui sur elle avez pesé trois siècles
Comme un fléau de Dieu !
Ah ! maintenant cette terre par vous
Redevient productive ;
Le sang versé, — votre sang — la féconde
Mieux que les pleurs du peuple !

Venez ! Déjà nous nous devons connaître...
Ils fuient ?... Que les fuyards
Soient déchirés, comme par le tonnerre
Le nuage en haillons !
Atteignons-les et qu'au fond de leurs cœurs
Aillent nos baïonnettes !
Jusqu'en enfer ils se rappelleront
Le grand nom des Honvéds !

Je suis Honvéd ! Et lorsque je me nomme,
(Aurais-je vraiment tort !)
Un peu d'orgueil, éclair étincelant,
Illumine mon œil.
Je suis soldat dans les rangs des Hongrois
A la fin révoltés !
J'aidai moi-même à prendre la couronne
Sur la tête du roi !

O sire ! où sont tes superbes armées,
Ta splendeur d'autrefois ?

Ah ! tout cela n'est plus, grâce aux Honvéds,
Les garçons en guenilles !...
Branche effeuillée, à grand'peine j'ai pu
Ne point marcher nus pieds ;
Et néanmoins j'ai plus d'honneur que vous
O seigneurs élégants !

Ah ! mon honneur est grand, grand au pays,
Grand aussi par le monde !
Ils l'ont connu ceux que dans les batailles
Mes armes ont percés,
Et l'ennemi lui-même le vanta
Du cœur et de la voix.
Ah ! combien cher doit être à la Patrie
L'honneur de ses Honvéds !

Cet honneur là, je le conserverai
Intact jusqu'à la mort ;
Dans la maison où l'on m'attend, je veux
L'emporter avec moi,
Pour qu'au retour, — si je retourne, — il fasse
Le bonheur de mes proches,
Quand sur mon cœur, en pleurant, tour à tour
Je les pourrai presser !

Dieu ! quel beau jour !... Mais vraiment je ne sais
Ce que j'aime le mieux :
Aller là-bas ou bien rester ici,
Tomber dans le combat !
Car dans les yeux de tant de camarades,
Morts près de moi, j'ai vu
Que le plus grand bonheur c'est de pouvoir
Mourir pour sa patrie !

On connaît trop Petœfi pour qu'il soit nécessaire de dire

qu'il fut au nombre de ceux qui accueillirent avec le plus d'enthousiasme la Déclaration de l'indépendance de la Hongrie. Sans doute, il aurait désiré davantage. Lui qui ne cessa, depuis le 15 mars 1848, de rappeler à sa patrie qu'elle devait combattre, non pas pour elle seule, mais pour tous les peuples et pour la cause universelle de la démocratie, il aurait été heureux de la voir entrer plus franchement dans la voie révolutionnaire et proclamant la République en même temps que l'indépendance. De nombreux députés, des membres du gouvernement avaient hautement exprimé leurs opinions républicaines; mais, sur le conseil de Kossuth, ils s'étaient décidés à ne pas essayer de les faire prévaloir afin que la déchéance des Hapsbourg-Lorraine fût prononcée à l'unanimité. Le fougueux poète qui probablement, s'il eut été représentant du peuple, n'aurait pas su faire un pareil sacrifice à ses convictions profondes, n'éleva pourtant pas la voix contre ses prudents amis. Mais pourquoi? Le temps des discussions était passé; il n'y avait plus que le cri de guerre à pousser en s'élançant dans la mêlée. Le Russe venait aider l'Autrichien à écraser la Hongrie!

XXIII

Longtemps avant la Déclaration de l'indépendance de la Hongrie, dès le mois de janvier 1849, le czar avait envoyé dix mille Russes au secours des Autrichiens de Transylvanie. Mais ils n'y étaient pas restés longtemps; Bem avait battu et chassé Engelhardt, aussi bien que Puchner. En mars, à la prière du cabinet de Vienne, une grande armée

moscovite fut concentrée aux frontières de Gallicie et de Bukovine. Le 15 avril, trente mille hommes furent promis pour reconquérir la Transylvanie. Mais ce fut seulement le 1er mai que la *Gazette de Vienne* annonça officiellement l'intervention; le 11, parut à Saint-Pétersbourg le manifeste de l'empereur de toutes les Russies. Dans l'intervalle, le 6, l'avant-garde de l'armée du maréchal prince Paskiévitch entra à Varsovie.

La Hongrie dénonça aussitôt à toutes les puissances européennes le crime en voie d'exécution contre elle. Le gouvernement de la France, qui intervenait à Rome, ne trouva point d'arguments pour interdire à la Russie d'intervenir en Hongrie. Le ministère anglais, selon son habitude, murmura quelque peu, mais ne lança point vers l'Orient les flottes de la Grande-Bretagne. La Prusse, trop heureuse d'avoir à demi réprimé la révolution, se croisa les bras, et l'Allemagne unitaire, de la réalité retombée dans le rêve, soupira mais ne fit pas le moindre mouvement. Le Piémont, écrasé à Novarre, se trouva impuissant, malgré son ardent désir de voir l'Autriche ruinée et d'y coopérer. Quant à la Turquie, qui comprenait parfaitement de quel intérêt il était pour elle-même que la Russie ne triomphât pas sur le Danube, elle se borna à revendiquer sa neutralité violée par le passage des troupes moscovites à travers les Principautés et n'osa pas tirer l'épée, ne sentant point derrière elle l'Angleterre et la France. Sous la menace de l'universel ennemi, la malheureuse Hongrie ne trouva qu'une alliée, alliée, hélas inutile! l'héroïque Venise, encore libre mais isolée dans ses lagunes, et par terre et par mer entourée d'un infranchissable cercle de fer.

Le 18 mai, le gouvernement hongrois lança une éner-

gique protestation à la face de l'Europe. L'Europe la lut, l'admira, et, déjà « tranquille » à l'occident, attendit dans un lâche égoïsme la nouvelle du rétablissement de l'ordre à l'Orient.

Petœfi s'écriait alors :

L'Europe est tranquille.

De nouveau l'Europe est tranquille,
Ses troubles se sont apaisés.....
Honte sur elle qui se calme
Et qui n'a point la liberté !

Les peuples lâches t'ont laissé
Seul, tout seul, ô peuple hongrois.
Sur leurs mains la chaîne résonne,
Et toi, seul, tu brandis le glaive !

Faut-il que tu te désespères ?
Faut-il que tu sois consterné ?
Non ; au contraire, ô ma patrie,
Que cela te donne de l'âme !

Nos cœurs doivent s'enorgueillir
D'être la clarté de la lampe
Qui, pendant que les autres dorment,
Éclaire la nuit ténébreuse !

Si cette lampe ne brillait
Au fond de cette nuit immense,
Vraiment on pourrait croire au ciel
Que le monde vient de périr.

Toi, Liberté, regarde-nous !
Reconnais à présent ton peuple ;
Quand nul n'ose plus te pleurer,
Le Hongrois t'offre tout son sang.

Ta bénédiction sur nous
Ne viendra pas imméritée,
Puisqu'en ce siècle de parjures,
Nous restons tes derniers fidèles.

Triste était le poète, mais non désespéré; et son illusion, partagée par la nation entière, n'était point, à la veille et au premier moment de l'invasion austro-russe, traitée de folie par les hommes d'État, non plus que par les généraux (1). Jamais, en effet, l'enthousiasme et le dévouement du peuple n'avaient été aussi grands. Les comitats, qui n'avaient pas encore pu fournir leurs recrues, les envoyaient, à mesure qu'ils étaient délivrés des Autrichiens et souvent en nombre plus considérable que la loi n'exigeait. Les chevaux, les fourrages, les vins, les vivres, tout ce qui pouvait être nécessaire à la défense de la patrie était offert, plutôt que donné à la réquisition de l'autorité civile ou militaire. Les volontaires devenaient de jour en jour si nombreux que malheureusement l'on ne trouvait pas de fusils pour les armer. Dans une foule de villages, il ne restait plus que des vieillards et encore disaient-ils : « Jusqu'à présent nous n'avons envoyé que nos fils et nos petits fils à l'armée; à nous maintenant de monter à cheval contre les Russes! »

Abandonnée de l'univers, la Hongrie eût été sauvée par son peuple, si ceux que le peuple avait chargés de le conduire s'étaient élevés à la hauteur de la situation. Par malheur la rivalité du général en chef et du gouverneur éclata juste à l'heure critique où il aurait fallu que tous,

(1) Voir Klapka *Guerre de l'Indépendance*, dans le n° d'avril 1857 de la *Libre Recherche*, p. 47.

citoyens, chefs civils et chefs militaires, restassent étroitement unis pour le salut commun. En tramant un coup d'État, en conspirant avec les Pacifiques dans le but de renverser le régime inauguré par la Déclaration d'indépendance, en répandant contre les « parleurs, » ses ennemis de la diète et du gouvernement, les plus odieuses calomnies, Arthur Gœrgey ébranla la confiance et dans l'armée et dans la nation. Refusant d'exécuter les plans étudiés par le gouvernement, persistant à opérer, malgré lui, autour de Comorn, se faisant battre dans d'inutiles combats et par les nouvelles défaites détruisant l'effet des précédentes victoires, en quelques semaines, de la fin de mai au 11 juillet, l'ambitieux général en chef acheva l'œuvre fatale qu'il avait commencée, lorsqu'il alla perdre son temps au siége de Bude ; l'occasion de vaincre sûrement fut abandonnée, perdue pour jamais. Kossuth, que les populations saluaient avec tant d'enthousiasme lors de sa rentrée à Pesth (5 juin), commit lui-même des fautes déplorables. La plus grande, ce fut de ne pas trouver la force de contraindre Gœrgey à l'obéissance, de ne point oser destituer le général rebelle et couper court d'avance à ses projets évidents de dictature et de trahison. La Diète, elle aussi, manqua de courage, en restant muette quand il eût fallu parler et parler haut, de la grande voix du peuple. Par son silence égarée, la nation put être entraînée à sa perte et ne pas s'en apercevoir. Pendant que la minorité des représentants se faisait complice ou dupe de Gœrgey, la majorité, au lieu de se tenir effacée dans une aveugle admiration pour le patriotisme et l'éloquence d'un seul homme, aurait dû rechercher les intrigues, dénoncer, frapper les intrigants. Honnête assemblée de législateurs bien intentionnés, la Diète hongroise aurait affranchi le pays, si

elle avait été capable de la sublime énergie, dont il n'y a qu'un exemple dans l'histoire, celui de la Convention française. Si, pendant que Gœrgey ne voulait pas, pendant que Kossuth hésitait, elle avait déchaîné toutes les passions révolutionnaires, elle aurait certainement pu creuser aux envahisseurs austro-russes une tombe aussi large que celle qui fut ouverte, en 1812, sous les pas de la Grande Armée.

En présence d'une invasion étrangère, une nation ne doit reculer devant aucun moyen pour rester maîtresse de ses destinées. Mieux vaut la ruine que la honte, et la mort que la menteuse clémence des despotes victorieux.

Sous les ordres du monstre, appelé à remplacer Welden, non moins malheureux que Windischgraetz, sous les ordres de Haynau, 70,000 Autrichiens et 12,000 auxiliaires Russes étaient réunis autour de Presbourg et devant Comorn. Avec ses corps de réserve, avec ceux qui erraient en Transylvanie et en Valachie, ceux enfin qui opéraient, sous Jellachich, dans le midi, l'armée autrichienne comprenait 165,000 hommes, avec 25,000 chevaux et 580 bouches à feu. Les troupes russes du prince Paskiévitch, de Paniutine et de Lüders, envahissant à la fois la Hongrie proprement dite et la Transylvanie, formaient un total de 170,000 hommes, 40 à 50,000 chevaux et 650 pièces d'artillerie. 335,000 austro-russes (1), telles étaient donc les forces réunies contre environ 160,000 Hongrois, qui purent être augmentées, durant l'invasion, d'une vingtaine de mille, et auraient pu l'être encore jusqu'au chiffre de 250,000, de 300,000 hommes, dit le général Klapka, si le dénouement

(1) Chiffres du général Klapka.

s'était fait attendre jusqu'au printemps de 1850. Concentrés à temps, avant la jonction des Russes et des Autrichiens, les Hongrois auraient pu tenir en échec leurs puissants ennemis; même battus au midi, ils auraient pu, formant une masse, trouver un asile en Transylvanie, ou bien se retirer sur Comorn et de là peut-être tenter une grande opération révolutionnaire du côté de la Vénétie (1). Ces plans et d'autres du même genre furent conçus. Aucun ne fut exécuté. L'immobilité de Georgey à Comorn, sa lente retraite et enfin sa reddition à Vilagos, les rendirent inexécutables.

Au moment où Haynau marchait sur Pesth à la rencontre de Paskiévitch, entré le 17 juin dans la Hongrie septentrionale, Alexandre Petœfi rêvait de levée en masse, de « sabre rouge » promené dans les campagnes, comme aux temps des invasions turques, de villages incendiés, de villes plutôt détruites que rendues; et, trouvant toujours de l'espérance au fond de son âme, il lançait ce suprême appel :

Voilà la preuve, la dernière,
La grande preuve!
Le Russe arrive! Le voilà!
Il est chez nous!!

L'heure du jugement suprême
Est donc venue.
Ni pour moi, ni pour ma patrie
Je ne la crains.

(1) Voir les plans de Dembinski et de Kossuth dans l'*Histoire de la Révolution de Hongrie*, par MM. Irányi et Chassin, t. II, p. 305.

Nous autres, qu'avons-nous à craindre
Du jugement?
Qu'ils le craignent ceux qui se sont
Montrés si lâches!

Ceux qui tombent sur l'innocent,
Sur le Hongrois!
Car de sa puissante colère
Dieu frappera.

Habitants du pays hongrois
Levez-vous tous!
C'est l'heure où chacun de nous doit
Payer sa dette.

Hors de vos maisons, sur la plaine,
Hommes, debout!
Qu'en un vaste camp se transforme
Notre Hongrie!

Sûrement nous partirons tous,
Tant que nous sommes,
Pour mourir ou pour vaincre en cette
Sainte bataille!

Sainte! car nous ne luttons point
Pour un tyran,
Mais contre et pour la liberté,
Dieu, la Patrie!

Tyran maudit! tu sens ta perte
Bien décisive,
Puisque tu te vends à Satan
Pour qu'il te sauve.

Mais, crois-moi, tu viens de conclure
Mauvais marché.

Satan ne te sauvera pas ;
Dieu t'abandonne.

Immense est le nombre des Russes.
Que nous importe !
Les Hongrois seront plus nombreux,
Cent contre un Russe.

Mais si nous sommes moins nombreux
Que l'ennemi,
Dieu merci ! L'univers nous nomme
Encor HONGROIS !

Enfants ! ne désespérez pas,
Ne craignez rien :
Les Kosaks ne vous tûront point
Avec leurs lances !

Vous, femmes, et vous, nos amantes,
Ne pleurez point !
Car vous ne serez pas souillées
Par l'étranger.

Tout ce que nous avons de saint
Est sur les dés.
Qu'un monde nous attaque ! Il faut
Rester vainqueurs.

Oui, s'il faut qu'un million d'hommes
Meure, qu'il meure !
Qui regarderait à verser
Son sang, sa vie ?

Et toi, le grand et l'invincible
Dieu des Hongrois,
Garde ton peuple, ton bon peuple,
A toi fidèle !

Pose ta force sur les âmes
De tes enfants,
Et sur la pointe de leurs sabres
Mets ta colère!

XXIV

La nouvelle de l'intervention russe avait rendu l'espérance aux bandes valaques de Janku, réfugiées dans les montagnes, qui séparent la Hongrie de la Transylvanie. Immobiles et cachés durant plusieurs semaines, on les vit tout à coup se ruer, le 18 mai, sur la ville d'Abudbanya et y massacrer les 4,000 Hongrois qui l'habitaient. Pour venger cette terrible expédition, le colonel Kemeny essaya de poursuivre les Valaques dans les inextricables défilés des Karpathes; il ne réussit pas à les atteindre. Le jeune Vasvàry, l'ardent ami de notre poète et son auxiliaire lors des événements de mars, organisa contre eux une petite troupe de guérillas, à laquelle il donna le glorieux nom de Ràkôczy. Son audace l'entraîna trop loin. Entouré non loin de Mariaczell par d'innombrables ennemis, après plusieurs heures d'une lutte désespérée, il périt, massacré avec presque toute sa petite troupe. La comtesse Blanca Teleki, dans l'institution de laquelle Vasvàry était professeur avant la révolution, fit rechercher son cadavre. Elle ne put le retrouver. Néanmoins elle fit dresser dans son jardin un tumulus à la mémoire du jeune héros (1). La maternelle

(1) Vasvàry n'avait pas encore 22 ans. De son vrai nom il s'appelait Fejer et son père était un prêtre grec de la basse Hongrie. Sa mort est d'autant plus regrettable qu'il avait un grand avenir, non seulement comme homme d'action

sollicitude qu'elle manifesta pour un « rebelle » lui fut, dit-on, reprochée comme un crime, et ne servit pas peu à lui mériter le *carcere duro*, qu'elle subit durant de longues années avec une résignation sublime.

Pendant que Vasvàry, cosmopolite, ami de toutes les races et républicain universel, périssait ainsi, pour la liberté, dans une lutte fratricide, Petœfi, plus heureux, courait chercher la mort en combattant les prétoriens de l'Autocrate.

Au premier bruit de l'invasion, Bem quitta le Banat, accourut reprendre le commandement de l'armée transylvaine. Cette armée était forte d'une trentaine de mille hommes, sur lesquels 20,000 seulement pouvaient être utilement employés, dix mille étant nécessaires à l'investissement de Karoly-Fehervar et à la surveillance des bandes valaques. Comme elle comptait malheureusement trop de nouvelles recrues, n'ayant jamais vu le feu, elle était bien inférieure sous tous les rapports, aux 51,000 hommes contre lesquels elle devait agir. Bem essaya néanmoins d'empêcher les Austro-Russes d'entrer en Transylvanie.

Mais ce fut vainement que les défenseurs des défilés, — surtout le colonel Alexandre Kiss, à Tœmœs, — opposèrent une résistance héroïque ; les ennemis entrèrent à Kronstadt, le 22 juin, et les Russes marchèrent aussitôt contre le siége de Haromszék ! A l'appel du canon d'alarme, les Sicules vinrent par milliers se ranger sous les ordres du colonel Alexandre Gàl ; ils livrèrent consécutivement trois batailles d'autant plus désastreuses que dans l'une d'elles périt,

mais aussi comme homme de plume. Ce que prouve la première livraison, la seule publiée, d'un dictionnaire historique qu'il avait entrepris.

auprès de *ses enfants*, — ainsi nommait-il ses canons, — le sublime plébéien Gabriel Aron. Après cette irréparable perte, après avoir reconnu l'impossibilité de lutter contre le nombre des assaillants, d'autres auraient mis bas les armes. Les indomptables fils d'Attila, quoique dispersés, résistèrent à l'intrigue comme à la force; Bem n'étant pas mort, le désespoir ne pouvait pas entrer dans leurs âmes.

Le héros polonais ne put pas les rejoindre avant le 16 juillet, et encore n'arriva-t-il point vainqueur, avec des troupes solides, mais vaincu déjà en maint et maint combats, et n'ayant plus autour de lui que quelques braves. De ce nombre était Petœfi. Avec son général, le 23 juillet, il fit inutilement en Moldavie une expédition, dont le but était de soulever les Roumains sur les derrières de l'armée russe. Revenu chez les Sicules, il assista à quelques heureuses rencontres, et enfin à la bataille de Segesvàr.

Dans Maros-Vàsàrhely, 4,000 patriotes tenaient en échec 18,000 Russes. Une autre armée ennemie de 20,000 hommes stationnait à Segesvàr. Les deux armées pouvaient opérer leur jonction en moins de deux jours. Pour les en empêcher, Bem réunit à la hâte trois bataillons de Honvéds, quelques hussards et 12 canons, et alla prendre position, non loin de Segesvàr. Il s'y était si merveilleusement établi, que, depuis dix heures du matin jusque vers sept heures du soir les Hongrois empêchèrent les Russes de se développer, et, leur ayant tué leur chef, le général Skariatine, espérèrent un moment les voir se retirer. Malheureusement la canonnade avait été trop vive et trop prolongée. Deux pièces s'étaient déjà fendues par excès de chaleur; les chevaux et les canonniers tombaient de fatigue, ne pouvant

plus faire leur service. Alors un régiment de hulans put s'approcher, disperser d'une première charge les deux cent cinquante hussards hongrois, entamer les honvéds. La masse moscovite suivant la route ouverte par les cavaliers, les Sicules furent bientôt mis en pleine déroute, et Bem, séparé de son armée, avec son état-major, se perdit au milieu des escadrons ennemis. Il eût été facile aux Cosaques de faire prisonniers ces quelques hommes, incapables de se défendre. Mais, entraînés à la poursuite des fuyards, et préoccupés du pillage des voitures, ils renversèrent, percèrent de leurs lances, ou jetèrent dans le marais voisin, les malheureux officiers patriotes. Durant la nuit deux hussards, qui s'étaient cachés non loin, dans un champ de maïs, et qui avaient vu tomber les officiers de l'état major, revinrent sur le champ de bataille, y retrouvèrent le général blessé, reconnurent plusieurs morts, mais ne retrouvèrent ni ne reconnurent Alexandre Petœfi; pourtant, durant toute cette fatale journée du 31 juillet, le brave poète s'était continuellement battu à côté de son chef (1).

Quand il rassembla, à Maros-Vasarhely, tout ce qu'il lui restait d'officiers, Bem éprouva une douleur infinie en ne revoyant pas parmi eux son cher aide-de-camp. Durant sa merveilleuse marche sur Hermannstadt, qu'il enleva encore une fois d'assaut le 5 août et pendant sa retraite vers la Hongrie méridionale, il ne négligea aucune recherche, mais elles furent toutes inutiles. Jamais on ne put savoir si Petœfi était mort, ou bien s'il était prisonnier, ou encore s'il n'errait pas avec quelques Honvéds dans les gorges des montagnes transylvaines.

(1) Notes de Mme de G^***^.

XXV

Achevons notre récit.

Le 18 mai, en protestant contre l'invasion russe, le gouvernement hongrois avait proclamé la guerre sainte. Il avait ordonné que des services fussent célébrés dans toutes les églises, que le tocsin fût sonné dans toutes les paroisses, et que les fidèles fussent conduits au combat par leurs évêques, curés et pasteurs; il avait même commandé un jeûne obligatoire pour le 6 juin. Voulant ainsi donner à une guerre démocratique et toute nationale un caractère ecclésiastique qu'elle ne pouvait pas prendre, le gouvernement commit un anachronisme ridicule et une grande faute politique. Les Hongrois, qui pratiquent plusieurs cultes, sont essentiellement tolérants et le sentiment national est beaucoup plus vif chez eux que le sentiment religieux. L'idée du jeûne les fit rire, malgré leurs immenses inquiétudes, et les *Parce domine!* attiédirent plus qu'ils ne suscitèrent l'ardeur générale. De ce que les chefs en appelaient au ciel, beaucoup conclurent qu'il n'y avait plus rien à espérer de la terre; et l'évocation du moyen âge en plein âge moderne n'eut d'autre effet que de laisser supposer que l'on avait peur de déployer dans toute sa largeur l'étendard de la Révolution.

La nouvelle évacuation de la capitale et l'abandon sans résistance de la majeure partie du pays, ne coopérèrent pas peu à diminuer, puis à briser l'élan populaire. Les Russes et les Autrichiens eurent bien vite raison des soulèvements des populations rurales, ces soulèvements n'étant point soutenus par la présence ou le voisinage de troupes régulières. Plus

tard, quand les diverses armées se concentrèrent à Szeged, ne pouvant qu'éprouver des échecs tant qu'elles n'étaient pas rejointes par la principale, celle du Danube supérieur, la confiance des soldats fut dès l'abord ébranlée par les hésitations de l'autorité civile. Celle-ci, ne sachant plus que faire, donnait tantôt le commandement en chef à Dembinski, tantôt nommait Bem généralissime, tantôt se préparait à tout abandonner à Gœrgey qui n'arrivait pas, parfois même rêvait des folies telles que l'offre de la couronne de Saint-Étienne à un prince de la famille du Czar, au prince de Leuchtenberg! Ensuite survinrent l'évacuation de Szeged, les défaites de Szœreg et de Debreczen, le désastre de Temesvar, que Bem ne jugeait point irréparable et qui détermina pourtant Kossuth à se démettre de ses fonctions de gouverneur et à investir Gœrgey des pleins pouvoirs civils et militaires (11 août).

Dès lors le dénouement fut rapide. Le dictateur réunit autour de lui 30,000 hommes, les conduisit au milieu des Russes et leur fit mettre bas les armes, dans la plaine de Vilagos (12-13 août). Certains autres chefs, à l'exemple et sur l'ordre de Gœrgey, effectuèrent immédiatement leur reddition. Plusieurs bataillons ou débris de bataillons s'étant encore battus à Lugos, sous les ordres de Kmety, le 15 août, Bem les rallia à quelques autres troupes, qu'il avait enflammées de son invincible espoir. Voulant, malgré la trahison, soutenir ou recommencer la guerre en Transylvanie, il somma Kossuth, déjà réfugié sur le sol turc, de reprendre le pouvoir suprême. Mais l'ex-gouverneur ne voulut point revenir et son absence acheva de désespérer les derniers défenseurs de la patrie. Abandonné par Veesey, le 16 août, Bem se trouva bientôt à Dobra, en présence

des Russes. Sans calculer leur nombre, il était prêt à leur livrer bataille. Mais il s'aperçut que ses soldats n'avaient plus confiance en personne, pas même en lui, et que beaucoup désertaient. Il demanda donc et obtint un armistice de vingt-quatre heures; puis, laissant à Piski ceux qui ne demandaient qu'à se rendre (19-20 août), avec Guyon, Stein, Kmety et quelques centaines de hussards et de honvéds, fidèles au malheur, il gagna, par les montagnes, la frontière de l'Empire ottoman.

La révolution hongroise était comprimée. D'une armée qui avait tant de fois vaincu l'Autriche et qui, concentrée à temps et bien dirigée, aurait certainement été capable de soutenir durant plusieurs mois encore le poids des masses russes, il ne restait rien que quelques groupes d'hommes, fuyant à l'étranger ou, dans le pays même, errant affamés, se cachant dans les roseaux des marais, au fond des grottes, dans les forêts. Quant aux forteresses, la plupart avaient déjà ouvert leurs portes à l'ennemi. Le drapeau jaune-noir flotta, dès le 17 août, sur les murs d'Arad; Munkàcs se rendit le 26, Petervàrad le 27, Comorn seule resta debout jusqu'au 5 octobre.

Alors tout fut fini et l'œuvre de la vengeance autrichienne commença. Déjà, à Presbourg, Haynau avait inauguré son commandement en chef en faisant pendre deux officiers de guerre, le baron Ladislas Mednyanski et Philippe Gruber, ainsi qu'un pasteur protestant, coupable d'avoir prêché la guerre sainte. Le 6 octobre à Pesth, l'illustre président du conseil des ministres, tombé du pouvoir, parce qu'il avait échoué en essayant l'impossible,— la conservation du roi autrichien et l'indépendance de la Hongrie, — le comte Louis Batthyany, condamné à être

pendu comme traître, fut fusillé. Le même jour à Arad, les généraux Aulich, Damjanich, Nagy-Sandor, Tœrœk, Lahner, Vecsey, Knerich, Poltenberg, Leinengen, qui s'étaient rendus soit aux Russes, soit aux Autrichiens, se fiant à leur bonne foi, furent pendus. Par *grâce spéciale*, le colonel Lazar, les généraux Schweidel, Ernest Kiss et Dessewffy, auxquels la vie sauve avait été promise, furent fusillés. Plus tard encore à Arad, périt le colonel Kazinczy; le brave Alexandre Kiss ne se déroba à une mort infamante qu'en buvant un poison végétal. A Pesth, des officiers, tels que le prince Weroniecki, Giron et Abancourt furent pendus, avec plusieurs commissaires du gouvernement, comme Jeszenak, et d'anciens membres de la Diète, comme le vieux Sigismond Perenyi, président de la Table des Magnats, et Emeric Szaesvay, secrétaire de la chambre des députés, tous les deux signataires de la déclaration d'indépendance.

Des milliers de citoyens comparurent devant les commissions militaires de Haynau et par elles furent condamnés à cinq, dix, vingt ans de prison et de travaux forcés. Des milliers de soldats, contrairement aux promesses verbales et même écrites, faites à leurs chefs, furent enrôlés de force dans l'armée impériale, ou bien abandonnés sans solde, exposés à mourir de faim. L'Autriche victorieuse emprisonna jusqu'à des femmes, en fouetta quelques-unes, aux cris d'indignation de tout ce qui a un cœur d'homme dans l'univers entier. La confiscation générale des biens des martyrs et des exilés, pendus en effigie, d'ignobles rapines, commises au détriment des malheureux paysans qui s'étaient battus pour la patrie ou seulement avaient pleuré sur elle, des courses de gendarmes à travers les

villages, des exécutions secrètes, mille et mille crimes de toute sorte, commis contre les propriétés et les personnes, s'unirent au prompt rétablissement de l'ordre matériel.

Quant à l'ordre moral, l'Autriche crut l'avoir assuré en faisant trois ou quatre « pays de la couronne » de cette Hongrie dont elle avait vingt fois juré de maintenir l'intégrité territoriale; en supprimant d'un trait de plume mille ans d'autonomie, toutes les libertés politiques et religieuses du royaume constitutionnel; en étreignant une nationalité nettement caractérisée, forte et avide d'avenir, sous l'infini réseau d'une police, d'une administration étrangères, chargées de lui voler jusqu'à son dernier écu et de lui faire oublier jusqu'à sa langue.

Mais ni la potence, ni le vol, ni la ruse, ni la force, rien ne put tuer la nation magyare, et la tyrannie des Hapsbourg s'est elle-même usée en voulant anéantir la Hongrie.

XXVI

Quelque temps après la catastrophe de Vilàgos, un honvéd gisait dans un ruisseau de Debreczen, mourant de fatigue, de froid et de faim. Par bonheur, quelqu'un passe, le relève, le réchauffe, le nourrit.

— Ah! que vous avez dû souffrir, disait au soldat son sauveur.

Et celui-ci répondait :

— « Oui, c'est vrai, nous avons beaucoup souffert depuis trois semaines que nous sommes en route... Il y a déjà huit jours que je n'ai vu de pain!... Mes camarades et moi nous nous nourrissions de maïs cru et de feuilles de choux...

Depuis un an nous avons quitté la famille... Combien de nos frères sont morts? Le vieux père est-il encore vivant?... N'importe! si la Hongrie se lève encore pour la liberté, nous sommes tous prêts... Le Hongrois combat toujours pour la vérité et pour la justice (1)! »

Ce que disait ce *honvéd*, tous les *défenseurs de la patrie*, fantassins ou hussards, le pensaient. Durant plus d'une année, non pas seulement les soldats, mais tous les citoyens, auxquels Gœrgey, « le traître, » avait, comme il disait, « épargné les horreurs de la guerre, » tous les citoyens regardaient vers le midi, espéraient que Kossuth, Bem, Perczel, Guyon, Kmety, allaient revenir, et ils se tenaient prêts à répondre à leur premier appel.

Dans les profondeurs populaires, des haïnes implacables s'amassaient contre les bourreaux autrichiens. Elles étaient exprimées par de petits poèmes qui se publiaient à l'étranger, mais que longtemps auparavant le peuple connaissait et chantait secrètement. Tels étaient le *Chant du carnaval* de 1850 et le *Pélerin nocturne*.

CHANT DE CARNAVAL.

Dansez, dansez, ô filles des Hongrois!
Depuis longtemps vous n'aviez pas dansé!
Oui, la Hongrie est un lieu de plaisir,
C'est maintenant que vous devez danser!

Ah! regardez vers Arad et vers Pesth!
On danse là des danses dont on crève!
On fait des pas sur la corde autrichienne,
Au bruit des fers que les tyrans attachent.

(1) Notes de Mme de G***.

Pérényi, Batthyany ne sont plus !
Nagy Sandor ? On sait ce qu'il devint.
Ils ont tué Damjanics, Aulich, Kiss,
Csany ! Dansez, ô filles des Hongrois !

Et Szacsvay ? Tué comme les autres !
Que deviendront les meilleurs du pays ?
Dans les forêts qui se cache à présent ?
Comme les loups, les citoyens saignants.

Notre Kossuth, second fils du Très Haut,
A l'étranger pleure sur sa patrie ;
Mais le Messie un jour prochain viendra...
En l'attendant, dansez, filles hongroises !

Sans nul repos continuez vos danses !
Car au pays les affaires vont bien ;
C'est en gibets qu'on a changé nos chaînes ;
Allons ! Dansez, filles de ma patrie !

Dansez, dansez, ô filles des Hongrois !
Depuis longtemps vous n'aviez pas dansé !
Oui, la Hongrie est un lieu de plaisir,
C'est maintenant que vous devez danser !

LE PÉLERIN NOCTURNE.

Quel est celui qui vole sur la plaine ?
A l'horizon l'orage a-t-il grondé,
Qu'il court ainsi sur son cheval rapide,
Dont les sabots font tressaillir le sol ?

Des noirs corbeaux les plumes sont moins noires
Que ses cheveux, oriflamme flottant.
Étendard blanc aux rouges broderies,
Son sarrau joue avec la brise folle.

De son œil brun les fulgurants éclairs
Jaillissent-ils de l'enfer ou du ciel?
Est-ce Satan, ou bien serait-ce Dieu
Qui fait flamber ce regard fantastique?

Pâle est son front et ses traits sont de marbre,
Rien n'y paraît, ni colère, ni joie.
Sa lèvre est mince et son glacial sourire
Est d'un cadavre échappé du tombeau.

Mais son cheval, la bouche ensanglantée,
N'obéit plus à la bride pressante...
L'inconnu frappe et le cheval galope...
Le jour n'est pas plus rapide à s'enfuir.

La nuit s'étend sur les champs... Il galope...
« Cours, mon cheval, dit-il, cours! en avant!
« Toujours! Toujours! C'est là bas qu'est le but!
« Cours! et bientôt nous nous reposerons! »

A la lueur de la lune, il galope...
Derrière lui courent de longues ombres,
Esprits de nuit, qui s'acharnent à mordre
Chacun des pas du Pélerin nocturne...

Mais il s'arrête... Il saute sur le sol,
Et, de son front la sueur essuyée,
Dans un fossé, va cacher son cheval.
Sur la Puszta tout autour il regarde.

Il ne voit rien... rien... Tous les vivants dorment.
Lui seul est là, qui songe à l'esclavage,
Avec le vent qui claque comme un fouet,
Avec l'orfraie et sa plainte sauvage.

Marchant à pas précipités, il va
Vers un endroit mystérieux qu'il cherche...

Mais un cours d'eau lui barre le chemin...
L'herbe du bord est teinte de sang rouge.

Un batelier l'attend, spectre impassible
Qui ne dit mot, donne à peine un salut,
En agitant son chapeau défoncé...
Le pélerin monte, la barque glisse.

Sur l'autre rive il descend en tremblant,
Ses pas hardis deviennent incertains,
La fièvre glisse à travers tout son corps,
Son cerveau brûle et son cœur se soulève...

Il est au but... En face d'une église.
Ah! ce n'est point à Dieu qu'on l'éleva,
L'église sainte! Et ce n'est point ici
Que les heureux remercient le Très Haut.

L'église sainte a le ciel pour coupole,
Ses orgues sont l'ouragan de l'automne;
Elle n'a point de clocher, ni de croix...
Regardez-la!... Ce sont ces neuf gibets!

Aux alentours, comptez treize sépulcres,
Treize grands cœurs y gisent enfermés,
La gloire fut leur linceul mortuaire,
Ils sont tous morts, priant pour la patrie.

Le Pélerin soupire et de ses yeux
Deux diamants tombent en lourdes gouttes.
La glace fond autour de son cœur chaud;
Et de sa bouche ainsi jaillit la plainte :

« Ton ordre, ô monde, est-il interverti?
« O Jéhovah! que fait donc ta justice,
« Pour que ce soit moi qui vive et qu'ici
« Soient entassés les meilleurs des Hongrois?

« Lorsque j'étais la terreur de la plaine,
« Lorsque j'errais d'un pôle à l'autre pôle,
« J'avais dans l'âme une lueur du ciel
« Et je faisais des choses infernales.

« Mon nom est crime et malédiction.
« Quand j'ai foulé la terre, elle est maudite,
« La grêle y tombe et non plus la rosée ;
« Plus de fleur rose... à la place, du sang.

« Et cependant c'est moi qui marche ici,
« Quand vous avez péri sur l'échafaud,
« Vous les meilleurs et les plus grands des hommes !
« Est-ce que Dieu gouverne encor le monde ?

« Oui, Dieu gouverne et c'est pourquoi je vis.
« De sa vengeance, à moi d'être le sabre !
« Les *chiens de sang* et leur race par moi
« Doivent périr... De Dieu je suis le sabre !

« Pour moi, Seigneur, sois sans miséricorde,
« A mon serment si je suis infidèle.
« Mais si je suis fidèle à mon serment,
« Qu'un crime soit payé par dix vengeances. »

Et tout à coup de la voûte du ciel,
La voix de Dieu répond au pélerin :
« Qu'il soit ainsi ! Rachète tous tes crimes !
« Qu'un crime soit payé par dix vengeances ! »

Le pélerin retourne à son cheval.
Et le voilà qui commence son œuvre !...
Mais quel est-il le terrible vengeur ?
Rosza Sandor, le brigand de la Plaine !

Ces vers, et d'autres du même genre, le peuple ne man-

quait jamais de les attribuer à Petœfi. Car aujourd'hui, disait-on sous le chaume, qui peut, qui ose chanter, si ce n'est lui?

Le peuple se trompait. Ni le *Chant de Carnaval*, ni le *Pèlerin nocturne* ne sont du poète héros. Le premier qui contient une strophe que Petœfi n'eût sûrement pas écrite, fut envoyé et imprimé à Hambourg signé : ROJA, *fille patriote*. Le second a pour auteur un exilé, M. Adolphe Gzurman.

Mais il est une autre poésie inspirée par la vengeance et qui, plus d'une fois sans doute, fut chantée dans les *csardas* des steppes, en l'absence des gendarmes, lorsque les employés en habits de gala couraient à la ville voisine présenter leurs hommages aux autorités supérieures et boire à la santé du « gracieux » empereur d'Autriche. Celle-là est vraiment d'Alexandre Petœfi : c'est peut-être la dernière qu'il écrivit, car elle a été retrouvée par son ami, le brave colonel Alexandre Teleki (1), dans les quelques papiers de l'état-major de Bem qui échappèrent au pillage des Cosaques, à Ségesvar (2).

TOAST.

Amis, du vin ! Il en faut dans la coupe
Pour égayer notre humeur nuageuse :
Ne gâtons point nos toasts par la tristesse,
Rassérénons nos cœurs qui se lamentent.

(1) Aujourd'hui à l'état-major du général Turr, dans la Grande Armée révolutionnaire de Garibaldi. Il a retrouvé là deux poètes français de la famille de son cher Petœfi : deux poètes prouvant les armes à la main, en risquant leur vie, que leurs vers n'ont point menti : Maxime Du Camp, Jules Kergomard.

(2) Elle nous a été communiquée par Mme la comtesse Teleki Sandor.

Du roi, premier citoyen de Hongrie,
C'est aujourd'hui qu'on célèbre la fête :
Il siérait mal au bon peuple hongrois
De ne pas boire à la santé du roi.

Pour que le toast soit bien digne de lui,
Versons du vin dans nos verres, — du rouge !
Puis jusqu'au fond vidons, séchons nos verres,
De peur de perdre une goutte de vin !

" Que le présent que tu daignas nous faire,
" Par le bon Dieu plus tard te soit rendu !...
" Les innocents sont rivés à tes chaînes,
" Sur tes deux mains que leurs chaînes se rivent !

" Puisse le sort t'accorder le bonheur,
" Tout le bonheur souhaité par ton peuple !...
" Que les démons visitent ton sommeil,
" O Majesté, roi des hommes pendus !

" Que ton lit soit un brasier enflammé !
" Que tous tes mets soient rongés par les vers !
" Que ta boisson soit le sang des martyrs !
" Et que ta chaise en échafaud se change !

" Ah ! puisses-tu mendier comme ceux
" Dont par milliers tu volas tous les biens !
" Car tu ne fus jamais roi de Hongrie,
" Mais son voleur et son lâche assassin !

" Et quand, après la punition juste,
" Ton âme enfin du corps s'échappera,
" Que l'ouragan disperse ta poussière,
" Et que pour croix ta tombe ait un gibet ! "

XXVII

Alexandre Petœfi mérite réellement le titre de *Poète de la Révolution hongroise*. D'autres pourraient lui disputer celui de *Poète national de la Hongrie*. Mais seul il fut à la fois le chansonnier de la patrie et le chantre de la Révolution, ne sachant pas séparer l'égalité de la liberté, ni l'indépendance de la république, ni la cause de son peuple de la cause de la justice universelle. Voilà ce qui lui constitue une place à part dans la brillante pléiade des poètes hongrois, ce qui lui vaut un rang éminent parmi les poètes du monde entier.

L'immense popularité qu'obtint Petœfi chez ses concitoyens nous révèle la profondeur des instincts démocratiques chez les Hongrois de 1848. Fils d'un boucher, il apparut dans la littérature et plus tard dans l'action politique, comme l'incarnation de la masse asservie. L'égalité proclamée, il fut le représentant des amours et des haines, des volontés et des espérances des serfs de la veille, affranchis du lendemain, faisant irruption dans la société nouvelle. Il en fut si exactement le représentant que, souvent répudié d'en haut, jamais d'en bas il ne fut démenti. Ses chants, avidement recueillis par le peuple au moment où ils parurent pour la première fois, le peuple les sait encore. Durant onze années d'esclavage, la Hongrie les a murmurés à voix basse, jusqu'à ce que de nouveau elle les hurle, accompagnés par le clairon, le tambour et le canon.

Longtemps, comme nul n'avait vu le cadavre de Petœfi, on put espérer que le Poète-héros vivait encore. Mais sur

les listes des prisonniers et des martyrs, son nom ne se trouva pas ; les années succédèrent aux années, et personne ne le revit, ni dans la patrie, ni dans l'exil. Cependant il est parmi les *csikos* de la *Puszta*, parmi les bouviers de Keszkémet ou les pâtres Sicules, de nombreux incrédules qui, si vous leur demandiez : — Petœfi est-il mort? — vous répondraient : — Non, par Dieu ! non, il n'est pas mort, le vaillant fils! Il est là, quelque part, caché, bien caché, chez quelque fidèle! Vienne l'heure de la délivrance, bientôt, demain, et Petœfi sera avec nous!...

Respectons la foi du peuple et qu'une ombre reste sur la fin du héros !...

Heureux, du reste, le poète, qui de son vivant fut couronné de gloire, s'il périt par l'épée, sans avoir assisté à la triste fin de l'épopée de la guerre de l'indépendance!

Heureux le patriote, s'il n'assista pas à la ruine de toutes ses illusions, à l'ajournement de ses espérances, et si, dans l'ignorance de la trahison et de l'irréparable désastre, il put croire encore, en rendant le dernier soupir, que sa patrie vaincrait

Malgré le ciel, la terre et tout !

Heureux le républicain, s'il ne fut pas promené par la fatalité d'exil en exil, pour être témoin du triomphe des Autocrates, de l'écrasement de la Justice, de l'abaissement politique et moral que produisit universellement une réaction impitoyable et d'une longueur qui l'eût désespéré!

Heureux enfin le jeune homme, s'il disparut dans l'orage, au milieu de la vingt-cinquième année, l'âme vierge, incapable de croire aux inconséquences de l'âge mûr, aux félo-

nies de la vieillesse, ne supposant même pas qu'il viendrait si vite un temps où la jeunesse des nations naguère les plus vivantes, sans foi, sans cœur, usée par le vice précoce, se plairait dans la fange, adorerait le veau d'or et le sabre, rirait de l'amour et de la liberté !...

Cependant, si en expirant dans le marais de Segesvàr, il eut pour dernière pensée la conviction que tout était perdu, patrie et liberté, il faut plaindre celui qui mourut ainsi doublement.

Dans cette triste hypothèse, il eût mieux valu pour lui parcourir, inconnu, les rivages inhospitaliers, subir la dédaigneuse pitié de l'étranger ; ou encore, changeant de nom et de visage, errer dans son pays esclave. Après avoir visité, comme Dante, chacun des cercles infernaux, au fond de la « cité dolente, » il aurait fini par retrouver la trace perdue de la lumière, peu à peu il aurait entrevu l'Avenir. Durant onze années, pesantes comme des siècles, il aurait éprouvé la nouvelle torture de l'attente ; mais, en sa nuit la plus triste, il aurait entendu sonner l'heure des peuples, dans le lointain ; et, les yeux toujours fixés sur sa chère patrie, il l'aurait admirée affirmant sa vie dans la mort même, unissant tous ses éléments jadis divisés, religions, classes et races, contre la tyrannie commune, prouvant au monde par son propre exemple comment le Droit se relève sous les persévérants efforts de la volonté humaine et comment, sans armes, on peut ébranler la Force, en attendant, en préparant l'occasion de la renverser et de l'anéantir. Ah ! s'il avait vécu, mûri par l'âge et l'infortune, quel grand rôle n'aurait-il pas pu jouer, aujourd'hui, comme en 1847, poète et agitateur, demain, soldat et poète, comme en 1848 !...

Oui, respectons la foi naïve des bons paysans qui ne veulent point que Petœfi soit mort. S'il n'est pas, de son corps, présent à la prochaine bataille, du moins son âme y sera-t-elle, son âme, sa chanson de guerre :

En avant!

TABLE DES MATIÈRES.

—

Pages

PRÉFACE VII

PREMIÈRE PARTIE.

LA VIE ERRANTE, 1823-1847.

I. *La plaine hongroise et le paysan* 3
II. *Naissance et enfance de Petœfi* 8
III. *Écolier et soldat* 11
De loin 13
Soldat en retraite 15
Les deux voyageurs 16
IV. *Les trois étudiants de Pápa* 18
Toast 20
V. *L'acteur ambulant* 22
Mon premier rôle 23
Rêverie 20

Pages.

VI. *La vie de Bohême dans les steppes* 28
La Basse Hongrie 29
Les voix d'Eger 32
Chansons à boire. 34
Maître Paul 35
Les chansons du pâtre 37
VII. *Les habitants de la Puszta.* 39
La chanson du csikos 40
La jument volée. 41
Le bétyar 42
Coup pour coup 43
VIII. *L'hospitalité magyare* 46
L'hôtesse d'Hortobagy . . . . . *ib.*
Les préoccupations d'un homme qui a soif . 47
La fête du cochon 49
IX. *A quoi l'on reconnaît les vrais amis* 51
Prophétie . . . . . *ib.*
Chant patriotique 55
Ami félon. 57
X. *Sur le chemin de la gloire* 59
On ne peut défendre à la fleur. 65
XI. *Comment le succès ne suffit pas au poète* . . . 66
Carmen lugubre 67
Le soir. 68
A Etelka 71
XII. *L'amour et la mort* . . . . . *ib.*
Les feuilles de cyprès 72
XIII. *Le rieur misanthrope* 79
Amusez-vous . . . . . *ib.*
Le monde et moi. 80
Le fou. 82
Pour chaque fleur 85
XIV. *Le poète livré aux critiques* 87

Pages

Le Forgeron de l'endroit, le héros Jean. 89
Ma fantaisie 91
XV. *Du rôle politique de la littérature hongroise.* . 93
XVI. *Le patriotisme de Petofi* 98
Comment le Hongrois s'amuse. . . . . *ib.*
Le miracle de Dieu 102
De la Patrie 104
La lyre et le sabre 106
De quelle mort je voudrais mourir . . . 107
XVII. *Voyage triomphal à travers les montagnes* . . 108
La chaumière dans la forêt. 109
L'Esclavage 111
La Chaîne 112
Le Poète et la vigne 113
XVIII. *Retour dans la plaine et chez le vieux père* . . 114
La couronne du steppe 115
Les ruines de l'auberge. 117
Csokonai 121
La voiture à quatre bœufs 124
XIX. *Les pauvres garçons de la Puszta, Bohémiens et brigands* 125
La vie errante 126
Liliom Peti 128
La rencontre dans le steppe 130
XX. *Insuccès. — Drames, romans et poèmes* . . . 134
XXI. *L'homme sous le poète* 137
Cette nuit j'ai rêvé 145
XXII. *Le mariage de Petofi* . . . . . *ib.*
Il était un pauvre garçon 147
Je n'eus jusqu'ici que des songes 148
Tu m'aimes donc. 151
XXIII. *Dans le bonheur, n'oubliez pas la liberté.* . . 154
Rêves de la nuit de noces 155

Pages.
La plaine de M. 156
Mes chants 159

DEUXIÈME PARTIE.

LA RÉVOLUTION 1847-1849.

I. *Les deux poètes nationaux* 163
L'Appel (*Szózat*) *de Vœrœsmarty* 164
II. *Libéralisme et démocratie* 167
Les poltrons aux petites âmes 174
III. *Agitation libérale. — Les élections de* 1847. . 175
Contre les conservateurs 176
Les Hongrois à l'étranger 178
A Mmes Batthyanyi et Karolyi. 179
Le peuple 180
Le Palais et la Chaumière 181
La Transylvanie 184
Le Dieu des Hongrois 187
IV. *La Diète de Presbourg et la révolution de Février*. 188
Les Héros en paroles 190
Le fleuve rouge 192
V. *Hommes politiques et jeunes gens* 196
VI. *La grande journée de Petœfi. — Le quinze mars* . 201
Debout, Hongrois 203
Le quinze mars 207
VII. *Après la victoire* 210
La colonne renversée 212
VIII. *Patriotes et républicains* 218
Ladislas Bien-Bien 219
Le roi et son serviteur fidèle 221

Pages.
IX. *Vains serments et folle joie, avril* 1848 . . . 226
Nous parlons encore ! 227
X. *De la rivalité des races.* 228
XI. *L'orage s'amasse* 233
L'Océan s'est réveillé 237
Sus ! 239
Ma femme et mon sabre 241
XII. *Le poète et la Diète de Pesth* 245
Rakoczy 248
A Vœrœsmarty 252
Profession de foi 254
XIII. *La guerre fratricide* 255
La vie ou la mort 259
XIV. *La nation armée. — Les hussards* 261
Le vieux porte-drapeau 267
XV. *Vienne et Pakozd* 268
Beaurepaire 273
XVI. *La Patrie en danger. — En avant!* 275
Chant de guerre 277
Les grandes funérailles 280
XVII. *Petœfi père et soldat. — Bem en Transylvanie* . 282
A mon fils . . . . . *ib.*
A Bem 289
XVIII. *La merveilleuse campagne* 290
Honorez les simples soldats 292
En avant, les Sicules ! 294
XIX. *Les héros et les héroïnes des cinq Siéges* . . . 295
Le 15 mars 1849 301
XX. *En congé. — Le poète et les généraux, le major et les notaires* 302
Le printemps de 1849 308
XXI. *La campagne d'avril.—La déclaration de l'Indépendance* 310

Pages.
XXII. *Caractère démocratique de la guerre de Hongrie*. 316
Le Honvéd 321
XXIII. *L'intervention russe*. 324
L'Europe est tranquille. 326
Voilà la preuve ! 330
XXIV. *Bataille de Segesvar. — Petœfi est-il mort?* . 333
XXV. *L'Autriche se venge*. 337
XXVI. *Les chants de haine*. 341
Le chant de carnaval, *de Roja*. 342
Le Pélerin nocturne, *de Gzurman*. . . . 343
Toast, *de Petœfi* 347
XXVII. *Le peuple et le poète revivent* 349

ERRATA.

Ce volume ayant été imprimé en l'absence de l'auteur, il s'y est glissé, — surtout dans les traductions des poésies, — un certain nombre de fautes d'impression. Nous n'indiquons ici que les principales. Le lecteur rectifiera les autres.

P. 7, l. 6. *Au lieu de* la tyrannie... l'enterre, *il faut lire* la tyrannie... l'enserre.
P. 15, l. 8. *Au lieu de* son deuil, *il faut lire* ton deuil.
P. id., l. 26. *Au lieu de* Jamais caporal, *il faut lire* pas caporal.
P. 21, l. 10. *Au lieu de* serait-il, *il faut lire* est-il.
P. id., l. 20. *Au lieu de* couvrant parfois le poursuivi, *il faut lire* couvrant parfois l'innocent.
P. 35, l. 7. *Au lieu de* et sur le champ son chagrin, *il faut lire* et sur le champ tout son chagrin.
P. 47, l. 10. *Au lieu de* belle femme, *il faut lire* femme....
P. 51, l. 17. *Au lieu de* ma chère âme, *il faut lire* ô ma chère âme.
P. 52, l. 15. *Au lieu de* n'emporte point, *il faut lire* ne me ravis point.
P. 55, l. 21. *Au lieu de* soit : que, *il faut lire* soit pour.
P. 57, l. 27. *Au lieu de* mais nos deux âmes, *il faut lire* mais nos deux cœurs.
P. 61, l. 25. *Au lieu de* « Dans une misère de quatre ans, » *il faut lire* « Dans une misère de quatre sous. »
P. 70, l. 9. *Au lieu de* déclamation, *il faut lire* déclaration.
P. 70, l. 10. *Au lieu de* l'académicien, *il faut lire* l'audacieux.
P. 71, l. 19. *Au lieu de* vie à venir, *il faut lire* voici venir.
P. 72, l. 8. *Au lieu de* il a dû lire, *il faut lire* il admire.
P. 74, l. 8. *Au lieu de* engloutissant, *il faut lire* en engloutissant.
P. 77, l. 24. *Au lieu de* jusqu'au fond, *il faut lire* jusques au fond.
P. 88, l. 16-17. *Au lieu de* eut à relire, *il faut lire* lut et relut.
P. 91, l. 24. *Au lieu de* sous terre *il faut lire* sous la terre.
P. 99, l. 1. *Au lieu de* du vin, vite que l'on, *il faut lire* du vin, vite qu'on.
P. 105, l. 20. *Au lieu de* une vinglaine de milliers, *il faut lire* une vinglaine de millions.
P. 108, l. 5. *Au lieu de* j'y serais, *il faut lire* moi, j'y serais.
P. 120, l. 2. *Au lieu de* tu dors, *il faut lire* il dort.
P. 120, l. 27-28. *Au lieu de* Delibal, *il faut lire* Delibab.
P. 127, l. 29. *Au lieu de* on n'en peut venir, *il faut lire* on n'en peut pas venir.

10/4304

P. 140, l. 17. *Au lieu de* une admirable jeune fille, *il faut lire* une adorable jeune fille.
P. 143, l. 19. *Au lieu de* Kasady, *il faut lire* Karady.
P. 145, l. 1. *Au lieu de* Cette nuit j'ai rêvé, Cette pièce de vers doit être reportée page 155.
P. 155, l. 26. *Au lieu de* que je ne *la* voie, *il faut lire* que je ne *le* voie.
P. 156, l. 16. *Au lieu de* Lavent mon corps, *il faut lire* Lavera mon corps.
P. 172, l. 26. *Au lieu de* Mantinovitz, *il faut lire* Martinovitz.
P. 198, l. 25. *Au lieu de* semblaient se préparer, *il faut lire* semblaient sur le point d'éclater.
P. 204, l. 10. *Au lieu de* Brille : il orne mieux, *il faut lire* Brille : mieux il orne.
P. 209, l. 18. *Au lieu de* car au fond des cachots, *il faut lire* car dans les cachots.
P. 215, l. 25. *Au lieu de* ô patrie, ô ma pauvre patrie! *il faut lire* ô patrie, ô pauvre patrie!
P. id., l. 32. *Au lieu de* sa sainte et superbe, *il faut lire* la sainte et superbe.
P. 221, l. 5. *Au lieu de* ô pauvre roi mendiant, *il faut lire*, ô pauvre roi, roi mendiant.
P. 224, l. 6. *Au lieu de* néanmoins, *il faut lire* cependant.
P. 240, l. 8. *Au lieu de* l'Autrichien a volé, *il faut lire* l'Autriche a volé.
P. 245, l. 15. *Au lieu de* allez et soyez-nous, *il faut lire* allez! et soyez-vous
P. 252, l. 12. *Au lieu de* moi qui t'aime comme un père, *il faut lire* moi qui l'aime comme mon père.
P. 253, l. 1. *Au lieu de* regarde l'aigle descendre, *il faut lire* regarde l'aigle qui descend.
P. 286, l. 29. *Au lieu de* secourir la Transylvanie. *Il faut lire* recouvrer la Transylvanie.
P. 300, l. 19. *Au lieu de* il partit donc, *il faut lire* il partit.
P. 301, l. 7. *Au lieu de* Benkœ et, au, *il faut lire* Benkœ. Au....
P. 304, l. 11. *Au lieu de* ce qu'ils eurent, *il faut lire* ce qu'ils eussent.
P. 308, l. 10. *Au lieu de* les fleurs du mont, *il faut lire* les flancs du mont.
P. 317, l. 25. *Au lieu de* purent se glisser, *il faut lire* purent se cacher.

10-

178

PH
3307
C5

Chassin, Charles Louis
Alexandre Petoefi

PLEASE DO NOT REMOVE
CAR 'S POCKET
UN